Vak 30

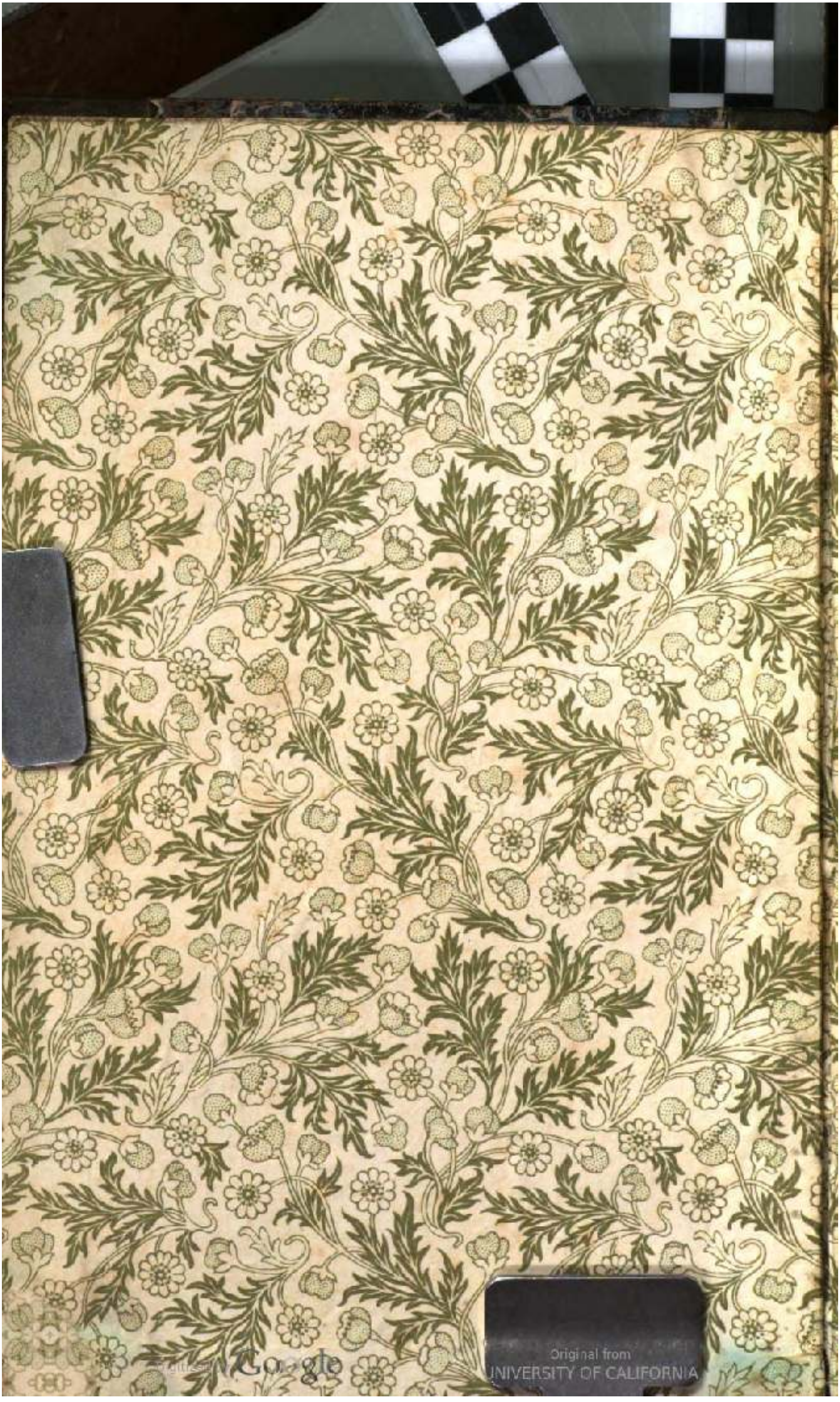
181

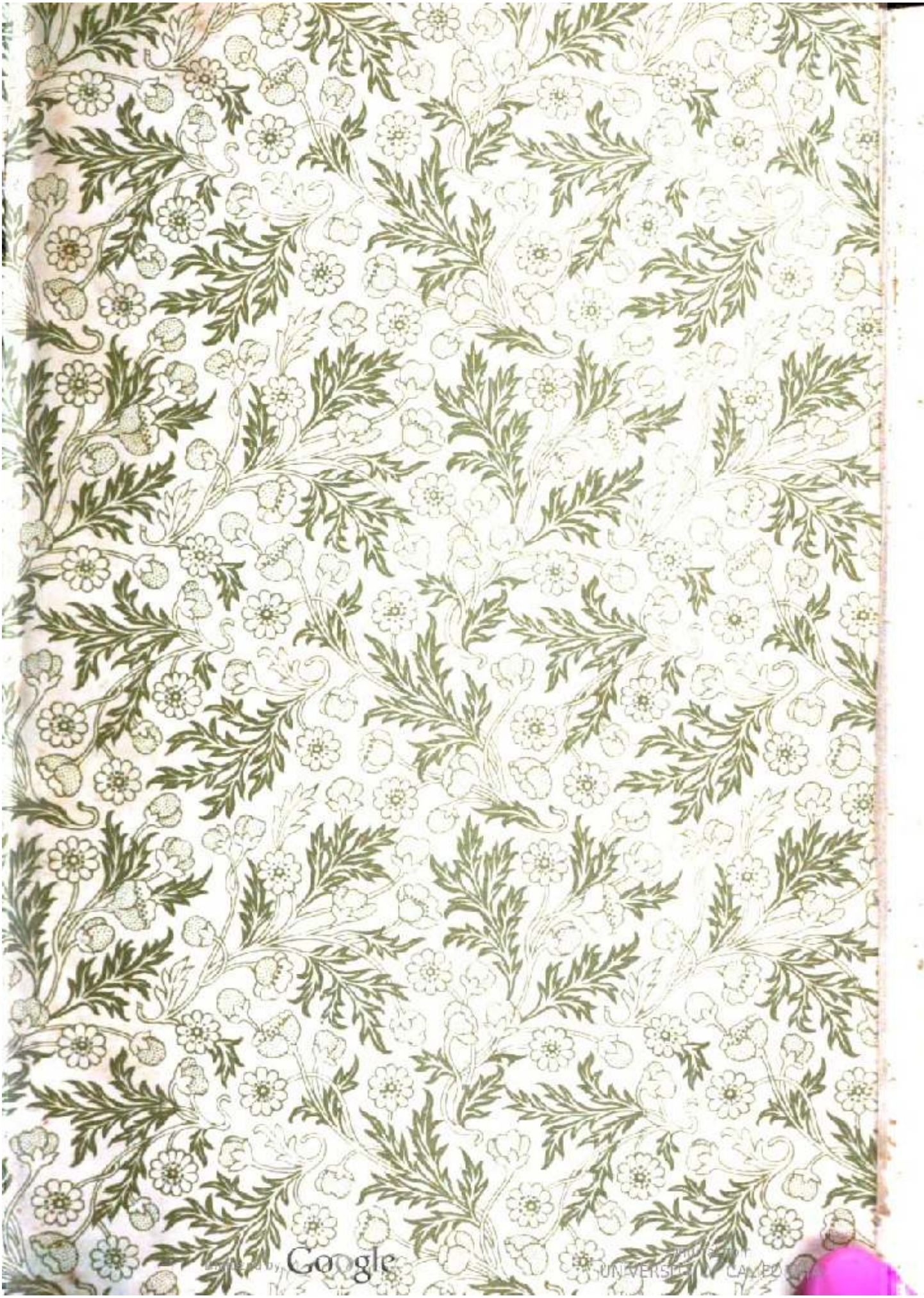
Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Google

Google
UNIVERSITY OF CALIFORNIA


Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA


Digitized by Google

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

GUSTAVE-ADOLPHE

ROI DE SUÈDE

ET SON ÉPOQUE

B 6.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

30
181

GUSTAVE-ADOLPHE

ROI DE SUÈDE

ET SON ÉPOQUE

PAR A.-F. GFRORER

QUATRIÈME ÉDITION

Revue et corrigée après la mort de l'auteur

PAR

Le Dr ONNO KLOPP

(Stuttgart, chez Adolphe KRABB.—1863)

Traduit par MM. Paul SIEGWART et L. DE TRICAUD

TOME TROISIÈME

BOURG
IMPRIMERIE J.-M. VILLEFRANCHE

1864

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Digitized by Google

Origina from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

DL708
G314
1880
v.3
MAIN

LIVRE DEUXIÈME

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

GUSTAVE-ADOLPHE

ET SON ÉPOQUE

LIVRE DEUXIÈME

CHAPITRE SEPTIÈME

La Hollande centre du calvinisme, et foyer de toutes les tentatives de désordres en Bohême et en Allemagne. — La France; Richelieu. — L'Angleterre; Buckingham. — Négociations avec Gustave-Adolphe et Christian IV. — La guerre danoise éclate. — Les finances allemandes durant la guerre de Trente-Ans. — Wallenstein est nommé généralissime de l'Empereur. — Le parti impérial.

Ces princes oublieux de leurs devoirs, ces aventuriers avides de rapines, qui, depuis l'année 1619, portaient les armes contre l'Empire et l'Empereur, n'agissaient point pour leur propre compte, mais ils étaient à la solde d'étrangers ennemis de l'Allemagne. C'étaient les Hollandais qui non seulement avaient excité les Bohémiens à la révolte, mais encore qui

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

soutenaient de leur argent, enflammaient par leurs promesses et poussaient aux combats l'Electeur Palatin, l'*Union*, Christian d'Halberstadt, le margrave de Bade et Mansfeld. Il faut convenir que les Etats Généraux avaient un bon motif, à leur point de vue personnel, pour cette conduite si funeste à l'Empire d'Allemagne. Car, si de notre côté le pouvoir impérial eut été relevé, si l'Allemagne se fût unifiée dans une même pensée, c'en était fait de la liberté de la Hollande comme Etat indépendant. Bien qu'elle eût opposé une résistance couronnée de succès aux armées et aux trésors de l'Espagne, aucun élément, aucune haute marée, aucun moyen humain, ne l'eût défendu contre les forces réunies de la Germanie, mais on l'eût fait rentrer par la force dans le sein de l'Empire auquel elle appartenait. Les Hollandais, par conséquent, raisonnaient d'une manière parfaitement juste en jugeant que c'était sur le Haut-Rhin, sur le Danube, la Moldau, l'Elbe, l'Oder qu'ils devaient défendre leur indépendance, aux dépens de l'Allemagne, et par les désordres qu'ils y exciteraient.

Comment se faisait-il que les Hollandais, petit peuple comptant à peine deux millions d'hommes, pussent exécuter de si grandes choses; que, depuis plus de quatre ans, ils pussent briser la puissance militaire de la branche espagnole de la maison de Habsbourg, et occuper les forces actives et de la *Ligue* et de l'Empereur? Les annales de l'histoire d'Allemagne du huitième siècle jusqu'aux premières années du seizième, fournissent des preuves éclatantes des rares aptitudes de la race friso-batave, et cette même race a merveilleusement démontré dans la lutte contre l'Espagne, qu'elle avait gardé son antique énergie. Plus tard la

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

guerre elle-même créa des ressources pour assurer le maintien des avantages acquis. Pendant la lutte, mais surtout depuis l'armistice, la richesse et la puissance du jeune Etat prirent, grâce à son heureuse situation géographique, un accroissement extraordinairement rapide. Les Hollandais reconnurent l'eau comme leur véritable élément, leur marine courut toutes les mers ; ils pillèrent les galions espagnols et fondèrent de lucratives colonies dans les contrées de la terre les plus éloignées. Il leur devint ainsi possible de se procurer de l'argent pour exciter tout rebelle contre l'Allemagne. Du reste dans cette dernière affaire ils n'agirent qu'avec parcimonie. Il ne leur importait guères que l'Electeur Palatin Frédéric V, leur instrument et leur protégé, fût réintégré dans son pays ; le but unique qu'ils avaient en vue c'était que l'Allemagne restât toujours à l'état d'eau bien trouble, et que l'Empereur ne pût atteindre son but. Pour cela il n'était pas besoin de sommes excessives. On mettait dans la main de ces prétendus défenseurs de Frédéric V et de la liberté de l'Allemagne, le comte Mansfeld et Christian d'Halberstadt, un chiffre d'argent suffisant bien juste à ce qu'ils pussent enrôler une bande de mercenaires et l'on faisait filer cette bande sur l'Allemagne. Une fois là on laissait à ces nobles seigneurs de savoir comment ils s'en tireraient. Etaient-ils vainqueurs, c'était bien ; succombaient-ils dans leur entreprise, les Etats ne s'en affectaient pas trop, pourvu qu'il se trouvât quelques autres qui se prêtassent à reprendre le rôle déjà joué par leurs prédécesseurs. Et à cet égard il n'était pas à craindre que ces remplaçants de bonne volonté fissent défaut, tant était répandu l'esprit de zèle religieux, de patriotisme et d'enthousiasme pour la liberté de l'Allemagne qui

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

déjà alors comme plus tard animait les membres de la haute et de la plus haute aristocratie du Saint-Empire.

Mais ce n'était point l'argent seul qui faisait la puissance et la force de résistance des Etats Généraux des Pays-Bas; l'une et l'autre s'appuyaient plus encore sur un ressort d'une nature spirituelle. Depuis la seconde moitié du XVI^e^ siècle, la Hollande était devenue le foyer de ce mouvement calviniste qui par des moyens à la fois religieux et politiques, cherchait à donner au monde une autre physionomie et qui, pendant longtemps ébranla tout l'Occident. Ce fut la Hollande qui vit naître et nourrit ce fanatisme religieux qui en Allemagne et en France soutint une guerre à mort contre le catholicisme, et qui, en Angleterre renversa cet établissement hybride entre le luthéranisme et le byzantinisme que le roi Henri VIII avait institué sous le nom de Haute Eglise. En second lieu c'était de la Hollande que se répandait l'incendie qui en France porta de rudes coups à la royauté et en Angleterre réussit à renverser le trône des Stuarts. L'auteur de ce livre a, dans un autre endroit, établi pourquoi le calvinisme, de son coté politique, ne réussit pas aussi bien entre le Rhin et l'Oder qu'en Angleterre et en France. Toutefois l'action politique du calvinisme se fit sentir pendant la guerre de Trente-Ans non-seulement en Allemagne mais encore en Bohême. La proposition faite à Prague, dans l'année 1610, de transformer le pays des Tchèques en une république était incontestablement l'œuvre d'influences hollandaises.

J'ai trouvé dans les rapports des envoyés diplomatiques une autre trace de nature analogue. Il a dû être fait aux Bohémiens l'observation qu'une république ne pouvait se fonder d'une manière solide sans la liberté

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

personnelle et l'éducation politique des classes inférieures du peuple. C'est là sans doute ce qui explique que pendant les troubles de cette époque on se mit tout-à-coup à parler d'un quatrième Ordre [1], et que cette innovation sembla devoir être reconnue par les Seigneurs, le Clergé, la Petite Noblesse et les villes royales qui formaient les classes privilégiées de l'ancien ordre social de la Bohême. Sur cette route on serait peut-être allé bien plus loin. Mais il eût fallu pouvoir concilier le sentiment de l'importance et de la dignité personnelle qu'éveillent chez les peuples libres, aux Pays-Bas, par exemple, la résistance courageuse à l'ennemi étranger et l'active participation aux choses d'intérêt public avec l'humble [2] soumission du serf envers les ordres de son maître. L'aristocratie Bohémienne habituée à traiter sans égards le petit bourgeois et le paysan, et tirant des corvées de ces deux classes ses excessifs revenus, ne sut pas se passer du profit qui lui revenait de cette dernière source et dut par conséquent renoncer aux avantages que lui eussent procuré les fiers sentiments dont nous venons de parler. Il en résulta que le quatrième Ordre de la Bohême, laissé ainsi hors la loi, regarda avec indifférence s'accomplir la révolution qui fut faite par les Grands et qu'ils prétendaient faire pour le bien du pays tout entier; et que, de son propre mouvement, il ne leva ni le pied, ni la main pour la défense du pays. Les paysans des Cercles du Sud, voisins de l'Autriche, réclamèrent qu'on leur accor-

---

[1] Ch. A. Muller. « *Recherches sur le terrain de l'histoire moderne.* » III. P. 10-11.

[2] « Hundischen Unterwurfig keit » littéralement « *la soumission de chien* ».

Note des traducteurs.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

dât, s'ils devaient se battre, l'abolition préalable du servage. Mais l'Ordre des Seigneurs ne voulut rien entendre à cette condition mise par les paysans pour les aider de leur bravoure [1].

La propagande des Néerlandais trouva un terrain un peu plus favorable dans l'Allemagne, pays où le peuple était de même race. Rappelons-nous les projets qui fermentaient à cette époque en divers lieux et dont les visées étaient d'arborer de nouveau un drapeau de révolte [2], de terrasser l'aristocratie par la rébellion des paysans et d'élever sur ses ruines des démocraties. Pendant la guerre il y eut aussi des pensées pareilles dont j'ai trouvé au moins une trace. Le livre que l'on a appelé « le *Registre noir* » recommande de prendre garde aux réunions secrètes des bourgeois et des paysans [3], qui, cela paraît assez clair, se rattachaient à l'invasion faite par Mansfeld dans l'année 1623. On ne peut guères douter que des plans de cette nature s'élaborèrent subrepticement, qu'ils furent vivement et longuement discutés, ils ne se traduisirent pourtant pas en actes publics. J'ai fait allusion plus haut à l'une des causes principales de cet avortement; il me faut maintenant en faire ressortir une seconde. C'était dans les villes impériales que l'on pouvait le plus naturellement s'attendre à de pareils mouvements. Mais depuis qu'à la suite de la guerre de Smalkald l'empire des corporations avait été brisé, elles étaient tombées sous le joug de plomb

---

[1] Ch. A. Muller. III. P. 288.

[2] Littéralement : « *soulier de fédération* ». Se rappeler ce qu'il a été dit tome II, P. 33, de ce *soulier, drapeau* des paysans dans la guerre de 1525.

[3] Londorp. « *Acta publica.* » II. P. 727, colonne A, au milieu.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

d'une oligarchie [1]. Les membres de cette oligarchie pesaient de tout leur poids sur la multitude; leur seule ambition était de plaire aux princes et de se faire accepter dans leurs cercles distingués. Les patriciens n'étaient pas plus que la Petite Noblesse à l'abri du vertige que donne la souveraineté. C'est par là que s'explique ce phénomène, qui autrement serait incompréhensible, la facilité aveugle avec laquelle les villes entrèrent dans *l'Union*, bien qu'elles eussent à payer de leur bourse une part, et de beaucoup la plus grosse, des frais de guerre. C'était en murmurant que le peuple des villes portait le joug qui lui était imposé par les *très respectacles, très éclairés, très nobles, très prévoyants patriciens*, mais il ne pouvait pas s'en débarrasser. Plus loin j'aurai à faire mention d'une proposition fort remarquable qui fut faite à la cour de Vienne. Elle tendait à restaurer, par le rétablissement de l'influence politique des corporations et par conséquent par un moyen démocratique, le pouvoir légal de l'Empereur sur les villes.

On comprend maintenant que grâce à ces ressources matérielles ou de l'ordre spirituel les Néerlandais disposaient d'une somme de forces qui dépassait beaucoup la circonférence géographique des Etats réunis. Néanmoins grâce aux talents militaires de Tilly et à la bravoure de l'armée bavaroise, la première ligne de bataille de la Hollande se trouvait rompue. Mais déjà la République se préparait à ramener au feu une deuxième série de combattants et pour cette entreprise

---

[1] Voir des renseignements sur ces importantes questions dans un pamphlet latin, in-4°, sans indication de lieu d'origine, paru en 1621, sous ce titre : *Secreta secretorum Calvino-turcica secreta*. Pages 26 et suivantes, 85 et suivantes.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

elle ralliait de puissants alliés. C'est maintenant vers l'Angleterre qu'il nous faut tourner nos regards.

Depuis l'année 1617, le roi de la Grande-Bretagne, Jacques, travaillait à marier son fils Charles, prince héritier, avec la fille de Don Philippe III d'Espagne. Ce qui, dans cette union lui souriait, ce n'était pas seulement la perspective d'une riche dot, — dans les coffres de Jacques l'argent était toujours à marée basse, et il était écrasé de dettes sans mesure, — mais aussi une combinaison qui s'y rattachait. Jacques était le fils de l'infortunée Marie Stuart. Bien qu'il eût été élevé dans la croyance des protestants de l'Ecosse, il prit cependant insensiblement et sans se l'avouer à lui-même, une propension pour la discipline et le mode de gouvernement de l'ancienne Eglise, qui s'explique fort bien par sa situation politique. Sous son règne, le Calvinisme avait fait en Angleterre des progrès rapides et levé une tête menaçante. Le roi sentait un travail de sape [1] sous son trône et sous celui de sa famille, et un vague pressentiment lui faisait comprendre qu'il ne pouvait se garantir qu'en se rapprochant des grandes puissances catholiques. Plus tard ce sentiment se corrobora par suite de ses préoccupations en faveur de l'Electeur Palatin, son gendre. Jugeant plus sainement que Frédéric V l'état des circonstances politiques, il vit que le rétablissement de ce dernier ne pouvait lui être acquis que par le concours de l'Espagne. Pendant que les négociations sur cette affaire traînaient en longueur entre les cours de Madrid et de Londres, Philippe III d'Espagne vint à mourir à la fin de mars 1621. Mais son successeur, du même nom que lui, Philippe IV,

[1] Littéralement : « *Travail de taupe.* »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

était encore plus favorablement disposé que son père pour ce plan et lord Digby, que Jacques, en 1622, avait nommé comte de Bristol, et envoyé comme ambassadeur à Madrid, poussa l'affaire avec tant d'habileté qu'en janvier 1623, le contrat de mariage fut terminé [1].

Ses conditions les plus importantes étaient les suivantes : Jacques d'Angleterre garantit à la future épouse de son fils le libre exercice de la religion catholique. De plus il s'engage à ne laisser exercer aucune persécution contre les catholiques anglais; — qui jusqu'alors étaient sous l'oppression de lois sanguinaires— ces derniers auront le droit de pratiquer sans entraves le culte divin dans leurs maisons. Par contre, la Cour de Madrid promet d'envoyer sous peu en Angleterre la princesse avec une dot de deux millions de ducats, et de prêter son concours de toute manière à la restauration de l'Electeur Palatin. Pour ce dernier but, l'armée espagnole, campée dans le Palatinat, se réunira aux troupes que Frédéric V y a encore, et, en cas de nécessité, ira jusqu'à l'emploi de la force contre les troupes de la Ligue et de l'Empereur. La reddition de la forteresse de Frankenthal à un détachement espagnol, reddition qui eut lieu au printemps de 1623, comme nous l'avons rapporté plus haut, fut un des effets du contrat de mariage synallagmatique conclu entre l'Angleterre et l'Espagne. Jacques et son fils Charles le signèrent à la date du 5 janvier 1623. Le comte de Bristol et son auxiliaire Aston considérèrent l'affaire comme terminée, et se félicitèrent d'avoir mené à heureuse fin la longue et difficile négociation [2].

---

[1] Lingard. « *History of England.* » T. IX. P. 276.

[2] Lingard. *Loco citato.* P. 277.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Il est facile de voir quel but visaient les Espagnols par ces conditions. Comme terme final, il ne s'agissait de rien moins que de ramener dans le sein de l'ancienne Eglise les Iles Britanniques. Malgré la persécution qui avait été exercée sous les gouvernements précédents contre les catholiques anglais et qui continuait encore sous Jacques I^er^, — elle eut pour conséquence, dans l'année 1604, la fameuse conspiration des Poudres — les catholiques d'Angleterre formaient toujours un parti puissant qui comptait beaucoup de membres surtout dans la noblesse. Des jésuites déguisés étaient répandus dans tout le royaume et dirigeaient sous l'ordre d'un provincial, avec lequel l'Electeur de Bavière était en correspondance [1], en dehors même du Pape, toutes les tentatives qui furent faites pour rendre la Cour plus favorable à la cause catholique. Il est à peu près indubitable que si le mariage entre l'héritier du trône de la Grande Bretagne et la sœur du roi d'Espagne se fût réalisé, les catholiques d'Angleterre auraient repris la haute-main, ou que du moins, en dépit des calvinistes, ils auraient maintenu leur position. Il est donc facile à comprendre pourquoi la Cour de Rome secondait avec le plus grand zèle un plan qui lui laissait voir en perspective la possibilité de reconquérir un royaume. Le pape Grégoire XV accorda la dispense dont on lui avait fait la requête [2] pour le mariage entre la princesse catholique d'Espagne et l'héritier du trône d'Angleterre.

L'ambassadeur d'Espagne à Londres, Don Gondomar, proposa à la Cour d'Angleterre que le prince Charles allât lui-même à Madrid pour y faire la connaissance

---

[1] Arétin. « *Les relations, etc.* » I. P. 178. Londorp. II. P. 502 et suivantes. Le provincial anglais se nommait Richard Blond.

[2] Lingard. *Loco citato.* P. 276.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

de son auguste fiancée et y régler encore quelques points du contrat. Le prince accepta avec feu cette invitation qui lui promettait une magnifique aventure. Un autre homme puissant appuyait aussi cette proposition ; c'était le favori et premier conseiller de Jacques I^er^, Villiers, d'abord comte puis duc de Buckingham. Villiers, homme vain, plein de suffisance, était avide d'être aussi du voyage, parce qu'il comptait acquérir de la sorte la faveur de la future reine d'Angleterre et notamment souffler au comte de Bristol l'honneur d'avoir mis la dernière main au mariage [1]. En vain Digby pressentant un malheur, dépêcha-t-il à la première nouvelle qu'il eût de ce projet, un courrier en Angleterre avec des instances pressantes pour abandonner ce voyage. Le messager rencontra le prince sur le chemin près de Bayonne, mais les dépêches qu'il portait avec lui ne firent sur Charles aucune impression [2]. Un soir du mois de mars 1623, deux étrangers qui prenaient le nom de Jean et de Thomas Smith descendirent dans la demeure du comte de Bristol à Madrid, et demandèrent à parler à l'ambassadeur d'Angleterre. Ces étrangers étaient le prince Charles et le duc de Buckingham. Aussitôt que le secret de leur arrivée s'ébruita, il y eut de l'émoi à la Cour et dans la capitale de l'Espagne. On multiplia pour le prince les marques d'honneur, on lui confia deux clés d'or afin qu'à toute heure il pût visiter les appartements royaux ; bien plus, le jeune roi d'Espagne accorda au fils de Jacques d'avoir le pas sur lui. Mais une chose regrettable ce fut le bruit qui courut aussitôt à Madrid que le prince y était venu pour se convertir à la foi

---

[1] Lingard. *Loco citato.* P. 278.

[2] Id. Id. P. 278.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

catholique. L'on ne s'en tint point à de semblables propos. Des intermédiaires empressés cherchèrent à gagner le prince royal et à l'amener à faire en ce sens de précises déclarations.

Charles se laissa entraîner. Dans la première lettre qu'il écrivit à Londres à son père, il posa la question : jusqu'à quel point Jacques serait prêt à reconnaître la suprématie spirituelle du Pape. Jacques, il est vrai, dans sa réponse, repoussa brièvement et catégoriquement cette demande, mais il reste douteux si son refus était sérieux. En effet, le prince, dans une lettre écrite par lui au Pape, de Madrid et après la réception de la réponse de son père, se servit de ses termes [1] *qu'il s'abstiendrait toujours de tout acte hostile à la religion catholique et qu'il profiterait de toute occasion pour amener la réunion de l'Eglise anglicane et de l'Eglise romaine.* Et bien que Jacques dût savoir très-bien en quelles mains son fils se trouvait à Madrid, il donna cependant dans une lettre à Charles une assurance solennelle [2] qu'il ratifiait d'avance tout ce que le prince et Buckingham arrangeraient de concert avec les ministres espagnols.

Le ministre d'Espagne Olivarez fit alors un pas de plus en avant. Dans un colloque secret qu'il eut avec Charles et Buckingham il déclara que les négociations avec Bristol avaient été plutôt une apparence qu'une réalité, mais qu'à l'heure qu'il était, grâce à la présence du prince et à la sagesse de son conseiller, toute difficulté encore pendante pourrait facilement être supprimée. Buckingham qui s'était déjà beaucoup trop

---

[1] Lingard. *Loco citato.* P. 280.

[2] Ibid. P. 281 et suivantes.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

avancé pour pouvoir reculer, se prêta à cette proposition si profondément blessante pour l'honneur de l'Angleterre. Malgré les vives remontrances du comte Bristol et de son compagnon Aston, de nouvelles négociations furent reprises et l'on minuta un double contrat, l'un officiel, l'autre secret. Le premier stipulait de rechef pour la future reine d'Angleterre la liberté de religion sur laquelle on s'était antérieurement mis d'accord, le second disait que le roi Jacques non-seulement ne donnerait pas d'exécution à l'ensemble des lois pénales édictées contre les catholiques d'Angleterre depuis l'époque de Henri VIII, mais travaillerait aussi à les faire abroger complètement par le Parlement. Le roi Jacques prêta serment pour le traité public dans la chapelle de Westminster, assisté de ses conseillers intimes; quant au traité secret, il se rendit à la demeure de l'ambassadeur d'Espagne à Londres et le jura en présence de quatre témoins.

Sur l'information qu'il en reçut, Olivarez éleva une dernière demande: le mariage devait être béni en Espagne, et la princesse ainsi que sa dot devait être retenue à Madrid jusqu'au printemps prochain. Pendant ce temps le roi Jacques se mettrait en mesure de réaliser les promesses qui résultaient du traité secret. Ceci parut trop fort aux Anglais. Si Buckingham eût accepté même cette dernière combinaison, il eut donné un excellent prétexte à ses adversaires, nombreux en Angleterre, pour l'accuser de conjuration contre la Constitution de son pays. Le prince lui-même était excédé de ces éternels délais. Tous deux se préparèrent à partir, cependant ils jugèrent bon de continuer quelque temps encore le rôle qu'ils avaient joué jusque-là. A la fin d'août, Charles prêta serment à une nouvelle

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

convention dont la teneur était *que les fiançailles seraient célébrées avant la Noël de 1623, et qu'au printemps de 1624 la princesse serait envoyée en Angleterre.* Après ce serment, l'Infante prit le titre de princesse d'Angleterre et reçut un état de maison correspondant à sa nouvelle dignité. Le 29 août 1623, le prince Charles et le roi d'Espagne Philippe IV se séparèrent l'un de l'autre avec les témoignages de l'affection la plus chaude, d'une amitié de frères. Mais des deux côtés ceux qui étaient leurs favoris, Buckingham et Olivarez, dont le premier avait offensé l'autre par des intrigues de galanterie avec la femme de l'Espagnol, intrigues dont il faisait montre, n'y firent point mystère de leur vrai sentiment [1]. « *Pour le roi, la reine et la princesse,* dit Buckingham à Olivarez, *je serai en tout temps leur très-obéissant serviteur, mais pour vous, jamais.* » « *Votre déclaration m'honore* » lui répondit le Castillan. Le prince et le duc retournèrent en Angleterre; ils y réussirent à justifier devant le roi Jacques leur manière d'agir. Bientôt après Bristol reçut l'ordre de quitter l'Espagne. A son arrivée en Angleterre il fut mis en prison, car Buckingham redoutant ses révélations avait obtenu contre lui un mandat d'arrestation. L'idée du mariage était abandonnée, l'hostilité contre l'Espagne déclarée, et le dernier espoir de Frédéric V, celui de recouvrer, grâce à l'aide de la Castille, ses Etats héréditaires, dissipé. La rupture étant consommée, le comte Khevenhiller demanda [2] pour le fils de son maître l'archiduc Ferdinand, plus tard l'empereur Ferdinand III, la main de la princesse fiancée au

[1] Lingard. *Loco citato.* P. 288.

[2] Khevenhiller. *Annales X.* P. 418.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

prince anglais — elle se nommait Marie — mais ce ne fut qu'en 1626 qu'il put obtenir une réponse favorable[1]. La rupture qui eut lieu alors entre Jacques Ier et Philippe IV a amené en Angleterre la chute de la maison des Stuars, le triomphe du calvinisme et immédiatement la fondation d'une monarchie nouvelle qui, faisant le bien non plus par accident, par sagesse profonde, par bienveillance d'esprit et douceur paternelle, mais parce qu'elle y est obligée, prend pour règle de conduite le bien général et comme suite de ce système mène son peuple à un avenir plein de gloire et de puissance. Mais en second lieu cette même rupture a causé en Allemagne la prolongation de la guerre de Trente-Ans, et, conséquence plus éloignée, la ruine de notre Constitution, la perte de l'unité et de la puissance, de l'honneur de l'Allemagne, puis en même temps que nos malheurs, l'abaissement de l'Eglise universelle, catholique, apostolique et romaine. Car les destinées du Siège de Saint-Pierre sont enchaînées par des liens mystiques aux destinées du peuple d'Allemagne. C'est avec nous qu'il est tombé, c'est avec nous qu'il se relèvera[2].

Lorsque le prince Charles revint en Angleterre, il sentait peser sur lui le ridicule d'un voyage de fiançailles sottement conduit et échouant d'une manière pitoyable. Le parti des Têtes Rondes en Angleterre savait très bien que le mariage avait été calculé pour le perdre. Son insuccès ne diminua donc point la haine

---

[1] Khevenhiller. *Annales* X. P. 1,084.

[2] Il ne faut pas trop s'étonner de cette prétention qui est un peu celle de toutes les nations catholiques. Plus qu'une autre, la France a aussi cet orgueil; l'on étonnerait bien ses prédicateurs et ses publicistes si on leur contestait que toute son histoire justifie cette espérance. *(Note des traducteurs).*

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

contre la maison royale qu'eut excité son accomplissement. Jacques et son fils cherchèrent à se tirer d'embarras en émettant devant le Parlement rassemblé de grossiers mensonges au sujet des négociations espagnoles. Malheureusement pour tous les deux, la nation était déjà, par suite des querelles religieuses, dans un état où l'on ne se laisse plus impunément tromper par le mensonge. A cela vint se joindre une autre circonstance. Sentant bien qu'il méritait de justes reproches au sujet du voyage d'Espagne, Buckingham, pour mettre sa tête en sûreté, se jeta dans les bras des Puritains et par là donna à ce parti un véritable essor. Aux époques antérieures le parlement anglais n'avait sur le fait de ses droits que des opinions très modestes et très humbles. Si peut-être par occasion un roi d'Angleterre, pressé par des embarras pécuniaires descendait jusqu'à demander leur avis aux Communes, ils répondaient que de telles choses étaient d'une nature trop élevée et dépassaient de beaucoup leur horizon [1]. Les choses changèrent alors singulièrement. Avec une hardiesse toujours croissante, la Chambre basse s'immisçait dans toutes les questions, et l'esprit du calvinisme qui possédait déjà la prépondérance dans cette corporation, fit valoir son opinion d'une manière de plus en plus menaçante. Jacques Ier mourut à la fin de mars 1625. La situation de son successeur était, dès le moment où Charles Ier monta sur le trône, très-gravement compromise, notamment par les suites politiques du mariage si mal fini, presque intenable [2]. Plus tard on vit se dérouler les longs malheurs du roi, la rupture

---

[1] Lingard. *Loco citato*. P. 296.

[2] Tel est aussi le jugement de Lingard. *Loco citato*. P. 293.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

avec ses sujets, la guerre civile en Angleterre, enfin la captivité et la décapitation de Charles, comme les anneaux d'une chaîne d'airain; la royauté anglaise par la grâce de Dieu, avait vécu. Mais revenons à l'histoire de l'année 1623.

Après le retour du prince, le mot d'ordre du peuple anglais fut : guerre à l'Espagne, guerre aux alliés de Rome; Jacques lui-même dut aussi y mêler sa voix. Pour tirer profit de ces sentiments, Christian d'Halberstadt et le comte Mansfeld passèrent en Angleterre. Je démontrerai plus bas que tous les deux reçurent de l'argent anglais pour raviver la guerre en Allemagne. Mais il n'échappa pas aux conseillers de la couronne d'Angleterre qu'avec de tels aventuriers seuls rien ne pourrait être obtenu. La moitié de l'Europe et, avant tout, la France fut entraînée à prendre part au nouveau plan de guerre.

Seulement, aussi longtemps que Ferdinand II fut dans la situation la plus critique, la cour de Paris favorisa, de la manière que nous avons indiquée plus haut, la lutte de l'Autriche contre le parti du Palatin. Mais un autre vent y soufflait depuis que la fortune s'était mise à sourire à l'Empereur. Partant de ce point de vue que pour arrêter l'accroissement des Habsbourg, rien ne serait mieux approprié qu'une politique favorisant la puissance de la Bavière, le cabinet français depuis l'année 1621, cherchait à attirer dans ses filets le duc Maximilien [1]. En même temps toutefois il faisait les yeux doux à l'adversaire de Maximilien, l'électeur palatin Frédéric V. La petite excursion que ce dernier

[1] Voir les preuves dans Arétin. « *Relations extérieures de la Bavière* ». I. P. 192. Note 42.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

fit à Paris au printemps de 1622, lorsqu'il se rendait près de Mansfeld, prouve qu'on lui avait promis des secours. Lorsque l'armée de Mansfeld eut été licenciée devant Saverne, Frédéric V, de Sedan, conjura le landgrave de Hesse, Maurice, de vouloir bien s'employer pour lui auprès de la cour de Paris, pour en obtenir un nouveau secours [1], ce que le landgrave essaya effectivement. Néanmoins la France ne pouvait pour le moment prêter aux princes allemands de cette espèce aucun secours considérable, parce que des troubles à l'intérieur et la faiblesse de son gouvernement l'empêchaient de s'immiscer efficacement dans les affaires extérieures et paralysaient son ambition. Cette impuissance de la France dura sans changement jusqu'à l'année 1624. Alors le gouvernail de l'Etat fut pris par un homme qui, à l'intérieur, compléta avec une supériorité terrible, le système de gouvernement qui, depuis longtemps, miroitait comme un idéal aux yeux des hommes d'Etat français, et qui, à l'extérieur, frappant d'un coup mortel la puissance de l'Espagne et de l'Allemagne, éleva pour longtemps la France au rang d'un État donnant la note sur tout le continent.

L'importance de la France en Europe ne commença, comme l'on sait, que vers la fin du xv[e] siècle [2]; elle ne la dut pas à ses armes mais à un système financier qui, à cette époque, était inconnu de l'autre côté des Alpes. Depuis cette date, la tendance des souverains français marchait toujours à un but : transformer le peuple en un troupeau sans volonté dont la cour était

---

[1] Rommel. « *Histoire moderne de la Hesse.* » III. P. 436.

[2] Se peut-il que l'auteur de ce livre ait oublié saint Louis?

(Note des traducteurs).

Digitized by Google Origine from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

l'unique ressort et comme l'âme de ce grand corps, et auquel elle pouvait demander à ce titre, du sang, s'il en était besoin, mais surtout de l'argent sur la plus grande échelle possible pour soudoyer avec lui des Suisses et des Allemands, acheter à l'étranger des factions et troubler l'Europe au profit de la France. Il est étonnant de voir dans quelle proportion rapide montèrent les impôts et avec eux la misère du peuple malgré la richesse proverbiale du sol. Le cardinal anglais Wolsey qui, en l'année 1517, fit un voyage à travers la France, écrit de ce pays en Angleterre [1] : « *Dans les villes et les villages, à travers lesquels je passe, je trouve la pauvreté, la disette, la misère, la détresse dans les basses classes.* » Ce même état du peuple français persista sans modification jusqu'à la Révolution de 1789. François Ier, le rival de notre Empereur d'Allemagne Charles-Quint, laissa à sa mort un état financier où les recettes et les dépenses publiques se montaient les unes et les autres à près de dix millions de livres et en outre, une grosse dette [2]. Sous les successeurs immédiats de François Ier, Henri II, François II, Charles IX, Henri III, les recettes et les dépenses s'accrurent ; les recettes par des artifices financiers, la vente des charges et offices judiciaires, et l'imposition des biens d'Eglise ; les dépenses et les dettes par la dissipation, par la puissance des maîtresses des rois (dont la lubricité de François Ier, commença à établir l'influence), enfin par les guerres de religion entre concitoyens. Le système financier de la France parut alors si étrange aux Allemands qui

---

[1] *States paper.* I. N. 125. Voir Raumer : « *Histoire de l'Europe depuis la fin du XVe siècle.* » II. P. 172. Note 3.

[2] Pièces justificatives dans Raumer. Ibid. P. 180

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

souffraient de la maladie, tout à l'extrême opposé, c'est-à-dire qui ne voulaient rien payer du tout à l'Etat, que l'Empereur Maximilien II dit un jour en public [1] : « *Je trouve que le roi de France est moins un roi d'hommes, qu'un roi de bêtes de charge.* » L'économie et l'administration honnête de Sully, que Henri IV avait préposé aux finances, mit pour quelque temps de l'ordre dans le chaos des affaires d'argent du pays, et remplit le trésor public tout en laissant au pauvre corvéable assez pour pouvoir encore tant soit peu s'égayer dans sa vie. Ce fut ainsi que Sully créa les ressources pour les plans gigantesques que formait Henri IV, et qui du reste ne se réalisèrent pas. Après la mort violente du roi, le désordre reparut de nouveau. Lorsque, en 1624, le cardinal de Richelieu prit en mains le gouvernement du pays, la situation des finances était telle qu'il suit [2]. Les dettes s'élevaient à cinquante millions ; les dépenses annuelles étaient de trente à quarante; quant aux revenus nets, c'est à peine s'ils dépassaient un peu seize millions de livres. Par contre les revenus bruts atteignaient presque la somme réunie des dettes et des dépenses annuelles. L'impôt territorial (taille), le plus fort des impôts, était évalué à lui seul à dix-neuf millions, mais il en était tant absorbé par cent soixante et dix employés supérieurs et un essaim de vingt-deux mille employés subalternes, qu'il ne s'en versait guères que six millions dans les caisses de l'Etat. Pour l'impôt du sel qui rendait sept millions et demi, les frais de perception dévoraient deux millions et la même proportion se

---

[1] Raumer. P. 173.

[2] Voir les preuves chez Raumer. *Loco citato.* IV. P. 87 et suivantes.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

reproduisait pour les autres impôts. On ne peut se rendre compte d'une manière précise et à la juste valeur du *quantum* des impositions que payait le peuple français qu'en les comparant avec les finances des autres pays, et surtout des autres pays germaniques. Un rapport secret de l'année 1624 [1], évalue à quatre millions de florins environ les revenus réguliers de la Grande Bretagne (en laissant en dehors les subsides extraordinaires qu'accordait de temps en temps le Parlement), à sept millions de florins les revenus des princes et villes de l'empire d'Allemagne [2]; à cinq millions ceux des pays héréditaires de l'Empereur [3]. La France payait plus que l'Allemagne, l'Autriche, l'Angleterre, la Suède et le Danemark réunis.

Les désordres qui éclatèrent après l'assassinat de Henri IV avaient pour cause l'arrogance des princes du sang qui formèrent un parti contre la cour, l'esprit d'insurrection qui animait les gouverneurs et les grands, la cupidité des favoris qui peu à peu s'emparèrent de Marie de Médicis, la mère du roi mineur Louis XIII. D'un autre côté, les aspirations, déjà de vieille date, de la monarchie française pour un pouvoir illimité trouvaient de la résistance dans plusieurs corporations et institutions provenant du Moyen-Age et issues de l'esprit germanique. Tels étaient notamment le droit des Etats-Généraux à prendre part aux affaires publiques, l'influence de la noblesse et du haut clergé, l'indépendance des cours supérieures de justice; enfin le mouvement démocratique qui, par l'action du calvinisme, avait été

---

[1] Londorp. « *Acta publica.* » III. P. 717 *a*, en bas.

[2] Ibid. P. 720 *b*.

[3] Ibid. P. 721 *a*.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

inoculé à une grande partie du peuple français. Toutes ces résistances furent brisées par la main de fer du Cardinal qui, en 1624, prit en main le gouvernail de l'Etat, et il laissa au roi de France un pouvoir plus illimité que n'en posséda jamais le Sultan des Turcs. Car ce dernier est entravé dans les choses dommageables à l'Etat par le Koran, et par ceux qui en sont les gardiens vivants, l'association des Ulémas.

Armand Jean Du Plessis, plus tard duc et cardinal de Richelieu, né à Paris le 5 septembre 1585, était le troisième fils de parents appartenant à la Noblesse. Dans son enfance il fut destiné au métier des armes. Mais Henri IV lui ayant accordé la survivance de l'Evêché de Luçon, qui jusques-là avait été possédé par un frère aîné de Richelieu, il entra dans l'état ecclésiastique, fit avec zèle ses études, devint docteur en théologie et prêcha plusieurs fois devant la Cour. Son ambition, pour être satisfaite, aspirait à entrer dans le service de l'Etat. Il échoua dans une première tentative qu'il fit après la mort de Henri IV, pour obtenir une place importante. Mais dans l'année 1616 le parti de la reine-mère le fit entrer au conseil d'Etat et en peu de temps la détresse publique — la France se trouvait alors, grâce à ses divisions intérieures sur le bord de l'abîme — le rapprocha du poste où l'on tient le gouvernail. Depuis ce moment la royauté ne connut plus d'arrêt et s'avança dans une voie de puissance capable de donner le vertige. Sans doute Richelieu était un homme extraordinaire. Non-seulement il dut dompter les factions, apprendre aux princes à obéir; rendre inoffensifs le frère du roi et sa mère plus dangereuse encore — Marie de Médicis fut bannie du royaume et mourut dans la misère à Cologne, — mais il lui fallut assujettir le roi lui-même qui

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

s'inclina, quoique en murmurant, devant la grandeur du Cardinal. Il anéantit la puissance politique du parti huguenot en lui enlevant, par un siège, La Rochelle, leur principale place d'armes, mais le laissa exister comme secte religieuse. Il ne fut plus question, depuis qu'il gouverna, des Etats Généraux ; quant à la noblesse et au clergé catholique il les changea en jouets sans volonté, de la Cour ; d'où il résulta ceci que lorsque éclata la tempête de la Révolution française, ses premiers coups furent portés contre le clergé et la noblesse regardés comme les serviteurs d'un despotisme illimité.

Le système gouvernemental de Richelieu arriva à sa pleine floraison sous la royauté de Louis XIV, mais cette fleur splendide, que toute l'Europe admirait, portait déjà en elle le ver qui devait la tuer. Certes, le Tout-Puissant n'a point destiné les peuples à être les bêtes de charge des rois et comme un engrais qui nourrit la luxuriante végétation d'une Cour. Les défauts de ce système restèrent cachés tant qu'il y eut un roi énergique régnant en France. Mais lorsque sur le trône de France, seul debout, lorsque autour de lui tout était abaissé, on vit s'asseoir la débauche et la dissolution, lorsqu'il s'y établit un gouvernement de prostituées comme le monde n'en vit jamais sur une pareille échelle, on comprit à ce moment que l'on ne pouvait pas tout remettre au hasard de la naissance et aux mains d'une seule famille, et que pour des Européens les seules constitutions bonnes sont celles où le Roi, le Clergé, la Noblesse, le Peuple possèdent leurs franchises et leurs droits bien pondérés ; où la monarchie, la hiérarchie, l'aristocratie, la démocratie sont étroitement fondues. C'est ce type qui avait régné partout

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

durant le moyen-âge — Byzance excepté — mais qui ne se conserva que dans l'Angleterre seule, pendant l'époque qui va du triomphe de la Réforme à l'heure où éclata la Révolution française. La Révolution française de 1789 est le dernier corollaire de l'Etat fondé par Richelieu et en même temps le commencement d'une ère nouvelle ; elle a fait disparaître le charme qui retenait captives les forces du moyen-âge ; depuis lors celles-ci ont repris leur action [1].

Il est indubitable que Richelieu ne voulait rien autre chose que la grandeur de la France, mais en réalité il a perdu deux nations, la nation allemande par l'excès de l'aristocratie princière qu'il favorisa, la nation française par l'excès de la servitude. Despote éclairé à l'intérieur, le Cardinal vis-à-vis de l'étranger, vis-à-vis de l'Allemagne, joua le rôle de calviniste, et reprit tous les plans de Henri IV. Pendant les dix-neuf années de son administration il ne cessa de répandre, à petite dose et avec une prudence consommée, le poison dans le corps de l'empire d'Allemagne en payant, avec l'argent par lui extorqué aux paysans et aux bourgeois de France, soit des traîtres dans leur pays même, soit des aventuriers étrangers, qui acceptèrent de se laisser employer contre l'Empereur d'Allemagne comme des mercenaires de la France. Pendant longtemps il ne nous fit la guerre qu'avec son argent, ce ne fut que lorsque les forces guerrières de la nation allemande eurent été épuisées par des maux terribles, que des armées françaises parurent sur le territoire de l'Empire. Harcelée

---

[1] Il y a, soit pour ce qui précède, soit pour ce qui suit, plus d'une réserve à faire sur les opinions de l'historien que nous n'entendons pas garantir. *(Note des traducteurs).*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

pendant une période deux fois décennale par un ennemi d'une prudence diabolique et longtemps invisible, la nation allemande dut finir par succomber.

Depuis 1620, le gouverneur espagnol de Milan avait pris des mesures pour s'assurer la possession d'un petit pays, pauvre, mais d'une grande importance pour la Maison de Habsbourg, parce qu'il établissait une communication immédiate des Etats italiens que possédait l'Espagne avec les pays allemands de l'Autriche. Entre le duché de Milan qui, à cette époque, appartenait aux Espagnols et la province impériale du Tyrol, se trouvait la Valteline, pays peuplé de catholiques, mais soumis au canton des Grisons, canton réformé. Le gouverneur de Milan excita d'abord les catholiques de la Valteline contre leurs suzerains protestants, ce qui, à sa honte, eut pour conséquence des massacres [1]. Un peu plus tard, grâce à un traité qu'il conclut à Milan en janvier 1622 avec les Suisses, et contre le paiement annuel d'une somme de vingt-cinq mille couronnes assuré aux Grisons, il réussit à obtenir pour l'Espagne la Valteline et pour l'archiduc Léopold le droit de mettre garnison dans les villes de Coire et de Maienfeld. L'Autriche et l'Espagne pouvaient dès lors se donner librement la main, faire passer leurs armées de l'un chez l'autre, et envahir l'Empire d'Allemagne par le Midi. C'est contre cette conquête de la Valteline que furent dirigés les premiers coups du Cardinal de Richelieu. Après avoir pris, à la fin d'avril 1624, la direction de l'Etat, il noua dès le mois de juillet des négociations avec l'Angleterre, la Hollande, la Savoie, Venise et les

[1] Voir les preuves tirées des sources dans Senkenberg. IV. P. 160 et suivantes, 288 et suivantes, 362 et suivantes.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

cantons suisses dans le but [1] de chasser les Espagnols de la Valteline, et les mercenaires de l'archiduc Léopold, des Grisons. En novembre 1624, le maréchal de Cœuvres entra dans les Grisons avec des troupes françaises et suisses,et de là il enleva plusieurs places de la Valteline. La guerre toutefois fut traînée en longueur.

En même temps Richelieu travaillait au profit de ses visées les Etats de l'empire d'Allemagne. En septembre 1623, la mort avait enlevé à l'âge de soixante-quinze ans l'Electeur de Trèves, Lothaire, de la maison de Metternich. Il eut pour successeur Philippe-Christophe de Sotern,membre de la chambre impériale de justice et évêque de Spire qui, par là, réunissait deux évêchés situés sur la frontière française. Ce prélat était un courtisan et c'était l'Empereur qui l'avait élevé à sa nouvelle dignité, mais pour sa bonté irréfléchie il ne reçut d'autres remerciements que ceux qui seraient dignes d'un démon. Lorsque le vieil Electeur de Mayence Jean Schweikard apprit l'élévation de Sotern, il s'écria [2]: « *On a choisi là un homme dangereux. Un renard n'oublie pas les ruses qui lui sont familières, Sotern n'oubliera pas davantage ses intrigues.* » Cette prophétie s'accomplit. Le nouvel Electeur de Trèves se jeta aussitôt dans les bras du cardinal français. Richelieu le flattait de la perspective d'un pouvoir absolu sur son territoire; c'était le leurre par lequel il attirait ce prêtre oublieux de ses devoirs. De mauvais jours approchaient pour la Bourgeoisie, le Chapitre et les monastères de l'archevêché de Trèves.

---

[1] Londorp. *Acta publica*, III. P. 711 et Senkenberg. IV. P. 343. Note *f.* Arétin. *Les relations extérieures de la Bavière.* I. P. 212. Note 71.

[2] Senkenberg. IV. P. 313.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Maximilien de Bavière négociait aussi secrètement avec Richelieu et cela en premier lieu par jalousie contre l'Espagne. J'ai raconté plus haut comment, au printemps de 1623, le roi d'Angleterre céda aux Espagnols la forteresse de Frankenthal contre la promesse que la place lui serait restituée dans le cas où la paix ne se ferait point. Le cas supposé s'était réalisé, la paix n'avait point été conclue, le contrat de mariage anglo-espagnol avait été déchiré. C'est pourquoi Jacques demanda la remise immédiate de Frankenthal, mais les Espagnols repoussèrent sa réclamation sous de futiles prétextes [1]; leur intention de garder pour eux le Bas-Palatinat était évidente. Mais Maximilien ne voulait pas laisser les étrangers s'installer dans l'Empire et de là la résolution prise par la *Ligue* à Augsbourg, au mois de mai 1624 (résolution que j'ai mentionnée plus haut), de ne point laisser sortir les garnisons qu'elle y avait placées, des forteresses de Manheim et de Heildeberg, quelque fût celui qui le demanderait. Maximilien vit aussi avec déplaisir la conquête de la Valteline, parce que de ce côté il se sentait menacé dans son indépendance. De là ses négociations secrètes avec Richelieu. A cette occasion il se présenta un fait qui répand de la lumière sur la situation de Tilly. A la nouvelle des mouvements suspects des Français sur la frontière d'Allemagne, le général de la *Ligue* adressa au mois de novembre 1624 des lettres à l'Electeur de Trêves pour le mettre en garde [2]. Il réclama en même temps à Munich la permission de pouvoir attaquer les Français. Comme réponse à cette dernière demande, il reçut de Maximilien cette communi-

[1] Senkenberg. IV. P. 312.
[2] Westenrieder. « *Documents.* » VIII. P. 156.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

cation *que la Bavière avait donné son acquiescement à la guerre de la France contre l'Espagne, que par contre la France avait fait la promesse de ne rien entreprendre contre la Ligue ou l'empire d'Allemagne.* On voit par là que Tilly n'a point été consulté sur les mesures secrètes que l'Electeur de Bavière jugeait bon de prendre. Tout partait du cabinet de Maximilien; les généraux ou n'étaient nullement initiés à ses plans, ou ne l'étaient que lorsque l'heure était venue de les mettre à exécution. Du reste, ces relations bizarres de la Bavière avec la France, où Richelieu jouait le double rôle de demi-allié de la Bavière, d'allié complet avec les ennemis les plus acharnés de Maximilien, continuèrent durant presque toute la guerre.

La France, ou pour mieux dire Richelieu, prit aussi une part à la coalition européenne qui se préparait à ce moment contre l'Autriche et la *Ligue*, et il y prit part surtout par suite des menées de l'Angleterre.

Depuis des années, l'électeur palatin Frédéric V s'occupait à attirer dans son orbite le roi de Suède. Jusqu'à l'année 1624, ces efforts furent vains. Mais à cette heure l'on pouvait calculer, non sans bonne raison, que les Puissances prendraient peur des agrandissements de l'Empereur et de la Ligue, que dès lors elles ouvriraient à l'ambition du Suédois la large carrière à laquelle il aspirait. Gustave-Adolphe prêta donc l'oreille aux propositions du Palatin. Il présenta un projet grandiose. Avant tout il tenait à se débarrasser du roi de Pologne Sigismond. Le roi de Suède pensa qu'on pourrait y utiliser les Moscovites. Dans l'année 1623, le grand-duc Fédorowitch Romanow avait sollicité l'intervention de Gustave pour faire conclure son mariage avec une princesse de Brandebourg, Cathe-

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

rine[1], qui se trouvait alors chez sa sœur la reine de Suède. C'est sur cette ouverture que Gustave basa une partie de son plan. Le Czar qui, pour la première fois peut-être, entrait dans une grande coalition européenne, devait déclarer la guerre à la Pologne afin qu'il devint possible au roi de Suède d'employer toute sa puissance contre l'Empereur d'Allemagne. Les négociations ultérieures eurent lieu à Londres vers le commencement de l'année 1625[2]; mais quant au rôle de médiateur, il fut pris par le beau-frère de Gustave, l'Electeur de Brandebourg qui, à cette époque, n'était pas encore aigri contre le roi à la suite des embarras de la campagne de Pologne. On fit partir de Berlin pour Londres un négociateur du nom de Bellin qui pressa l'affaire conjointement avec le ministre du Palatin Rusdorf, et un anglais nommé Spens, entré comme homme d'affaires au service de Gustave. Rusdorf traça un mémoire dans lequel il exposait la nécessité d'une alliance entre tous les princes protestants de l'Allemagne et l'Angleterre à l'effet d'une lutte commune contre l'Empereur. Il faisait voir que, comme chef de cette alliance, personne ne pourrait mieux convenir que le roi de Suède Gustave-Adolphe, en raison de son expérience déjà démontrée dans plusieurs guerres, en raison de l'excellente armée qu'il avait sous ses ordres, en raison enfin de ses liaisons avec les villes de la Ligue hanséatique allemande qui se rangeraient de suite du côté de la Suède. Que l'Angleterre acceptât cette proposition et Gustave-Adolphe serait prêt à mettre

---

[1] Ruhs. *Loco citato*. P. 143.

[2] Papiers d'Etat secrets, d'Arkenholz, chez Mauvillon. « *Histoire de Gustave-Adolphe.* » P. 158 et suivantes.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

sur pied à ses frais et pour le bien de la chose commune douze régiments d'infanterie et deux mille cavaliers avec l'artillerie nécessaire. Par contre le roi demanderait que l'Angleterre menât à sa conclusion la convention avec le czar de Moscou; — ses conditions ont été exposées plus haut — que les alliés engageassent la ville de Dantzick à ne pas permettre dans son port d'armements dirigés contre la Suède; que le roi de Danemark s'engageât vis-à-vis de l'Angleterre à ne rien tenter contre Gustave-Adolphe et la Suède tant que durerait la guerre en Allemagne; enfin, pour sûreté plus grande, que dix-sept vaisseaux de guerre anglais renforçassent la flotte suédoise. De plus, l'Angleterre et ses alliés d'Allemagne devraient ensemble et par égale portion, mettre sur pied vingt-quatre régiments d'infanterie et six mille cavaliers; le commandement supérieur de ces troupes devait lui être remis, de telle sorte que lesdites troupes prêtassent à la fois serment de fidélité au roi et aux puissances alliées. En outre, les alliés devraient accorder au roi le libre passage par tous leurs pays de manière à ce qu'il pût entrer dans le Palatinat en traversant la Hesse au cas où l'ennemi ne ferait résistance ni dans la Basse-Saxe, ni en Westphalie. Enfin Gustave-Adolphe demandait à l'Angleterre une somme considérable comme subside, et à ses alliés de l'Allemagne la cession de deux places maritimes dont l'une serait sur la Baltique, l'autre sur la mer du Nord (Wismar et Brême).

Quoique poussé par Christian IV de Danemark à des dispositions hostiles contre Gustave-Adolphe, le ministère anglais ne rejeta point les propositions suédoises, mais il réclama en premier lieu que l'on fit entrer dans l'alliance la couronne de France. Là-dessus Bellin ré-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

pliqua : « *Que le roi de Suède désirait que cette alliance, qui avait pour but le rétablissement de la religion évangélique, se bornât à des princes protestants.* » Il se déclara néanmoins prêt à faire un voyage à Paris, qu'il exécuta en effet sur l'heure. Il y fut bien reçu, mais par considération pour le Pape et pour les princes catholiques, le Cardinal préféra ne pas donner au négociateur suédois une réponse écrite ; on la dicta seulement à Bellin; elle était ainsi conçue: « *Sa Majesté de France est d'avis que, comme chef de l'Alliance que l'on a en vue, personne ne peut valoir mieux que le roi de Suède Gustave-Adolphe ; le roi Louis XIII souhaite donc que la direction de la guerre soit confiée à ce glorieux monarque. Si cependant le Danemark avait également l'intention de prendre part à la lutte, le conseil le plus sage serait peut-être de laisser chacun des deux rois agir indépendamment de l'autre et attaquer personnellement une province distincte. La couronne de France s'offre à payer pour la guerre dans l'espace de deux ans un subside d'un million de livres. Le but de cette alliance étant de rétablir la paix en Allemagne et de procurer des compensations aux princes protestants dépouillés, on peut prévoir qu'il y aura bien des difficultés pour contenter ces derniers. Ne serait-il pas bon que les rois de France et de la Grande-Bretagne fussent par avance nommés arbitres pour fixer ce qui doit revenir à chacun ?* » Ce fut avec cette réponse que Bellin repartit.

De retour en Angleterre il trouva la trame qu'il avait ourdie déchirée par une autre main. A peine le roi de Danemark, Christian IV, eut-il appris que l'Electeur Palatin, des intérêts duquel il était avant tout question, désirait avoir pour chef de la coalition contre l'Empe-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

reur le roi de Suède, qu'une furieuse jalousie s'empara de lui. Les préparatifs de guerre qu'il avait déjà commencés, furent continués précipitamment afin qu'il pût paraître le premier sur le champ de bataille et par là supplanter son rival. En même temps il mettait à Londres tout en mouvement afin que les propositions suédoises fussent repoussées. Il y réussit principalement en raison des relations de parenté qui furent son meilleur appui. Le roi Jacques avait épousé une sœur de Christian IV, et le prince héritier d'Angleterre faisait grand cas de son oncle. On répondit aux plénipotentiaires de Gustave que les prétentions de leur maître étaient trop élevées. Il y eut à cette occasion d'amères explications dont je citerai quelques parties afin que le lecteur bénévole voie combien grande était l'opinion que l'on avait alors à l'étranger de la puissance de l'Allemagne. Dans une conférence des ambassadeurs à laquelle assistait le prince de Galles, les négociateurs de Gustave-Adolphe, pour se laver du reproche d'exagération que l'on adressait aux demandes de la Suède, démontrèrent qu'il fallait une très grande puissance pour arrêter l'Empereur, et que si le Palatinat restait aux mains de la *Ligue*, c'en était fait de la liberté non-seulement de l'Allemagne mais de l'Europe, et par conséquent aussi de l'Angleterre. Le prince de Galles répondit : « *Ceci est bien vrai en ce qui concerne le continent, mais nous autres Anglais nous avons pourtant devant nous un large fossé qui n'est pas si facile à franchir.* » « *Bien,* répartit Bellin, *mais il y a des ponts en bois pour le franchir. Finalement le même sort qui nous a frappés frappera aussi l'Angleterre. Que nous importe que cela soit plus tôt ou plus tard.* » Certes, ce n'est pas de nos jours que l'on oserait tenir

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

un tel langage à Londres, aujourd'hui que l'Angleterre s'étant développée sans obstacle a achevé l'édifice de sa grandeur, conquis la domination des mers et parle haut dans trois parties du monde, tandis que nous, Allemands, nous jouons le rôle que chacun connaît.

Un second plan, tracé par Maurice d'Orange et par les Etats généraux et dont l'économie reposait sur la part qu'y prendraient les deux rois du Nord, n'eut pas un meilleur succès [1]. Christian IV et Gustave-Adolphe, sans dépendre en rien l'un de l'autre, devaient chacun conduire en Allemagne une armée de vingt-cinq mille hommes. Pendant que le monarque danois attaquerait les troupes de la *Ligue* dans la Basse-Saxe, Gustave-Adolphe, traversant à revers la Poméranie, devait envahir la Silésie. Les deux puissances devaient s'engager à ne point conclure de paix séparée, et, dans le cas où leurs premières entreprises réussiraient, à attaquer de concert les Etats héréditaires des princes catholiques. Des négociations appuyées sur cette base furent entamées à la Haye au printemps de 1625. Mais Christian IV de Danemark ne voulait pas souffrir son rival du Nord, même à titre d'auxiliaire indépendant. Il déclara que la meilleure manière pour le roi de Suède de servir la cause commune c'était d'attaquer la Pologne. Alors Gustave se retira attendant des temps meilleurs, mais non sans exercer son droit de représailles contre son mauvais voisin. Dans la première moitié de l'année 1625, il envoya dans les cours protestantes le frère de son chancelier du royaume, Gabriel Oxenstierna, pour les détourner de prendre part aux desseins de Christian IV [2].

---

[1] Ruhs. *Loco citato*. P. 144.

[2] Ruhs. *Loco citato*. P. 144 (en bas) et suivantes.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Même après que le roi de Suède se fût retiré de l'alliance européenne, les forces qui allaient entrer en lice contre l'Empereur d'Allemagne et la *Ligue* étaient assez redoutables. Le roi Christian IV fournissait l'armée, les deux puissances maritimes et la France l'argent. En vertu d'un traité discuté à la Haye au printemps de 1625, mais signé seulement à la date du 9/19 décembre de la même année, la couronne d'Angleterre s'engagea à payer par mois au Danemark trois cent mille florins [1]; la Hollande promit un secours en argent de cinquante mille florins par mois ; la couronne de France se chargea de fournir un million de livres en deux années, soit cinq cent mille livres chaque fois [2]. En dehors de l'argent, les trois alliés procurèrent encore au Danois des auxiliaires armés. J'ai rapporté plus haut qu'au printemps de 1624 Mansfeld et Christian d'Halberstadt s'embarquèrent pour l'Angleterre et qu'ils y furent bien reçus. Dans l'automne de 1624, le gouvernement anglais, au moyen de levées forcées, rassembla environ douze mille hommes qui furent mis sous les ordres de Mansfeld. Pour leur entretien, celui-ci reçut de la couronne d'Angleterre la promesse d'un subside mensuel de vingt mille livres sterling [3]. La nouvelle armée n'était composée que de la lie du peuple britannique ; Mansfeld la conduisit dans la ville maritime de Douvres d'où elle devait être embarquée pour la Hollande. Sur la route et même encore sur la terre anglaise, cette canaille commit de tels désordres que les autorités anglaises durent procéder à des exécutions en masse [4].

---

[1] Dumont. « *Recueil des traitez.* » Vol. V. P. 482 et suivantes.

[2] Pièces justificatives dans Arétin. « *Affaires étrangères de la Bavière.* » I. P. 204. Note 62.

[3] Lingard. « *History of England.* » IX. P. 314.

[4] Lingard. « *History of England.* » IX. P. 314.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Pendant ce temps, Christian d'Halberstadt s'était rendu d'Angleterre en France. Il y reçut de la Couronne de l'argent et enrôla en Normandie quelques régiments de cavalerie française avec lesquels il s'embarqua à son tour pour se réunir à Mansfeld [1]. Je parlerai à l'endroit convenable du sort ultérieur des deux aventuriers.

Un troisième ennemi de l'Autriche, dont les services avaient été plusieurs fois déjà utilisés pour le parti calviniste, fut aussi mis en mouvement en faveur du roi de Danemark par la Hollande, la France et l'Angleterre. C'était le prince de Transylvanie Bethlen-Gabor. Depuis la fin de l'année 1624 des négociateurs français se trouvaient à la cour du Transylvanien pour l'exciter de nouveau à la guerre contre l'Empereur [2]. Bethlen cependant resta cette fois plus indifférent que jadis vis-à-vis des amorces qu'on lui présentait, ce qui contraignit les ennemis de l'Empereur à employer un moyen extraordinaire. Rappelons-nous qu'en 1623, Bethlen-Gabor avait eu l'audace de demander en mariage une fille de Ferdinand II. C'est sur cette passion pour les parentés illustres que les puissances basèrent leur calcul. La princesse dont on fit choix pour le charmer, appartenait à une maison dont le chef mâle était un homme faible, mais l'ambition était héréditaire dans cette famille et c'était par le mariage des filles qu'on était réduit à la satisfaire.

Aussi longtemps que le roi de Suède put se flatter de l'espoir que les couronnes alliées le choisiraient pour

---

[1] Khevenhiller. X. P. 766. Von der Decken. I. P. 131.

[2] C'est à la date du 18 mars 1625 que cette nouvelle est communiquée de Munich à Tilly. Westenrieder. « *Documents.* » VIII. P. 159 en haut.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

généralissime ; son beau-frère, l'Electeur de Brandebourg, avait chaudement appuyé les propositions suédoises à Londres. Mais lorsque Gustave-Adolphe dut y renoncer, Georges-Guillaume recula aussi ; il consentit néanmoins à sacrifier « *à la cause de l'Evangile et de la liberté allemande sa sœur* . » Cette sœur, la princesse Catherine, avait déjà dû épouser le Grand-duc de Moscovie ; le projet en avait été formé autrefois par Gustave-Adolphe, mais il avait échoué. On la pressa cette fois si longtemps, qu'elle promit de donner sa main au Transylvanien. Elle fut conduite au mois de février 1626, avec une escorte de soixante voitures à Caschau, ville de la Hongrie-Supérieure, où le mariage devait être consommé [1]. C'est en pleurant qu'elle s'approchait de son futur époux, effrayée de la pensée qu'il lui faudrait passer le reste de sa vie dans un pays sauvage et étranger, et à côté d'un homme qui comptait déjà quarante-six ans et était défiguré par une obésité informe [2]. Le mariage eut lieu le 2 mars 1626. La belle Catherine cependant s'accommoda bientôt de sa nouvelle position. A la cour de son mari il y avait de jeunes et beaux gentilshommes dont un spécialement, Stéphane Czaky, lui plut d'une manière singulière [3]. Même pendant la vie de Bethlen-Gabor, et à l'insu du prince, elle passa à l'église catholique ; elle voulait s'appuyer sur le parti catholique pour s'assurer la principauté au décès de son mari, puis la partager avec Czaky qu'elle comptait épouser. Mais l'un et l'autre de ses projets échoua. Quelques années après la mort de Bethlen-Gabor, qui eut lieu en 1629, elle fut forcée de quitter la Hongrie

[1] Khevenhiller. X. P. 1281.
[2] Mauvillon. *Loco citato.* P. 162.
[3] Fessler. « *Histoire des Hongrois.* » Tome VIII. P. 603.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

et de retourner dans sa patrie [1]. Du reste le mariage de Bethlen avec Catherine réussit dans le sens qu'on avait en vue; à la date du 18/28 septembre 1626, le prince de Transylvanie d'un côté, de l'autre les couronnes de Danemark et d'Angleterre avec la République de Hollande signèrent un traité [2], en vertu duquel Bethlen-Gabor s'engageait à envahir avec quarante mille hommes les Etats héréditaires de l'Empereur; les puissances de leur côté lui promettaient un subside mensuel de quatre cent mille thalers et l'envoi d'un corps d'armée allemand fort de dix à douze mille combattants. Certainement celui qui pouvait attaquer du côté de l'Est et du Sud l'ennemi commun avec de telles forces n'était point un allié à dédaigner.

Christian IV se procura en outre sur la terre allemande des auxiliaires importants. Au commencement de février 1624, le duc de Celle, Christian, avait déposé la charge du Directeur du cercle de la Basse-Saxe qu'il avait exercée pendant dix ans [3]. Cette charge resta vacante plus d'une année. Mais à une diète du Cercle qui fut tenue à Brunswick, au mois de mai 1625, la majorité des états présents choisit pour son chef militaire le roi de Danemark et résolut de tripler le contingent qu'ils fournissaient d'ordinaire [4]. C'était là un chef-d'œuvre de politique du roi de Danemark. Il avait, au profit de ses visées, su duper toute la série des princes du Cercle de la Basse-Saxe. C'étaient les deux ducs de Mecklembourg, Frédéric-Ulrich de Brunswick, puis Jean-Frédéric et Christian-Guillaume, possesseurs

[1] Mauvillon. *Loco citato.*
[2] Dumont. *Loco citato.* P. 498. A.
[3] Von der Decken. I. P. 133.
[4] Ibidem. P. 135.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

des archevêchés de Brême et de Magdebourg. Au mois de mars 1625, il avait déjà eu antérieurement à Lauenbourg, une réunion avec ces princes, tous notoirement connus pour l'étroite portée de leurs vues, en présence de Maurice de Hesse-Cassel et d'un envoyé hollandais. Là, il avait été convenu que le Cercle devrait se mettre en état de défense. L'ennemi n'était pas expressément nommé, mais il ressortait clairement de la suite des affaires que c'était Mansfeld et que Christian l'avait désigné comme tel devant les princes. Ce fut ainsi que le roi réussit à gagner ces princes et à assurer l'entrée sans opposition sur leur territoire de cette armée de mercenaires qui n'obéissait qu'à lui-même. La minorité des Etats du Cercle de Basse-Saxe représentée par Christian de Lunebourg-Celle éleva dès le principe les plus énergiques protestations contre les supercheries danoises. Mais les princes s'étaient pris dans ces rets ; ils ne pouvaient plus reculer. Seulement, il serait tout à fait inexact de dire que le Cercle de la Basse-Saxe se levât contre l'Empereur et la cause allemande avec le roi de Danemark. Christian de Lunebourg-Celle contesta même à Christian IV qu'il eût eu à la Diète la majorité des voix ; elle n'aurait été acquise que parce que, au mépris de tout droit, le roi de Danemark aurait lui-même voté deux fois. De plus, les Etats de tous les pays formant le Cercle de la Basse-Saxe étaient résolûment opposés à la prise d'armes. Ni Frédéric-Ulrich, ni Christian-Guillaume, ni aucun autre ne put obtenir des Etats de son pays ce que ces princes avaient promis au roi de Danemark. La noblesse de campagne, les conseils électifs des villes refusèrent de rien faire. Quand ils firent quelque chose, ce fut par peur de la force qu'emploieraient les Danois. Et cette force était

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

là, car le roi de Danemark occupait avec son armée de mercenaires, la Basse-Saxe.

Les armements du roi de Danemark lui-même furent terminés durant l'hiver de 1624 à 1625. Au printemps, il se trouvait à la tête de près de vingt-cinq mille hommes ; si l'on y ajoute les troupes que devaient lui amener Christian d'Halberstadt et Mansfeld, les vingt-quatre mille hommes du Cercle de la Basse-Saxe que le duc Frédéric-Ulrich avait à lui conduire, enfin les quarante mille Hongrois que Bethlen-Gabor s'était engagé à fournir, il est évident qu'un noir orage s'amoncelait au-dessus de la tête de l'Empereur, dont la cause n'avait jusqu'ici été défendue que par la Bavière et les forces de la *Ligue*. Les vingt-quatre mille soldats du Cercle saxon ne parurent, il est vrai, jamais ; mais les forces ennemies étaient néanmoins assez redoutables. L'Electeur Maximilien s'adressa de deux côtés pour avoir du secours. D'abord, il importuna avec urgence la couronne d'Espagne pour qu'elle lui envoyât des troupes et de l'argent, — nous ne pourrons parler que plus bas des négociations qui s'ouvrirent sur ce point à Bruxelles. — En second lieu, Maximilien demanda à l'Empereur [1] que pour la défense de leurs intérêts communs, il mît sur pied une armée qui lui appartiendrait en propre. Cette demande de la Bavière fut la base de la brillante carrière du duc de Friedland.

Si l'Electeur avait pu se douter du tort que ferait à ses propres plans l'influence du généralissime impérial qu'il appelait lui-même sur la scène, jamais certes il n'eût demandé à l'empereur d'Allemagne un tel auxiliaire. Mais qui eût pu même penser qu'un gentilhomme

---

[1] D'Arétin. « *Relations extérieures de la Bavière.* » I. P. 214.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

de la Bohême disposait des millions nécessaires pour mettre sur pied une armée de soixante mille hommes ? Bien plus, qui pouvait prévoir que cet homme opulent se servirait de cette armée, de la manière dont il s'en servit en effet. Avant d'arrêter nos yeux sur le duc de Friedland, il nous faut parler de l'état où étaient alors les finances en Allemagne ; par là seulement nous pourrons comprendre ce qui va se passer.

Au XVII^e^ siècle, la grande majorité des familles seigneuriales du saint empire romain était chargée de dettes ou dans un état de finances très obéré. Plusieurs causes y contribuaient ; dans l'origine les revenus réguliers des princes ne se composaient que des rapports de leurs domaines ; le peuple ne payait pas d'impôts ou ne payait que de faibles impôts. Vers la fin du XV^e^ siècle et au XVI^e^ siècle, il s'introduisit dans les cours un luxe qui souvent faisait plus que dévorer les revenus réguliers ; et en même temps de nouvelles dépenses dont le chiffre était fort élevé, devinrent nécessaires pour une branche du service public qui ne s'est développée que depuis l'invention de la poudre. Autrefois les princes, lorsqu'ils avaient des démêlés ou des guerres, y employaient leurs vassaux qui devaient servir à leurs propres frais, mais depuis la fin du XV^e^ siècle, le chevalier noble céda la place au fantassin paysan, l'homme de la pique et du fusil. La base de ce nouveau système c'est la solde et une solde élevée. Or, comment se procurer les sommes nécessaires ?

Les princes dont les revenus domaniaux étaient le plus souvent dévorés par le luxe de la tenue de leurs cours, durent s'adresser à leurs Etats pour qu'ils les aidassent. C'est là ce qui a toujours fait naître les Etats. Mais ces Etats resserraient les cordons de la bourse

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

publique avec plus de ténacité que les députés allemands de nos jours. Ceux-ci, en majorité du moins, ne représentent ni propriété, ni corporation, ni rien de solide et de résistant, mais seulement des idées et des théories ; ils sont par conséquent plus exposés à céder soit au vent qui souffle de la cour, soit au courant des opinions changeantes du moment. La plupart du temps, les Etats des siècles passés se contentaient de prendre sur eux les dettes de leurs princes lorsqu'ils succombaient sous elles. Cette circonstance limitait le crédit des princes, car si la Diète du pays ne s'interposait pas, cas dont on ne pouvait avoir aucune certitude, les prêteurs avaient jeté leur argent dans un gouffre. De là, les embarras d'argent que l'on remarque à cette époque dans presque toutes les maisons régnantes de l'Allemagne. Peu de princes faisaient exception, c'étaient ceux dont les revenus dépassaient la mesure ordinaire, grâce à des circonstances particulières, par exemple au produit des mines. L'Electeur de Saxe, Auguste, à sa mort qui eut lieu en 1586, aurait laissé, dit-on, un trésor de quinze millions de florins [1] ; mais en peu de temps, ce trésor fut dissipé sous ses successeurs et dans l'année 1613, il n'en restait plus un heller. Les revenus de l'Electeur de Saxe, Jean-Georges, se montaient en 1630, à huit tonnes et demie d'or [2], huit cent cinquante-trois mille vingt-neuf florins, mais ils suffisaient à peine à payer les débauches de la cour ; déjà en 1628, une dette de sept millions pesait sur le trésor de l'Electeur [3]. Ce qui existait dans la Saxe élec-

[1] Spittler. « *Histoire du Hanovre.* » I. P. 338.
[2] Ch. A. Muller. « *Recherches.* » I. P. 216.
[3] Muller. Ibidem, I. P. 218.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

torale se reproduisait dans les principautés Guelfes, dans le Brandebourg, dans les maisons de Hesse et de Wurtemberg. Le duc de Brunswick Wolfenbuttel, Jules, qui mourut en 1589, laissa en argent comptant bien au-delà d'un million [1]; ses successeurs en vinrent vite à bout. J'ai déjà parlé plus haut des dettes accablantes de Frédéric-Ulrich.

Malgré cette pénurie d'argent chez les princes, le peuple allemand était à son aise avant la Guerre de Trente-Ans et l'on voyait courir l'or par grosses sommes [2]. Si l'on parcourt les comptes effrayants qu'imposa cette guerre à certaines provinces peu favorisées sous le rapport du sol, l'on ne peut s'empêcher de penser que l'Allemagne au commencement du XVII[e] siècle était bien plus riche qu'elle ne le fut plus tard, malgré la dépréciation qu'ont subie les métaux précieux qui ne valent plus ce qu'ils valaient alors. On ne peut certes s'en étonner, car c'est avec l'issue malheureuse de la Guerre de Trente-Ans qu'ont véritablement commencé et la décadence du commerce et la dévastation de l'Empire par des nations étrangères, dévastation se reproduisant pour ainsi dire à intervalles périodiques et réguliers. D'un autre côté, le bien-être du peuple ne servait guère aux seigneurs, parce que, ainsi que nous l'avons dit, les Etats refusaient avec une grande jalousie de consentir les nouveaux impôts.

Ce vide des caisses dans le trésor des princes produi-

---

[1] Spittler *Loco citato.*

[2] Un pamphlet qui parut en 1624 sous le titre étrange : « *Vie de l'aimable Signora Richezza d'Alemanni, c'est-à-dire de la richesse des Allemands de jadis, ainsi que sa fin à la fois rapide et pitoyable* », traite sous une forme burlesque de cet état de choses.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

sit deux phénomènes, dont l'un est plutôt de nature risible, l'autre d'un caractère plus sérieux. On croyait déjà à diverses espèces de magie noire, à la sorcellerie, à l'insensibilité produite par la congélation, aux pactes avec le diable; on y joignit la croyance à l'alchimie. Des cuisines magiques pour les faiseurs d'or s'établirent dans presque toutes les cours et plus d'un prince se fit un point de politique jalouse de savoir enlever à son voisin des hommes si précieux [1]. Plusieurs de ces aventuriers finirent, il est vrai, par la hart, lorsque les seigneurs qui leur avaient donné leur confiance eurent découvert l'imposture; mais on continua longtemps néanmoins à chercher la pierre philosophale et la teinture d'or; on ne les trouva point et de grosses sommes d'argent authentique disparurent en tourbillons de fumée. Mais il y avait un côté pratique de l'alchimie qu'exploitèrent à cette époque les princes allemands et qui était beaucoup plus sérieux bien que ce fut un fruit venu sur la même racine : c'était l'art de produire avec du cuivre, de l'étain, du plomb, de prétendues monnaies d'argent. Frédéric II de Prusse, qui dans la Guerre de Sept-Ans, poussa comme on sait, au plus haut degré cette falsification de la monnaie, n'a pas été l'inventeur premier de cette méthode pour s'enrichir; elle fut bien plutôt une découverte des Juifs et d'autres têtes aigrefines de cette espèce, durant la Guerre de Trente-Ans. Le métier dit de *billonneur* s'exerça sans vergogne sous la protection des princes régnants; un quintal de cuivre suffisait pour en frapper cinq cents prétendus florins en

[1] Voir Spittler. *Loco citato*. P. 325 en bas et p. suivantes.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

argent [1]. Les voleurs ne trouvaient rien de plus lucratif que de voler de la vaisselle de cuivre; aucun honnête homme n'osait plus donner l'hospitalité d'une nuit aux voyageurs étrangers, de peur qu'en guise de remerciements, l'un ou l'autre n'emportât avec lui la marmite en cuivre qui, chez nos pères, était attachée derrière le fourneau, comme elle l'est encore de nos jours dans les maisons de nos paysans. Ce désordre eut pour conséquence de faire monter d'une manière incroyable le prix de tous les articles de ménage. En septembre 1622, le boisseau de froment valait à Leipsick trente-trois florins, la corde de bois trente-deux florins, le boisseau de seigle vingt-quatre, le boisseau d'avoine douze ; la livre de viande de bœuf coûtait huit gros, la livre de mouton sept gros, la livre de beurre un florin. A la même époque, l'on payait une vache deux cents florins, un cheval de qualité moyenne, trois mille cinq cents florins de cet argent détérioré. Les vieux bons thalers montèrent jusqu'à neuf florins et douze gros. Lorsqu'enfin l'on se vit forcé de mettre un terme à ce désordre, une crise nouvelle éclata; tel qui jusqu'alors avait été tenu pour riche, se trouva tout à coup pauvre comme un gueux. On cite l'exemple d'un gentilhomme qui possédait quinze cents florins de cette mauvaise monnaie et qui les fit fondre, lorsqu'elle eut été réduite de valeur. Il en résulta une cuillérée d'argent et assez de cuivre pour en faire une marmite. C'était dans la Haute-Saxe et la Basse-Saxe que s'exerçait surtout le métier de billonneur.

Il n'y eut durant le cours de la Guerre de Trente-Ans, qu'un seul prince dont les finances furent tenues en

[1] Pièces justificatives dans Galetti : « *Histoire de la Guerre de Trente-Ans.* » P. 281, 283 et suivantes.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

ordre. Ce prince était Maximilien Ier de Bavière. Ce qui avait déterminé l'abdication de Guillaume, son père, c'était, conjointement avec les conseils des Jésuites, la dette énorme qui écrasait le trésor ducal. Maximilien mit de l'ordre dans ce chaos, il sut décider ses Etats à se charger de la plus grande partie des dettes de son père. Bien qu'il payât libéralement ses employés [1], afin d'avoir le droit d'en exiger davantage, bien qu'il fit exécuter de beaux édifices et qu'en outre sa vie entière se passât soit en préparatifs de guerre, soit en guerres effectives, ses recettes néanmoins étaient en proportion exacte avec ses dépenses et bien plus, il put mettre de côté des sommes importantes. On trouvera toujours que cette économie sévère est une qualité des princes les plus distingués. Maximilien était le plus capable de tous les princes allemands; mais s'il joua un grand rôle durant la Guerre de Trente-Ans, il le dut à sa bonne administration. Le duc de Bavière surveillait d'une manière inexorable soit l'activité, soit la fidélité de ses employés; il savait habilement se créer de nouvelles sources de revenus, et ce fut ainsi qu'il mit ses finances dans un état florissant. Ce que Sully fit pour le roi de France Henri IV, Maximilien le fit personnellement pour lui-même; il exerçait la plus haute surveillance sur la comptabilité et connaissait exactement tous ses revenus de chaque année [2]. Malheur à l'employé qui voulait tromper le Duc! Par des calculs qui se rapprochaient de ceux d'un marchand et qui parfois passaient un peu à côté de la justice, il s'ouvrit un nouveau pactole. Il fit la guerre à l'Evêque de Salzbourg au sujet du commerce du sel, produit naturel de la plus

[1] Wolf. « *Maximilien I.* » Page 216.
[2] Wolf. Ibid. P. 219.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

haute importance pour la Bavière, afin d'écarter le plus possible l'Evêque des marchés, et il y réussit en effet [1]. De plus, il s'empara du droit de régate de faire brasser lui seul la bière blanche pour toute la Bavière, pays où l'on a toujours soif ; les Etats protestèrent, il est vrai, mais inutilement [2] ; Maximilien retint pour lui ce droit lucratif. Il établit aussi un octroi sur les choses les plus nécessaires à la vie, octroi qui lui rapporta de grosses sommes [3]. Les couvents, soit ceux du pays, soit même partiellement ceux en dehors de son pays, furent chargés de lourdes taxes [4] ; le Pape dut fermer les yeux sur les petites hérésies en matière de finances de cet important défenseur de la hiérarchie romaine. La noblesse des campagnes ne fut pas mieux traitée, et Maximilien s'immisça jusques dans l'administration intérieure des communes et des fondations [5]. Je trouve même que Maximilien, pour le profit de sa caisse princière, établit une sorte de liberté industrielle [6]. Quant aux Etats du pays il le prit avec eux de beaucoup plus haut qu'aucun autre de ses prédécesseurs, et pendant les cinquante-trois ans de son règne, les Etats-Généraux ne se réunirent que deux fois seulement [7]. Il sauva cependant les apparences en initiant le comité des Etats aux affaires qui étaient de la compétence de cette assemblée. Par contre, le Comité dut se tenir respectueusement prêt à céder les subsides dont il avait

---

[1] Wolf. *Loco citato*. II. P. 79 et suivantes, 104 et suivantes.
[2] Ibid. *Loco citato*. I. P. 274 et suivantes. III. P. 190 et suiv.
[3] Ibid. III. P. 295 et suivantes.
[4] Ibid. P. 199.
[5] Ibid. III. P. 202 et suivantes.
[6] Ibid. I. P. 275. III. P. 200.
[7] Ibid. III. P. 205.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

besoin. Ce fut par ces moyens et d'autres analogues que Maximilien Ier prépara l'abolition de la Constitution en Bavière et réunit les ressources qui, du commencement à la fin de cette déplorable guerre, le mirent à même d'avoir à sa disposition une force armée considérable.

Il en était tout autrement en Autriche. De tous les princes de l'Allemagne, aucun, peut-être, ne se trouvait dans un embarras financier aussi inextricable que l'empereur Ferdinand II. Même à l'époque où l'Allemagne semblait lui être soumise, il y avait une insuffisance malheureuse de recettes relativement aux dépenses. La Hongrie était le plus ordinairement en état d'insurrection ou occupée par les Transylvaniens et les Turcs. Du reste même en dehors de cela, la Constitution de ce pays n'eût pas permis à l'Empereur d'en tirer grand chose. Les immenses confiscations faites en Bohême avaient disparu entre les mains des membres de la Noblesse restés fidèles et qui évaluaient haut le prix de leurs services. La Haute-Autriche resta six ans engagée entre les mains du duc de Bavière. Le mécontentement régnait dans la Basse-Autriche, la Carinthie, la Carniole, la Styrie, par suite de l'insurrection et des vexations en matière religieuse qui avaient suivi la répression. La Moravie et la Silésie avaient été dévastées par la guerre. Les Etats de toutes ces provinces accordaient aussi peu que possible à un maître qu'ils haïssaient en secret. Ce qui rentrait des impôts s'écoulait par des canots mystérieux. La tenue de la Cour coûtait beaucoup, il fallait parfois aussi de l'argent pour le clergé [1], des sommes

[1] Caraffa nous fait connaître une longue série de *item* pour des sommes petites ou fortes données au clergé. « *Comment. de Germania Sacra.* » Appendice. P. 184.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

plus fortes encore, à ce que nous croyons, étaient destinées aux âmes vénales de l'Allemagne, de la Hongrie, de Constantinople et dévorées ainsi. Il n'était pas rare que l'honneur de la Maison Impériale eût à souffrir par suite de cette profonde détresse d'un trésor à sec. Nous connaissons les importantes missions auprès de la Cour de Madrid que le comte Khevenhiller avait à mener à bien pour l'intérêt de la Cour de Vienne. Dans les années 1619 et 1620 cet ambassadeur ne put pas recevoir de l'Empereur l'argent nécessaire pour son entretien; Khevenhiller dut en partie vivre de la générosité du monarque auprès duquel il était accrédité, Philippe III [1]. Il est vrai que cet exemple remonte aux premières années de l'empire de Ferdinand II, années de sa plus grande gêne. Mais on en retrouve de semblables à des époques ultérieures et même dans les années fortunées où tous les pays héréditaires et l'Allemagne presque entière lui étaient soumis; Ferdinand fit plus d'une fois des emprunts à son généralissime Wallenstein [2] : six mille, huit mille, jusqu'à quatre-vingt-dix mille florins.

Si l'on se représente un pays où la guerre est inévitable, où le peuple vit dans le bien-être, mais où néanmoins le trésor public est vide par défaut d'un système d'impositions, il est dans la nature des choses que les armées s'y nourriront par le maraudage exercé sur une grande échelle. Lorsque éclata la guerre avec le Danemark, l'Empereur, pour répondre aux instances de plus en plus vives de Tilly, qui appelait des secours de l'Empire, ne put agir autrement que par la méthode de Mansfeld,

---

[1] Selon le rapport du chargé d'affaires bavarois Leuker, dans Wolf « *Maximilien.* » IV. P. 352.

[2] Forster. « Wallenstein. » P. 383-391. Postdam 1834.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

parce qu'il n'était pas en état de mettre sur pied une armée régulièrement soldée comme celle de la *Ligue*. C'est à cette œuvre que s'entremit Wallenstein.

Albert-Venceslas-Eusèbe de Waldstein était le troisième fils d'une famille noble de Bohême, peu fortunée et néanmoins respectée; il naquit le 5/15 septembre 1583, à Hermanick, propriété de son père. L'histoire de sa jeunesse a de bonne heure été agrémentée de fables; nous nous en tiendrons à ce qui est historiquement certain. A l'âge de dix ans, Albert perdit sa mère; peu de temps après son père lui fut aussi enlevé; ce fut un oncle du côté de sa mère, Albert Slavata, qui prit soin de l'orphelin. Il le plaça et le fit instruire à Koschumberg, dans une école de Frères Moraves, car la famille des Wallenstein comme celle des Slavata appartenait à la religion protestante. Mais le jeune Wallenstein ne resta longtemps fidèle ni à la religion de son père, ni à la même maison d'éducation; nous le retrouvons quelque temps après à Olmutz dans un collège de Jésuites où l'avait conduit un autre de ses oncles, Jean Kavka de Ricam. Les Pères ne négligèrent point de ramener leur élève à la foi catholique. Ce changement décida de toute sa vie, car il détermina son aversion contre la révolution de Bohême et prépara par là sa future grandeur. Le jeune élève haïssait l'enseignement en langue latine, et d'autres études semblables qui, dans les écoles, sont le désespoir des enfants d'un tempérament vif; un des Pères, Pachta, celui qui l'avait converti, lui épargnait autant que possible cet aliment si sec pour son esprit; aussi l'enfant prit-il son maître en grande affection [1].

---

[1] Forster. *Loco citato*. P. 2 et suivantes.

Digitized by Google Origina from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Après avoir terminé ses études, il fit, en compagnie d'un riche gentilhomme, Adam-Léon Licek de Reisemburg, plusieurs voyages, visita l'Ouest et le Sud de l'Allemagne, la Hollande, l'Italie. Un ami du célèbre Kepler, Peter Verdungus, né en Franconie, mathématicien et astrologue, accompagnait, à titre de gouverneur, les deux jeunes gens. Ce fut vraisemblablement ce savant qui fit entrer dans la jeune âme de Wallenstein sa prédilection pour les sciences secrètes des astres. Ils demeurèrent assez longtemps à Padoue où Wallenstein fut initié à la cabale et à l'astrologie par le professeur Argoli, astronome distingué [1]. De retour dans sa patrie, il entra dans le service militaire et porta pour la première fois les armes en Hongrie contre les Turcs. L'empereur Rodolphe II avait confié le commandement supérieur des forces agissant dans ce pays à un général italien de l'école hollandaise, Georges Basta; ce fut sous lui que Wallenstein, alors âgé de vingt-deux ans, s'éleva pendant le siége de Gran au grade de capitaine d'infanterie. La paix ayant été conclue dans l'année 1606, il revint en Bohême [2]. Son père ne lui avait laissé qu'un médiocre héritage. Pour améliorer sa position il rechercha en mariage une veuve déjà un peu sur l'âge, mais riche, Lucrèce Nikessin de Landeck ; dans cette négociation l'archevêque de Prague voulut bien jouer pour lui le rôle d'entremetteur. Cette femme mourut en 1614, après un court mariage. Elle laissa en héritage à Wallenstein des propriétés étendues en Moravie, et une somme importante d'argent comptant [3].

---

[1] Forster, P. 4.

[2] Ibid. P. 5.

[3] Forster, « *Wallenstein.* » P. 36 et « *Lettres de Wallenstein.* » par le même. I. P. 19.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Wallenstein ne prit aucune part aux querelles entre les deux frères, l'empereur Rodolphe et l'archiduc Mathias; cependant il se concilia la faveur du dernier. Il mit plus de zèle à s'assurer celle de Ferdinand II, dès que l'accès au trône impérial parut se frayer pour ce prince. En 1617, Ferdinand, alors duc de Styrie, faisait la guerre contre Venise. Wallenstein enrôla à ses propres frais deux cents dragons et les conduisit au comte de Dampierre que Ferdinand avait fait général de ses troupes. Il trouva l'occasion de se distinguer; la forteresse de Gradiska était depuis quelques mois bloquée par les Vénitiens et souffrait tellement du défaut de vivres que sa reddition était inévitable sans l'arrivée d'un prompt secours. Wallenstein se chargea de la mission d'introduire dans la ville un convoi de voitures d'approvisionnements, et il y réussit. Déjà à cette époque, sa libéralité faisait de lui le favori des soldats; la petite troupe de deux cents dragons s'accrut pendant la guerre et finit par devenir un régiment entier, qui se distinguait avant tous les autres par son uniforme et la beauté de ses armes. Lorsque après la fin de la guerre, Wallenstein vint à la cour de Vienne, il fut élevé par Mathias au rang de comte et reçut, grâce à la recommandation de l'Empereur, un régiment de milices de la Moravie [1].

A Vienne, il se maria en secondes noces avec Isabelle-Catherine, comtesse d'Harrach, fille de Charles d'Harrach, conseiller intime et chambellan de l'Empereur. Enchaîné indissolublement aux intérêts des Habsbourg par l'influence de son beau-père, il n'hésita pas un instant, lorsque éclata la guerre de Bohême sur le parti

---

[1] Forster, « *Wallenstein.* » P. 32.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

qu'il devait prendre. Les Etats de Moravie se disposaient à faire cause commune avec les Bohémiens, Wallenstein qui se trouvait alors à Olmutz se prononça par les actes et les paroles en faveur de l'Empereur. Lorsque le comte de Thurn refoula en Autriche les Impériaux que commandait Dampierre, il approvisionna l'armée en retraite en lui envoyant de la Moravie vivres et munitions. Il avait des cousins qui servaient dans l'armée de Bohême, il leur fit dire : « *qu'il avait des verges pour récompenser leurs services* [1]. » Les chefs des Bohémiens Thurn, Fels et Hohenlohe le dénoncèrent pour ses sentiments hostiles aux Directeurs de la Moravie [2], et sommèrent ces derniers d'enlever à ce traître ses armes. Une Diète générale de la Moravie fut convoquée à Brunn, dans le but de se réunir aux insurgés de Bohême ; Wallenstein se mit en embuscade avec une poignée de soldats pour enlever les députés à la Diète. Mais son coup de main échoua. Serré de près par Thurn et abandonné par ses soldats de la Moravie, Wallenstein dut évacuer la ville d'Olmutz, mais il prit avec lui la caisse du pays où se trouvaient cent mille reichsthalers, et la porta à Vienne à l'Empereur [3].

Ses ennemis lui portèrent alors un coup violent: le nouveau gouvernement de Prague confisqua tous ses biens en Bohême et en Moravie ; lui-même fut déclaré traître à son pays. Par contre, il reçut douze mille thalers, prélevés sur la caisse qu'il avait sauvée, pour enrôler, grâce à eux, un nouveau régiment de cavalerie qu'il parvint en effet à réunir et qu'il conduisit à l'armée de

---

[1] Forster, « *Wallenstein.* » P. 32.
[2] Ibid. P. 33.
[3] Ibid. P. 34.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Boucquoy. J'ai mentionné plus haut les services qu'il rendit à la cause du nouvel empereur Ferdinand dans le combat livré près de Teyn. Wallenstein prit aussi part, en novembre 1619, à la défense de Vienne contre les hordes nombreuses de Bethlen-Gabor. Dans la campagne de Bohême, de l'année 1620, il occupait le poste de quartier-maître général des troupes combinées de la *Ligue* et de l'Empereur, et comme tel avait à se charger des approvisionnements. Etant précisément en mission à cet effet au moment de la bataille de Prague, il ne put y assister. Après la répression de l'insurrection de la Bohême, il aida à chasser complètement les ennemis de la Silésie et de la Moravie. Nous avons parlé déjà de la victoire remportée par lui près de Standschutz sur les batteurs d'estrade de Bethlen-Gabor et de celle de Kremsier sur le margrave de Jagerndorf. J'ai dit aussi comment dans la nouvelle guerre avec le prince de Transylvanie, en 1623, Wallenstein défendit la cause de l'Empereur.

C'est dans cette période, entre 1621 et 1624, que Wallenstein acquit ces biens immenses qui le mirent à même d'enrôler à ses frais des armées entières. Les confiscations qui enlevèrent ses biens à la Noblesse de Bohême, tchèque-calviniste, furent cause que la moitié des propriétés territoriales de ce pays furent vendues aux enchères. Ce fut à des prix dérisoires que s'adjugèrent les biens confisqués, soit parce qu'il eût fallu pour ces marchés de l'argent comptant qui faisait défaut, soit parce qu'il semblait honteux d'acquérir des propriétés arrachées de vive force à d'autres, et que la nouvelle possession ne paraissait pas bien assurée. Pour un homme qui voulait risquer quelque chose, quelle tentation de faire des achats en grand! Wallenstein, dans

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

l'espace d'un petit nombre d'années, acquit de ces biens confisqués pour une valeur de sept millions deux cent quatre-vingt-dix mille deux cent trente-huit florins. La valeur véritable de ces acquisitions pouvait se calculer à plus du quintuple. Maintenant comment pouvait-il payer de pareilles sommes ? On s'explique en partie la chose par la riche succession que lui avait laissée sa première femme, par son second mariage et par cette circonstance que, à son tour, il avait des reprises élevées à faire valoir vis-à-vis de l'Empereur. Les divers régiments que, depuis l'année 1617, Wallenstein avait fournis pour le service des Habsbourg, avaient été jusqu'ici payés de sa propre caisse; l'occasion se présentait alors pour se faire rembourser de ses dépenses. On sait, par exemple, que le prix d'achat de la seigneurie de Friedland qui lui fut adjugée avec les villes et villages qui en dépendaient, moyennant cent soixante mille florins, fut en majeure partie compensé par des réglements de comptes de cette espèce [1]. De fortes indemnités lui furent aussi allouées pour la dévastation de ses biens pendant l'insurrection. Il existe une ordonnance du gouvernement de Bohême, datée du 20 juillet 1623, prescrivant qu'une somme de cent quatre-vingt-deux mille deux cent quatre-vingt-seize florins sera prélevée sur les revenus de la province et restituée au seigneur de Waldstein pour dégats subis par ses terres en Moravie [2]. Enfin il mit à profit pour son compte ce pitoyable état des monnaies dans l'Empire que nous exposions plus haut. Dans les nombreuses lettres de faveur qu'il reçut de l'Empereur, il s'en trouve une contenant ce qui

---

[1] Forster. « *Wallenstein* » P. 38-328.
[2] Ibid. P. 328.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

suit [1] : *Sa Majesté Impériale ne veut pas que l'on réclame rien de plus à Sa Grâce le prince de Waldstein en raison de la mauvaise monnaie avec laquelle il a payé quelques seigneuries.* » Ferdinand ne mettait pas d'entraves aux acquisitions de propriétés par des hommes tels que Wallenstein, et cela par différentes raisons. Dans les conjonctures où l'on se trouvait, il devait désirer avoir en Bohême au lieu d'un grand nombre de propriétaires rebelles, un petit nombre de vassaux sur lesquels il pût compter, et dont l'avantage parût étroitement lié au triomphe de la couronne.

Néanmoins toutes ces circonstances, bien que très-favorables, ne suffiraient peut-être pas à faire comprendre le chiffre énorme du total des acquisitions de Wallenstein. Un document qui existe encore [2] prouve, par exemple, que du 11 juin 1621 au 23 juin 1623, il paya au Trésor de Bohême deux millions de florins, la majeure partie, argent comptant. Sans doute dans les diverses campagnes auxquelles il prit part depuis 1617, il aura, suivant l'usage des officiers supérieurs de ce temps, usé de la force au profit de son intérêt et en enlevant des choses précieuses et mobilières préparé pour plus tard l'acquisition des immeubles. Il est certain que l'empereur Ferdinand, dans une lettre qui nous a été conservée, se plaint des exactions commises par les troupes de Wallenstein [3], à une époque antérieure à la guerre avec le Danemarck, pour laquelle il fut élevé au rang de généralissime impérial. Il y est mentionné entre autres choses que les capitaines d'un régiment doivent

---

[1] Forster. P. 337. Note n° 8.
[2] Ibid. *Loco citato*. P. 328.
[3] Ibid. P. 41. Note.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

donner chaque semaine à leur colonel chacun cent reichsthalers pris sur le pillage du pays. Ainsi au lieu de recevoir une solde, les officiers payaient à leur commandant des sommes importantes. Combien grand a pu être le montant des exactions ? Cette avidité d'acquérir, de quelque manière que ce fût, des propriétés tourna en passion chez Wallenstein. De même que plus tard il sut s'approprier des duchés entiers, comme ceux de Sagan et de Mecklembourg, il ne dédaignait pas d'acquérir par achat, par échange et par d'autres moyens, de petites propriétés. Il n'épargnait pas même les parents de son propre sang. Dans l'année 1628, par exemple, alors qu'il jouait en Allemagne le premier rôle après l'Empereur, il acquit de quatre de ses cousins, alors mineurs, la seigneurie de Milletin [1]. Néanmoins cette passion de la terre et des acquisitions n'était pas chez lui uniquement une vile avarice. La possession du sol et de ses habitants était surtout à ses yeux la base de sa grandeur politique.

D'ordinaire les titres vont avec la richesse et la propriété foncière ; lorsque Wallenstein fut devenu puissant par la possession de ses vastes domaines, les titres ne lui manquèrent pas. En 1623, il fut nommé par l'Empereur prince, et un an plus tard duc de Friedland — c'était alors sa plus grande seigneurie [2]. — En même temps il obtint de la cour, dans les lettres qui lui étaient adressées, la qualification de *Oncle* ; et à l'occasion de cette distinction Ferdinand lui écrivit une lettre spéciale de faveur [3]. Depuis lors le peuple l'appela habituellement : « le *Friedland.* »

---

[1] Forster. P. 39.
[2] Ibid. P. 39 et 42.
[3] Ibid. P. 40.

Digitized by Google
Origina from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Telles étaient les relations et la position de Wallenstein vis-à-vis de l'Empereur lorsque arrivèrent à Vienne les demandes pressantes de renforcer l'armée de la *Ligue* par une armée impériale auxiliaire. Se bien décider n'était pas facile. Ce fut alors que Wallenstein proposa de mettre sur pied à ses propres frais, quarante mille hommes. Les ministres jugèrent que cette proposition était une fanfaronnade irréalisable, ils estimaient qu'il fallait se tenir pour bien content si l'on arrivait à mettre en campagne vingt mille hommes. Wallenstein répliqua : « *Les vingt mille mourraient de faim, c'est avec cinquante mille que je veux entrer en campagne et ils se nourriront par eux-mêmes.* » Après d'assez longues négociations, on assigna au Duc trois cercles de la Bohême où il pourrait lever *d'abord les vingt mille hommes et ensuite les autres* [1]. Le contrat que Friedland passa avec l'Empereur au sujet de la mise en campagne de l'armée n'a pas encore été rendu public, néanmoins on peut en indiquer les articles essentiels. On sait, par exemple, que le Duc était autorisé à porter en compte chaque année six cent mille florins pour un régiment d'infanterie [2]. A lui personnellement il était alloué six mille florins par mois [3]. Mais ces sommes n'étaient point couvertes par la caisse de l'Empereur; elles devaient provenir de réquisitions faites dans l'Empire, en cas de nécessité, des confiscations. Pour l'heure présente, c'était le Duc qui payait les avances nécessaires [4]. Ce fut le 15/25 juillet 1625, que fut signé le

[1] Khevenhiller. X. P. 801.
[2] Forster. *Loco citato.* P. 41.
[3] Ibid. P. 46.
[4] Ibid. Note 3.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

brevet de Wallenstein comme *Général suprême de l'Empereur* [1].

Du jour où Friedland prit le commandement, date dans l'histoire de la Guerre de Trente-Ans un mouvement de volte-face. Jusques-là, la lutte avait été soutenue pour l'agrandissement de la Bavière, pour la défense de la religion catholique et des intérêts conservateurs en général. Wallenstein lui imprima le caractère d'une guerre absolument de mercenaires qu'il couvrit de l'ombre du drapeau impérial. « *Avant l'élévation de Friedland*, dit Khevenhiller, *on nommait nos gens : les Espagnols, maintenant on nous appelle : les Impériaux* [2]. » La Bavière, jusque là, haute directrice des affaires de l'Allemagne, devait être refoulée de ce rang, les princes de l'Empire ou humiliés ou anéantis. Mais au profit de qui cette humiliation ; de l'Empereur et de l'Empire, ou bien de Wallenstein ? c'était une autre question.

Wallenstein se préoccupait fort peu de la religion. C'est du reste une erreur trop généralement acceptée sur cette époque, que de croire qu'il était nécessaire dans les armées d'alors d'avoir une croyance positive. Il n'en était rien. Les bandes des coupe-jarrets de Mansfeld que l'on serait tenté de supposer protestantes, n'ont pas moins dévasté dans des pays luthériens, la Bohême et la Hesse-Darmstadt, que dans la Frise orientale pays calviniste. L'armée de l'alliance catholique, la *Ligue*, se composait, elle aussi d'adhérents à toutes les confessions et le Palatin Frédéric pouvait même écrire à son beau-père : « *La majorité des troupes*

---

[1] Forster. P. 46.
[2] Khevenhiller. X. P. 801.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

de la Ligue, soit infanterie, soit cavalerie, n'est pas catholique. On n'observait pas même le principe de régler le droit d'avancement des officiers, d'après leurs professions de foi et de croyance. Au contraire l'Electeur Maximilien se vit même contraint, dans certaines occasions, de faire ressortir qu'il était désirable qu'on donnât la préférence aux officiers de religion catholique. Lorsque Tilly, au mois de mars 1627, lui proposa de nommer colonel un soldat, du nom de Walter, qui s'était distingué, sans donner de renseignements sur sa religion, l'Electeur de Bavière écrivait à son général[1] : « *Qu'avant de ratifier le choix proposé, il fallait savoir si celui qu'on présentait était catholique, car Tilly lui-même comprendrait bien quels inconvénients pourraient se produire, si l'on confiait des postes de commandants à des non catholiques.*

Wallenstein allait beaucoup plus loin que Tilly. Non seulement il donnait de l'avancement aux protestants aussi bien qu'aux catholiques, sans prendre en considération leur religion, mais même il donnait aux premiers la préférence supposant que les Réformés seraient moins accessibles que les fidèles de l'ancienne foi aux influences de la Bavière et de la *Ligue*. Le parti bavarois ne manqua point d'apercevoir le danger dont le menaçait cette conduite. A une Diète de la *Ligue* qui se réunit en février 1627, on se plaignit[2] : « *que Friedland confiait les enrôlements les plus considérables à des colonels et des gentilshommes non catholiques.* » Le même grief se trouve renouvelé, deux ans plus tard, par

---

[1] Westenrieder. « *Documents.* » VIII. P. 161 en bas et suivantes.

[2] D'Arétin. « *Relat. extérieures de la Bavière.* » I. 264.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

l'archiduc Léopold dans une lettre adressée à l'Empereur son frère [1], où il dit avec un accent de reproche : *La majeure partie de l'armée de Wallenstein se compose de luthériens et de calvinistes.* » Par contre il était tout naturel que beaucoup d'Allemands, par amour pour la patrie, vinssent se ranger sous le drapeau impérial, à ce titre seul. Ce sentiment était très-vif. Il développa même un genre de fanatisme qui lui fut propre. Je vais en citer un exemple. L'été qui suivit la bataille de Lutzen, où périt Gustave-Adolphe, un détachement de l'armée impériale prit d'assaut Rheinfeld, forteresse située près de la frontière de la Suisse et que défendaient les Suédo-Allemands, sous le commandement du lieutenant-colonel d'Andlau. Après la prise de la ville, la garnison se retira dans l'édifice appelé Bauhof près du pont du Rhin. Mais l'escadron du capitaine Zinck poursuivit l'ennemi jusque dans cet asile, fendit les portes à coups de sabre, et se précipita dans l'intérieur. D'Andlau était parent du capitaine qui conduisait les Impériaux ; il lui cria : « *Mon cousin et frère d'armes Zinck, donnez-moi quartier à moi et à mes soldats.* » L'interpellé répliqua : « *Cousin d'Andlau, tu es un coquin, car tu portes les armes contre l'Empereur et contre ta patrie.* » Et en parlant ainsi il arracha de la main du fantassin le plus proche sa pertuisane et en donna à travers le corps du Suédo-Allemand qui, percé de part en part, tomba raide mort. Pareil sort échut à sa troupe entière, tous furent massacrés [2]. Ces sentiments avaient été inoculés par Friedland à son armée ; ils survécurent au

[1] Nous donnerons plus bas le texte de cet écrit.

[2] Cette histoire est racontée par un témoin oculaire, le colonel bavarois Fritsch, dans son journal. Voir Westenrieder. « *Documents.* IV. P. 137.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Duc. Ce fut grâce à eux que des chefs excellents comme Jean de Werth passèrent de l'armée bavaroise à l'armée impériale, et que des protestants comme Mélander de Holzapfel furent les derniers qui défendirent le bon droti de Ferdinand II.

Au printemps de 1625 et pendant l'été, Wallenstein qui avait établi à Eger son quartier général fit battre le tambour [1]; à la fin d'août sept mille hommes à cheval et près de quinze mille fantassins s'y trouvaient rassemblés [2]. Mais l'artillerie et la cavalerie étaient en mauvais état [3], les armements avaient épuisé ce que le Duc avait de disponible en espèces, beaucoup de colonels et de soldats n'avaient pas encore eu leur engagement payé [4]. Dans ces circonstances, on comprend que la première campagne de Friedland devait avoir pour but de refaire les ressources de sa caisse. Après avoir préalablement envoyé ses régiments jusqu'en Souabe, dans ce que l'on appelait l'*Empire*, il partit le 3 septembre (nouveau style) pour la Franconie [5]. On imposa des contributions au territoire de Nuremberg; la ville elle-même fut tenue sous la terreur jusqu'à ce qu'elle consentit à payer cent mille florins. De là il se dirigea vers la Basse-Allemagne où nous le retrouverons dans le chapitre suivant.

---

[1] Dans une lettre officielle de Tilly, à la date de janvier 1625, il est déjà fait mention d'une armée impériale sous les ordres de Wallenstein. Voir Westenrieder « *Documents.* » P. 157.

[2] Khevenhiller. X. 803.

[3] Von der Decken. I. P. 155 et suivantes. D'Arétin. « *Relations extérieures*, etc. » I. P. 207. Note 64.

[4] Forster. « *Wallenstein.* » P. 408 et suivantes.

[5] Murr. « *Documents pour servir à l'histoire de la Guerre de Trente-Ans* » P. 24.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

CHAPITRE HUITIÈME

La Guerre avec le Danemarck. — Campagnes de 1625 et du printemps de 1626. — Mort de Christian d'Halberstadt, de Mansfeld, de Jean-Ernest de Weimar, de Bethlen-Gabor. — Campagne infructueuse de Wallenstein en Hongrie.

Il a été raconté plus haut que Mansfeld avait pu réunir en Angleterre douze mille hommes pour la guerre contre l'Empereur. A la fin de l'année 1624 il embarqua ces troupes sur trois cents bâtiments de transport, les mit à terre à Flessingue et campa ensuite près de Gertruidemberg [1], pour y attendre l'arrivée de Christian d'Halberstadt. Celui-ci, au commencement de mars, fit monter les cavaliers qu'il avait enrôlés en Normandie sur cent bâtiments hollandais à Calais, mais une tempête qui éclata pendant le trajet détruisit beaucoup de ces vaisseaux et surtout jeta dans l'abime un grand nombre de ses chevaux [2]. La jonction des deux chefs eut lieu en mars, mais l'armée réunie, réduite à peine au tiers de son chiffre primitif, se trouvait dans un état pitoyable. Mansfeld et Christian n'ayant point d'argent, comme d'habitude, et n'osant pourtant nourrir leurs troupes par

[1] Khevenhiller. X. P. 766.
[2] Ibid. Ibid. P. 767.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

la maraude, dans la Hollande, pays ami, le mécontentement régnait au camp. A la date du 7 janvier 1625, un rapport fait à Tilly [1] l'avertissait que « *les Anglais, peu faits aux privations, particulièrement en hiver, étaient fort mécontents d'être sous les ordres de Mansfeld ; que pour cela ils désertaient en masse, que quelques-uns même s'étaient pendus de désespoir.* » « *Il en sera de même,* ajoute l'espion, *des Français qui doivent arriver commandés par Christian, car ces gens-là sont d'abord pleins de feu et tout disposés à se battre, mais qu'ils viennent à souffrir de la disette, ou que la campagne traîne en longueur, peu à peu ils se disperseront comme les autres.* »

Au commencement de la belle saison, les deux aventuriers, avec leur armée forte de douze mille fantassins, de deux mille cavaliers et de quatorze canons [2], partirent dans la direction de l'Est, mais sur la route ils se séparèrent. Christian de Brunswick surprit Werdingen, petite ville du territoire de Cleves, qu'occupaient les troupes de la *Ligue,* Mansfeld se retrancha dans un camp qu'il établit entre le Wesel et la Rees [3]. Leur projet commun était de remonter le Rhin et d'attaquer le Palatinat aussitôt que Tilly, obligé de faire tête au roi de Danemark dans la Basse-Saxe, aurait emmené ses troupes et abandonné les passages du fleuve [4]. En route, ils espéraient être renforcés par la jonction du landgrave de Hesse-Cassel. La position prise par eux était effectivement assez dangereuse pour la *Ligue.* Car si Tilly se tournait contre Mansfeld et Christian, il

---

[1] Westenrieder. « *Documents* » VIII. P. 158.
[2] Von der Decken. I. P. 142.
[3] Ibid. Ibid.
[4] Khevenhiller. X. P. 802 en haut.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

ouvrait aux Danois libre carrière pour envahir la Haute-Allemagne. Au contraire, portait-il ses armes contre le roi de Danemark, ses derrières et les quartiers qu'il avait pris dans la Hesse, se trouvaient menacés. Cette fois encore l'issue de la guerre dépendait en première ligne de la Hesse. Examinons ce que fit pour conjurer ce péril le grand capitaine, qui, après les insignifiantes entreprises de l'année 1624, avait de nouveau pris ses quartiers d'hiver dans le landgraviat de Cassel.

En décembre 1624, la Cour impériale reçut la nouvelle [1] que le landgrave Maurice s'était engagé vis-à-vis des deux puissances, la France et l'Angleterre, à livrer ses forteresses de Cassel et de Ziegenhain aux troupes de la République hollandaise, c'est-à-dire à Mansfeld et à Christian; l'un et l'autre, comme nous l'avons vu, venaient d'entrer à cette intention dans le duché de Cleves. Aussi l'Empereur somma-t-il l'Electeur de Saxe d'user de son influence auprès du landgrave et auprès des Etats de la Hesse afin de faire ouvrir les deux forteresses aux troupes de la *Ligue*. Mais l'Electeur ne voulut pas se mêler de l'affaire. Le landgrave Maurice au contraire quitta tout à coup son pays au commencement de l'année 1625 et partit pour la Basse-Saxe afin de s'y concerter avec le roi de Danemark. Au mois de mars, il fit un séjour à Hambourg dans le voisinage de Christian IV; ce fut de là qu'il prit part à l'assemblée de Lauenbourg [2] qui confia au roi de Danemark la direction de la guerre. Il alla plus tard à Gottorp chez le duc de Holstein qui s'était également rallié au parti du Danemark, puis chez les ducs de Mecklembourg [3]. En un tel état de choses

---

[1] Rommel. « *Histoire moderne de la Hesse.* » III. P. 590.
[2] Voir plus haut. P. 40.
[3] Rommel. *Loco citato.* III. P. 601. Note 547.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

l'Empereur dut prendre une prompte décision, et Tilly reçut à cet effet les pleins pouvoirs qui lui étaient nécessaires.

Au commencement de février, le général de la *Ligue*, sans s'inquiéter des protestations du prince héréditaire de Cassel Guillaume, que son père Maurice avait laissé comme gouverneur lors de son dernier départ, convoqua les Etats de la Hesse à Herfeld pour une Diète. Il est vrai que ni les conseillers du Landgrave, ni le prince Guillaume n'y parurent; mais on y vit huit membres de l'Ordre Equestre qui était plein de fidélité pour l'Empereur et pour l'Empire, ainsi que les députés de trois villes Eschwege, Homberg, Rottembourg. Le commissaire général bavarois Rupp leur fit, par ordre de Tilly, la communication suivante [1] : « *Puisque le landgrave Maurice, obéissant aux conseils d'hommes méchants et turbulents, se montre de plus en plus ennemi de l'Empereur et de ses propres Etats ; puisqu'il a pris au sujet de ses forteresses des engagements de la plus haute gravité, l'Empereur ordonne que l'on expose cette situation aux yeux des Etats réunis, et qu'on les exhorte à se détacher du landgrave s'il persiste dans ses errements.* » Après cet exorde, Tilly fit faire la demande que les Etats de la Hesse dans leur généralité, la Noblesse, les Prélats et les villes lui donnassent une caution que ces forteresses ne seraient livrées à aucune puissance étrangère. L'Assemblée s'excusa de ne pouvoir, à l'insu de son souverain et sans le concours de tous les membres des Etats, discuter des choses si importantes, mais néanmoins en

[1] Rommel. *Loco citato*. P. 591.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

se séparant elle gardait l'intention secrète de travailler pour le compte de l'Empereur et de Tilly.

L'Assemblée était déjà tacitement gagnée. Les choses en étant là, le jeune landgrave Guillaume, pour détourner une défection imminente, convoqua au mois de mars une Diète à Cassel. Deux envoyés de la *Ligue* y parurent, Rupp, déjà nommé, et le général de l'artillerie Levin de Mortaigne. Par leur bouche, Tilly parla avec plus d'énergie encore qu'à Hersfeld. Non-seulement il renouvella sa demande au sujet des deux forteresses, mais il exigea aussi des Etats et du landgrave Guillaume l'engagement, sous la foi du serment, de ne permettre dans la Hesse à aucune puissance étrangère de faire des enrôlements. Enfin il demanda au Gouverneur une caution qui accommoderait incessamment le différend existant entre son père et l'Ordre Equestre. Le prince Guillaume cherchait de toute manière à ne pas laisser les Etats lui échapper et à les engager à faire une réponse négative, mais il y réussit mal. L'Assemblée déclara [1] : « *Qu'il n'était sans doute point de sa compétence d'accepter les articles proposés par Tilly ; mais que tous ses membres voulaient instamment prier leur prince d'imiter l'exemple de son prédécesseur Philippe le Généreux, de faire un sacrifice au bien général comme étant la loi suprême, et de détourner de son pays le fardeau de la guerre en donnant des garanties suffisantes de l'obéissance due à la Majesté Impériale.* » C'était dire que le landgrave devrait céder de plein gré ou que les Etats le quitteraient.

Guillaume entama des négociations; il voulait obte-

---

[1] Rommel. *Loco citato.* III. P. 594.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

nir des conditions moins onéreuses, mais pendant leur cours l'on employa un moyen énergique qui mit fin au litige bien promptement. Il arriva de Vienne une lettre de grâce écrite par l'empereur Ferdinand à la date du 12 mars [1], et accordant à la Noblesse de la Hesse établie en ce pays pour elle et pour ses biens le caractère immédiat, si elle s'engageait à seconder les troupes de l'Empereur et des Etats soumis à l'Empire en leur concédant le libre passage et en les pourvoyant de vivres. Cet écrit excita une émotion extraordinaire dans la Noblesse hessoise; ses membres tinrent des réunions et s'imposèrent entre eux des contributions afin d'arriver à constituer le pays d'une manière où il serait indépendant du landgrave et ne relèverait que de la Noblesse. Le général de la *Ligue* obtint alors tout ce qu'il souhaitait, car les autres Ordres de la Hesse se laissèrent entraîner par cette démarche précédente de la Noblesse. Tilly convoqua une seconde fois une Diète à Hersfeld au mois de mai [2]. Là les Nobles, les Prélats et les Villes signèrent un double document [3] : dans le premier, ils déclaraient qu'ils voulaient rester fidèles à l'Empereur, et ne laisseraient point entrer dans leur pays de troupes étrangères; que si cependant le landgrave Maurice s'obstinait en ce sens, ils se regarderaient comme déliés de leur serment et de leurs devoirs vis-à-vis de lui. Dans le second, ils promettaient d'accorder aux armées impériales le libre transit pour aller et venir dans leur pays, et d'empêcher autant que leurs forces le leur permettraient toute tentative des puis-

---

[1] Rommel. *Loco citato.* III. P. 596.
[2] Ibid. Ibid. P. 597.
[3] Ibid.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

sances étrangères pour enrôler des troupes dans la Hesse.

Désormais, Tilly pouvait, sans entraves, tourner ses forces contre les Danois. C'était le 1/11 juin que les Etats de la Hesse avaient signé les deux documents ; il partit immédiatement après avec les neuf régiments (6 de cavalerie, 3 d'infanterie, chacun de ces derniers fort de trois mille hommes [1]) qui jusqu'alors avaient campé dans le landgraviat, s'achemina vers le Weser et s'empara de la forteresse d'Hoxter située sur ce fleuve et munie d'un pont. Par là, Tilly avait gagné les devants sur le roi de Danemark, qui, ainsi qu'on l'apprit par les espions, avait voulu occuper cette ville pour pénétrer dans la Hesse [2]. Deux ou trois jours après ces événements, le landgrave Maurice revint de Dessau à Cassel sa capitale [3], où sa présence fut bientôt signalée par de nouvelles menées. Nous en parlerons plus tard ; pour le moment nous devons voir ce que faisait le roi de Danemark.

Dans les premiers jours de mai, Christian IV passa en revue, à Itzehoé, son quartier général, son armée qui dépassait un peu vingt-cinq mille hommes. A ses côtés se trouvaient plusieurs princes du Cercle de la Basse-Saxe, le duc de Brunswick-Wolfenbuttel Frédéric-Ulrich, les deux frères Adolphe-Frédéric et Jean-Albert, ducs de Mecklembourg, le duc de Holstein-Gottorp, Frédéric, enfin l'administrateur luthérien de l'archevêché de Magdebourg, margrave Christian-Guillaume de Brandebourg, oncle de l'Electeur de Berlin, Georges-Guillaume. Ce prince, né en 1587, avait été choisi pour

---

[1] Rommel. *Loco citato.* III. P. 598.
[2] Le 8/18 juin. Rommel. P. 601. Note 547.
[3] Von der Decken. I. P. 136.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

archevêque par le chapitre luthérien de Magdebourg, lorsqu'il n'était encore qu'un enfant de douze ans. Immédiatement après l'Assemblée de Lauenbourg, Christian IV avait aussi engagé les deux Electeurs de Brandebourg et de Saxe à faire cause commune avec lui ; mais il n'en reçut qu'un refus [1]. Plus fatale encore pour le roi de Danemark fut l'attitude que prit contre lui la Maison de Lunebourg. Lorsqu'en mars 1625 des officiers recruteurs du roi demandèrent qu'on leur assignât des quartiers et qu'on leur permit de lever des soldats dans le Lunebourg, le duc de Celle, Christian-le-Vieux, refusa les quartiers et interdit les enrôlements. Le frère de Christian, le duc Georges, fit même arrêter et transporter au-delà de la frontière quelques officiers danois qui voulaient faire des levées dans ses districts [2]. A la Diète du Cercle de la Basse-Saxe, qui eut lieu à Brunswick au mois de mai 1625, ainsi que nous l'avons rapporté, Christian de Celle fit un pas de plus en avant; il vota contre les mesures de défense qui y furent décidées. Ils entretinrent, soit lui-même, soit Georges une correspondance fort active avec Tilly et avec l'Electeur de Bavière Maximilien; le duc de Celle avait aussi un commissaire particulier au quartier général de l'armée de la *Ligue* [3]. Cependant, se sentant menacés par les Danois, les ducs de Lunebourg ne purent manifester leurs véritables sentiments, et ils se contentèrent, en commençant, de déclarer leur neutralité [4]. Cette disposition hostile des ducs Georges et Christian-le-Vieux paralysait toutes les mesures du roi de Danemark, et ce ne fut pas un des

[1] Von der Decken. P. 138
[2] Ibid. P. 138.
[3] Ibid. P. 139.
[4] Ibid. P. 142 en bas.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

moindres motifs qui l'amenèrent à agir avec tant d'irrésolution et d'hésitation. Par contre, il lui vint de la Saxe d'autres ducs qui avaient la passion de la guerre. J'ai raconté plus haut que le duc de Weimar Jean-Ernest avait, en février 1625, pris du service chez les Danois. Le plus jeune des princes de la branche Ernestine, Bernard, suivit l'exemple de son frère aîné. Au commencement de mars, il quitta la Hollande, se rendit en toute hâte à Hambourg et de là à Segeberg, quartier général des Danois, y fut présenté au roi de Danemark le 27 mars/6 avril, et nommé par lui colonel d'un régiment de cavalerie de douze cents chevaux en formation [1]. Un troisième duc de la Saxe, Frédéric d'Altenbourg fit ce qu'avait fait Jean-Ernest et Bernard de Weimar. Bien que, en 1624, il eut été relâché de captivité sur la parole d'honneur qu'il avait donnée de ne plus servir contre l'Empereur [2], il entra pourtant comme colonel au service du Danemark.

Au camp de Itzehoé, Christian IV forma l'état-major de l'armée danoise et saxonne. Il était commandant suprême; le Cercle de la Basse-Saxe lui adjoignit, sous la dénomination de conseillers comme plus hautes autorités militaires, Frédéric-Ulrich de Brunswick-Wolfenbuttel et les deux ducs de Mecklembourg. Il nomma général de la cavalerie l'archevêque luthérien de Magdebourg Christian-Guillaume, et lieutenant-général Obentraut du Palatinat, bien connu de nos lecteurs par les campagnes de 1621 et 1622, et qui, sur l'ordre de son ancien maître Frédéric V, s'était rendu dans le camp danois. Un officier plein d'expérience, Fuchs, saxon

---

[1] Rose « *Le duc Bernard.* » I. P. 117.
[2] Von der Decken. I. P. 162 presque en bas.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

d'origine, qui à la bataille de Prague avait commandé l'artillerie impériale [1], mais qui à cette heure avait passé du côté des Danois, fut fait général de l'infanterie, le duc de Weimar Jean-Ernest eut le titre de lieutenant-général de la même armée [2]. On voit par là que le roi de Danemark aimait dans son armée les appellations françaises, et qu'il croyait devoir confier des postes élevés aux princes de l'empire allemand.

La formation de l'état-major était terminée, lorsque le 6/16 juin 1625, arriva au camp de Itzehoé la nouvelle que Tilly avait pris Hoxter. Cette ville étant sous la suzeraineté de la maison de Brunswick-Wolfenbuttel, le roi traita l'acte de Tilly d'hostilité contre le Cercle de la Basse-Saxe, et déclara que la guerre était ouverte [3]. Le 7/17, il partit avec son armée d'Itzehoé, traversa l'Elbe près de Haseldorp, remonta assez lentement le cours du Weser, et, sans égard pour les protestations du duc de Lunebourg, s'empara de beaucoup de châteaux et de villes qui, comme Rottenbourg, Hoya, Werden, Nienbourg, appartenaient, au moins quelques-uns, au duc de Celle. Près de Nienbourg, l'armée alliée de la Basse-Saxe opéra sa jonction avec le roi; elle était forte d'environ sept mille hommes [4]. Le 14/24 juillet, les Danois s'avancèrent sous les murs de Hameln, ville qui, bien qu'appartenant à la principauté de Brunswick-Wolfenbuttel, jouissait de grandes franchises, presque semblables à celles des Villes impériales, et se gouvernait par un conseil qu'elle élisait elle-même [5]. Le roi s'empara

---

[1] Khevenhiller. X. P. 801 en haut.
[2] Von der Decken. *Loco citato.* P. 139.
[3] Von der Decken. *Loco citato.* P. 142.
[4] Ibid. Ibid. P. 145.
[5] Zeiler. « *Topographie de Brunswick et Lunebourg.* » Francfort, 1654. Fol. P. 99.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

de la ville par ruse et contre la volonté de ce Conseil [1]. Tilly se trouvait à proximité et déjà entre les avant-postes avaient eu lieu de petits combats. L'on s'attendait à ce que les deux armées se heurteraient bientôt l'une contre l'autre, lorsque survint au roi de Danemark, à Hameln, un accident personnel qui fut presque aussi fatal que la perte d'une bataille.

Le 20/30 juillet, au soleil couchant, il voulut faire à cheval l'inspection des sentinelles placées sur les remparts de la ville. Par mégarde il tomba dans une fosse d'une profondeur de vingt-deux pieds qui avait été pratiquée dans le rempart et recouverte de planches; le cheval du roi avait par hasard écarté avec son pied ces planches. L'animal resta mort sur le coup, le roi lui-même fut tellement couvert par la terre qui s'éboulait sur lui, qu'il s'écoula un temps assez long avant qu'on put le retirer. D'abord, on le crut mort, pendant trois jours il resta sans parole et sans connaissance, et déjà toute espérance de le rétablir semblait évanouie, lorsqu'un médecin de Wolfenbuttel réussit par sa médication à lui rendre l'usage de la langue; après quoi l'on vit reparaître peu à peu les indices du réveil de la raison. Cet accident terrifia l'armée et les personnes de la Cour; il fut considéré par le peuple comme un présage funeste. On résolut de faire transporter en arrière jusqu'à Brême le roi malade pour mieux assurer sa guérison. Ce fut le 25 juillet/4 août qu'il y fut conduit [2]. Rien n'avait été décidé d'avance sur la question qui prendrait le commandement dans le cas où le roi serait enlevé par quelque accident mortel. D'après le rang, la première place

---

[1] Von der Decken. I. P. 145.
[2] Von der Decken. P. 148.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

devait revenir, après le roi, au duc de Wolfenbuttel, Frédéric-Ulrich, mais ce prince tremblait devant la responsabilité d'une entreprise si difficile. Il proposa que l'armée entière battit promptement en retraite, parce qu'on ne pouvait savoir si le roi Christian IV, dût-il même recouvrer la santé, voudrait continuer la guerre. En évacuant Hameln, les Danois négligèrent de laisser une garnison dans la ville, ce qui ne peut s'expliquer que par la panique de leurs chefs. Ils redescendirent le Wéser suivant la route par laquelle ils étaient venus, et après avoir mis des garnisons dans les places fortes de Stolzenau, Nienbourg et Wolpe, entrèrent dans le territoire de Verden où leur armée fut si à l'étroit et si entassée que des épidémies y éclatèrent [1].

Jusques-là Tilly ne s'était avancé qu'avec grande circonspection; il avait les mains liées par des ordres de Munich. A la date du 5/15 juillet l'Electeur lui écrivait [2] d'aviser avant toute chose à conserver son armée. D'ailleurs c'eut été une imprévoyance, au moment où Wallenstein préparait une seconde armée, de livrer bataille c'est-à-dire de tout hasarder sur un seul coup de dé. Mais Tilly pouvait à cette heure profiter de la malechance du général ennemi; le 29 juillet/8 août, il cerna la ville de Hameln. Les habitants à qui le général de la *Ligue* avait offert des conditions douces, se rendirent. Quelques jours après, il prit par un coup de main le château de Stolzenau et marcha ensuite sur Nienbourg. Cette place importante était occupée par une forte garnison danoise, et Tilly n'avait pas assez d'hommes sous lui pour cerner la ville de deux côtés.

---

[1] Von der Decken. P. 141.
[2] Westenrieder. « *Documents.* » VIII. P. 159.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Aussi la garnison conservait-elle ses communications avec l'armée danoise par le moyen du fleuve et le duc de Weimar, Jean-Ernest, réussit-il à y introduire des munitions et des vivres. Néanmoins Tilly s'avança jusqu'au fossé principal et commença le bombardement. Mais sur ces entrefaites les troupes de la *Ligue* essuyèrent sur les derrières de leur armées quelques légers échecs.

Tilly avait laissé à Poppenbourg et à Elze de faibles troupes d'occupation; elles furent surprises par des batteurs d'estrade danois. Les cruautés qui se commirent à cette occasion prouvent combien l'on avait fanatisé le peuple en lui répétant, pour le tromper, que cette guerre était une guerre de religion. A Elze, les Danois et les paysans soulevés des environs avaient fait prisonniers un escadron de cavalerie et deux cornettes d'infanterie qui s'étaient rendues sur la promesse d'avoir la vie sauve et d'être bien traités. On devait les conduire par des détours au quartier-général des Danois, mais en route des bandes de paysans vinrent s'adjoindre aux cavaliers danois qui formaient l'escorte. Soit que les Danois eussent résolu d'avance de violer les lois de la guerre, soit qu'ils cédassent seulement pour cet acte à l'impulsion des paysans, tout à coup l'escorte fit front contre les prisonniers désarmés; d'un autre côté les paysans les enveloppèrent: « *Nous voulons*, criaient-ils, *casser le cou à ces ravageurs de notre pays, à ces chiens d'Espagnols; qu'ils appellent maintenant à grands cris leur Vierge Marie et nous verrons si elle vient à leur secours.* » Et en disant ainsi ils refoulaient les malheureux soldats de la *Ligue* de manière à n'en faire qu'un peloton serré. La plupart d'entre eux furent abattus à coups de faulx, de fléaux, de sabre et de fusil;

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

un bien petit nombre échappa comme par miracle, entre autres un capitaine bavarois, de Gleen [1]. En d'autres occasions encore les gens du peuple montrèrent contre la *Ligue* la même exacerbation. Malheur au soldat qui s'égarait loin de son drapeau, il était assassiné sans miséricorde. D'ordinaire à l'approche de l'armée de la *Ligue*, la Noblesse allait se réfugier dans les places fortes et abandonnait à son sort le pays ouvert. Mais souvent les paysans s'attroupèrent et en mettant le feu aux châteaux et gentilhommières sur les biens de leurs maitres, se vengèrent de ce que leurs propriétaires ne s'étaient pas mis à la tête du peuple qui respirait la guerre [2]. Etant donnés ces sentiments d'hostilité des pays où se faisait la guerre on ne peut s'étonner que les soldats de la *Ligue* aient,eux aussi,commis des cruautés. Mais un titre de gloire reste acquis au général en chef de la *Ligue*, celui d'avoir cherché à maintenir autant qu'il était en son pouvoir la discipline dans son armée et personnellement de s'être toujours montré plein d'humanité. Dans beaucoup de rapports que le comte Von der Decken a trouvés dans les archives de Hanovre[3], les hôteliers de diverses localités, où logea Tilly, vantent sa conduite désintéressée. Si le Danois dans sa guerre de flibustier ses ervait du mot de religion pour fanatiser, contre son intérêt même, le pauvre peuple abusé, Tilly s'efforçait de prouver par ses actes qu'il ne faisait point de guerre de religion, mais qu'il combattait pour la

---

[1] Rapport du capitaine de Gleen, dans Von der Decken. I. P. 336.

[2] Rapport du capitaine de Gleen dans Von der Decken. P. 155 et 159.

[3] Ibid. P. 291. Note 2.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

cause de l'Allemagne contre l'esprit de piraterie de ces étrangers.

Le 7/17 août 1625, le roi de Danemark se sentit assez bien rétabli de sa maladie pour reprendre le commandement. Mais il resta dans sa tête des suites fâcheuses de cette chute. Il y eut des gens qui crurent que jamais il ne se remit bien complètement [1]. Selon d'autres il faudrait attribuer cet état à son ivrognerie. Son irrésolution, son hésitation dans les cas où il fallait agir étaient surprenantes. Vers la fin de l'année il eut, pendant la nuit, une apparition qu'il attribua au ciel et qui raffermit son courage déjà chancelant [2]. Le Christ lui apparut sans vêtements autres que son manteau de pourpre, la couronne d'épines sur la tête, un roseau brisé dans la main et regardant le roi avec des signes extérieurs de compassion. Christian IV prit ce songe pour un signe qu'il était, lui, le chevalier élu par le Sauveur du monde. Au milieu du mois d'août, il ramena hors de ses cantonnements et sur le territoire de Werden son armée bien éclaircie par les épidémies. Le 21/31 août, il occupa Hoya et se rapprocha de la ville de Nienbourg que Tilly tenait toujours assiégée. Une attaque imprévue que fit le 13/23 septembre la cavalerie danoise contre l'armée de la *Ligue* contraignit Tilly à lever le siège, le 14/24 septembre. Il avait perdu deux mille hommes, il se retira à Minden et de là à Oldendorf.

Tel était l'état des choses lorsque Wallenstein parut dans la Basse-Saxe. Une singulière avant-garde annonçait l'approche du généralissime impérial. C'étaient des bandes de tziganes fortes de quinze à vingt hommes,

---

[1] Von der Decken. I. P. 172 et suivantes.
[2] Ibid. I. P. 172 et suivantes.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

armés jusqu'aux dents, amenant avec eux des femmes sur des chevaux à la selle desquels pendaient deux pistolets. On les vit dans plusieurs contrées où ils figurèrent comme l'avant-garde de Wallenstein. Ils marchaient sur les chemins non frayés, se cachaient dans les buissons et les bois, exploraient tout, et là où ils ne trouvaient pas de résistance, vivaient de pillage. Ces éclaireurs étaient un spécimen de la composition très variée de l'armée qu'ils précédaient. Deux rapports officiels l'un adressé au duc de Lunebourg-Celle [1], l'autre au duc de Wolfenbuttel, varient sur le chiffre des forces qu'avait alors Wallenstein. Le dernier, provenant du parti opposé à l'Empereur, parle seulement de vingt et un mille hommes, le premier l'évalue à trente mille. L'un et l'autre sont d'accord pour dire que Friedland n'avait avec lui que peu d'artillerie, que sa cavalerie était mal montée et que son infanterie elle-même n'était pas trop bien armée.

Déjà avant d'entrer dans la Basse-Saxe, Wallenstein avait rendu à la cause impériale un service que nous allons d'abord exposer. J'ai dit plus haut que quelques jours après que Tilly eût quitté la Hesse, le landgrave Maurice y entra. Immédiatement il recommença ses anciennes intrigues. Au mois de juillet il réunit les Etats du pays, sut les faire changer d'avis et même obtenir qu'ils lui accordassent en secret des fonds pour une alliance avec le Danemark [2]. Des officiers danois, avec la permission du landgrave, vinrent dans le pays et y commencèrent des enrôlements [3]. Informé de ceci, la cour de Vienne résolut d'employer d'abord la nouvelle

[1] Von der Decken. I. P. 157.
[2] Rommel. *Loco citato*. III. P. 604.
[3] Ibid. P. 604.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

armée de Friedland à comprimer les Hessois. C'est pourquoi Wallenstein, sortant de la Franconie, où nous l'avons laissé, envahit le landgraviat. Il occupa les petites villes d'Eschwegge, de Wizenhausen, d'Allendorf, fit des réquisitions de blé, mais épargna toutefois les propriétés de la Noblesse avec laquelle Tilly avait passé les contrats mentionnés plus haut [1]. Il demeura dans la Hesse jusqu'au moment où y arriva un de ses lieutenants, le comte de Mérode, qui lui amenait de Bohême six mille hommes de troupes fraîchement enrôlés; Mérode releva son général et se chargea de maintenir, pendant l'hiver, la tranquillité dans la Hesse, fût-ce par la force. Alors Friedland se mit en route pour la Basse-Saxe. Il envahit la principauté de Gottingue, dissipa avec peu de peine les quelques milices qui, au nom de Frédéric-Ulrich, voulaient s'opposer à lui, et descendit ensuite jusqu'à Alfeld où il se rapprochait de l'armée de la *Ligue*. Jusques-là il avait été accompagné par un commissaire du duc de Lunebourg-Celle chargé de veiller à ce que l'on ne dévastât point les terres de son maître. Wallenstein, en effet, informé des dispositions du duc Georges et de ses frères, était déjà préalablement entré en correspondance avec le duc régnant de Celle pour le gagner entièrement au parti de l'Empereur et lui avait promis d'épargner, autant qu'il serait possible, ses propriétés. Il tint parole et donna des ordres sévères pour qu'il ne fût fait aucun pillage dans toutes les localités appartenant au duc de Celle, tandis que les possessions du duc de Wolfenbuttel eurent à éprouver toutes les fureurs de la guerre. Malgré cela, quelques districts du pays de Celle furent ravagés, parce que le soldat mal

---

[1] Rommel. *Loco citato*. P. 607 et suivantes.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

payé se refusait à obéir. Wallenstein l'ayant appris, fit pendre, en présence du commissaire de Celle, quinze soldats arrêtés au moment qu'ils pillaient, et rendre aux paysans une partie du bétail qui avait été enlevé [1].

Les princes du Nord de l'Allemagne qui s'étaient alliés à Christian IV ne s'attendaient plus qu'à une chose, voir Wallenstein opérer sa jonction complète avec Tilly dont il était si rapproché, et tous les deux ensemble attaquer les Danois. Mais, contre toute attente, il partit au commencement d'octobre, dans la direction de l'Est, et se jeta sur l'évêché d'Halberstadt. De bonnes raisons déterminaient le général impérial à en agir ainsi. Son armée n'était point homogène, il préférait la fortifier d'abord en lui donnant de bons quartiers, et en laissant pour le moment aux troupes de la *Ligue* le soin des batailles. Pour contenter ses soldats et les habituer à sa personne, — ce qu'il voulait — il comptait sur les grasses proies des évêchés d'Halberstadt, d'Hildesheim et de Magdebourg que son intention était d'exploiter pendant les mois prochains. Dans le courant de l'hiver, son quartier général fut tantôt à Halberstadt, tantôt à Ascherleben. D'ailleurs les deux armées, celle de la *Ligue* et celle de l'Empereur, avaient leurs camps assez rapprochés pour pouvoir en cas de nécessité se soutenir mutuellement et promptement.

Pendant que Wallenstein allait porter secours à l'armée de la *Ligue*, le roi de Danemark de son côté recevait un renfort qu'il n'attendait pas avec grande confiance. Les mesures prises par Tilly dans la Hesse avaient déjoué les projets de Mansfeld et d'Halberstadt. En outre Tilly, après avoir pris Hoxter avait envoyé

[1] Voir dans Von der Decken, I. P. 157, le rapport du gouverneur de Lunebourg, Marquard de Hodenberg.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

vers le cours inférieur du Rhin, un détachement de son armée sous les ordres du comte Anholt, pour surveiller les deux aventuriers et, à l'occasion, pour les battre [1]. Par là leur position devenait intenable. Halberstadt fut le premier qui partit; après une longue marche, pleine de dangers, il rejoignit, à la fin de septembre, le roi de Danemark près de Nienbourg. Ses bandes du reste étaient tellement décimées, soit par les maladies, soit par la désertion, que c'est à peine s'il amenait avec lui mille cavaliers. Aussitôt il reprit de nouveaux armements dans le pays de Wolfenbuttel, fit des levées parmi les paysans, et, comme il n'avait pas de quoi les armer d'une manière suffisante, fit fabriquer une grande quantité de massues qui, par devant, étaient armées de fer [2].

Un mois après le prince, Mansfeld quitta, lui aussi, sa position sur le Rhin, et, traversant l'évêché d'Osnabruck, conduisit ses bandes sur le territoire de Brême. Tous deux demandèrent qu'on leur permît d'opérer indépendamment l'un de l'autre dans la campagne prochaine [3]. On voit par là combien peu ils s'entendaient entre eux.

En somme, la campagne de l'année 1625 avait été peu féconde en faits d'armes; Tilly la termina par un heureux coup de main. Après sa retraite de Nienbourg, il avait réparti son armée en divers cantonnements entre le Weser et la Leine; son quartier général était à Hameln; ses extrêmes avant-postes à l'Est touchaient à la ville de Hanovre. Hanovre, dans ses rapports avec le duc de Brunswick Wolfenbuttel, était dans des conditions analogues à celles de Hameln, et se basant sur

---

[1] Von der Decken. I. P. 142.
[2] Von der Decken. I. P. 158.
[3] Ibid.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

ses privilèges, elle ne recevait ni troupes impériales, ni soldats danois. Tilly, depuis la mi-octobre, assiégeait le château de Calemberg. Non loin de lui, le duc de Saxe-Altenbourg, Frédéric, campait au village de Séelze avec son régiment de cavalerie. Chaque jour avait lieu de petits combats entre les avant-postes de la *Ligue* et les cavaliers d'Altenbourg. Le duc Frédéric conçut l'espoir de pouvoir enlever la cavalerie ennemie s'il était appuyé par les troupes danoises campées à proximité. Il invita pour cela le général Obentraut à faire de concert avec lui une attaque dans la matinée du 25 octobre/4 novembre; Obentraut y accéda. Tous les préparatifs furent faits, mais le 24 octobre/3 novembre, Calenberg se rendit à midi, et là-dessus Tilly, qui avait été renseigné sur les projets de l'ennemi, partit de son camp de Pattensen avec trois régiments de cavalerie, et, évitant la voie publique, se dirigea vers les avant-postes que menaçait le plan du duc d'Altenbourg. Il rejoignit ses gens dans la nuit du 24 octobre, sans avoir été aperçu par les Danois et se mit en embuscade. Cependant Altenbourg avait, durant presque toute la journée, escarmouché avec l'ennemi pour entretenir sa sécurité; le soir du 24, il rentra à Séelze, résolu d'en finir dès le lendemain de bonne heure avec les troupes de la *Ligue* aussitôt qu'Obentraut serait arrivé. Obentraut arriva, en effet, ce lendemain avec un détachement de cavalerie et trouva le duc déjà engagé dans le combat. Tilly avait attendu jusques-là, dans son embuscade; il en déboucha alors et attaqua les Danois en flanc et à revers. Ils furent refoulés du village de Séelze avec une perte de cinq cents morts. Les deux chefs danois y trouvèrent la mort. Le duc d'Altenbourg, grièvement blessé, voulut s'enfuir accompagné d'un écuyer à pied, par le pont de

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

la Leine proche de Séelze. Un officier bavarois qui le rejoignit et le reconnut, fracassa d'un coup de feu la tête à l'infortuné en lui disant avec un rire moqueur, qu'il était un coquin qui avait manqué à sa parole d'honneur. Obentraut blessé mortellement tomba entre les mains des soldats de la *Ligue*. Ils le portèrent jusqu'à la voiture de Tilly, et ce fut là qu'il expira [1].

Après cet heureux combat contre les Danois, Tilly somma la ville de Hanovre de se rendre [2]. Le conseil de la ville, craignant pour les franchises de la ville moins de dangers de la part de l'Empereur que de la part du duc de Wolfenbuttel, paraissait disposé à accéder à la demande du général de la *Ligue*, lorsque Jean-Ernest de Weimar, qui commandait le détachement danois le plus rapproché, se précipita dans la ville, adjurant avec fougue le conseil de rester fidèle à ce qu'il appelait la cause protestante. Repoussé par le conseil, le duc souleva la multitude. La haine du peuple de la Basse-Saxe contre la *Ligue* eut, cette fois encore, son efficacité; les citoyens se rassemblèrent devant l'Hôtel-de-Ville et menacèrent d'employer la force. Le conseil ébranlé, céda et reçut une garnison danoise, bien peu nombreuse, il est vrai.

Pendant le reste de l'année, les opérations militaires furent suspendues, mais la lutte continua entre les deux partis, dans les derniers mois de 1625 et les premiers mois de 1626, par la voie diplomatique et sur les conditions de la paix. L'Electeur de Saxe offrit son entremise pour la rétablir, et dans le mois de novembre 1625 fut réuni à Brunswick un congrès où Wallenstein se fit représenter et même avec lui Tilly. Mais dès les premiè-

[1] Von der Decken. I. P. 161 et suivantes.
[2] Ibid. P. 163.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

res discussions il fut manifeste que de la part du parti danois il n'y avait rien de sérieux. Le roi de Danemark et ses alliés se posèrent en vainqueurs; leurs exigences étaient celles-ci : « *L'Empereur devait retirer de la Basse-Saxe et l'armée de Wallenstein et l'armée de Tilly; il devait donner une indemnité pour les dommages causés par les soldats impériaux et garantir aux Etats du Cercle le libre exercice de leurs droits ecclésiastiques et séculiers.* » De leur côté, Wallenstein et Tilly demandaient comme condition première et fondamentale, l'évacuation par les troupes danoises du territoire de l'Empire [1].

Le duc de Celle avait même obtenu des deux généraux de l'Empereur que, dans les négociations, il serait fait mémoire des dédommagements à lui dûs pour les violences qu'il avait souffertes de la part des Danois. C'était par là qu'il voulait colorer le passage de son frère Georges à l'autre camp. Georges, en effet, immédiatement après la dissolution du congrès de Brunswick, entra au service de l'Empereur. Déjà depuis assez longtemps existaient, comme nous le savons, des négociations pour amener ce grand pas, ce fut en décembre 1625 qu'elles aboutirent [2]. Ce fut le beau-père de Georges, le landgrave de Darmstadt, qui décida la conclusion en communiquant au prince de Lunebourg l'importante nouvelle [3] que Ferdinand II était résolu à mettre au ban de l'Empire le duc de Wolfenbuttel Frédéric-Ulrich, et en ajoutant pour Georges le conseil de se rallier

[1] Von der Decken. I. P. 186 et suivantes. Les négociations de Brunswick se trouvent avec plus de détails dans Khevenhiller. X. P. 833 et suivantes, et dans Londorp. *Acta publica*. III. P. 815 et suivantes.

[2] Von der Decken. I. P. 175.

[3] Ibid. P. 169.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

promptement à l'Empereur, pour assurer ainsi à sa maison la succession de la principauté de la ligne collatérale alors condamnée. Bien que prévue depuis longtemps, cette démarche, qui était le salut du duc de Lunebourg, excita une grande exaspération dans le parti danois. Le roi Christian IV, dans une lettre adressée par lui le 7/17 mars 1626 à Georges, lorsqu'il apprit que ce dernier entrait au service de l'Empereur, traita le duc d'apostat [1] : « *Je remets tout*, lui écrivait-il, *dans les mains du Tout-Puissant; il nous connaît l'un et l'autre, il connaît nos secrètes pensées, c'est lui qui conduira, car il le peut, tout à bonne fin. Le démon osa promettre le monde entier à Notre Sauveur et Rédempteur s'il voulait l'adorer; pourquoi n'oserait-il pas maintenant encore promettre la même chose à celui qui n'est simplement qu'un homme? Je t'adjure donc devant le tribunal de Celui qui est notre vrai juge à tous.* »

Du reste Georges n'apportait à l'Empereur rien autre chose que ses services personnels. Le duc régnant de Lunebourg-Celle, frère du duc Georges, Christian-le-Vieux, ne prit ouvertement aucun parti [2]. Si lui aussi, en effet, se fût déclaré pour l'Empereur, il pouvait craindre que le roi de Danemarck, qui tenait en sa possession une grande partie du pays de Lunebourg, voulût se venger. Les avantages que procura à la cause de l'Empereur l'accession du prince Guelfe, furent en quelque sorte contrebalancés par les mésintelligences qui éclatèrent entre les deux généraux allemands. Wallenstein et Tilly étaient de caractère et d'ensemble de vie si différents qu'entre eux des querelles étaient presque

[1] Von der Decken. I. P. 189.
[2] Von der Decken. P. 164 et suivantes 170.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

inévitables. Se targuant de sa charge, Friedland réclama partout, comme généralissime de l'Empereur, la préséance sur le vieux Tilly qui alors était sans contestation le plus glorieux capitaine de toute l'Europe. Tilly, quoique chatouilleux sur le point d'honneur, céda par considération pour le bien général. Le 11/21 décembre 1625, l'Electeur de Bavière écrivait au général de la *Ligue* [1] : « *Comme il importe beaucoup pour le bien public de ne pas donner à l'effervescence des esprits un caractère encore plus amer, mais au contraire d'y établir une cordiale intelligence, nous trouvons raisonnable votre proposition de ne plus faire de difficultés vis-à-vis du duc de Friedland qui ne veut pas renoncer à la préséance.* » L'Electeur adressa aussi, à la date du 6 janvier 1626 (nouveau style), une lettre fort polie à Wallenstein [2] pour rétablir la concorde entre les deux généraux. D'un autre côté l'Empereur exhortait son généralissime à être accommodant [3]. Effectivement grâce à la modération de Tilly un accord passable put être établi. Maîtrisant son aversion contre Friedland, le général de la *Ligue* entretint avec le général de l'Empereur une correspondance active [4] et lui communiqua toutes les informations nécessaires. En retour Wallenstein, pendant l'été de 1626, prêta à Tilly, ainsi qu'il sera dit plus bas, un corps détaché de sept mille hommes qui contribua beaucoup à la victoire de Lutter.

Le printemps de 1626 approchait et avec lui la saison des opérations militaires. Pour cette nouvelle campagne le plan du roi de Danemark était vaste et bien combiné.

---

[1] Westenrieder. « *Documents.* » VIII. P. 160.
[2] Forster. « *Wallenstein.* » P. 419 et suivantes.
[3] Ibid. P. 420.
[4] Ibid. P. 421.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Tandis que Christian se réservait à lui-même la lutte contre Tilly, Halberstadt devait sur son flanc droit, se porter de la Westphalie sur la Hesse, le Palatinat et l'Allemagne méridionale ; à l'aile gauche, Mansfeld et le duc Jean-Ernest reçurent aussi leur rôle. Tous deux avaient mission de refouler Wallenstein en Saxe pour se frayer un chemin vers la Bohême ou la Silésie et donner de là la main au prince de Transylvanie Bethlen-Gabor qui voulait envahir les Etats héréditaires de l'Empereur. Pour assurer la communication entre Mansfeld et le gros de l'armée danoise, le général Fuchs s'établit fortement à Tangermunde sur l'Elbe [1]. Ce plan du roi de Danemark présentait ce grand désavantage que ses forces et celles de ses alliés, qui comme nombre n'avaient rien de trop grand, allaient être éparpillées sur un espace de deux cents lieues de long, ce qui pouvait facilement fournir à l'ennemi une occasion de battre ses adversaires chacun isolément. Pendant l'hiver Tilly, comme nous l'avons dit, avait son quartier général tantôt à Hameln, tantôt à Bockenem ou à Clausthal [2] ; Wallenstein avait le sien d'abord à Halberstadt, ensuite à Ascherleben ; celui du roi Christian IV était à Rothenbourg sur la Wumme [3]. Mansfeld qui, durant l'hiver, avait considérablement renforcé ses bandes, était sur le cours inférieur de l'Elbe ; Halberstadt dans le pays de Wolfenbuttel. Le duc Georges, à ce moment général au service de l'Empereur, faisait des levées sur les terres de son frère et dans le Wetterau.

Nous commençons notre récit par les opérations qui

---

[1] Von der Decken. I. P. 197 en bas et suivantes.

[2] C'est de ces deux dernières localités qu'il écrivit à Wallenstein. Forster. *Loco citato*. P. 420 et suivantes.

[3] Von der Decken. I. P. 172.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

eurent lieu du côté de l'Est. Pour s'assurer la possession du passage de l'Elbe, Wallenstein avait établi une tête de pont sur la rive droite du fleuve non loin de Dessau, et avait confié le commandement de cette redoute au colonel Aldringen. Après que l'armée de Mansfeld se fût élevée à douze mille hommes, par l'adjonction de trois mille Ecossais fraîchement enrôlés et de quelques cornettes de cavalerie formées en Hollande [1], ce chef, au mois de février 1626, quitta ses quartiers d'hiver voisins de Lubeck, traversa le Mecklembourg et entra dans la marche de Brandebourg. De là il pénétra dans la principauté d'Anhalt, occupa Zerbst et attaqua le 22 mars/1er avril la redoute de Dessau ; mais il fut repoussé. Bientôt après l'Administrateur de l'archevêché de Magdebourg, Christian-Guillaume, se joignit à lui avec sa division, et alors Mansfeld se trouvant à ce moment à la tête d'une force de seize à dix-huit mille hommes, renouvela sa tentative contre la redoute. Le 11/21 avril il alla camper à proximité et comptait faire le 15/25 une attaque générale. Mais pendant ce temps Wallenstein avait réussi, tout en le dérobant à Mansfeld, à jeter dans la redoute des renforts que commandait le général d'artillerie, comte Schlick. Dans la nuit du 24, lui-même passa le pont avec sa cavalerie et se mit en embuscade dans un bois. Mansfeld, à qui ces mouvements restaient inconnus, attaqua effectivement le 15/25 avril la tête de pont avec toute son armée ; mais il fut reçu si énergiquement par Schlick et Aldringen, qu'il dût battre en retraite. Alors Wallenstein fondit avec sa cavalerie sur le flanc des gens de Mansfeld et le comte Schlick fit aussi une sortie de ses retranchements. Pris, entre deux

[1] Von der Decken. I. P. 198. Rapprocher aussi Forster : « *Wallenstein.* » P. 422 en bas et suivantes

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

feux, l'ennemi essuya une défaite complète; cinq à six mille hommes couvrirent le champ de bataille, deux mille furent faits prisonniers; Mansfeld, s'échappant avec les débris de son armée, s'enfuit dans la marche de Brandebourg [1]. Wallenstein ne poursuivit pas davantage sa victoire; il maintint comme précédemment son quartier général à Ascherleben, où il resta jusqu'à la fin de juillet. A premier aspect, cette inaction est difficile à comprendre; elle fut néanmoins déterminée par de sérieux motifs.

On s'attendait généralement à ce que Wallenstein poursuivrait Mansfeld pour écraser complétement ces bandes de détrousseurs. Il est cependant possible que les mouvements qui avaient lieu en Thuringe furent en partie la cause de son immobilité. C'était là le théâtre des agissements du duc de Weimar, Guillaume. Il avait fait au roi de Danemark la promesse de prendre les armes pour lui, et au printemps de cette année il employait tout son zèle et ses peines pour mettre sur pied une armée. Wallenstein avait pour le moins indisposé l'Electeur de Saxe, Jean-Georges, en pénétrant sans sa permission et à titre de directeur de ce Cercle, dans la Haute-Saxe. Cependant il ne s'appuye point, vis-à-vis de l'Empereur, sur ces motifs pour justifier son attitude expectante. Dans son rapport à l'Empereur [2] en date du 26 mai/5 juin 1626, il dit : « *Si je devais poursuivre Mansfeld, le théâtre de la guerre serait bientôt transporté dans les Etats héréditaires de Votre Majesté, vu que le comte Tilly ne pourrait résister à ses puissants ennemis qui, à peine serais-je parti, viendraient en grand nombre fondre sur lui.* »

[1] *Theatrum Europ.* I. P. 922 et suivantes. Khevenhiller. X. P. 1235 et suivantes, et le rapport de Wallenstein lui-même dans Forster. *Loco citato.* P. 423.

[2] Voir le texte dans Fessler. *Loco citato.* P. 429.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Mettant à profit le relâche que lui laissait de cette manière Wallenstein, Mansfeld rassembla de son mieux ses hommes dispersés à Dessau. Plus tard, sur l'ordre du roi de Danemarck, le duc de Weimar, Jean-Ernest, se joignit à lui avec cinq mille hommes [1]. Il en résulta qu'à la fin de juin il eut de nouveau sous ses ordres une division de huit mille hommes. Le duc de Weimar et lui entrèrent alors par Francfort sur l'Oder en Silésie et descendirent de là sur la Moravie pour y donner la main au prince de Transylvanie dont nous avons à nous occuper maintenant.

Aussitôt après son mariage avec Catherine de Brandebourg, Bethlen-Gabor avait fait ses préparatifs pour une irruption dans cette partie [2] de la Hongrie qui appartenait à l'Empereur; il y était appelé par un fort parti existant dans la Noblesse. On entraina dans l'alliance jusques aux Turcs. Bethlen-Gabor, appuyé par l'ambassadeur d'Angleterre à Constantinople, Thomas Roe, sut obtenir de la Sublime Porte que le pacha de Bude, Sophi Mohamed, qui acceptait des subsides de l'Autriche et était enclin à la paix, fût déposé, et qu'à sa place on envoyât dans son pachalik le pacha de Bosnie, le guerroyeur Murtefa qui fut placé sous les ordres du prince de Transylvanie [3]. A la mi-septembre, Bethlen, à la tête d'une forte armée, composée de chrétiens et de Turcs, envahit le comitat de Hont [4]. Il envoya en même temps en avant-garde un de ses généraux avec la cavalerie légère pour accompagner en Hongrie le duc de

---

[1] *Theatrum Europ.* I. P. 929.

[2] Littéralement « *Moitié.* » Note des traducteurs.

[3] Fessler. « *Histoire des Hongrois.* » VIII. P. 589 et suivantes.

[4] *Theatrum Europ.* I. P. 929 en haut et Lettre de Wallenstein, dans Forster. P. 54. Note.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Weimar et Mansfeld qui venaient d'arriver à Jablunka, frontière sud de la Moravie.

Cependant Wallenstein, à la nouvelle que les deux condottieri avaient quitté la marche de Brandebourg, avait envoyé à leur poursuite le colonel Pechmann avec quelques milliers d'hommes [1], pour entraver, si la chose était possible, leur marche; mais Pechmann n'y put réussir. A la fin, le général impérial, pressé par les cris de détresse de Ferdinand II qui croyait sa capitale menacée par Bethlen, dut se résoudre à entrer en campagne contre le Transylvanien et ses deux alliés allemands. Il le fit, mais seulement après avoir assuré par la position menaçante qu'il occupait près d'Halberstadt, les mouvements que Tilly avait entrepris d'exécuter dans la Hesse et sur le flanc gauche de la grande armée allemande jusqu'à ce qu'ils fussent terminés. A la fin de juillet, il envoya sept mille hommes, commandés par le colonel Dufour, rejoindre l'armée de Tilly, qui selon toute prévision devait dans un bref délai avoir une rencontre avec le roi de Danemark. Puis, avec tout le reste de ses troupes, fortes de trente mille hommes, il partit à marches forcées pour la Hongrie, en traversant la Lusace, la Silésie et la Moravie. Vers la fin de septembre, il s'établit dans un camp retranché à Freistadtel sur la Waag, et ce fut là que vinrent se joindre à lui Georges Zriny, ban de Croatie avec ses Croates, et Nicolas Esterhazy qui commandait en Hongrie pour l'Empereur avec vingt mille Hongrois [2].

Si rapide que fut la marche de Friedland, il ne put cependant réussir ni à empêcher Mansfeld et le duc de Weimar de franchir la Waag, ni à entraver leur jonction

[1] Fessler. *Loco citato*. P. 591.
[2] Fessler. *Loco citato*. P. 591.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

avec Bethlen-Gabor [1]. Un des buts principaux de son expédition étant ainsi manqué, Wallenstein, à la date du 27 septembre, laissa ses bagages à Neuhausel et s'avança jusqu'à Bars sur la rivière Gran; il n'était plus éloigné que de quatre milles du camp de Bethlen. Celui-ci, s'attendant à une attaque, dépêcha au pacha de Bude, qui assiégeait le château de Nograd, l'ordre d'arriver en toute hâte. Souvent déjà les généraux de l'Empereur avaient fait l'expérience que Bethlen ne faisait jamais longtemps la guerre contre l'Autriche et que surtout au moment décisif il penchait vers la paix. Cette fois encore avant d'en venir à se battre, l'on voulut essayer des négociations. Nicolas Esterhazy envoya à Bethlen-Gabor un de ses amis Jean Kéry pour lui offrir la paix, mais celui-ci fut éconduit avec cette réponse que le prince de Transylvanie avait pour habitude de conquérir la paix à la pointe de son épée. Bethlen pourtant ne tarda pas à se repentir de son refus. Il s'était porté le 30 septembre vers Palank, à la rencontre de l'ennemi. Quand du haut d'une montagne il découvrit le camp de Friedland, il se convainquit que celui-ci avait pour lui et la supériorité du nombre et la supériorité de la position. Livrer bataille en ces conditions, il ne le voulait pas; battre en retraite en face d'un ennemi auquel il était si inférieur, il ne l'osait pas. La ruse devait le tirer de là; il dépêcha au camp de Wallenstein un négociateur pour obtenir une suspension d'armes de quelques jours et inviter les généraux à une conférence, qui

[1] Je suis ici Fessler qui s'appuie sur des lettres autographes de Bethlen ; mais je sais fort bien que, d'après le *Theatrum Europ* I. P. 930, 945 et suivantes, le duc de Weimar doit être resté plus longtemps en Silésie. Du reste, il y a encore beaucoup d'obscurité sur cette campagne de Hongrie de 1626, faute de documents extraits des Archives.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

aboutirait, assurait-il, à une paix durable. Esterhazy, qui voulait se venger de l'arrogance de Bethlen, s'opposa à cette proposition. Il dit qu'il fallait se mettre en garde contre l'astuce du Transylvanien, et demanda qu'on se hâtât d'utiliser cette belle occasion d'une victoire certaine. Mais ses raisons étaient pour Wallenstein autant de motifs l'engageant à être d'un autre avis. Incapable de souffrir auprès de lui quelqu'un au même rang, il voulut contrecarrer la manière de voir du fier Hongrois et opina pour accepter la demande de Bethlen. On raconte même [1] qu'Esterhazy ayant protesté avec une vivacité croissante, Friedland lui aurait répondu : « *Quand je serais sûr d'entrer aujourd'hui même à Constantinople en marchant sur les cadavres de nos ennemis abattus, et de planter sur les coupoles de Sainte-Sophie l'aigle impérial, je ne livrerais pas bataille.* » Esterhazy fut réduit au silence et l'on accorda au Transylvanien l'armistice qu'il souhaitait. Mais dans la nuit du 1er octobre, Bethlen-Gabor fit allumer dans son camp un nombre de feux plus grand qu'à l'ordinaire et les fit entretenir par douze cents hommes de cavalerie légère. Puis il décampa lui-même sous la double protection des ténèbres et de l'armistice. Le matin suivant il était en lieu sûr. Les cavaliers qu'il avait laissés en arrière purent le rejoindre.

Wallenstein ne put poursuivre le prince ; tous les pays circonvoisins étant dévastés et ne lui fournissant aucune ressource pour vivre, il dut au contraire se résoudre lui aussi à la retraite. Les Hongrois et les Croates occupèrent les châteaux des frontières, Friedland avec l'élite de l'armée s'établit dans le camp retranché près du pont de Friestadt sur la Waag. Plus en

[1] Fessler. *Loco citato*. P. 593.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

amont, près de Passyen, campait son lieutenant le comte Henri Schlick. D'autres divisions furent placées ailleurs car la disette forçait à espacer les troupes. Cette campagne était menée sans activité, les Hongrois commencèrent à mépriser Wallenstein; et à ces sentiments se joignit celui de la haine contre ces troupes de mercenaires étrangers et rapaces. Même à prix d'argent, on ne voulut point donner de vivres aux soldats; ceux qui se dispersèrent dans les villages pour marauder tombèrent en grand nombre sous les coups des paysans. La disette, les maladies, les combats de chaque jour avec des colonnes volantes des Transylvaniens ou avec le pacha d'Erlau, enlevèrent près de la moitié des forces de Wallenstein. Friedland se convainquit chaque jour de plus en plus, qu'aucun laurier ne pousserait pour lui en Hongrie [1].

Le 10/20 octobre 1626, Bethlen fit faire à l'Empereur de nouvelles propositions de paix. Lorsque peu après le bruit se répandit que la garnison impériale de Neuhausel se rapprochait, il envoya au duc de Weimar, au comte de Mansfeld et au pacha Murtefa l'ordre de le rejoindre. Murtefa et Mansfeld se rendirent bien à l'appel, mais le duc de Weimar, par animosité contre Mansfeld, ne parut point et resta dans ses quartiers. Bien que la garnison de Neuhausel eût fait une prompte retraite, Bethlen-Gabor cependant vers la fin d'octobre, remonta avec ses deux alliés le cours de la Gran, se dirigeant sur Bars et résolut d'offrir la bataille à son adversaire affaibli. Mais comme précédemment Wallenstein ne fut pas d'humeur à s'y prêter; il ne se battit pas, en outre l'inclémence des éléments et l'insubordination de ses propres troupes empêchèrent le prince de

[1] Fessler. *Loco citato*. P. 591.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Transylvanie d'exécuter son projet. Il survint une gelée accompagnée d'une tourmente de neige. Les Hongrois de l'armée de Bethlen et les soldats de Mansfeld réclamèrent impétueusement qu'on les mit dans leurs quartiers d'hiver. Les Turcs de Murtefa plus déchaînés encore, grondaient d'une manière sauvage. « *Le jour de Saint-Démétrius est passé* » criaient-ils d'une voix de fauve. (C'était la date où finissait d'ordinaire le service de campagne chez les Osmanlis). Ils se précipitèrent sur la tente de Murtefa et sabrèrent ses gardes du corps, le pacha lui-même n'échappa à leur fureur que par une fuite rapide et en se réfugiant près du prince de Transylvanie. Quant à celui-ci, il accourut à la tête de ses gens, fit envelopper les révoltés et leur annonça qu'à l'avenir ce serait lui-même qui déterminerait quand serait le jour de Saint-Démétrius, c'est-à-dire le jour de Bethlen-Gabor. On décapita les instigateurs les plus coupables et la tranquillité fut ainsi rétablie.

Ce fut dans son camp de Bars que Bethlen reçut la réponse de l'Empereur à ses propositions de paix. Ferdinand II s'y déclarait prêt à négocier sur la base de ses avances, vu que Bethlen ne demandait rien de plus que le renouvellement des conventions antérieures. Les deux partis n'étaient en dissidence que sur quelques points qui n'avaient rien d'essentiels, et l'on pouvait prévoir une prochaine conclusion. Aussi Bethlen répartit-il ses troupes dans leurs quartiers d'hiver, en réservant les meilleures pour lui et ses Transylvaniens. Le duc de Weimar et son infanterie furent envoyés à Saint-Martin, comitat de Thurokz, sa cavalerie dans les villages les plus voisins; les soldats de Mansfeld durent passer l'hiver dans le comitat de Znio. Bethlen interdit, sous peine de mort, tout excès et rendit personnellement

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

responsables le Duc et le Comte pour toute atteinte à la discipline [1]. Wallenstein, de son côté, conduisit, au mois de novembre, les restes fort éclaircis de son armée à Presbourg et dans les environs et les mit en quartiers d'hiver. Mécontent de la fâcheuse issue de sa campagne, plus irrité encore de la joie maligne qu'en avaient les Madgyars et qu'ils ne dissimulaient point, Friedland commit à Presbourg un premier et atroce forfait. Georges Zriny, ban de Croatie, de la famille du glorieux défenseur de Seigeth, était un jeune homme dont la langue était légère et qui mesurait la valeur d'un général au courage plus propre à un hussard. Dans un combat livré près de Palank, Georges — au témoignage de l'historien croate Georges Ratkai [2], témoignage que confirment des documents tirés des archives de Munich — avait poursuivi un capitaine turc, l'avait atteint, jeté à bas de son cheval, et lui avait coupé la tête. Il se présenta ensuite devant Friedland et mit à ses pieds cette tête en lui disant : « *C'est ainsi qu'on doit poursuivre les ennemis de l'Empereur*; *c'est ainsi que la victoire doit être acquise.* » Wallenstein répliqua dédaigneusement : « *J'ai assez vu déjà de ces têtes de Turcs coupées.* — *Oui, vous en avez assez vu,* répondit Zriny, *mais vous n'en avez pas coupé une seule vous-même.* » Friedland ne pardonna pas au Hongrois cet outrage. Après plusieurs tentatives de vengeance qui avortèrent, il invita pendant l'hiver Zriny à dîner et lui offrit comme entrée une racine de raifort empoisonnée que le Hongrois mangea avec avidité. Quelques jours après, il succombait dans la 31e année de son âge.

---

[1] Pièces justificatives dans Fessler. *Loco citato.* P. 597.

[2] « *Memoria Regum et banorum Croatiæ.* » Vienne, 1632. Fol. P. 199.

Digitized by Google Origina from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Après la Noël de 1626, la paix fut signée à Presbourg entre l'empereur Ferdinand et Bethlen-Gabor, à des conditions à peu près analogues à celles du traité de Nikolsbourg de l'année 1622. Le duc de Weimar, Jean-Ernest, n'en vit pas la conclusion; il mourut à Saint-Martin le 4/14 décembre [1]. Il avait été précédé par son vieux compagnon d'armes qui avait, lui aussi, payé tribut à la nature [2]. Mansfeld, mécontent des négociations commencées avec Wallenstein avait emprunté mille ducats à Bethlen, puis vendu ses pièces de canon au pacha de Bude. De là, il avait dirigé sa marche sur la Dalmatie où il comptait s'embarquer sur un vaisseau qui le porterait à Venise ou en Angleterre, pays où il se proposait de susciter contre l'Empereur de nouvelles hostilités. Une escorte de cavaliers transylvaniens, que lui avait donnée leur prince, l'accompagna à travers la Sirmie et la Bosnie; quant à ses propres troupes, il les laissa en arrière et ne prit avec lui que ses officiers en qui il avait le plus de confiance. Durant sa route il fut atteint d'une phthisie pulmonaire et succomba à l'âge de 46 ans dans le village d'Urakowickz, en Bosnie. Lorsqu'il sentit que sa fin approchait, il se fit mettre sa meilleure armure et attendit la mort debout appuyé sur deux de ses amis de prédilection. Ses troupes et celles du duc de Weimar se dispersèrent. Une partie alla en Silésie, où il y avait encore quelques garnisons danoises qu'y avait laissées Jean-Ernest, une partie entra au service de Bethlen-Gabor, quelques-uns même allèrent servir sous le pacha de Bude [3].

---

[1] Fessler. *Loco citato*. P. 399, et Röse « *Bernard* ». I. P. 124.

[2] Le testament de Mansfeld, qu'il fit dresser sur son lit de mort, porte la date du 19/29 novembre 1626.

[3] Fessler. *Loco citato*. P. 599. Senkenberg. IV. P. 470 et suiv.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

L'Empereur se trouvait de cette manière délivré de deux dangereux ennemis. Trois ans plus tard la mort lui en enleva un troisième plus redoutable encore. Depuis la paix de Presbourg, Bethlen-Gabor ne porta plus les armes contre l'empereur Ferdinand II, mais il ne put dompter assez sa nature pour cesser d'ourdir des trames secrètes. Dans l'année 1627, il travailla particulièrement à faire avorter la conclusion de la paix de Szony, paix de vingt-cinq ans entre la Porte et l'Empereur. En outre il était toujours en alliance secrète avec son beau-frère Gustave-Adolphe, alliance dirigée contre l'Autriche. Au commencement de l'année 1629, il fut pris d'étouffements qui passèrent à l'état d'hydropisie, et il mourut le 15/25 novembre 1629, sans laisser de postérité. Bethlen, né en 1580, était issu d'une famille transylvanienne noble, mais peu aisée; à l'époque de sa fortune, il rappelait, pour s'en glorifier, que même à l'âge de 30 ans il était encore si pauvre qu'un négociant de Kaschau n'avait pas voulu une fois lui prêter cent thalers. Bethlen fut l'artisan de sa propre grandeur. Doué d'une rare finesse, prêt à violer, si son intérêt le demandait, les serments les plus solennels, les traités les plus solides, insinuant et séduisant si cela devait le conduire à son but, il savait en outre manier l'épée aussi bien que les ressorts obliques des voies politiques. Pendant sa vie toujours agitée et pleine d'orages, il combattit dans quarante-deux combats, tantôt comme soldat, tantôt comme prince et général. Il faisait étalage d'un grand zèle pour la croyance réformée dans laquelle il était né, et c'était sur cette profession de foi qu'il édifiait sa grandeur. Rien pour lui n'était plus familier et plus aisé que de faire une conférence sur les dogmes calvinistes; mais au fond du

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

cœur il ne regardait la querelle des trois confessions chrétiennes, qui à cette heure déchiraient le monde, que comme un étrier à l'usage des gens intelligents pour monter à la domination. Aussitôt que son intérêt était en jeu tout lui était parfaitement égal : Koran, livre de messe ou bible, croyance luthérienne, calviniste, papiste ou turque. Un envoyé de la Saxe écrit sous la date du 17/27 octobre 1619, à son maître l'Electeur à Dresde, le rapport suivant [1] : « *Bethlen-Gabor* (il venait d'être élu roi de Hongrie) *a fait dire il y a huit jours aujourd'hui, la grand'messe au clergé catholique dans l'église paroissiale de Presbourg ; quand la messe a été finie, il a dit à son prédicateur calviniste de prêcher en hongrois ; ce dernier ayant terminé son office, c'est un prédicateur luthérien allemand qui l'a remplacé en chaire.* » Bethlen passa les années de sa jeunesse à la cour du prince de Transylvanie, Gabriel Bathori dont, pendant assez longtemps, il fut le favori. Mais lorsque l'étoile du frivole Bathori pencha vers son déclin, Bethlen l'abandonna et partit pour Constantinople. Il sut si bien s'y insinuer auprès du Sultan qu'au mois de mai 1613, il fut nommé prince de Transylvanie à la place de Bathori [2]. Car à cette époque ce pays était un fief de la Sublime Porte. Il conquit avec l'aide des Turcs sa nouvelle principauté. Bientôt après Bathori fut assassiné par quelques gentilshommes, sans aucune participation de Bethlen, assure-t-on. Les Etats de Transylvanie confirmèrent ensuite par leur élection la nomination faite par le Grand-Seigneur.

---

[1] C. A. Muller. « *Recherches.* » III. P. 286.

[2] Relativement à l'élévation de Bethlen par les Turcs, les vrais développements ne se trouvent pas dans les documents hongrois, mais dans Hammer. « *Histoire de l'empire ottoman.* » IV. P. 464. »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

A partir de ce moment le coin de terre où Bethlen était souverain se présente, grâce à la capacité du prince, comme un des centres de la politique européenne. Toutes les puissances qui méditaient quelque chose d'hostile contre l'Empereur d'Allemagne, Venise, la France, l'Angleterre, les Pays-Bas, la Suède, les princes allemands de l'Empire, le Danemark briguèrent ses faveurs; il reçut de l'argent de presque toutes et les trompa l'une après l'autre. Plus d'une fois il fut sur le point de s'emparer du royaume de Hongrie et de porter à la puissance des Habsbourg le coup mortel; mais ce dernier coup Bethlen ne le porta jamais, parce que, à notre sens, il était encore plus guidé par sa prudence politique que par son avidité. Prince d'un petit pays enserré entre deux grands empires, celui de l'Empereur et celui du Sultan, il s'arrêta à un système de bascule qui lui parut le meilleur à observer, et inclina tantôt du côté des Turcs, tantôt du côté des Autrichiens. L'Empereur, à ses yeux, ne devait point être trop affaibli, afin qu'en cas de nécessité on pût s'en servir comme d'un allié contre les Turcs; il ne devait pas non plus être trop puissant, afin qu'il n'étendît pas lui-même sa main sur la Transylvanie. Si Bethlen eut sérieusement cherché à assurer sur sa tête la couronne de Hongrie que les Grands de ce pays lui avaient décernée en 1619, il pouvait être sûr de s'attirer non seulement la jalousie mais l'hostilité des Turcs, sans trouver dans l'Allemagne un appui, puisque après la perte de la Hongrie la maison de Habsbourg, qui indépendamment de cela était déjà assaillie de tous les côtés, eut été anéantie. Au fond les desseins de Bethlen s'accordaient mieux avec l'avantage de l'Empereur qu'on pourrait en juger à première apparence.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Son idée était de réunir, aux dépens des Turcs, la Moldavie et la Valachie à la Transylvanie et de s'en assurer la possession héréditaire. Or, ce plan, Bethlen-Gabor ne pouvait l'exécuter qu'avec l'aide de l'Empereur. Nous croyons donc que, contrairement à son habitude, il révéla un jour sa vraie pensée intime, lorsque, en 1624, il fit faire à Vienne par son chancelier Kamuthi la proposition suivante [1] : « *Que l'Empereur fasse la paix avec les princes protestants de l'Allemagne et qu'alors il tourne toute les forces de l'Espagne, de l'Allemagne et de l'Autriche avec lesquelles coopéreront celles de la Transylvanie contre les Turcs. Alors Bethlen prendra le commandement supérieur de cette armée chrétienne et il appuiera puissamment l'Empereur. Et tous les deux s'en trouveront bien, car Ferdinand II recouvrera par là la Hongrie* (pays dont les Turcs occupaient alors plus de la moitié), *et avec elle une digue sûre contre le Sultan.* » Comme caution d'une sincère entente, il demandait, ainsi que nous l'avons dit plus haut, la main d'une archiduchesse à laquelle il garantissait le libre exercice de la religion catholique. Il laissa même percer la possibilité de sa conversion personnelle. Bethlen alla plus loin encore, et lui, le zélé calviniste, il reçut à cette époque des Jésuites dans son pays [2]. A Vienne, sa proposition fut repoussée, soit parce que l'on se méfiait de la duplicité du prince qui avait deux langages, soit parce que toutes les pensées de l'Empereur étaient dirigées sur l'Alle-

[1] Pièces justificatives dans Engel. « *Histoire de l'empire de Hongrie.* » IV. P. 437 et suivantes. Comparer aussi Kevenhiller. X. P. 167 et suivantes, et P. 597.

[2] Pièces justificatives dans Engel. « *Histoire du royaume de Hongrie.* » IV. P. 438.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

magne. Même dans la dernière année de sa vie, Bethlen travaillait encore à Constantinople pour son rêve de prédilection et s'efforçait par l'entremise de son envoyé Toldolaghi, d'obtenir du Sultan l'investiture de la Moldavie et de la Valachie sous le titre de royaume de Dacie [1]. La mort du prince mit pour toujours un terme à ce calcul. Dans son testament on peut remarquer une clause curieuse comme l'expression des sentiments du prince de Transylvanie, celle où il légua à l'empereur d'Allemagne, qu'il avait si souvent et si opiniâtrement combattu, et à son fils le roi de Hongrie Ferdinand III, deux chevaux de grand prix et une somme de quarante mille ducats [2].

Je dois maintenant rapporter les mouvements qui, dans l'intervalle, avaient eu lieu à l'aile gauche soit du côté ouest du grand théâtre de la guerre. Encore une fois — mais pour la dernière fois — la Hesse forma le nœud vital de la lutte. Quand Friedland eut quitté le territoire de Hesse-Cassel, le landgrave Maurice, malgré la présence d'une division de troupes que commandait Mérode, avait commencé à armer ses gens de la campagne [3], et excité par les moyens les plus divers l'esprit de la multitude contre l'Empereur et le parti impérial. Durant l'hiver, il donna à son conseil intime une forme nouvelle, en remplissant ce collége presque exclusivement de membres de l'Ordre des Bourgeois. Le plus capable et le plus hardi parmi les conseillers nouvellement nommés était un juriconsulte Wollfgang Gunther. Il fit paraître un mémoire [4] où il essayait de démontrer

---

[1] Hammer. « *Histoire de l'empire ottoman.* » V. P. 95.
[2] *Theatrum Europe.* II. P. 149.
[3] Rommel. « *Histoire moderne de la Hesse.* » III. P. 611.
[4] Ibid. P. 617.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

que le temps était venu où l'on devait sauver la patrie au prix des derniers efforts, des efforts les plus désespérés. Il proposait comme moyens : « *un appel de volontaires auxquels les fils eux-mêmes du prince souverain devaient, en y prenant part, donner le bon exemple; une contribution volontaire du dixième ou du vingtième de sa fortune que chacun devait offrir sur l'autel de la patrie; le doublement des mercenaires accordés déjà par les Etats au chiffre de mille hommes, en dehors de la landwehr déjà rétablie. On défendrait encore d'accorder à l'ennemi quelque assistance que ce fût, on prohiberait toute exportation des céréales, on concentrerait tous les approvisionnements dans les places fortifiées; enfin, l'on romprait absolument avec les Nobles qui, semblables aux fruits de l'Inde, étaient beaux à l'extérieur, mais ne cachaient à l'intérieur que des cendres mortes, et qui, tant qu'ils voyaient au haut de leurs parchemins de franchises l'Aigle impérial, ne voulaient pas entendre parler d'égalité et de charges à supporter pour la patrie. Le landgrave devait s'unir de la manière la plus étroite avec les villes qui déjà dans le passé avaient sauvé leurs princes; enfin, l'on devait créer comme organe de cette alliance un Comité permanent des Etats, muni des pouvoirs nécessaires.* » Maurice approuva ce projet; il déclara expressément qu'après Dieu, il n'attendait uniquement que de la bravoure du « *Tiers-Etat* » son salut et celui de son pays [1]. Le 23 mars/2 avril 1626, le landgrave convoqua à Cassel toutes les villes pour une Diète. Aussitôt on élut un Comité de huit membres qui prêtèrent serment de garder le secret. Ces huit

[1] Rommel « *Histoire moderne de Hesse.* » III. P. 618.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

approuvèrent toutes les propositions du landgrave pour la défense du pays, pour l'assujettissement, même par la force, de la Noblesse qui avait embrassé le parti impérial, enfin pour une alliance avec les Puissances étrangères. C'était ce dernier point qui était le point essentiel.

Le landgrave envoya l'un de ses fils au stathouder héréditaire des Pays-Bas, Frédéric-Henri d'Orange, successeur de Maurice, décédé l'année précédente; il envoya l'autre à Paris avec des lettres pour Louis XIII, pour Richelieu et pour quelques Grands puissants. Dans la lettre à Louis XIII [1] il était dit : « *que le roi voulût bien ne pas abandonner, dans l'extrême détresse où elle se trouvait, la maison du landgrave qui avait l'honneur d'être une des plus fidèles et des plus anciennes amies de la France.* » Dans la lettre à Richelieu se trouvaient ces mots : « *C'est avec confiance, Monsieur le Cardinal, que je m'adresse à Vous à qui nous devons toutes ces mesures sages et magnanimes par lesquelles la France est devenue chère à ses amis, terrible à ses ennemis, et par lesquelles Vous avez relevé la gloire tombée de Votre nation, les espérances déchues de la nôtre* [2]. » Le colonel hessois, Jacques Hille, fut le troisième envoyé du landgrave; il partit pour l'Angleterre afin d'y mendier de l'argent et une troupe de mercenaires. Tous les trois, les deux princes et Hille réussirent mal dans leurs affaires, on les satura de belles paroles et de pures promesses, mais ce fut tout [3]. Déjà préalablement le landgrave avait noué des

---

[1] Rommel. III. P. 621. Note 578.
[2] Ibid. P. 622 et suivantes.
[3] Ibid. P. 624.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

négociations avec le roi de Danemark. Le 1er/11 avril 1626, il soumit au Comité des Etats la réponse de Christian [1]. Elle était ainsi conçue : « *Si Maurice de Hesse-Cassel se décide franchement et avec la coopération de ses Etats à mettre une armée sur pied, à assister les Danois de ses conseils et de ses actes, à leur ouvrir, en cas de nécessité, ses forteresses, le Danemark s'engage à prendre sous sa protection la personne du landgrave, son pays et ses gens, à avancer l'argent nécessaire pour la levée de six mille hommes, à donner la solde à ces troupes et à envoyer en Hesse le duc Christian d'Halberstadt par la voie la plus courte.* » Le roi Christian promit de plus qu'il suivrait lui-même Halberstadt avec le gros de son armée, et qu'il reconquerrait pour le landgrave tout ce qui lui aurait été enlevé. Le Comité des Etats accorda l'autorisation demandée en termes assez circonspects, et par suite un conseiller du langrave fut envoyé au camp danois pour conclure définitivement avec le roi et demander le secours promis [2]. Le Danois ne tint sa promesse qu'à demi ; les sommes nécessaires pour la levée de six mille hommes ne vinrent point [3]; par contre le duc d'Halberstadt parut sur la frontière de la Hesse. C'est de ce dernier que nous devons maintenant nous occuper.

A la fin de février, Christian le jeune réunit près de Wolfenbuttel ses troupes fortes de six mille hommes. Son premier coup de main fut dirigé contre la ville impériale de Goslar. Par une nuit de mars il s'avança à la faveur des ténèbres jusque devant la ville, et attacha à

---

[1] Rommel. « *Histoire moderne de la Hesse.* » III. P. 624.

[2] Ibid. III. P. 625.

[3] Ibid. P. 626 en bas.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

une des portes un pétard qui ne manqua point son effet. La porte fut fracassée, mais au bruit de la détonation les gardes du Conseil de la ville accoururent et chassèrent les gens d'Halberstadt. Christian dût se retirer [1]. Il ressort d'une lettre de Tilly à Wallenstein [2], ainsi que d'autres rapports [3], que le Conseil de Goslar prenait parti pour l'Empereur pendant que le peuple penchait pour Halberstadt. Tilly à la date du 21/31 mars — c'est-à-dire après l'échec d'Halberstadt — écrit à la ville de Clausthal : « *Le Bourgmestre et le Conseil de la ville de Goslar ont volontiers offert de recevoir une garnison impériale, mais la petite bourgeoisie et les corps de métiers sont tellement au rebours du bon sens, tellement enclins à la révolte et à la menace, qu'on ne saurait l'exprimer. Leur opiniâtreté et mauvais vouloir ont été poussés à un point tel qu'ils ont arrêté le bourgmestre en criant qu'il fallait le fusiller ; ils ont même, dans l'excès de leur arrogance, prétendu qu'ils étaient prêts à ne recevoir personne si ce n'est le duc Christian de Brunswick le jeune.* » Sans doute Halberstadt avant l'attaque s'était concerté avec une partie des bourgeois ; cette trame fut déjouée par la vigilance du Conseil. Au reste le bas peuple était généralement favorable à Halberstadt, et quand ce dernier parlait de ses luttes pour l'Evangile, il le croyait ou tout au moins faisait semblant de croire à cette haute prétention. Dans l'hiver de 1625 à 1626, il se forma une nombreuse bande de brigands composée et de paysans du Brunswick réduits au désespoir, et de vagabonds. Elle

---

[1] *Theatrum Europ.* I. P. 925. Von der Decken. P. 198 en bas.

[2] Forster. « *Wallenstein.* » 422.

[3] Von der Decken. *Loco citato.* P. 201. Note 3.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

établit son quartier dans la vieille Harzbourg, qu'a rendue célèbre l'histoire de l'empereur Henri IV; choisit dans son sein un chef et plusieurs lieutenants et prétendit agir d'après les instructions d'Halberstadt. Elle pilla notamment les propriétés du duc de Celle et il y eut de fréquents combats entre elle et les gendarmes de Lunebourg [1]. De ce fait ainsi que de la fabrication des massues commandées par Halberstadt—nous en avons parlé plus haut — je crois qu'il faut tirer cette conclusion que devant les yeux du jeune prince flottait quelque chose comme l'idée d'un armement général du peuple et d'une guerre de paysans. Il voulait jeter à la tête de l'Empereur et de la *Ligue* l'arrière-ban de toute la population de la Basse-Saxe.

Son coup de main sur Goslar ayant échoué, il entra au commencement d'avril dans la principauté voisine de Grubenhagen où le duc Georges de Lunebourg avait établi ses places d'enrôlement, et où il mit tout à feu, à sac et au pillage. Il traversa ensuite le Weser et s'avança jusqu'à Paderborn, mais revint bientôt après sur le territoire guelfe et occupa les villes de Munden et de Gœttingue appartenant à son frère [2]. Le 12/22 avril il se trouvait près de Nordheim d'où il envoya des colonnes volantes pour enlever les petits dépôts d'enrôlement du duc Georges. Mais dans ces allées et venues le long de la frontière de la Hesse, ce n'était que d'une manière secondaire que ses projets menaçaient les Lunebourg. Avant tout Christian tenait à donner au landgrave de Hesse-Cassel l'occasion de s'unir à lui. Pendant le courant d'avril, il adressa plusieurs lettres au landgrave [3],

---

[1] Von der Decken. P. 201 en bas et suivantes.

[2] Von der Decken. *Loco citato*. P. 199 en haut et 105 au milieu.

[3] Rommel « *Histoire moderne de la Hesse.* » III. P. 627. Note 582.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

de Grebestein, de Plessen, de Munden et de Gœttingue. Halberstadt demandait que Maurice le laissât entrer dans le pays sur la Werra, qu'il lui ouvrit ses forteresses hessoises, qu'il donnât l'ordre aux juifs du pays de fournir, moyennant des lettres de garantie, au comte de Solms, en tant qu'officier général de Christian pour les enrôlements, de l'argent et des armes, afin qu'il enlevât le duc de Holstein, Adolphe, qui occupait comme général au service de la *Ligue* quelques localités de la Hesse. Christian le jeune connaissait son homme ; par cette dernière demande il voulait, ce me semble, mettre devant le landgrave une barrière de fer, ou, en d'autres termes lui intercepter toute perspective d'une réconciliation avec l'Empereur. Maurice devait enfin une fois être poussé en avant sans possibilité de retour. Mais il répondit par un refus. Parce qu'il avait fourni au camp d'Halberstadt lorsque celui-ci se rapprochait, un peu de blé, d'avoine, de sel, de poudre et permis au comte de Solms de faire des enrôlements sur le territoire de la Hesse, il croyait avoir tout fait. Toute autre demande fut rejetée sans exception. Il écrivit [1] : « *L'occupation du pays de la Werra, pays tellement épuisé qu'il ne pourrait plus supporter un autre campement, je l'ai déjà confiée à mon bailli Henri de Stockhausen. L'enlèvement secret du duc de Holstein, ce fou séduit par les Jésuites, ne serait ni conforme au droit des gens, ni prudent.* » Avec ses conseillers, Maurice éleva des plaintes [2] : « *Christian d'Halberstadt,* dit-il, *a trop peu d'infanterie, et pour cela il est obligé de se cacher devant l'ennemi; en outre il songe plutôt à sauver*

---

[1] Rommel « *Histoire moderne de la Hesse.* » P. 627. Note.
[2] Ibid.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

les villes du Brunswick que celles de la Hesse. » On le voit, c'était toujours la vieille chanson. Ce landgrave demandait à ses alliés l'assistance la plus désintéressée, la plus dévouée, mais il ne voulait pas lever un doigt pour la cause commune. Les autres devaient mettre leur cou dans le lacet, mais lui-même il comptait rester en dehors du feu. Dans une lettre[1], que Christian adressa de Gœttingue à Maurice, à la date du 29 avril/9 mai 1626, Halberstadt reprocha hardiment au landgrave la bassesse de ses sentiments, lui représenta l'imminence de la vengeance du Tout-Puissant qui juge les vivants et les morts, et en même temps le menaça de la vindicte du roi de Danemark.

N'ayant pu obtenir du côté de la Hesse-Cassel aucune promesse, Halberstadt résolut de faire une dernière tentative pour forcer la main à Maurice et l'entraîner. A la fin d'avril, il franchit, à la tête de trente cornettes de cavalerie, la Diemel qui formait en ce temps-là la frontière de la Hesse. Il passa devant Cassel, traversa la Frilda et pressa sa marche sur Hersfeld, ville dans le voisinage de laquelle se trouvait le comte de Mérode avec sa division. Il était décidé à l'attaquer. Mais Tilly qui en fut informé à temps le prit aussitôt en flanc; traversant la Werra près d'Allendorf et d'Eschwegge, il fit avancer ses troupes jusqu'à Rotenbourg. Christian, craignant d'être coupé de la Basse-Saxe, dut battre en retraite de la manière la plus précipitée. Il repassa encore devant Cassel; on lui y avait préparé un déjeûner en rase campagne que lui offrait le landgrave; pour témoigner de son mépris à son endroit, il n'en fit aucun cas [2]. Déjà, du reste, une fièvre lente minait les sources

---

[1] Rommel. « *Histoire moderne de la Hesse.* » P. 627. Note.
[2] Rommel. III. P. 628.

Digitized by Google
Origina from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

de la vie chez ce jeune homme belliqueux, mais ruiné par les débauches. Il put encore approvisionner de munitions les villes de Munden, de Gœttingue et de Nordheim et les exhorter à faire une courageuse résistance ; puis il se fit conduire à Wolfenbuttel et ce fut là qu'il tomba sur le lit où il devait mourir.

Christian de Brunswick, quelque temps évêque d'Halberstadt et l'un des ennemis les plus acharnés qu'ait eus l'Empereur dans la première moitié de la guerre de Trente-Ans, mourut à Wolfenbuttel le 6/16 juin 1626 [1]. Il n'était âgé que de 27 ans. Quelques écrivains ont attribué sa mort à la maladie du ver solitaire ; bientôt aussi se répandit le bruit qu'il avait été empoisonné [2]. Pour lui, il croyait qu'on lui avait jeté un sort. Quant à nous, nous présumons qu'une seule et même cause détermina la mort prématurée de Mansfeld et d'Halberstadt. Tous les deux abusaient sans frein des plaisirs vénériens. Un transylvanien, Kémery, le favori de Bethlen-Gabor, qui fut présent lorsque, dans l'automne 1626, Mansfeld vint se réunir au prince de Transylvanie, a laissé un portrait du comte, alors âgé de 46 ans [3]. Il le représente comme un vilain drôle, petit, ramassé sur lui-même et ayant un bec de lièvre ; il vante au contraire la beauté extraordinaire de cet essaim de jeunes filles que Mansfeld traînait après lui. Le trait que j'ai rapporté plus haut montre clairement que Christian de Brunswick avait la même passion. Halberstadt était un

---

[1] Pour le jour de sa mort, comparer Rommel. P. 629. Note 586.

[2] Senkenberg. IV. P. 437.

[3] Engel. « *Histoire de Hongrie.* » IV. P. 450. Ce passage est tiré de Katona, XXXI.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

jeune homme grossier et sauvage, et il avait fait beaucoup de mal à sa patrie. Il faut reconnaître cependant qu'il ne lui manquait rien en tant que courage physique. En mourant, Christian exprima sa conviction [1] que le roi de Danemark devait s'attendre à une défaite des plus graves, pressentiment qui se vérifia deux mois plus tard.

Christian ayant quitté la Hesse, ce fut Tilly qui y parut au premier plan. Jusqu'alors, le général en chef de la ligue catholique s'était borné à observer les mouvements du roi de Danemark; vers la fin du mois de mars seulement il avait refoulé un détachement avancé de cette armée qui, le 11/21, de ce mois, avait occupé Clausthal [2]. La cavalerie de Tilly souffrait du manque de fourrage; c'était avec douleur qu'il lui fallait attendre l'herbe nouvelle qui allait pousser au printemps. Du reste, son armée avait été bien éprouvée non-seulement par la campagne de l'année précédente, mais par les privations de l'hiver. C'est une raison de plus d'admirer ce que le vieux général sut exécuter avec cette armée.

Avant tout, il fallait réduire à l'impuissance de se remuer le landgrave Maurice, et lui couper toute possibilité de réunir ses troupes mercenaires à l'armée des Danois. Mais préalablement à l'attaque directe contre Maurice, il fallait bien que Tilly songeât à rendre inoffensive la garnison danoise qui s'était le plus avancée dans le Sud, celle de Munden. Munden était situé au confluent de la Werra et de la Frilda, sur les frontières du Cercle de la Basse-Saxe et regardait la Hesse.

---

[1] Rapport du colonel Dufour du 22 juillet 1626 dans Von der Decken. I. P. 370.

[2] Von der Decken. I. P. 199 en bas et suivantes.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Comme dans toutes les villes de la Basse-Saxe, comme à Hameln, Gœttingue, Hanovre, le Conseil de la ville était du parti de l'Empereur et de l'Allemagne, et ne s'était résigné que très à contre-cœur et après opposition, à recevoir une garnison danoise. Pour la faire entrer dans la ville il avait fallu l'action d'Halberstadt, et ce fut un de ses derniers faits de guerre. Là aussi, le bas peuple était pour lui. Comme dans maint autre endroit, il croyait au cri de guerre de religion, sous lequel les gens éclairés commençaient à découvrir ce qu'il y avait. La garnison de Munden ne se composait que de huit cents hommes, mais elle trouvait quelque appui dans cette sympathie du peuple. Les gens aisés avaient pris la fuite. Le 26 mai/5 juin, Tilly cerna la ville et la somma de se rendre. Le conseil y inclinait, mais toute résolution de sa part fut aussitôt déjouée par la conduite énergique du commandant danois Lawis, transfuge de l'armée impériale, et qui, comme tel, n'avait à attendre que la corde. Tilly accorda le temps de la réflexion, mais le conseil était trop malade des maux de cette époque, la faiblesse de la volonté et le manque d'énergie. Tilly, après avoir offert jusqu'à trois fois un accord, fit, pendant toute la journée du mardi de la Pentecôte, battre la ville du matin au soir, par douze pièces de gros canons établies dans le faubourg Blum. Le conseil, terrifié par le commandant, n'osa faire ni une prière, ni une offre de reddition. Enfin, à huit heures du soir, l'assaut commença. Les troupes impériales pénétrèrent en colonnes serrées par la brèche largement ouverte et prirent la ville malgré une vive résistance. Cette nuit fut une nuit de sang. A sept hommes près la garnison tout entière fut tuée; quant aux citoyens de la ville, il en périt plus de mille. Le

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

commandant, que la mort avait respecté pendant le combat, voulut finir par une mort volontaire, il se fit tuer d'un coup de feu par son domestique. Cette scène terrible finit par l'explosion de la poudrière située près de l'église de Saint-Gilles [1].

Le jour qui suivit la prise de Munden, Tilly adressa au landgrave une lettre menaçante [2], où il demandait qu'il eût à recevoir immédiatement dans la forteresse de Cassel trois ou quatre cornettes de troupes impériales et à remettre quelques autres places fortes. Il y eut à ce sujet un va et vient de négociateurs. Le landgrave crut conjurer la tempête à bon marché par ses anciens moyens; des excuses, des assurances de fidélité et de dévouement à l'Empereur, des plaintes sur la misère de son pays; pour accorder quelque chose, il ne le voulait point. Mais alors Tilly convoqua pour le 7/17 juin, les prélats, la Noblesse et les villes de la Hesse à une réunion qui devait avoir lieu à Gudensberg, menaçant ceux des membres des Etats qui ne s'y rendraient pas d'une punition pour le crime de haute trahison par là commis contre Sa Majesté Impériale [3]. Pendant que quelques villes consultaient d'abord Cassel pour savoir s'il leur était permis d'y venir, la Noblesse s'y présenta d'elle-même à la première invitation, de sorte que le landgrave, pour ne pas laisser tout échapper de ses mains, crut que le plus sage pour lui était d'envoyer aussi ses représentants à l'Assemblée. Quand les Hessois furent réunis, Tilly leur fit faire par ses délégués, le colonel bavarois comte de Gronsfeld et le com-

[1] Willigérode. « *Histoire de Munden.* » P. 251 et suivantes, d'après les chroniques de la ville.

[2] Rommel. *Loco citato.* III. P. 630.

[3] Ibid. III. P. 633.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

missaire général Rupp, la déclaration suivante [1] : *Il faut choisir. Ou vous aurez la guerre et toutes ses suites violentes, ou bien le landgrave recevra dans sa forteresse de Cassel quatre cornettes impériales, il congédiera ses conseillers mal intentionnés — et notamment le jurisconsulte Gunther—et, en troisième lieu, il abdiquera le gouvernement en faveur de son fils aîné Guillaume, car il est notoire que Maurice a violé ses devoirs de vassal, soutenu les ennemis de l'Empereur, appelé le duc Christian de Brunswick et pris toutes ses mesures pour chasser les troupes impériales.* »

Le langage énergique des plénipotentiaires de la *Ligue* fit une telle impression sur les Etats de la Hesse qu'ils écrivirent à Cassel [2] : *Nous demandons, que le landgrave, pour le bien de la patrie, sache triompher de lui-même, qu'il détourne du pays la dévastation dont il est menacé, de la capitale le siège imminent et toutes ses suites funestes. Quant à l'abdication du gouvernement, réclamée par Tilly, nous ne l'exigeons pas si le landgrave connaît un autre expédient, et, en ce cas, nous sommes disposés de grand cœur à lui prêter assistance, sinon il ne nous reste plus qu'à chercher protection autre part.* » Maurice, dans un embarras terrible, espérait qu'il obtiendrait des conditions meilleures s'il réussissait à transporter le siège de négociations ultérieures à Cassel, sa résidence habituelle. C'était là qu'il comptait modifier à son profit les sentiments des députés des villes. Il fit la proposition qu'une Commission de l'Assemblée de Gudenberg se rendit à la capitale. On accéda à son désir ;

[1] Rommel. *Loco citato*. P. 635.
[2] Rommel. P. 640.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

l'Assemblée choisit huit plénipotentiaires des villes et autant de la Noblesse. Ces derniers toutefois ne partirent qu'après que Maurice leur eût accordé des lettres de sauf-conduit. Tilly ne mit aucun obstacle au voyage de la Commission, mais afin que l'affaire marchât plus vite, il se porta avec ses troupes devant la capitale de la Hesse ; occupa les hauteurs de Sondershausen et de Heiligenrode qui dominent Cassel, et poussa ses avant-postes jusqu'aux portes de la ville neuve. De son côté le landgrave fit rafraîchir les fossés extérieurs de la forteresse, construire des demi-lunes, abattre tous les bois et broussailles des premiers plans et augmenta la garnison au point qu'en moyenne chaque maison bourgeoise eut quatre hommes à loger. Il y eut chaque jour des rixes sanglantes entre les pionniers hessois et les avant-postes de Tilly ; et, pendant qu'à l'extérieur les affaires prenaient une apparence si menaçante, à l'intérieur les négociations marchaient toujours du pas le plus lamentable.

Le 21 juin/1er juillet, les plénipotentiaires de Gudensberg étant réunis à l'Hôtel-de-Ville de Cassel, le jeune landgrave Guillaume, au nom de son père, leur exposa les motifs pour lesquels Maurice ne pouvait ni abdiquer le gouvernement, ni recevoir une garnison impériale. Il les exhorta à rester fidèles à leur prince, et à amener le général impérial à se contenter de conditions moins ruineuses et moins blessantes pour l'honneur. A cet effet, il leur proposa l'assurance suivante composée par Maurice lui-même : « *Le landgrave restera dans l'obéissance de l'Empire et de Sa Majesté Impériale ; il ne livrera dans les mains des étrangers aucune des forteresses importantes de son pays ; il ne refusera point le libre transit aux armées impériales et fera tout ce qui est du devoir d'un féal prince et d'un Etat de*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

l'Empire. » Une promesse si vague ne put satisfaire les membres de la Commission ; leur réponse [1] fut ainsi conçue : « *Nous ne pouvons certainement rien prescrire à notre prince au sujet des moyens propres à satisfaire l'Empereur, mais si cette négociation échoue, la perte du pays est certaine. Avant de laisser les choses en arriver là, nous devons revenir à la réserve faite précédemment par nous au sujet de la protection étrangère; car Tilly n'accordera rien sans avoir en mains des garanties palpables.* » Ce fut en effet ce qui eut lieu. Le 26 juin/6 juillet, le général bavarois signifia au landgrave son ultimatum. Il se désistait de sa demande au sujet de l'abdication du landgrave, comme au sujet de l'admission des troupes impériales dans la forteresse de Cassel, mais par contre il demandait que Maurice signât un serment par écrit de la teneur suivante [2] : « *Le landgrave de Hesse-Cassel s'engage pour lui-même et pour ses successeurs, sous peine de perdre tous les fiefs qu'il tient de l'Empereur et de l'Empire, tous les biens qu'il possède déjà ou qu'il pourra acquérir encore, à rester constamment dans l'obéissance la plus respectueuse envers l'Empire et Sa Majesté Impériale. Il s'engage à ne point livrer à aucune puissance étrangère les forteresses de son pays, Cassel, Ziegenhain et Rheinfels, mais au contraire à les garder pour lui-même, pour l'Empire et pour Sa Majesté Impériale. Il licenciera ses fortes garnisons qui ne sont d'aucune utilité, et ne secondera en aucune manière les ennemis de l'Empereur. Il s'engage à éviter toute correspondance avec l'étran-*

[1] Rommel. *Loco citato.* III. P. 639.

[2] Rommel. Ibid. P. 643.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

ger, à accorder toute sorte de secours aux troupes impériales et, en cas de nécessité, à leur ouvrir son pays. » Tilly demandait en outre que Maurice signât un second acte séparé dans lequel ce prince s'engageait à congédier tous ses conseillers mal intentionnés — notamment Wolfgang Gunther — à veiller à ce que la justice fut dûment administrée, à se réconcilier avec la Noblesse et les Etats, enfin à accorder plein dédommagement pour les dégats qui avaient été commis sur les terres de la Noblesse.

C'étaient là de dures conditions pour un landgrave de Hesse-Cassel de la trempe dont était Maurice ! Mais la loi de fer de la nécessité le pressait. Les nobles qui étaient restés à Gudensberg le menaçaient de l'abandonner complètement à la vengeance de ses ennemis[1], s'il ne congédiait le conseiller privé Gunther. A Cassel même il courait des bruits de complot et de conjurations contre la vie du landgrave, et du dehors arrivaient les plus fatales nouvelles. Le 3/13 juillet des fonctionnaires hessois qui négociaient à Munden avec Tilly, écrivirent à Cassel [2] : « *La mort de Christian de Brunswick a porté un coup fatal aux affaires du roi de Danemark ; le frère de Christian, Frédéric-Ulrich, est sur le point de faire amende honorable lui et sa Noblesse ; la ville de Gœttingue menacée par Tilly et sans espoir de débloquement, se rendra sous peu ; déjà le Mecklembourg, la Poméranie, Brême chancellent, les troupes de Christian IV deviennent de plus en plus insupportables, le roi lui-même se met dans le vin presque chaque jour et il désire retourner dans le Danemark.* »

---

[1] Rommel. *Loco citato.* III. P. 641.
[2] Rommel. Ibid. P. 642.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Après quelques nouvelles prières, Tilly consentit à biffer ou à adoucir quelques-uns des points les plus pénibles de l'acte essentiel de garantie et de son annexe, et le 9/19 juillet 1626, Maurice signa les deux documents dans cette forme modifiée [1]. Tilly ne voulait pas pousser à bout le landgrave, il calculait en outre qu'après une bataille gagnée sur les Danois tout le reste viendrait de soi-même, supposition qui fut absolument confirmée par la suite des événements.

Pendant que les négociations avec la Hesse-Cassel étaient encore pendantes, Tilly avait commencé le siège de Gœttingue. Il dura six semaines, car la garnison qu'y avait introduite Christian d'Halberstadt se défendit avec la plus grande opiniâtreté, bien que, à la fin, des épidémies sévissent dans la ville à tel point qu'il y mourait journellement cinquante à soixante personnes [2]. Tilly fit venir du Harz trois cents mineurs pour détourner par des tranchées l'eau des fossés de la ville. La tentative réussit mal et la plupart des mineurs y perdirent la vie. Ce ne furent ni la pelle, ni le marteau, mais les grosses pièces d'artillerie qui firent tomber la ville. Le 30 juillet/9 août, le bombardement continuel avait pratiqué dans le corps de la place une brèche assez large pour qu'on pût donner l'assaut. Mais alors la garnison et la bourgeoisie offrirent de capituler, ce que Tilly leur accorda. Les habitants durent payer une contribution de dix-huit mille thalers; la garnison obtint de sortir librement avec tous les honneurs de la guerre. Sur ces entrefaites, le duc de Brunswick-Wolfenbuttel, Frédéric-Ulrich, jusque-là le plus important des alliés de Chris-

[1] Rommel. P. 646.
[2] Von der Decken. I. P. 211. Khevenhiller. X. P. 1265.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

tian IV, se méfiant de la bonne étoile du Danois et effrayé des progrès des Impériaux, avait prié son cousin, Christian de Lunebourg de s'interposer pour qu'il pût traiter avec Tilly. Tilly eut deux entrevues avec le délégué de Lunebourg, qui était chargé de cette affaire, la première le 14/24 juillet, la seconde trois semaines plus tard. A cette dernière il ne s'exprima plus aussi favorablement que d'abord pour Frédéric-Ulrich [1]. A Vienne en effet on se lassait de voir qu'aux paroles de soumission ne succédaient pas des actes analogues, et on le prenait d'autant plus mal que désormais on n'avait plus de doute sur la pression exercée par les Etats du pays de Wolfenbuttel et de Calenberg. Ils poussaient leur Duc à se déclarer pour l'Empereur. La négociation n'aboutit pas.

Après la prise de Gœttingue, Tilly, à la date du 5/15 août se porta devant Nordheim pour prendre aussi cette place. Là, lui arriva la nouvelle que le roi de Danemark s'approchait avec le gros de son armée et qu'il n'était plus éloigné que de quelques milles seulement. Jusques-là, Christian, espérant recevoir encore du secours, n'avait pas cherché à livrer une grande bataille. Pour Tilly, il était résolu à accepter le combat et même à y contraindre le roi. Les choses se présentaient ainsi : j'ai raconté plus haut que lorsque éclata la guerre avec le Danemark, l'Electeur de Bavière avait réclamé de prompts secours non-seulement de l'Empereur, mais même de la couronne d'Espagne. Il se fit, au sujet de ces secours de l'Espagne, dans la seconde moitié de l'année 1625, une longue négociation entre

[1] Von der Decken. I. P. 210.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

les cours de Vienne, de Madrid et de Munich [1]. Au mois de mai 1626, il s'ouvrit à Bruxelles un congrès où l'on entendit le baron de Schonburg, au nom de l'Infante-Gouvernante; le comte de Schwarzemberg, au nom de l'Empereur; le baron de Preysing, au nom de l'Electeur de Bavière. Bientôt il fut manifeste que la cour de Madrid n'avait que les intentions les plus égoïstes qu'elle cherchait à réaliser. L'Espagne, en effet, offrit le concours d'une petite armée de six mille hommes d'infanterie et de mille cavaliers, mais seulement aux conditions essentielles qui suivent : « *Il sera créé une nouvelle Ligue; conséquemment l'ancienne, à la tête de laquelle était l'électeur Maximilien, cessera d'exister. Toutes les troupes, sans exception, de la nouvelle confédération ne combattront qu'au nom de l'Empereur, seul, et ne recevront leurs ordres que de Vienne; l'Empereur mettra au ban de l'Empire les républiques de la Hollande* (ce qui veut dire se précipitera dans la guerre dirigée depuis soixante ans par l'Espagne contre la Hollande). *L'Electeur de Bavière livrera les forteresses du Bas-Palatinat, Manheim et Heidelberg* (celles mêmes que la *Ligue* avait conquises avec son épée [2] et dont elle gardait la possession), *à des officiers de la couronne d'Espagne.* » Il était plus clair que le jour que la cour de Madrid voulait profiter des embarras où la guerre avec le Danemark avait jeté l'électeur Maximilien, pour s'approprier le Bas-Palatinat, que les Espagnols guettaient depuis longtemps, comme le pêcheur sa proie, et

---

[1] On doit au baron C.-M. d'Arétin « *Relations extérieures de la Bavière* » T. I, P. 213 et suivantes, le récit avec preuves à l'appui de ces négociations et des suivantes, toutes très importantes mais restées jusqu'ici à peu près inconnues.

[2] Littéralement : « *Avec leur épée et leur arc.* »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

pour retirer des mains du duc de Bavière, au profit de l'Empereur, la direction de la *Ligue* par laquelle Maximilien était devenu si grand. Les circonstances favorisaient ce calcul, car en face de la *Ligue*, il n'y avait pas en armes que le seul roi de Danemark; la sédition sévissait aussi dans les pays au-dessus de l'Ems, qu'occupait alors l'Electeur. Excités par des émissaires de Mansfeld[1], les paysans de ce ressort étaient dans l'entrain le plus complet pour travailler au profit des Danois.

En outre de ceci, pendant que les négociations se suivaient à Bruxelles pour une coopération contre le roi de Danemark, l'Infante-Gouvernante rendit à ce même monarque un service signalé. L'envoyé danois, Laurent de Wensin, ayant été arrêté à Lingen avec des papiers dont la publication eût été très-préjudiciable au Danois, l'Infante donna immédiatement l'ordre de le relâcher, et lui remit pour son roi une lettre où elle lui offrait de s'interposer pour le Danemark, dans les futures négociations pour la paix[2]. L'on voit que l'Espagne comptait se servir du Danemark contre la Bavière. Mais l'électeur Maximilien resta inébranlable, il réclama les secours sans les conditions qui les eussent rendus dommageables. Quelque grand que fût le danger, il ne voulait cependant, pour acheter l'aide de l'Espagne, ni permettre à cette nation de s'établir sur le cours moyen du Rhin, ni se laisser arracher la direction de la *Ligue*. Ses envoyés à Bruxelles eurent l'ordre formel[3] de ne pas accepter les propositions espagnoles. A la fin de juillet, Tilly fit une dernière tentative pour obtenir de l'Infante, sans con-

---

[1] Arétin. *Loco citato*. P. 242 et suivantes.
[2] Ibid. P. 248.
[3] Ibid. P. 225 et suivantes.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

ditions, huit mille hommes. L'estafette qu'il dépêcha de son camp à Bruxelles y arriva le 19/29 juillet; dans les papiers qu'il apportait, il était dit que si le secours n'était pas accordé, un grand malheur était imminent pour les armes catholiques dans la Basse-Allemagne. Toutes ces instances furent vaines [1]. Par bonheur, il lui arriva du secours d'un autre côté. Précisément à l'époque où le courrier partait pour Bruxelles, Friedland, avant son départ pour la Hongrie, avait consenti à mettre à la disposition du général bavarois sept mille hommes de son armée. Tilly résolut alors de serrer de près l'ennemi. C'est vers le camp des Danois que nous devons donc tourner les yeux.

Dès le début de la campagne, les plans du roi de Danemark avaient été dérangés et déjoués par l'échec subi au pont de Dessau. Si Mansfeld à ce moment eût été victorieux, et s'il eût forcé Friedland à se retirer en Silésie ou en Bohême, le Danois, appuyé à l'ouest par le landgrave de Hesse-Cassel et Christian de Brunswick, à l'est par le général Fuchs, eût attaqué Tilly avec le gros de son armée. Et il est très probable que dans ce cas le général bavarois, aux prises avec un ennemi tellement supérieur en nombre, eût dû succomber. Mais les affaires prirent alors une tournure toute autre. Christian, s'il s'attaquait à Tilly, courrait le risque que Wallenstein se portât aussitôt, de la forte position qu'il occupait près d'Halberstadt, au secours des Bavarois; se retournait-il pour attaquer Friedland, il était menacé d'une marche de flanc de Tilly. De là vint que tous les mouvements du roi de Danemark trahirent la plus grande incertitude. Longtemps avant la bataille de Lutter, Chris-

[1] Arétin. P. 239.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

tian désespérait déja de l'issue heureuse de ses entreprises. Deux députés que le duc de Celle envoya vers la fin d'avril dans le camp danois, firent un rapport [1] ainsi conçu : « *Nous n'avons vu le roi de Danemark qu'à sa table où nous fûmes invités. Le changement en mal que nous remarquâmes dans sa personne nous a effrayés. Il est à peine reconnaissable, a l'air pâle, amaigri, abattu, fort mélancolique ; il a peu parlé et n'a dit que des choses incohérentes.* »

Ce fut contre Osnabruck que Christian dirigea ses premiers coups dans la campagne de 1626. Au mois de mars il envoya devant cette ville un détachement de son armée pour aider à l'élection de son fils comme coadjuteur de cet évêché [2]. L'armée danoise occupa effectivement quelques localités dans ce diocèse, mais bientôt menacée par Tilly, elle dut battre en retraite. Christian assaillit ensuite l'archevêque luthérien de Brême, Jean-Frédéric, — né duc de Holstein — que le Danois soupçonnait d'être en intelligence secrète avec l'Empereur [3]. Il nouait en même temps des négociations avec le duc de Celle, Christian-le-Vieux, dans le but d'attirer à lui la maison de Lunebourg. Mais du côté de Celle l'on ne paya le roi de Danemark que de belles paroles qu'on ne pouvait prendre au sérieux et qui lui occasionnèrent néanmoins une perte de temps considérable [4]. Sur ces entrefaites Tilly qui serrait Christian d'Halberstadt dans sa marche rétrograde avait commencé son expédition dans la Hesse-Cassel. A cette

---

[1] Von der Decken. I. P. 205.

[2] Lettre de Tilly à Wallenstein du 20 mars 1626. Dans Forster. « *Wallenstein.* » P. 421.

[3] Von der Decken. I. P. 208.

[4] Ibid. P. 208.

Digitized by Google Origina from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

nouvelle, Christian résolut de profiter de la disparition des troupes de la *Ligue*, il s'avança dans le territoire d'Hildesheim, assiégea et prit Peine et Steuerwald, petites villes occupées par des troupes de Friedland, puis partit pour Halberstadt afin d'attaquer Wallenstein [1]. Aussitôt Tilly revint de la Hesse et le Danois fut obligé, pour assurer ses derrières, de se désister de son projet contre Wallenstein. Il rentra dans le territoire de Hildesheim.

Les embarras de Christian ne firent que s'accroître de plus en plus par ces équipées sans succès. Le chancelier de l'Electeur-Palatin, Louis Camérarius, écrivait à cette époque de la Haye sa résidence à Gustave-Adolphe alors en Prusse [2] : « *De tout temps j'ai eu grand souci que le roi de Danemark ne conduisît cette guerre d'une manière malheureuse. Dès son début, lorsque j'étais dans son camp, j'ai appris en effet de quelques hommes expérimentés dans l'art de la guerre des choses telles qu'elles me faisaient mal espérer de lui. Le roi n'en fait qu'à sa tête, il ne se laisse pas guider par les bons conseils, ce dont le duc Jean-Ernest de Weimar et le commandant de l'artillerie Fuchs se sont souvent plaint devant d'autres. Depuis la mort de Christian d'Halberstadt, tout est devenu pire encore ; le simple soldat a déjà perdu courage après la chute du roi* — à Hameln — *grâce à l'insuffisance des officiers, et il s'est mis dans la tête cette idée folle et funeste que tout allait marcher de travers, etc.* » Pendant le courant de juillet, Tilly, ainsi que nous le disions, assiégeait Gœttingue.

---

[1] Von der Decken. I. P. 208.
[2] Ibid. P. 211.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Pour dégager la ville, Christian tenta un coup de main contre le château de Calenberg occupé par les troupes de la *Ligue*. Lorsque Tilly apprit cela, il envoya de son camp de Gœttingue le comte Furstemberg avec quatre mille hommes afin de débloquer Calenberg. Pendant la route Furstemberg rallia une colonne volante de troupes de Friedland ; elle se composait de deux régiments de cavalerie et de trois cents fantassins, sous les ordres du colonel Dufour, qui venaient de faire évacuer aux Danois le château de Marienbourg. Les Bavarois et les soldats de Friedland réunis, rencontrèrent près du village de Rossing à une demi-lieue du château de Calenberg, la cavalerie danoise, forte de six mille hommes, et toute rangée en ordre de bataille. Immédiatement (le 11/21 juillet) ils l'attaquèrent et dispersèrent l'ennemi [1]. A la suite de ce combat, le roi de Danemark leva le siège de Calenberg. Gœttingue tomba quelques jours après.

---

[1] Von der Decken. I. P. 212.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

CHAPITRE NEUVIÈME

Bataille de Lutter-sur-le-Barenberg et ses suites. — Maurice de Hesse-Cassel est contraint d'abdiquer. — Le duc Jean-Frédéric VI de Weimar et la magie noire.

A la nouvelle que Wallenstein avait abandonné la position que jusques alors il avait occupée dans le territoire d'Halberstadt, et qu'il se dirigeait vers la Moravie et la Hongrie, en suivant Mansfeld et le duc Jean-Ernest de Weimar, le roi résolut de passer de la défensive à l'attaque. Il partit de Wolfenbuttel, lieu où dans les derniers jours il avait eu son quartier général dans la direction du Sud. Le 4/14 août 1626, l'armée danoise parut devant Seesen. Elle était forte de seize mille hommes d'infanterie, de six mille hommes de cavalerie environ, et trainait avec elle vingt-deux pièces de canon [1]. Après avoir pris le château de Seesen, les Danois s'avancèrent jusques devant Nordheim, où Tilly, ainsi que nous l'avons rapporté plus haut, avait conduit

[1] Von der Decken. I. P. 216.

Digitized by Google Origina from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

ses troupes après la prise de Gœttingue. Il y eut un combat entre l'avant-garde des deux armées. Mais dans la nuit du 6/16 au 17 août, Tilly se retira derrière Gœttingue jusqu'à Angerstein où il demeura jusqu'au 12/22 août. Il voulait d'abord attendre sa jonction avec les troupes auxiliaires de Friedland qui approchaient sous le commandement du colonel Dufour. Dufour, après avoir pris une part très active au combat de cavalerie livré près de Rossing, avait campé du 30 juillet/9 août jusqu'au 7/17 août près de Wernigérode, afin d'y réunir ses troupes encore dispersées. Lorsque la concentration fut terminée, son corps d'armée se composait de trente-deux cornettes de cavalerie et de deux régiments d'infanterie. Le 8/18 août, il partit de Wernigérode dans la direction de Gœttingue, campa le 11/21 près de Glichen et le 12/22 il fit sa jonction avec Tilly près de Geismar. En dépit d'un violent orage, l'armée réunie continua sa marche le jour même, dépassa Duderstadt et, à marche forcée, se porta sur le village de Wellmanshausen.

Cependant le roi de Danemark, triomphant de ce qu'il avait obligé le général bavarois à se retirer de Nordheim, s'était également avancé le 12/22 jusqu'à Duderstadt, laissant sans le gêner Tilly sur son flanc droit. Les papiers saisis sur les officiers danois faits prisonniers à Lutter ont fait connaître que Christian avait l'intention d'envahir aussitôt la Thuringe, d'attirer à lui le duc de Weimar, Guillaume, et de transporter alors la guerre dans les pays de la *Ligue*. Mais il ne devait aller que jusqu'à Duderstadt et pas plus loin. Lorsque le 13/23 au matin, les Danois s'ébranlèrent, ils trouvèrent les villages situés au sud et à l'ouest, occupés par l'armée allemande. Peut-être le roi eut-il réussi, s'il eût tenté promptement une attaque, parce que les troupes de Tilly étaient épui-

Digitized by Google Origina from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

sées par les marches forcées des jours précédents, mais en présence de l'ennemi, le cœur manqua à Christian. Il rangea son armée en ordre de bataille et elle y demeura immobile jusqu'au soir. Pendant la nuit il fit volte-face et se dirigea vers Wolfenbuttel. Lorsque Tilly le 14/24 voulut de très bonne heure examiner la position de l'ennemi, il n'y avait plus de Danois. Aussitôt il ordonna à Dufour de poursuivre l'ennemi avec sa cavalerie, ce que le colonel exécuta avec une grande énergie. Dès les premiers jours de la retraite, les Danois éprouvèrent des pertes sensibles, beaucoup de soldats désertèrent ; la masse de leurs malades ralentissait la marche. Le 16/26 août les Danois, toujours poursuivis par la cavalerie de Dufour, atteignirent la petite ville de Lutter-sur-le-Barenberg. Cette localité est située dans un vallée boisée qui n'a que deux issues praticables pour des troupes en masses, d'un côté sur Langelsheim, de l'autre sur le village de Neuwallmoden. Si les Danois choisissaient la première route qui les écartait trop de leur point de retraite, Wolfenbuttel, ils couraient le risque d'être coupés de cette forteresse ; s'ils prenaient la seconde ils avaient à traverser péniblement de longs et étroits défilés près de Neuwallmoden. Christian IV, comme poussé par un funeste pressentiment, voulait encore repartir le 16/26 à midi. Mais ses bagages étaient encore trop en arrière, hommes et chevaux épuisés par les marches des deux jours précédents, demandaient du repos ; bon gré mal gré, le roi dut s'arrêter. Dans la soirée, le général Fuchs, qui commandait l'arrière-garde danoise, s'établit derrière un ruisseau qui se jette dans la Neile, non loin du village de Nauen. Son aile droite s'étendait jusques vers Nauen, son aile gauche s'appuyait sur un ouvrage avancé, à Rahden. Quant aux pièces d'artillerie, Fuchs les plaça en majeure

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

partie au centre; pour protéger son aile gauche, il fit élever une redoute sur une colline tout environnée de marais. Le gros de l'armée danoise campait le long du chemin de Nauen à Neuwallmoden; son front était protégé par la Neile. Les Danois espéraient encore pouvoir continuer leur marche le lendemain sans être contraints à accepter la bataille [1].

Vers le coucher du soleil, Tilly parut à proximité de l'ennemi et aussitôt il fit occuper par plusieurs régiments d'infanterie et quelques pièces de canon l'issue du bois où commence la vallée de Lutter, en face de l'arrière-garde. Le soir il s'engagea une canonnade à laquelle mit fin l'obscurité de la nuit. Seul le ruisseau séparait les avant-postes de l'une et de l'autre armée; ils étaient si rapprochés, qu'ils auraient pu converser ensemble. La masse de l'armée de Tilly campa près du village de Hahausen, ce fut là aussi que s'arrêta le colonel Dufour avec ses trois régiments de cavalerie qui, dans les derniers jours, avaient poursuivi sans relâche l'ennemi en retraite. La journée du lendemain devait décider lequel serait le maître de la Basse-Allemagne, l'Empereur ou le prince du Jutland.

Aux premiers rayons du soleil, le 17/27 août 1626, le train des bagages danois, escorté par une grande partie de l'armée, s'ébranla de nouveau dans la direction de Wolfenbuttel. Christian avait pris la direction de la retraite et laissé au général Fuchs le soin de repousser l'ennemi. Bientôt le roulement des voitures, le bruit des hommes et des chevaux se confondant avec le premier,

---

[1] Ceci et ce qui suit est d'après Von der Decken qui a donné une relation lucide de l'affaire d'après les rapports des généraux, d'après les traditions conservées sur place et enfin d'après son inspection personnelle de la contrée. I. P. 219 et suivantes.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

vint à s'arrêter dans les défilés près de Neuwallmoden. Cependant Fuchs ne négligeait rien pour accomplir sa tâche difficile. De grand matin il avait rangé ses troupes dans la position occupée par elles la veille, et formé de ses pièces une batterie qui protégeait le pont jeté sur le ruisseau devant son front de bataille ; trois pièces seulement furent laissées dans la redoute près de Rhaden. La cavalerie fut placée derrière les canons. Le roi de Danemark était déjà éloigné de Fuchs de plus d'une lieue lorsque la bataille commença. Ce fut seulement vers dix heures du matin que Tilly engagea l'attaque, parce qu'il attendait, à Hahausen, l'arrivée de quelques régiments qui s'étaient attardés dans leur marche. A l'heure ci-dessus indiquée, les Danois virent un détachement ennemi s'avancer le long de la lisière de la forêt vers le village de Dolgen situé à leur aile gauche et qu'ils n'avaient pas eux-mêmes occupé. Ce détachement était destiné à prendre en flanc les Danois. Immédiatement après des troupes de la Ligue, infanterie et artillerie, s'avancèrent contre le front des ennemis et se rangèrent vis-à-vis d'eux en ordre de bataille. Tilly forma une batterie de onze canons qu'il établit en face de la batterie danoise. La canonnade commença des deux côtés.

Lorsque les premiers boulets commencèrent à tomber, le roi Christian fit volte-face et se porta vers le gros de son armée, qui avait, il est vrai, commencé sa marche dans la direction de Wolfenbuttel, mais qui n'était pas encore loin de son campement de la nuit. Aussi vite qu'il le pût, il rangea ses régiments en ordre de bataille à l'endroit même où il les rencontra. Ils formèrent une seconde ligne ; mais cette seconde ligne n'avait aucune communication avec l'arrière-garde que commandait

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Fuchs, et qui déjà était engagée dans l'action; elle était séparée d'elle par un ruban de route beaucoup trop long pour pouvoir lui porter secours. Cette faute du roi décida l'issue de la bataille de Lutter. Pendant que le roi Christian IV, prenait les dispositions dont nous parlons, Tilly avait donné l'ordre au comte Gronsfeld d'attaquer les Danois avec quatre régiments. Les Allemands passèrent rapidement le ruisseau qui couvrait le front de l'ennemi, s'emparèrent du pont jeté sur lui et l'occupèrent avec deux cents mousquetaires. Alors Fuchs fit avancer sa cavalerie devant la batterie qui dès lors dut cesser son feu; elle culbuta un des régiments impériaux (celui de Schonberg.) Le régiment de Schmid qui voulait appuyer le premier n'eut pas un meilleur sort. En même temps trois régiments d'infanterie danoise sortirent de leur position, traversèrent également le ruisseau, mirent en fuite le régiment des gardes de l'Evêque de Wurtzbourg qui leur était opposé et le poussèrent dans un marais. C'était ce dernier régiment qui avait pour consigne de défendre la grande batterie de Tilly. Lorsqu'il eut été renversé, les Danois se précipitèrent sur la batterie, mais elle avait été couverte par de forts abattis d'arbres et ils ne purent l'enlever.

Pendant que Tilly s'efforçait de rétablir son ordonnance, pendant que les Danois avec de grandes pertes montaient à l'assaut de la batterie, sur les ailes le combat avait pris aussi une tournure défavorable pour les armes allemandes. Le détachement qui avait été envoyé à Dolgen pour tourner l'ennemi s'empara bien de ce village, mais il ne put s'avancer plus loin, le sol marécageux rendant impossible l'attaque de flanc projetée sur la redoute de Rahden. Les trois canons danois qui se trouvaient dans cette redoute furent pointés sur

Digitized by Google Origina from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Dolgen, le village fut dévoré par le feu, les troupes de la *Ligue* durent à leur tour l'abandonner. Le combat semblait prendre une tournure favorable aux Danois ; c'est pour cela que Tilly, dans son rapport, avoua qu'au début la victoire avait été douteuse. Mais un coup de main, heureusement exécuté, fit changer la face des affaires.

Pendant les mouvements que nous venons de raconter, le colonel Dufour s'était avancé avec la cavalerie impériale par un mauvais chemin de charbonniers [1], à travers l'épaisse forêt qui bornait l'aile droite. Il se dirigeait de son camp de Hahausen contre le village de Nauen. Après avoir traversé la Neile, il parut sur les derrières de la ligne de bataille des Danois au moment même où les régiments de Schmid et de Schonberg étaient obligés de reculer devant les Danois. Fuchs changea de front pour tenir tête aux troupes fraiches de l'ennemi qui venaient d'arriver. Dufour, sans perdre un moment, attaqua les Danois que leur succès même récemment emporté avait épuisés, et dont il avait éclairci les rangs, il les culbuta. Le général Fuchs, le prince Philippe, dernier fils du landgrave de Hesse-Cassel, Maurice, que son père avait peu auparavant fait entrer au service du Danemark [2], et un comte de Solms restèrent sur la place. La cavalerie ennemie ayant été dispersée, les cuirassiers victorieux se jetèrent irrésistiblement sur les régiments de l'infanterie danoise qui avaient refoulé avec tant de bravoure l'infanterie allemande, mais qui avaient échoué dans l'assaut livré pour enlever la batterie de Tilly. Les troupes ennemies épuisées ne soutinrent

---

[1] Littéralement : *Un chemin de rondins.*

[2] Rommel. « *Histoire moderne de la Hesse.* » III. P. 619.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

pas leur choc impétueux; elles furent dispersées ou massacrées. Alors Tilly donna l'ordre à toute sa ligne de se porter en avant. Les Danois s'enfuyant en désordre abandonnèrent leur position sur le ruisseau, leur aile droite et leur centre furent tués ou faits prisonniers. Les troupes de l'aile gauche et les soldats qui gardaient la redoute de Rahden se jetèrent dans les bois près de Dolgen et de là beaucoup de Danois se sauvèrent isolément. Le premier acte de la bataille était terminé.

Jusqu'à ce moment, le roi Christian IV n'avait pris aucune part à l'action. A cette heure voyant que les fuyards se jetaient déjà au milieu des régiments de la seconde ligne qu'il avait formée le matin, il voulut essayer de rétablir le combat. Lui-même il conduisit la charge. Mais la valeur dont il fit preuve fut vaine, la seconde ligne comme la première fut culbutée par l'armée victorieuse de Tilly. Trente enseignes d'infanterie se réfugièrent dans le château de Lutter, demeure du bailli de l'endroit. Plusieurs des hommes les plus distingués de la suite du roi tombèrent, la garde à cheval de Christian fut presque anéantie, lui-même n'échappa qu'à grand peine. Un peloton de cavaliers impériaux l'avait déjà presque enveloppé; le roi n'avait plus auprès de lui que deux domestiques, un caporal étendait déjà la main pour le saisir, lorsque l'un des deux domestiques du roi lui renversa son cheval d'un coup de feu. Christian toutefois n'était pas encore échappé au danger; bientôt après son cheval s'abattit et pour ne pas se relever. L'écuyer du roi, l'un des deux qui le suivaient encore, sauta à bas de son cheval et le donna au roi. Ce fut ainsi que Christian échappa, le fidèle écuyer put aussi se sauver et il reçut une récompense. Lorsque dans la soirée Christian épuisé, abattu, hors d'haleine par la précipita-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

tion de sa fuite, arriva devant les portes de Wolfenbuttel, il n'avait plus avec lui que trente faibles cornettes de cavalerie.

Ceux des Danois qui n'étaient point restés sur le champ de bataille ou n'avaient pas été faits prisonniers, durent soutenir un troisième combat dans les défilés de Neuwallmoden qui étaient occupés par la cavalerie impériale. Pire encore fut le sort de ceux qui s'étaient jetés dans le château de Lutter. Tilly fit avancer des canons et bombarder ce bâtiment; après une courte résistance les Danois se rendirent. Toute l'artillerie ennemie, composée de vingt-deux canons, partie aux armes de Danemark, partie aux armes de Brunswick, le train des ouvriers du génie, le matériel du camp, les bagages, deux voitures chargées de munitions, deux autres qui portaient de l'argent, tombèrent entre les mains des troupes de la *Ligue*. Plus de quatre mille Danois étaient couchés sur le champ de bataille, trois mille hommes parmi lesquels cent deux officiers furent faits prisonniers. Tilly en incorpora deux mille dans ses régiments. Soixante drapeaux, sept étendards furent les trophées de la journée. Les pertes de Tilly ne montèrent pas bien haut; ce qui souffrit le plus ce fut la cavalerie de Friedland, à laquelle il faut reporter une grande part de l'honneur de la victoire de Lutter. Christian IV, après avoir pourvu Wolfenbuttel d'une garnison, recula plus loin encore, jusqu'à Lauenbourg et delà jusqu'à Stade, place qu'il avait désignée comme point de ralliement à ses troupes vaincues. Elles s'y concentrèrent en grand nombre, attirées par une proclamation du roi à la date du 18/28 août, dans laquelle il promettait six thalers à tout homme se représentant avec son fusil, quatre thalers à celui qui viendrait même sans son arme.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

De ceux qui avaient été incorporés dans les régiments de Tilly un grand nombre déserta, soit prédilection pour la cause de leur maître qui ne punissait pas énergiquement comme Tilly toute infraction à la discipline, soit désir de mériter cette prime. Le roi eut bientôt réuni de nouveau une armée considérable. Il nomma de Rantzau à la place du général Fuchs resté sur le champ de bataille [1].

Les suites politiques de la victoire de Lutter furent plus grandes que ses suites militaires. Le complot contre l'Empereur organisé par le Danemark et qui, dès le début, avait été caduc, finit par un écroulement complet. Le plus puissant des alliés du roi, le duc de Brunswick-Wolfenbuttel, Ulrich, avait, quatre jours déjà avant la bataille de Lutter, donné l'ordre que le peu de ses troupes qui se trouvait encore dans l'armée royale eût à s'en séparer. Immédiatement après la victoire, il parut un édit de Wolfenbuttel qui défendait à tous les sujets du Duc de servir dorénavant sous le drapeau danois. En même temps, Frédéric-Ulrich demanda au roi Christian IV que les troupes danoises évacuassent toutes les places lui appartenant, et qu'elles les livrassent à des officiers Wolfenbuttelois. Cette demande fut carrément repoussée par le roi. Tilly au contraire se montra plus accommodant. Quelques jours plus tard, grâce à l'entremise du duc de Celle, une convention ou plutôt un acte de soumission était conclu ; Frédéric-Ulrich s'abandonnait sans condition à l'Empereur sauf que lui et ses sujets pussent rester fidèles à la croyance protestante. Cette condition était de celles qui ne pouvaient pas faire question, étant donnés le droit de l'Empire et les assurances formelles

[1] Von der Decken. I. P. 230.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

et répétées de Tilly et de l'Empereur que la guerre que l'on faisait n'était point une guerre de religion. Aussi fut-il facile d'en faire la concession. La plupart des villes de la Basse-Saxe suivirent l'exemple de Frédéric-Ulrich, d'autant plus volontiers que les sentiments des divers Ordres de leurs pays s'étaient impérieusement prononcés dans ce sens. Ni la Noblesse, ni les corps municipaux des villes n'avaient jamais montré aucune affection pour la cause du Danois, et sa méthode de pillage et de brigandage contrastant avec la discipline de Tilly, avait aussi désabusé le peuple. On reconnaissait que le prétexte d'une guerre de religion n'était que mensonge et tromperie, et Frédéric-Ulrich fit proclamer publiquement cela dans son pays. Excepté les deux ducs de Mecklembourg, tous les Etats de la Basse-Saxe se déclarèrent prêts à recevoir des garnisons impériales. Le Mecklembourg lui-même ne restait dans le parti danois que par nécessité bien plus que par fidélité. Christian IV en effet, aussitôt après la bataille de Lutter, avait fait occuper solidement ce duché, parce qu'il le considérait comme le premier rempart de ses propres Etats héréditaires. Il ne lui restait plus d'alliés que des alliés par force.

Pendant les derniers mois de l'année 1626, Tilly prit une série de places fortes qui auparavant avaient été occupées par les Danois, Steinbruck, Lafferde, Neustadt-sur-le-Rubenberg, Hoya, Rotenburg-sur-la-Wumme et d'autres. Il prit ensuite ses quartiers d'hiver avec le gros de son armée dans le pays de Lunebourg. Anholt avec une division fut établi sur le Weser. Le roi de Danemark ne conservait plus dans la Basse-Saxe que les forteresses de Nordheim, Wolfenbuttel, Nien-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

burg, Stade, et dans le Brandebourg, quelques places [1]. Le Mecklembourg au contraire lui appartenait en entier.

Le plus frappé, après le roi de Danemark, par la journée de Lutter, ce fut le landgrave Maurice de Hesse-Cassel. J'ai raconté plus haut qu'en 1623, le Conseil Aulique de l'Empire, en décidant le litige de la succession hessoise, avait condamné la Maison de Cassel non-seulement à rendre sa part du pays de Marbourg, mais encore à restituer tout ce qui avait été perçu de ses biens jusqu'alors à titre de jouissance. Maurice, sous la pression irrésistible de Tilly, avait abandonné Marbourg, mais il était encore en retard pour la restitution. Son cousin de Darmstadt évaluait l'indemnité pour ce dommage à un chiffre qui n'allait pas à moins de dix-sept millions de florins [2]. Les plénipotentiaires de l'Empereur jugèrent qu'en bonne justice on devait abaisser cette somme à un million trois cent cinquante-sept mille cent cinquante-quatre florins; mais c'était beaucoup trop encore pour le landgrave appauvri de Cassel. Darmstadt garda le silence jusqu'au moment où le landgrave de Cassel tomba dans la plus profonde infortune; il se remit à l'œuvre sérieusement lorsque Tilly eut remporté sa victoire de Lutter. Maurice se déclarant hors d'état de payer son amende, Darmstadt demanda comme gage la cession de vingt-cinq cantons, bande de terrain qui, dans son ensemble, était presque quatre fois aussi grand que le lambeau du margraviat de Marbourg, malheureuse occasion de la querelle [3]. Maurice essaya d'abord de détourner ce nouveau danger par des moyens pacifiques : réclamations, colloques juridiques, prières, arguments,

[1] Von der Decken. I. P. 240.
[2] Rommel. « *Histoire moderne de la Hesse.* » II. 225.
[3] Rommel. II. P. 226 et III. P. 652.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

il dut néanmoins capituler parce que Darmstadt disposait non-seulement de ses propres milices, mais encore des troupes espagnoles du Palatinat et des troupes de la *Ligue*. Après avoir épuisé toute son éloquence de jurisconsulte pour provoquer la générosité de Darmstadt, Maurice se tourna en dernier lieu vers le patriotisme des cantons qui devaient passer en possession à son adversaire comme nantissement. Il fit paraître une proclamation, où, comme père du pays, il exprimait l'espoir que pas un seul de ses chers sujets ne se laisserait induire à une défection si honteuse; il y ajoutait en même temps la prière que tous voulussent bien se souvenir de sa détresse présente, et de ses émotions chaque jour croissantes, mais, avant tout, de leur chère religion (calviniste). Tout fut vain [1]. La Noblesse de ces cantons déclara qu'en raison des circonstances, elle ne pouvait plus différer de rendre l'hommage qu'on réclamait au landgrave de Darmstadt en tant que son maître engagiste, et les villes suivirent l'exemple de la Noblesse.

Maurice n'en fut pas quitte même à ce prix. Du côté de l'Empereur, on lui fit connaître d'une manière très claire et très compréhensible par une série de mesures ultérieures, que la Hesse-Cassel ne pouvait espérer vivre en paix jusqu'à ce que lui, landgrave, eût déposé entre les mains de son fils aîné le gouvernement de sa principauté. Maurice avait envoyé vers Tilly dans le pays de Lunebourg un député pour supplier le généralissime d'épargner à la Hesse épuisée, pendant l'hiver qui approchait, la charge des logements de guerre. Tilly promit de ne mettre dans le pays qu'un seul régiment; mais au mois de décembre 1626, au lieu de ce régiment

[1] Rommel. III. P. 652 et suivantes.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

unique ce furent trois régiments qui arrivèrent et qu'il fallut entretenir [1]. Maurice, que cet indice ne suffisait pas à mâter, s'obstina à garder son chapeau de prince. Alors l'Empereur, par un rescrit du 14/24 janvier 1627, autorisa le landgrave de Darmstadt qui, pendant ce temps-là, négociait à Vienne pour obtenir de nouveaux dédommagements pour les frais que lui occasionnerait la saisie faite sur son parent, à prendre pour ce dédommagement des territoires de Hesse-Cassel [2]. Cette mesure n'ayant eu encore point d'efficacité, le prince Guillaume, fils aîné et héritier légitime du souverain régnant à Cassel, reçut de Vienne, — mais par le canal de Darmstadt — une communication lui promettant, s'il consentait à entrer en négociation personnelle avec la maison de Darmstadt, que les désagréments actuels recevraient facilement un accommodement [3]. Cette suggestion ne fut point perdue, le jeune landgrave Guillaume, à l'insu de son père, entra en négociations.

Ce ne fut qu'alors et devant la perspective d'une défection dans sa propre famille que Maurice se prêta à la décision, amère pour lui, mais qu'il aurait dû prendre déjà depuis longtemps. Le 17/27 mars 1627, il remit le gouvernement entre les mains de son fils aîné [4]. Mais en se retirant, il infligea à la principauté qu'il avait gouvernée durant trente-quatre ans un dommage très-considérable. Maurice avait des enfants de deux mariages [5].

---

[1] Rommel. III. P. 660.

[2] Ibid. P. 664.

[3] Rommel. P. 669 et suivantes. Rommel cherche bien à voiler ces choses désagréables, mais il ressort des faits par lui mentionnés que les choses se passèrent comme il est dit dans notre texte.

[4] Rommel. III. P. 674.

[5] Voir l'arbre généalogique dans Rommel. *Loco citato*. II. P. 314.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

D'un premier avec Agnès, fille du comte Jean-Georges de Solms-Laubach, était né le prince héritier Guillaume; du second avec Julienne, fille du comte Jean de Nassau-Dillenbourg, il eut six fils et trois filles [1]. Uniquement préoccupé de satisfaire ses sentiments personnels, le landgrave, en abdiquant le gouvernement, légua au plus grand détriment de ses sujets, un quart entier de l'ensemble des propriétés de sa maison aux enfants du second lit. Doublement affaiblie par la dernière disposition du maître qui la quittait et par la saisie du landgrave de Darmstadt, la pauvre principauté arriva en cet état dans les mains de l'héritier du trône. Or, pendant que Maurice soignait si tendrement ceux qui étaient sa propre chair et son propre sang, il oublia d'arracher à la vengeance de nombreux ennemis un de ses serviteurs dont il avait jusqu'alors presque exclusivement suivi les conseils.

Le jurisconsulte Wolfgang-Gunther, l'auteur de ces plans prétendus pour le salut de *la patrie hessoise* où l'on sentait une note si patriotique, était devenu l'objet de la haine de toutes les classes [2], du jeune landgrave parce qu'il avait coopéré à la dernière affaire, le partage de la succession; des nobles parce qu'il était d'une classe que la noblesse voulait renverser; du bas peuple parce que Gunther écorchait et les bourgeois et les paysans et... parce qu'il était le premier ministre de la police de la principauté de Hesse-Cassel [3]. Il tomba et fut la victime du changement de gouvernement. Trois jours après l'abdication du vieux landgrave, Gunther fut arrêté,

---

[1] Rommel. *Loco citato*. P. 712.
[2] Littéralement : *tous le haïssaient comme un démon.*
[3] Rommel. P. 679, note 643.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

subit un interrogatoire et fut traîné dans différentes prisons. Au mois de décembre 1627, il fut pendant quatre heures soumis à la torture, et quelle torture ! Entre autres choses on lui frotta les cheveux avec de l'eau-de-vie et après on y mit le feu. Un an après, des soldats le conduisirent de Cassel à Ziegenhain où il finit sa vie par la main du bourreau [1]. On peut blâmer de pareilles atrocités et souhaiter cependant qu'une punition eût aussi atteint d'autres membres de cette corporation qui à l'exemple de Gunther, comptant sur la faveur de leur prince, l'ambition au cœur avec des paroles libérales toujours à la bouche, avaient l'habitude d'échauffer contre nos empereurs la haute noblesse de l'Empire. Aucune corporation n'a contribué autant à la décadence de l'Empire d'Allemagne que ces docteurs de droit romain avec leur science de juristes.

Le landgrave de Darmstadt, Louis, en faveur duquel la ligne de Cassel avait été dépouillée de la sorte, ne vécut pas assez pour voir ce dernier enrichissement de sa maison. Il mourut le 27 juillet/6 août 1626, à l'âge de quarante-neuf ans. Au rapport du prédicateur de la cour du landgrave, sa mort fut très édifiante. Louis, très-exact dans les pratiques extérieures de la dévotion, fit debout sa confession luthérienne. La mort l'interrompit lorsqu'il prononçait ses dernières paroles : *La couronne*; mais le prédicateur de la cour reprenant la phrase, complèta ainsi ce qui manquait : « *La couronne de l'Agneau va être accordée à Votre Grâce.* » Bien que Louis V de Darmstadt n'eût point allégé le fardeau des impôts dans son pays; bien qu'il eût vécu, en dépit de ces tailles dans de perpétuels embarras d'argent;

---

[1] Rommel. P. 681.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

il est pourtant indubitable que ses sujets lui étaient très-dévoués et que les Hessois de Cassel, ainsi que le prouva l'événement, se réjouissaient de la pensée d'échanger la domination de Maurice contre celle du prince de Darmstadt. Louis était un vrai prince allemand; il n'était pas exempt des défauts habituels à ces seigneurs, et surtout de leur passion pour la chasse; mais il était fidèle à l'Empire et à l'Empereur, équitable, doux dans les affaires de religion et infatigable dans ses efforts pour rétablir la paix dans l'Empire.

Je dois encore parler ici d'un autre prince allemand dont la tragique destinée se lie à la campagne danoise de 1625 et 1626. Les horribles abus que depuis plusieurs générations on avait superposés à la religion[1] avaient eu pour conséquence que la foi en Dieu, dans la Providence et dans le christianisme s'était éteinte dans beaucoup de cœurs et avait fait place à l'asservissement aux Puissances des Ténèbres. C'était surtout parmi les princes que s'était développée cette chose contre nature, et on ne peut s'en étonner, parce que, en raison de leur position, ils connaissaient au plus juste la connexion réelle existant entre le trafic des choses saintes et l'hypocrisie avec laquelle on se servait de la religion.

Dans l'année 1621, un de ces princes Jean-Frédéric VI de Weimar était entré avec Guillaume, son frère aîné, et Bernard, son plus jeune frère, au service du margrave de Bade-Durlach, Georges-Frédéric [2]. Il était né en 1600, c'était le quatrième de ces six membres de la

---

[1] Littéralement : *qui avaient poussé — comme des plantes parasites — sur la religion.*

[2] Ceci et ce qui suit est tiré de l'intéressante monographie de Röse : « *Jean-Frédéric VI, duc de Saxe.* » Neustadt 1827. P. 24 et suivantes.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

branche Ernestine qui, dans la Guerre de Trente Ans, avaient combattu contre l'Empereur. Jean-Frédéric avait pris part à la bataille de Wimpfen; après le licenciement de l'armée du margrave il se retira dans les Pays-Bas avec son frère Jean-Ernest; en septembre 1622, il accompagna les dépouilles mortelles d'un de ses frères aînés Frédéric, qui était tombé dans le combat de Fleurus, de Bréda jusqu'à Weimar. Plus tard, au printemps de 1623, il se joignit avec ses frères Guillaume et Bernard à l'Administrateur d'Halberstadt. Christian assista à la défaite de Stadtlohn, s'enfuit avec Bernard à Bredewort, mais retourna à Weimar en octobre 1623. Plus tard encore, nous le retrouvons dans les Pays-Bas, d'où il fit un voyage en France et après cette excursion il revint dans sa patrie. Sur ces entrefaites avait éclaté la guerre avec le Danemark. Comme ses frères Jean-Ernest et Bernard, Jean-Frédéric résolut d'offrir son épée au roi Christian IV. Il existe des documents authentiques qui établissent que depuis le mois de juin 1625, il fut au service du Danemark. Jean-Frédéric et Bernard y obtinrent le brevet de colonel sous les ordres de leur frère plus âgé Jean-Ernest, qui, comme nous le savons, avait été nommé lieutenant-général de l'infanterie. Plusieurs causes le jetèrent bientôt dans une situation critique. Jean-Frédéric était mal avec Bernard qui était un jeune homme bouillant et d'humeur peu accommodante; plus mal encore avec Jean-Ernest, dont il ne supportait la hauteur qu'avec dépit et dont il paraît avoir jalousé la supériorité hiérarchique. Par-dessus cela il avait été entraîné par son orgueil personnel et son esprit querelleur à plusieurs affaires d'honneur et duels.

Mais plus que ces deux choses ce qui nuisit au jeune

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

prince de Saxe, ce fut le bruit qui courait dans le camp danois que le duc de Weimar entretenait un commerce criminel avec les esprits infernaux et s'adonnait à la magie noire. Ce bruit n'était point sans fondements.

Le temps dont nous écrivons l'histoire était une époque profondément pénétrée non seulement de la possibilité d'un pacte avec le diable, mais aussi de sa réalisation très-fréquente. Ce fut précisément pendant la Guerre de Trente Ans que le nombre des procès de sorcières atteignit son maximum, non pas ici ou là, non pas dans une confession plus que dans une autre, mais universellement et d'une manière identique. On n'exprimait pas alors un doute sur cette réalité et on n'aurait pu l'exprimer, car ce doute, s'il eut été formulé, eût entraîné indubitablement l'accusation de sorcellerie. Le nombre de ceux qui sur pareille accusation furent alors en Allemagne mis à la torture, brûlés ou mis à mort d'une autre manière est incommensurable. Il y eut des villes allemandes où dans le cours d'une seule année, plus de cent personnes périrent de la sorte. Il en fut ainsi à Wurtzbourg. Il en fut de même à Osnabruck. Aussi est-il intéressant de suivre la destinée du prince maniaque qui, non-seulement fut accusé par d'autres de ce crime de magie, mais qui professa lui-même sa croyance à la sorcellerie.

Dans l'année 1624, Jean-Frédéric étant revenu de France dans sa patrie, la Cour et les habitants de Weimar remarquèrent dans la conduite du Duc des traits de toute sorte qui firent sensation et donnèrent lieu à de sinistres interprétations. Il évitait la compagnie de ses frères, vivait concentré en lui-même sur les terres qui lui avaient été attribuées pour sa part d'héritage, Ichtershausen, Tambuchshof, Rheinhardsbrunn, et quand

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

il revenait à Weimar, les personnes qu'il fréquentait étaient celles qui étaient soupçonnées de sorcellerie. Il affectait de ne point assister au service divin officiel, et ne participait jamais à la Sainte-Cène. En outre il exprimait des idées fort scandaleuses sur les points les plus importants de la religion chrétienne; il pensait que l'existence d'un Dieu était une chose qui ne pouvait être prouvée et qui, conséquemment restait douteuse; il contestait l'immortalité de l'âme après la dissolution du corps, en quoi il s'appuyait sur un passage de l'Ecclésiaste; il soutenait que la Bible était un livre comme tant d'autres, qui contenait beaucoup de choses belles et vraies, mais aussi beaucoup de contes, parmi lesquels il comprenait les miracles, les passages sur la résurrection des morts et sur le dernier jugement [1].

D'après de semblables opinions ce que l'on eut dû le moins attendre de ce prince c'était de le voir croire au diable et non-seulement y croire, mais chercher à faire un pacte avec les puissances infernales. Car si l'âme s'éteint par la mort, l'homme peut-il l'engager par écrit au démon et espérer de lui un service qui ne sera point payé; cela paraît plus qu'absurde. Mais les replis de notre intérieur sont insondables. Le même Duc, qui rejetait l'existence de Dieu et niait l'immortalité de l'âme, couvait la pensée d'une communication avec les puissances invisibles de l'Enfer. Jean-Frédéric lisait les livres de Théophraste-Paracelse et probablement aussi ceux de Pomponazzi, de Cardan, de Giordano Bruno et de Vanini. Il cherchait à se procurer les vieux grimoires et les formules de bénédiction au moyen desquelles il comptait acquérir la force de douze hommes, se rendre invisible ou impéné-

[1] Rose. *Loco citato*. P. 30 et suivantes.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

trable aux coups de feu ou d'armes blanches, il faisait collection de simples, portait sur son corps des signes mystérieux; et assurait à ses confidents que certains psaumes de David, nommément le trente-cinquième, le quarante-cinquième et le cent quarante-quatrième pouvaient être employés comme préservatifs contre l'ennemi. Il faisait des mélanges de racines, d'herbes et d'autres choses, les broyait dans un mortier, clarifiait sept fois son eau-de-vie, et s'occupait infatigablement de ces opérations secrètes jusqu'à deux heures de la nuit. Les travaux qu'il commandait à d'autres devaient être entrepris à des heures déterminées. Un jour, il fit faire deux poignées d'épée avec un morceau de bois de chêne qu'il avait fait venir de Weimar en ordonnant préalablement que l'armurier aurait à commencer son travail au coup de onze heures du matin et à le finir au coup de minuit. Il attachait particulièrement une grande importance au nombre sept. La fille du bourreau de Ohrdruff, âgée de sept ans, dut un jour lui détacher la corde à laquelle avait été pendu un malfaiteur, la détordre et en enrouler les fils sur une pelote qu'il conserva avec grand soin. Lorsqu'il sortait à cheval, c'était d'ordinaire le soir, et souvent il se dirigeait du côté de la potence. Une fois il donna l'ordre à quelques-uns de ses serviteurs de lui procurer la tête et les chaînes d'un pendu; c'était pour chercher de la mousse sur le crâne et réduire les chaînes en petits morceaux dont il pût charger ses armes à feu. Une autre fois il se fit apporter une brebis pleine, la fit éventrer et mangea la cervelle du fœtus de l'agneau.

Enfin, Jean-Frédéric conclut un pacte avec le diable[1].

[1] Rose. *Loco citato.* P. 34. Je m'en tiens simplement aux actes du tribunal, — c'est-à-dire à des témoignages qu'on ne saurait révoquer en doute — sans entrer dans la question métaphysique

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

De sourdes rumeurs sur tout ceci et vraisemblablement sur des choses pires encore, couraient dans le camp danois et augmentaient encore l'éloignement que s'était attiré le Duc par son esprit aggressif. En septembre 1625, un incident amena un éclat. Christian IV, après qu'il se fût rétabli de sa chute devant Hameln, avait, à la fin de septembre, fixé son quartier général à Nienbourg. Le 20/30 au soir, il y avait nombreuse Assemblée dans la chambre du roi; les princes présents s'y mirent au jeu. A l'une des tables étaient assis les ducs Bernard et Jean-Frédéric de Weimar et avec eux le comte Palatin Frédéric de Birkenfeld. Tout à coup il s'éleva un grand bruit. Jean-Frédéric se leva d'un bond assurant que les deux autres lui avaient gagné son argent par tricherie; il enleva de force à ses adversaires leur gain, et il paraît qu'il les provoqua en duel. Offensé de cette scène dans son propre appartement, le roi mit aux arrêts dans leur maison le duc Bernard et le comte Palatin, et ordonna à Jean-Ernest, le plus âgé des princes de Weimar, d'arrêter le troisième joueur. Ce fut par la ruse que le lieutenant général accomplit cette arrestation. Jean-Frédéric se défendit comme un désespéré, regardant comme une honte ineffaçable de rendre son épée qu'on lui demandait; il tenta en dernier lieu de se jeter dans le Weser, mais fut enfin accablé par le nombre. Dans un mémoire manuscrit au roi du 22 septembre/2 octobre, le prisonnier, avec les expressions les plus amères et les plus hardies, chercha à justifier sa conduite, accusa son frère le général « *d'en avoir usé avec lui non comme avec un*

---

de la possibilité d'une alliance avec le diable. Ce qui est certain c'est que le Duc était convaincu d'avoir conclu un pacte avec le malin esprit.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

cavalier, mais comme avec un chien, » et déclara que puisqu'on lui enlevait l'honneur, on devait bien plutôt faire rouler sa tête à ses pieds, que d'ailleurs les auteurs de cet acte auraient à en répondre s'il en venait à des extrémités et s'il était possédé du démon [1].

Le roi Christian IV jugea bon de se retirer de cette vilaine affaire et d'en laisser la décision aux frères de Weimar. Jean-Ernest, le général, s'adressa aux autres cours de la branche Ernestine et d'abord leur envoya un rapport sur l'incident de Nienbourg, rapport qui, ainsi qu'on le vit plus tard, n'était point conforme à la stricte vérité [2]. Cependant on fit préalablement subir à Nienbourg, au prisonnier, un interrogatoire dans lequel se produisirent déjà des accusations sur ses propos blasphématoires. Jean-Frédéric se défendit avec résolution et une hardiesse qui rendit perplexe le général. Ses mesures ultérieures trahirent de l'indécision et du doute ; changement qui n'échappa point au regard perspicace du prisonnier. Dans une lettre [3] adressée à ceux de ses frères qui séjournaient à Weimar, Guillaume, Albert et Ernest, il les menaça, si on ne le relâchait point, d'obtenir sa liberté par la puissance du diable. Les cours de la branche Ernestine opinèrent pour sa mise en liberté. Aussitôt Jean-Frédéric quitta le camp danois et, chemin faisant, il provoqua en duel ses frères Bernard et Jean-Ernest. Cette provocation ayant été repoussée, il retourna à sa terre d'Ichtershausen.

Le duc Guillaume fit cependant diverses tentatives pour réconcilier cet esprit rancuneux avec ses frères qui étaient restés dans le camp danois, et, en réalité, il

---

[1] Rose. *Loco citato.* P. 40.
[2] Ibid. P. 41.
[3] Ibid P. 45.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

parvint à disposer l'âme de Jean-Frédéric à plus de douceur. Mais Bernard étant revenu à Weimar au printemps de 1626, l'esprit de vengeance se réveilla chez le prisonnier de Nienbourg, et une seconde fois il provoqua en duel son plus jeune frère. Guillaume n'en ménagea pas moins, à la fin, après des négociations difficiles, une réconciliation publique entre les deux frères [1]. Néanmoins Jean-Frédéric fuyait la cour comme par le passé; il s'enfonça dans une sombre mélancolie et en même temps il tomba malade. En cet état, il ne négligea point les conseils des médecins que Guillaume lui envoyait, mais il n'en éprouva aucune amélioration. Il écrivit alors à Guillaume [2] : « *En ce qui concerne ma guérison, je ne sais encore ce qui pourra m'arriver, je suis donc obligé de me contenter d'espérances, mais je souhaiterais comme dénouement ou la mort ou un changement complet, car pour mon état présent je ne puis le supporter longtemps.* »

Après en avoir délibéré, la cour de Weimar prit la résolution de réinstaller de nouveau ce pauvre esprit malade dans une position militaire. Comme Jean-Frédéric manifestait toujours une répugnance insurmontable à servir sous Jean-Ernest, on négocia avec le roi Christian pour procurer au Duc un rang dans l'armée de Mansfeld. Mais pendant ces négociations, Jean-Frédéric disparut subitement de la Thuringe. Non seulement le lieu où il allait de nouveau se montrer, mais aussi le traitement qu'il éprouva de la part de ses frères, prouvent que son intention était de jouer un mauvais tour à la maison princière de Weimar en raison des injustices

---

[1] Rose. P. 50.
[2] Ibid. *Loco citato.* P. 51.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

qu'il en avait essuyées. Selon toute apparence il voulait passer au parti impérial [1]. Le 27 avril/7 mai 1626, Jean-Frédéric parut dans le voisinage de Lippstadt, alors occupé par l'armée impériale. Des batteurs d'estrade le firent prisonnier et le conduisirent à la forteresse où il produisit un passeport des Pays-Bas, et céla longtemps son nom véritable jusqu'à ce que les disputes qu'il eut avec le commandant l'eussent contraint à se faire reconnaitre. Plus tard, dans un accès de colère, il tua le domestique du commandant qui, depuis que l'on avait découvert son rang de prince, l'avait accueilli dans son quartier. A la prière de la cour de Weimar il recouvra sa liberté dans l'été, abandonna Lippstadt le 20/30 juillet plein de colère contre le commandant, et retourna à Ichtershausen.

Depuis, il s'opéra un changement dans les relations entre lui et les princes ses frères. Ces derniers lui interdirent de rentrer désormais au service militaire, ne lui témoignèrent plus que froideur et mépris, et prirent sous leur protection quiconque parlait ou agissait contre lui. Au commencement, le malheureux se tint tranquille, mais ensuite il se livra à la magie avec plus de passion qu'autrefois. Son commerce avec plusieurs personnes de Weimar, pour la plupart gens de l'état le plus commun, et avec de vieilles femmes — dont l'une portait le surnom significatif de *La Sybille* — lui donnait souvent l'occasion de venir secrètement et pendant la nuit à la ville; il y passait aussi inaperçu à son départ qu'à son arrivée. Enfin le manque d'attention dont il eut à se plaindre le jeta dans un état de rage. Ses propres domestiques que

[1] Comparer. Page 438. Note 86. La déposition du châtelain de Weimar.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

la cour entretenait pour l'espionner, le bravaient et plus d'une fois l'abandonnèrent ; les paysans de son village s'écartaient de sa route comme on s'écarte d'un possédé. Dans l'état d'irritation où était son humeur, Jean-Frédéric commença à commettre plusieurs crimes, il blessa un lieutenant-colonel de l'armée de Weimar et tua à coups de fusil quelques habitants d'Ichtershausen.

La cour de Weimar entra alors en négociation avec l'Electeur de Saxe comme chef de toute la Maison de Saxe, sur la question de savoir ce qu'il y avait faire de cet infortuné. Son arrestation avait été résolue, lorsque le Duc en eut vent et s'enfuit aux premiers jours d'avril 1627. De nouveau il se remit en route pour se rendre à l'armée de la *Ligue*. Sans être accompagné d'un seul serviteur, il parut dans le voisinage du camp que Tilly avait établi aux environs de Nordheim occupé encore par les Danois. Pendant que Jean-Frédéric était assis dans une prairie pour y laisser paître son cheval, un cuirassier bavarois s'approcha en grande hâte pour demander à cet étranger à quel parti il appartenait. Le Duc sauta rapidement à cheval, fit feu d'un pistolet sur le cavalier, le manqua, fut blessé, fait prisonnier, conduit au camp et livré au lieutenant-colonel du régiment d'Herbertstrof. Celui-ci le confia à la surveillance d'un lieutenant. Jean-Frédéric entra aussitôt en dispute avec cet officier, lui arracha son épée, et lui en traversa le corps. Il fallut le désarmer par la force ; dans la lutte il reçut plusieurs blessures qui, en raison de son emportement, ne purent être pansées que quatre jours après. Tilly donna l'ordre de transporter le Duc dans la forteresse d'Erichsbourg. Lorsque cet ordre lui fut signifié par le lieutenant-colonel, il donna à celui-ci un soufflet, ce qui lui attira une volée de coups jusqu'à ce qu'il eut

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

consenti à monter en voiture. Chemin faisant il blessa encore un des soldats de son escorte.

Ses frères cependant avaient appris à Weimar son arrestation. A la fin de mai 1627, ils obtinrent de Tilly, par leurs sollicitations, qu'il leur renvoyât le Duc en Thuringe. On avait préparé pour lui, dans l'ancien couvent d'Oldisleben, une prison d'où il fut transféré, six mois après, à Weimar. Son cachot y reçut les dispositions suivantes : Devant la chambre du prisonnier, qui ne recevait qu'une lumière avare à travers des barreaux de fer, se trouvait un corps de garde avec une chambre contiguë. De là, un escalier secret conduisait à une pièce plus grande. Neuf robustes citoyens de Weimar avaient dû prêter serment, sous peine de mort, de garder le Duc,d'épier ses paroles et ses mouvements, de n'entrer en aucune conversation avec le prisonnier, et, pour tout ce qu'ils pourraient découvrir, de ne le révéler à personne jusqu'à leur dernière heure, excepté à leurs chefs. A toute heure, deux d'entre eux se trouvaient dans le corps de garde qui était séparé du cachot du prince par une porte fermée à clef. Une ouverture grillée qui avait été ménagée dans la muraille leur donnait la facilité d'observer chaque mouvement du prisonnier. Quatre autres des citoyens qui le surveillaient, dormaient pendant la nuit dans la chambre contiguë, les trois derniers se tenaient dans les pièces inférieures. Le corps de garde avait une chaire et les autres dispositions exigées par le service divin.

On essaya d'abord, pour le guérir, de la science de deux jurisconsultes Dieskau et Kosspoth. Mais Jean-Frédéric les renvoya avec cette réponse qu'il avait apprise de la bouche des membres de leur confrérie : « *Qu'il était prince de l'Empire d'Allemagne, que comme tel il*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

n'était sous la juridiction de personne et était son propre juge. » Les jurisconsultes ne revinrent pas à la charge, mais tout le clergé luthérien, les théologiens d'Iéna, les prédicateurs de la cour de Weimar se mirent à l'œuvre près de l'infortuné. Tous les jours, dans le corps de garde qui avait été arrangé en chapelle, on lisait des formules d'exorcisme, on prêchait, on chantait, on faisait des prières. Quelquefois le Duc accueillait les ministres avec raillerie et dédain ; quelquefois il tombait dans des accès de rage et jetait à la tête des ecclésiastiques leurs bibles, leurs livres de prières et de cantiques. On l'avait fortement enchaîné, il brisa plus d'une fois ses chaînes. Pourtant ils persistèrent sans désemparer dans leurs tentatives de conversion. Comme ils le pressaient un jour sur son incrédulité, il leur répondit [1] : « *Je suis tout aussi croyant que mes frères les ducs qui me tiennent prisonnier, nous croyons l'un comme les autres que le hâchis est meilleur que la choucroutte.* » Il ne cacha pas ses doutes sur l'existence de Dieu, sur le caractère de révélation de l'Ecriture, sur l'immortalité de l'âme ; quant à l'accusation de sorcellerie, il chercha à l'éluder, tantôt en raillant, tantôt avec un certain embarras. Bien que déjà autrefois divers signes eussent éveillé le soupçon que Jean-Frédéric était fou, cette hypothèse ne put être établie ; il fit preuve d'intelligence, de réflexion, de sagacité [2].

Je passe les incidents ultérieurs de la vie du prisonnier, mais je regarde comme nécessaire de citer quelques dépositions de ses surveillants [3]. Le 4/14 juillet 1627 —

---

[1] Rose. P. 85

[2] Rose. P. 76, en bas et suivantes.

[3] Ibid. P. 92 et suivantes.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

le Duc étant encore à ce moment à Oldisleben — Jean-Frédéric, qui, la veille avait été dans un état d'émotion extraordinaire, se leva de son lit, regarda dans les coins de son cachot, murmura des paroles que personne ne pouvait comprendre, parla à voix basse à la fenêtre extérieure, pendant que sa figure donnait des signes tantôt de joie, tantôt de tristesse. De temps en temps il prêtait l'oreille avec attention comme s'il attendait une réponse. La nuit suivante, les surveillants entendirent un bruit très fort au-dessous de la prison. Le lendemain matin, quand le domestique lui apporta de l'eau, le Duc lui parla en riant de ce bruit, puis il s'habilla, prit ses chaines, en frotta un chainon sur l'autre et chercha à les briser avec une force telle que le cachot en tremblait. Ce fut en vain que les surveillants l'exhortèrent à rester tranquille, l'ecclésiastique s'étant joint à eux, il lui cria avec un ricanement moqueur : « *C'est ainsi que cela doit être, je veux vous dire pourquoi j'en agis ainsi; c'est que la nuit dernière, on m'a dit que je devais me détacher, autrement je passerais pour un mauvais drôle.* » Vers le soir, lorsqu'il se crut, à ce que déposa le pasteur, à l'abri de l'espionnage, il s'enveloppa dans son manteau, s'assit sur le banc qui, avec le lit assujetti à la muraille, était l'unique commodité de son cachot, fit avec la tête et les mains des signes à la fenêtre, se mit à rire et à faire des gestes ridicules comme s'il y avait quelqu'un assis près de lui et causant avec lui. Tantôt il parlait secrètement, tantôt il tendait l'oreille vers le mur pour écouter ce que lui disait l'Etre-Invisible, puis il secouait la tête ou frappait avec colère autour de lui et faisait des mouvements comme s'il eût voulu épouvanter quelqu'un qui était en dehors de la fenêtre. Ce jeu durant trop longtemps, le confesseur ordonna qu'on commençât

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

dans le corps de garde une prière publique; mais comme on chantait ces paroles : « *Préservez-nous du Démon,* » le Duc se leva, bondissant de fureur et courut comme un forcené à travers la chambre. Plus tard, il appela souvent le diable sous le nom d'Hippocras ou d'Hermann, et quand l'Esprit, suivant son opinion, lui était apparu, il l'accablait de reproches [1]. Plusieurs fois il se plaignit à lui de la fatalité : « *Tes racines et tes herbes ne m'ont servi à rien.* » Ou bien : « *Vois, je suis là au milieu de mes amis et pourtant voilà ce qui m'arrive. Pourquoi ne m'as-tu pas dit à l'avance que cela m'arriverait?* » Ce ne furent pas seulement les surveillants et le confesseur qui déposèrent de ces choses et d'autres pareilles; ce fut aussi l'inspecteur supérieur de la prison; le seigneur de Sandersleben, qui témoigna [2] avoir entendu une fois une violente discussion en langue française entre Jean-Frédéric et l'Invisible, discussion qui se prolongea jusqu'à ce que le ministre eût ordonné une prière publique. Au chant du psaume : « *Dieu le Père habite près de nous* », le Duc se levant comme un furieux se mit à courir contre la porte.

De jour en jour le prisonnier devint plus enragé contre les pratiques religieuses de sorte que, à la fin, on l'attacha avec des chaînes à la muraille pendant le sermon et la prière [3]. L'embarras des Ducs ses frères s'accrut. Dans l'automne de 1628, le duc Guillaume reprit avec la cour Electorale ses négociations au sujet de l'avenir de ce malheureux. Il envoya à Dresde, mais sous le sceau du plus profond secret, son confesseur, Maître Lippach, sans un seul mot écrit pour l'accréditer,

---

[1] Rose. P. 94.
[2] Ibid. P. 95
[3] Ibid. P. 100.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

peut-être sans aucune instruction ; tout devait être fait de vive voix. Peu après le prisonnier succomba à sa fatale destinée. Le 16/26 octobre, Jean-Frédéric, dans sa prison, fit l'aveu qu'il avait fait avec le diable un pacte scellé de son sang. Le lendemain matin on le trouva mort, le visage tourné contre terre, replié sur lui-même et une blessure saignante au côté. Les surveillants furent aussitôt pris au service de la cour de Weimar [1].

Personne ne douta à cette époque que le duc Jean-Frédéric de Weimar eut en réalité fait un pacte avec le diable.

Je veux encore rapporter quelques autres exemples en me restreignant aux informations juridiques et aux dépositions des témoins oculaires. On trouva chez le Grand Maitre de la cour de Hesse, de Baumbach, le favori de la landgrave, Marie de Hesse-Marbourg, qui fut accusé de sorcellerie et comme tel soumis à une douloureuse question, des livres de magie, des yeux de loups, des mandragores. On obtint aussi contre lui la preuve juridique qu'il avait pris d'un apôtre de cet art des leçons de magie dans la confrérie des Franc-Tireurs où l'adepte doit maudir le nom de Dieu et signer un pacte avec l'enfer afin de lui vendre son âme au bout de quelques années [2]. Dans le rapport fait par le colonel Pappenheim, après la victoire qu'il remporta en 1626 sur les paysans du duché au-dessus de l'Ems, il est dit [3] : « *Une chose tout à fait étonnante, à peu près incroyable et qui néanmoins est vraie, c'est qu'un boulet lancé par une grosse pièce de canon, atteignit à la poitrine un des capitaines des paysans et le fit reculer*

---

[1] Rose. P. 104.
[2] Rommel. « *Histoire moderne de la Hesse.* » II. P. 60. Note 66
[3] Fr. Curz. « *Documents.* » I. P. 421.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

de plusieurs pas, sans que l'homme atteint en fût blessé. » Il en donne pour raison que le susdit capitaine et son cheval avaient été ensorcelés. On trouve beaucoup de choses de cette nature dans le journal du colonel bavarois Fritsch. Il raconte par exemple [1] qu'en 1638, devant Brisach, l'on prit un fort occupé par les Français, qu'on les trouva tous « *rigides ou glacés* » et qu'il fallut les assommer à coups de crosse. Car le diable, suivant la croyance de ce temps, défendait seulement ses protégés des coups de feu, de pointe ou de tranchant, mais ne pouvait rien contre la force des gourdins et des massues.

---

[1] Westenrieder. « *Documents.* » IV. P. 168 en haut.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

CHAPITRE DIXIÈME

Suite de la guerre du Danemarck. — Campagne de 1627. — La Maison Electorale de Brandebourg et Georges-Guillaume. — Wallenstein est élevé au rang de duc de Mecklembourg.

Durant l'hiver de 1626 à 1627, Christian IV fit de grands efforts pour remettre son armée sur un pied respectable. Quelques régiments nouvellement levés vinrent le rejoindre d'Ecosse et d'Angleterre sous la conduite de lord Maxwell et du général Morgan ; par contre les sommes promises par Charles Ier restèrent en route. Mais la cour de France envoya de l'argent et permit au comte de Montgomméry de faire un enrôlement de trois mille hommes pour le service du Danemark. Christian lui-même ne recula devant aucune dépense pour se procurer de bons soldats de l'Allemagne, et de bons artilleurs de la Hollande. Il fit savoir que pour un bon artilleur il paierait chaque année de cent à deux cents thalers et même plus [1]. Quand il eut attiré à lui les

[1] Von der Decken. I. P. 242.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

bandes de Morgan et de Montgomméry, il eut au printemps de 1627, sous son ordre immédiat, vingt-quatre mille hommes d'infanterie et cinq mille de cavalerie [1]. A son flanc droit — du côté de l'Est — parurent plusieurs nouveaux champions de la cause danoise ; on leur confia les postes de ceux qui étaient tombés dans la dernière campagne, le général Fuchs et Rantzau — ce dernier était mort à la fin de 1626, — comme ceux de Mansfeld, de Jean-Ernest de Weimar et de Christian d'Halberstadt. Le margrave de Bade-Durlach occupa la marche de Brandebourg avec un gros de cinq mille hommes qu'il avait levés au moyen de l'argent de l'Angleterre. Les garnisons danoises, qu'avait commandées le feu duc Jean-Ernest et qui étaient demeurées en Silésie, passèrent sous les ordres du vieux comte de Thurn, le premier boute-feu de la guerre de Trente-Ans, et de Christian-Guillaume, l'administrateur de l'archevêché de Magdebourg. Au mois de mars 1627, Christian IV occupait avec près de trente mille hommes la ligne fortifiée entre le Weser et la Wümme. Cette ligne, tracée plus anciennement et restaurée durant l'hiver, s'étendait d'Efelsen jusqu'à Ottersberg, elle était en outre couverte à revers par un retranchement près de Baden. Ce fut là que pendant plus d'un mois le roi demeura inactif, attendant ce que feraient ses lieutenants sur l'Elbe et dans la Silésie. Il fit cependant dévaster d'une manière cruelle le pays de Lunebourg.

Du côté des Impériaux, celui qui entra le premier en ligne contre Georges-Frédéric de Bade-Durlach, fut le duc Georges de Lunebourg. A la fin d'avril, il traversa l'Elbe et s'empara de plusieurs places du Brandebourg

---

[1] Von der Decken, I. P. 241.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

qui étaient entre les mains du Danois. Alors le margrave, ayant fait sa jonction avec le général Schlammersdorf, appela à lui et concentra toutes les troupes danoises qui se trouvaient sur la rive droite de l'Elbe. Tous deux occupèrent la ville de Havelberg et en firent fortifier la résidence canoniale. Le duc Georges de Lunebourg ne pouvait plus tenir sur la rive droite de l'Elbe, d'autant moins qu'il était menacé non-seulement de front, mais même par derrière. En effet, Christian IV, après avoir reçu la nouvelle des progrès faits du côté d'Havelberg, était sorti de son camp d'Ottersbourg avec une partie de son armée et descendant le cours inférieur de l'Elbe, il avait pris Boitzenbourg; de là, il faisait mine de vouloir prendre le Duc à revers, pendant qu'il serait attaqué de front par le margrave de Bade [1]. Le duc Georges revint donc sur la rive gauche de l'Elbe, résolu de faire tête au roi qui, du reste, ne se fit pas longtemps attendre. Une partie de l'armée danoise, sous le commandement personnel de Christian IV, quitta Boitzenbourg, et remontant l'Elbe sur des barques, elle surprit la ville de Blekède et contraignit la garnison, qui se composait d'une enseigne d'Impériaux, à se réfugier dans le château, qui fut aussitôt battu par deux pièces de vingt-cinq de l'artillerie danoise. A la nouvelle de ce coup de main du roi, le duc Georges de Lunebourg donna l'ordre à trois régiments de cavalerie et à quelques cornettes de Croates de débloquer Blekède. Mais quand l'avant-garde des Impériaux, formée de cinq cents cuirassiers, atteignit cette ville, elle n'y trouva plus d'ennemis. A peine le roi avait-il appris que le duc Georges s'avançait pour débloquer Blekède, que, levant le siège du château il

[1] Von der Decken, I. P. 245.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

s'était mis en retraite avec une précipitation telle que lorsqu'il monta sur son embarcation, il tomba lui-même dans l'Elbe et ne put être sauvé qu'après avoir couru le risque de se noyer. Plusieurs Danois, et parmi eux des officiers, se noyèrent dans cette retraite [1]. La cavalerie des Impériaux poursuivit la cavalerie danoise, mais sans pouvoir l'atteindre. Déjà elle était rentrée dans Boitzenbourg où se réfugiait aussi l'infanterie qui y arrivait sur des barques.

Tilly jusqu'alors s'était occupé des approvisionnements des troupes au profit du duc de Lunebourg, mais n'avait pris lui-même aucune part à la lutte. Après ce succès, il rassembla, au commencement de juillet, son armée sur le territoire de ce duché, occupa Artlembourg et Ludershausen, traversa l'Elbe au moyen d'un pont de bateaux qui avait été jeté près de Blekède, et chassa de Boitzenbourg, de Lauenbourg et de Neuhaus les garnisons danoises. L'ennemi battu s'enfuit vers le Holstein. Déjà antérieurement le roi Christian s'était porté dans cette province jusqu'à Rendsbourg sur l'Eider. C'était de ce côté seulement que le Margrave pouvait assurer sa libre communication avec Havelfeld. Aussi ce fut contre lui qu'agit Georges de Lunebourg. Pendant les derniers mouvements de Tilly, il avait eu à s'occuper de divers intérêts domestiques [2], mais au mois d'août il revint de nouveau sur l'Elbe près de Blekède, et chercha un point convenable pour franchir la Havel. Une digue près de Rathenau parut bien appropriée à ce but. On y rassembla toutes les barques que l'on put requérir. Mais l'ennemi pénétra les desseins du Duc avant que les bar-

[1] Von der Decken. P. 246.

[2] Von der Decken. I. P. 248 et suivantes.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

ques eussent quitté leur mouillage. Dans la nuit du 13/23 au 14/24 août, le Margrave de Bade appela tous les soldats qu'il pensait être inutiles dans Havelberg pour occuper une forte position en face de la jetée. Avant la pointe du jour, Georges fit monter sur des barques deux cents mousquetaires; lui-même les suivait sur un petit canot traînant derrière lui par la bride son cheval qui nageait. L'infanterie danoise laissa approcher les Impériaux jusqu'à portée de pistolet et ouvrit alors le feu, sur quoi les mousquetaires de Georges sautèrent dans l'eau, guéièrent jusqu'au rivage et l'épée à la main attaquèrent les Danois. Le Duc réussit à mettre ses gens en ordre de bataille et à contenir les Danois assez longtemps pour qu'un second transport de deux cents hommes pût débarquer. Il contraignit alors les Danois à se retirer. Il passa le reste de la journée à faire traverser l'ensemble de sa division sur un pont formé de bateaux. Pendant la nuit, il campa sur le champ de bataille et donna les ordres nécessaires pour prendre d'assaut Havelberg le 15/25. Mais, le lendemain matin, lorsqu'il approcha de la ville, il n'y trouva plus d'ennemis. Aussitôt après l'issue malheureuse du combat livré sur le rivage, le Margrave de Bade avait rappelé vers lui les postes danois qui se trouvaient dans le voisinage et s'était enfui dans la nuit du 14/24 au 15/25. Le duc Georges essaya de poursuivre l'ennemi; il courut sur ses traces jusqu'à une distance de six milles, mais le Margrave avait trop d'avance. Il dirigeait sa retraite à travers le Mecklembourg, vers l'île de Poel proche de Wismar. Ce fut là qu'il se retrancha avec son infanterie, attendant des vaisseaux pour faire voile vers le Holstein. Quant à la cavalerie, ce fut par terre qu'il l'y achemina[1].

[1] Von der Decken. P. 250 et suivantes.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Ce fut comme le signal de la défection pour les derniers alliés du roi de Danemarck. La ville de Hambourg, bien que son Conseil fût favorable au parti de l'Empereur, avait jusque là gardé la neutralité par crainte des Danois et de la populace. A partir de ce moment, les Bourgeois fournirent à l'armée de Tilly des vivres et des munitions, tandis qu'ils refusèrent toute assistance aux Danois [1]. Brême l'eut imité, seul le voisinage de l'écossais Morgan l'en empêcha. Par contre, Georges de Lunebourg força les ducs de Mecklembourg à passer au parti de l'Empereur. Après avoir pris Havelberg, il se dirigea en longeant l'Elbe vers la forteresse de Domitz assise à la frontière du Mecklembourg. Le duc de Mecklembourg, Adolphe-Frédéric, à la date du 25 août/4 septembre 1627, envoya à sa rencontre un délégué pour négocier les conditions de la paix [2]. Georges réclama une soumission sans conditions, et la remise immédiate de la forteresse de Domitz. Les Ducs connaissaient depuis longtemps l'attitude des Etats de leur pays, qui s'étaient énergiquement déclarés pour la cause de l'Allemagne; depuis longtemps aussi ils se fussent détachés volontiers de celle des Danois si la crainte du roi ne les eût retenus. Chaque jour cette crainte allait en diminuant, mais par contre une autre appréhension grandissait : comment l'Empereur allait-il les regarder? Dans leur perplexité ils s'adressèrent à Arnim, un des généraux de Friedland qui était également arrivé à la frontière. A la question des Ducs qui demandaient à quelles conditions ils devaient s'attendre, Arnim répondit [3] « *qu'il ne doutait pas que Sa Majesté l'Empereur*

[1] Von der Decken. P. 248.
[2] Ibid. P. 251.
[3] « *Lettres de Wallenstein.* » I, P. 103, n° 32.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

recevrait gracieusement leur soumission et se montrerait disposé à user de clémence. » Les Ducs déclarèrent » *qu'ils étaient résolus à se séparer du roi de Danemarck, et, comme preuve de leur respect envers l'Empereur, à ouvrir toutes leurs places fortes à l'armée impériale.* » Arnim n'avait parlé du pardon de l'Empereur que pour les attirer plus facilement par là dans le piège. Plusieurs forteresses du Mecklembourg furent aussitôt occupées. Tel était l'état des choses lorsque Wallenstein parut sur l'Elbe-Inférieure et fit sa jonction avec Tilly. Reprenons en remontant les faits et gestes de Friedland.

Après la fin de la guerre de Hongrie, le Duc avait fait le voyage de Vienne. Il avait à s'y justifier des pertes qu'il avait essuyées en Hongrie, et à se défendre contre les accusations des seigneurs de Lichtenstein et de Dietrichstein qui lui reprochaient de ne point s'être opposé aux dévastations de leurs propriétés de Silésie par les bandes de Mansfeld [1]. De Vienne, Wallenstein partit pour Prague [2], vers la fin de l'année 1626, afin d'y prendre des mesures pour la campagne qui allait s'ouvrir. Déjà pendant l'été de 1626, et durant la guerre de Hongrie, ses armements avaient pris une telle extension qu'ils causaient de graves soucis non-seulement aux états protestants de l'Empire dans le centre et le sud de l'Allemagne, mais encore à ceux qui faisaient partie de la *Ligue*. Dans tous les cercles, sans distinction de religion, aussi bien sur les territoires catholiques, que sur les domaines des évangéliques, les bureaux d'enrôlement de Friedland étaient ouverts, et lorsque le

[1] Von der Decken. I. P. 240. Khevenhiller. X. P. 1630.

[2] Voir une lettre de Prague du 17 janvier 1627, dans les « *Lettres de Wallenstein.* » I P. 76.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Duc marcha contre Bethlen, il laissa derrière lui des cadres de régiments et des points désignés aux troupes comme rendez-vous. Les petits princes protestants, tremblant devant Wallenstein, supportèrent sans rien dire, ce mode d'agir; mais il n'en fut pas de même avec les membres de la *Ligue* qui y virent une première tentative pour faire passer leurs Etats non moins que les Etats protestants, sous le joug de Wallenstein. La Bavière électorale et Mayence convoquèrent pour le 22 février 1627 une Assemblée de la *Ligue* à Wurtzbourg, où parurent des envoyés des trois Electeurs rhénans, de Maximilien de Bavière et des évêques de Bamberg, Wurtzbourg, Eichstadt et Augsbourg [1]. La première question qui y fut débattue fut celle-ci : comment pourrait-on se défendre d'être foulé par les enrôlements que faisait Friedland? quelques-uns émirent la pensée qu'il fallait sans autre délai recourir à la force et chasser à main armée cette race détestable s'ils ne consentaient pas à s'en aller de plein gré. D'autres opinèrent pour des moyens plus doux; ils dirent que : « *bien que les représentations faites jusques là à Vienne et à Wallenstein lui-même eussent été infructueuses, on devait cependant tenter encore une fois les voies de la bonté et écrire à l'Empereur et au duc de Friedland.* » Cette proposition réunit la majorité des voix : néanmoins on prit la résolution de se défendre autant que possible, jusqu'à l'arrivée de la réponse de l'Empereur, contre la multiplication des places d'enrôlement, de disperser, avant qu'elle se fût augmentée, toute petite troupe en formation, de refuser le passage aux bandes déjà enrôlées.

---

[1] Stumpf. « *Histoire diplomatique de la Ligue.* » P. 219 et suivantes.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

En même temps l'on accorda des sommes importantes pour la continuation de la guerre, et de plus la Bavière Electorale et Mayence furent chargées de contraindre par la force à entrer dans la *Ligue*, en cas qu'ils continueraient à s'y refuser, ceux des Etats catholiques de l'Empire, qui jusqu'alors, par avarice, n'y avaient pas encore accédé. On voit que, dès le printemps de 1627, l'Alliance catholique, par jalousie contre Wallenstein, prit contre lui une attitude menaçante.

Mais le généralissime de Ferdinand II ne se laissa pas intimider par les représentations de la *Ligue*. Wallenstein étendit de plus en plus son action, et tandis que, sur la frontière Nord-Est de l'Empire, il occupait la Silésie, la marche de Brandebourg, le Mecklembourg, il jetait aussi ses filets sur le Sud-Ouest. A la date du 17/27 avril 1627, le duc de Wurtemberg, Jean-Frédéric, qui avait l'innocente folie de présenter à la cour de Vienne, l'un après l'autre, des compromis en faveur du Palatin déchu, reçut du comte Egon de Furstemberg la communication confidentielle qui suit [1] : « *Que Jean-Frédéric se tienne bien sur ses gardes, qu'il sache que Wallenstein a dit un jour à un conseiller d'Etat de la Bavière qu'il ne désirait rien tant que de voir le duc de Wurtemberg commettre une faute. Qu'alors lui, Wallenstein, aurait l'occasion de lui sauter à la gorge, car il nourrissait une ardente envie de s'emparer du pays de Wurtemberg.* » Cet avertissement n'était pas sans fondement, car à cette époque les évêques d'Augsbourg et de Constance [2], poussés par la Cour impériale, commencèrent à élever des plaintes au

[1] Sattler. « *Les ducs de Wurtemberg.* » VI. P. 219.

[2] Ibidem. P. 220.

Digitized by Google Origina from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

sujet de quelques couvents du Wurtemberg, sécularisés en vertu de la convention de Passau. — Deux ans plus tard, en effet, grâce à l'édit de Restitution, ces couvents dûrent être relâchés. — De plus, à la mi-juillet, une forte division des troupes de Friedland entra dans le Cercle de Souabe [1].

Mais revenons aux armements de Prague. Le 7/17 janvier 1627, d'après un brevet à cette date [2], Wallenstein avait pris à son service comme colonel impérial le baron Georges d'Arnim, qui nous est connu par sa dernière campagne contre le roi de Suède. Arnim fut chargé d'une affaire importante pour le succès de la campagne qui allait commencer. Il y avait en Silésie une série de places fortes occupées encore par les garnisons qu'y avaient laissées Jean-Ernest de Weimar et Mansfeld et par les renforts venus de tous les points qui s'y étaient agrégés pendant l'hiver [3], tels que Neïsse, Leobschüz, Kleinglogau, Gleiwitz, Kosel, Teschen, Ojest, Jagerndorf, Troppau, Sternberg. Or, pendant que Friedland se réservait de prendre ces forteresses avec le gros de son armée, Arnim devait se rendre maître des passages dans la marche de Brandebourg et dans le Neumark, afin de couper à l'ennemi la retraite dans le Mecklembourg et la Poméranie; en même temps l'Electeur de Brandebourg et le duc de Poméranie furent sommés d'avoir à interdire aux Danois le passage en armes [4]. Au commencement de juin, Wallenstein passa à Glatz la revue de son armée qui s'élevait à plus de quarante mille hommes [5]. Il s'empara aussitôt de Neïsse, de Leobs-

[1] Sattler. P. 220.
[2] *Lettres de Wallenstein.* I. P. 76 et suivantes.
[3] Khevenhiller. X. P. 1631 et suivantes.
[4] *Lettres de Wallenstein.* I. P. 92.
[5] Khevenhiller. X. P. 1633 et suivantes.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

chüz et de Jagerndorf. Kosel tomba le 30 juin/10 juillet, Troppau le 20/30 du même mois. Bien qu'il accordât à leurs garnisons le droit de libre retraite, Wallenstein ne négligea aucun moyen pour en gagner les soldats à son service [1]. Beaucoup passèrent à lui, séduits par une solde élevée ou effrayés par la difficulté de se frayer un chemin jusques au Danemark, pays éloigné. Les derniers débris de l'armée danoise, sous le commandement du général Baudiss, cherchèrent à se jeter dans le Holstein en s'échappant par la Poméranie et la Pologne dont ils étaient rapprochés; mais ils éprouvèrent de grandes pertes. Le colonel brandebourgeois Kracht leur disputa le passage de la Netze; de plus, ils furent rejoints près de Landsberg sur la Wartha par le colonel impérial Pechmann qui leur tua beaucoup de monde et leur enleva plusieurs drapeaux. Cependant, le brave Baudiss réussit à forcer le passage avec un faible reste de ses gens. Il se réunit au roi, son maître, devant Gluckstadt, au mois de septembre 1627.

Le premier fruit que retira Friedland de l'évacuation de la Silésie, fut d'y gagner un duché [2]. Depuis le dernier réglement, il avait de nouveau dépensé de grosses sommes pour l'armée sans que le Trésor impérial lui rendit rien. Il est vraisemblable que, même avant l'ouverture de la campagne, il aura prié Ferdinand II de lui donner, au lieu de paiement, des fiefs silésiens; ses vues se portaient sur l'acquisition de la principauté de Sagan et de la seigneurie de Priebus. Le 1er septembre 1627, l'Empereur contresigna une lettre d'achat qui lui adju-

---

[1] Lettres à Arnim dans les *Lettres de Wallenstein*. P. 95 nº 22.

[2] Von der Decken. I. P. 252.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

geait Sagan et Priebus, pour une somme de cent cinquante mille huit cent cinquante florins. A la vérité, il y avait un ensemble de dettes de trois cent quarante mille florins qui pesaient sur ces biens; néanmoins, Ferdinand II les lui livra comme affranchis de toute hypothèque. Les créanciers furent, il faut le dire en un mot, trompés, parce que sur l'ordre de l'Empereur, on rechercha contre eux toutes sortes de griefs pour délits politiques. Ils durent encore s'estimer heureux de s'en tirer pour la perte de leurs créances, et de ne pas avoir en surplus à payer des amendes. La lettre d'achat du 1ᵉʳ septembre avait adjugé le duché à son nouveau propriétaire, à titre de franc-alleu, mais Wallenstein préféra le recevoir comme fief de l'Empereur. Sans doute il voulait par là faire montre de son attachement à la maison de Habsbourg. Effectivement, à la date du 2 janvier 1628, il fut dressé, conformément à son désir, une charte d'investiture, qui, en dehors des autres privilèges et bénéfices, lui conférait le droit de pouvoir disposer par volonté dernière de ce bien.

Le second résultat pratique des succès de la campagne de Silésie fut d'attacher complètement l'Electeur de Brandebourg, Georges-Guillaume, à la cause de l'Empereur. Nous avons déjà rencontré ce prince, beau-frère de Gustave-Adolphe, dans la guerre de Pologne, il est temps de faire avec lui plus intime connaissance. Le père de Georges-Guillaume, Jean-Sigismond, Electeur de Brandebourg, qui règna de 1608 à 1619, n'était pas seulement un des coopérateurs de l'*Union*, mais il avait adopté et la croyance et les plans de révolution des calvinistes. Son successeur Georges-Guillaume, né en 1595, n'était qu'un jeune homme de vingt-quatre ans, lorsque après la mort de

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

son père, il prit, au mois de décembre 1619, les rênes du gouvernement. L'envie ne lui manquait pas d'avancer encore plus dans la voie frayée par Jean-Sigismond, mais plusieurs raisons importantes lui imposèrent d'abord une trêve, puis une modification complète de la politique des Electeurs de Brandebourg. La population de la Marche, stimulée par ses prédicateurs luthériens, avait horreur de la religion calviniste et laissait éclater sa haine de toutes les manières, même par des émeutes populaires. Cette disposition de la multitude trouva un dangereux et secret appui dans quelques femmes membres de la famille électorale. La veuve de Jean-Sigismond, mère de Georges-Guillaume, Anna princesse de Prusse, qui, à titre de son droit d'héritier sur Juliers, avait soutenu ses prétentions sur ce duché, pour l'apporter à la maison de Brandebourg, était restée fidèle au luthéranisme, même après que son mari eût passé au calvinisme. Elle confessait sa foi avec un zèle ardent et au grand dépit du vieil Electeur, elle retint dans la confession d'Augsbourg, d'autres femmes de la lignée de Brandebourg [1]. Pourtant aussi longtemps que vécut Jean-Sigismond, elle fut obligée de mettre quelque réticence à ses sentiments. Et cependant déjà à cette époque elle tenta d'entrainer son mari à partager ses états en deux moitiés, l'une pour son fils aîné Georges-Guillaume, l'autre pour le plus jeune Joachim-Sigismond, l'enfant de prédilection de sa mère, parce qu'elle avait confiance qu'il inclinait vers le luthéranisme. Ce plan aurait peut-être été utile pour l'Allemagne, mais il eut été préjudiciable à la maison de Hohenzollern;

[1] Stenzel « *Histoire de l'Etat de Prusse.* » I. P. 435.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Jean Sigismond l'avait rejeté comme contraire à la charte de famille.

Mais après qu'il fut mort, Anna, connaissant la faiblesse de caractère de son successeur, laissa ses sentiments se manifester. Elle fit une nouvelle tentative pour assurer à son plus jeune fils le duché de Prusse, et n'y renonça que lorsqu'elle apprit que ce fils chéri était tombé lui-même dans les rets [1] du calvinisme. Une seconde fois elle entreprit de rendre au luthéranisme, par ses propres efforts et en le dissimulant à l'Electeur son fils, sa domination exclusive à Berlin et dans la Marche. Son mari avait banni de son pays un prédicateur luthérien Balthazard Meissner, sans doute parce que cet homme soufflait secrètement à l'oreille de l'Electrice et lui inspirait ses intrigues. Peu de temps après la mort de Jean-Sigismond, pendant que son successeur Georges-Guillaume faisait un voyage en Prusse pour s'y faire prêter hommage, Anna fit revenir de Wittemberg, où il occupait une chaire de professeur, à Berlin, le théologien susdit. Balthazard Meissner prêcha au château dans les appartements de l'Electrice; beaucoup d'habitants de Berlin vinrent l'y entendre; il y adjura l'Assemblée de conjurer le Tout-Puissant « *pour qu'il ramenât au seul vrai luthéranisme le cœur de l'Electeur et qu'il éloignât de la Marche les sauterelles calvinistes.* » Le bruit se répandit dans la ville que la maison de l'Electeur allait prochainement se convertir. Encouragée par l'assentiment de la multitude, Anna voulut ouvrir aussi à son protégé l'église de Saint-Pierre. Mais à ce moment le gouverneur à qui Georges-Guillaume, en partant, avait confié ses pouvoirs, Gans de Puttlitz,

[1] Stenzel. P. 427.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

intervint; il interdit la chaire au professeur de Wittemberg. L'Electrice prit mal la chose; elle manda le gouverneur au château et dans un conseil privé le menaça de lui « *faire sauter la tête* » s'il ne se tenait point tranquille. Puttlitz déclara avec sang-froid que l'Electeur, son maître, lui avait donné l'ordre de laisser à l'Electrice veuve sa chapelle sans l'inquiéter en rien, si elle se contentait, comme par le passé, des ecclésiastiques luthériens de la cour; mais au contraire de ne pas tolérer l'installation de prédicants étrangers dont la parole ne pouvait semer dans le pays que l'esprit de révolte. Balthazard Meissner fut contraint d'évacuer la place [1].

Cette dissidence religieuse entre la mère et le fils exerça aussi une grande influence dans la question du mariage de Gustave-Adolphe avec la sœur de Georges-Guillaume, Marie-Eléonore. Georges-Guillaume était opposé à cette union parce qu'il ne se sentait aucune tentation de se brouiller avec la couronne de Pologne dont il tenait un fief comme duc de Prusse, au profit de l'ambitieux roi de Suède; mais l'Electrice veuve favorisait le prétendant luthérien. Ainsi qu'il a été dit plus haut [2], Gustave vint à Berlin au printemps de 1620, pendant que le jeune Electeur faisait sa tournée en Prusse et conclut l'affaire avec sa future belle-mère. Lorsque Georges-Guillaume de retour de son voyage, trouva une alliance de telle importance négociée en cachette de lui, il tomba dans une violente colère, mais il ne tenta point cependant d'y opposer sa volonté. La fiancée du roi de Suède lui fut envoyée, mais sans recevoir aucune dot de son frère l'Electeur. Vis-à-vis de la

[1] Stenzel. I. P. 425 et suivantes.
[2] Ibid. I. P. 92.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Pologne, Georges-Guillaume s'excusa en disant qu'il avait été impossible de contrecarrer violemment l'inclination de sa mère et de sa sœur [1].

On comprend qu'une prédilection de la multitude ainsi caractérisée, venant s'adjoindre au dissentiment dans sa propre famille, dût être pour le nouveau gouvernement un embarras grave, quand même le prince eût eu en lui-même la force et l'énergie. Mais c'était justement cette qualité qui manquait au jeune Electeur. Georges-Guillaume était un zéro, la puissance était toute dans les mains des factions qui s'agitaient en tumulte à la cour de Berlin. Que le vent soufflât plus fort du côté de la Hollande et du Palatinat, ou qu'au contraire il vînt de Vienne et de Dresde, c'était assez pour que l'une ou l'autre de ces factions obtînt la prépondérance. On ne connaît bien les gouvernements où les princes sont faibles, qu'en connaissant l'histoire de leurs favoris. C'est donc d'eux que nous devons nous occuper. Heureusement nous les connaissons assez bien par des pièces authentiques [2], extraites des archives de Berlin.

Celui qui possédait le cœur de Georges-Guillaume était un jeune gentilhomme de la Marche, Curt de Burgsdorf. Il était né la même année que l'Electeur — 1595 — avait été élevé avec lui, avait passé avec lui de la croyance luthérienne à la croyance calviniste [3], et possédait en outre à un degré supérieur certains dons qui aujourd'hui encore pourraient faire la fortune d'un

---

[1] Stenzel. *Loco citato*. P. 426 et suivantes.

[2] J. W. C. Gosmar. « *Rapport sur l'interrogatoire au sujet des accusations élevées contre le comte Adam de Schwarrenberg.* » Berlin, 1828. Livre très important et écrit avec une lucidité très intelligente.

[3] J. W. C. Gosmar. Appendice. P. 46.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

homme à la cour. A côté de ceux-là s'en trouvaient d'autres qui indubitablement au XIX^e^ siècle produiraient des effets tout opposés. A une époque où l'on aimait beaucoup le vin, Curt de Burgsdorf était un des plus vaillants buveurs, il savait le secret d'engloutir dix-huit mesures de vin à une seule séance, aptitude dont Burgsdorf se glorifiait comme d'une qualité des plus utiles. Une fois qu'il était à la table de Frédéric-Guillaume I, fils et successeur de Georges-Guillaume — celui qui a été surnommé le Grand-Electeur — il s'exprima[1] ainsi : « *Chez le Seigneur votre père, c'était bien plus gai qu'aujourd'hui.* » (Frédéric-Guillaume avait réduit notablement les prodigalités, tout en conservant durant plusieurs années à Curt de Burgsdorf, comme premier chambellan, la même confiance absolue que lui avait témoignée Georges-Guillaume), *c'était alors que l'on buvait bien, et que l'on pouvait gagner à bien boire, tantôt un château, tantôt un village, et je me souviens fort bien d'une époque où j'absorbais, à un repas, dix-huit mesures de vin.* » Georges-Guillaume, comme Burgsdorf, aimait les liqueurs fortes; cette passion commune avait noué entre ces deux hommes un lien étroit. Mais il y avait encore d'autres services par lesquels Burgsdorf gagnait la faveur de son maître; il le pourvoyait de jeunes beautés et était chaque jour l'ordonnateur et l'inventeur des plaisirs officiels ou secrets de l'Electeur. Il savait aussi justifier par des principes, qu'il empruntait à la haute politique, les désordres de son maître avec le sexe. « *Un Electeur*, disait-il[2], *doit s'adonner à la galanterie afin de ne pas avoir*,

[1] J. W. C. Gosmar. Appendice. P. 32.
[2] Ibid. P. 32.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

comme héritiers, un trop grand nombre d'enfants légitimes; il n'aurait pas de quoi pourvoir ces enfants de principautés, et ils seraient réduits au sort de princes mendiants. »

Le témoin oculaire, que nous suivons maintenant, trace du reste un portrait [1] du caractère de ce favori de l'Electeur qui est particulièrement amusant, parce que plusieurs des traits qu'il y soude ne sont point encore effacés dans la Marche. « *Curt de Burgsdorf*, dit-il, *est plein d'outrecuidance aussi bien en regard de l'Electeur que des autres Grands. Il se glorifie de communications avec la Divinité telle que la suivante : Un jour qu'il était en Allemagne, y conduisant un peloton de cavalerie qui courait grand risque d'être battu, Dieu lui apparut en songe et l'avertit qu'il eût à forcer le passage et faire sa trouée. — Burgsdorf se raille avec insulte de tous les voisins de l'Electeur, il appelle les Suédois de vrais coquins; les Hollandais, des têtes de lièvres, des sacs à poivre, des vieux grigous. Il ne sait rien retenir, comme un crible, et ne peut garder un secret quelque important qu'il soit. Au conseil intime, bien plus, en présence de l'Electeur, il crie, il ronfle, cause si haut qu'on l'entend du dehors, se lève brusquement et assourdit tout le monde, y compris l'Electeur, de manière que toutes les décisions sont prises d'après son bon plaisir, et que, à son coup de sifflet, tout le monde doit danser. C'est un homme qui a passé toute sa vie en toutes sortes de débauches avec des prostituées, à s'enivrer, à jouer, à courir la nuit, à danser. Et pourtant il n'en a point honte, au contraire, il se vanta un jour, à la table de l'Electeur, d'avoir*

---

[1] Gosmar. P. 34 et suivantes. Passim.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

perdu, dans une soirée, quatre-vingts mille reichsthalers, jurant par sa part au livre de vie — c'est là son serment le plus solennel — qu'il les avait aussi honnêtement payés. Item, il ajoute qu'il a tué déjà en les faisant boire quarante gaillards, et récemment encore un gentilhomme de la cour de l'Electeur de Saxe; item, qu'il a fait encore de tels coups que jamais il ne les avouera, dût-on pour cela le mettre à la question. — Il mène un train plus que princier, a différentes écuries pleines de chevaux dignes d'un prince, une multitude de carrosses et de voitures de grand prix. Il a aussi ses laquais à lui, ses pages, ses maîtres d'hôtel, des conseillers, des secrétaires intimes, des trompettes et d'autres serviteurs pareils, comme s'il était un grand prince. Il possède quatre cents paires de vêtement d'étoffes magnifiques, et s'en fait faire encore chaque jour des nouveaux. Avec cela, il jure comme un païen d'une manière horrible, il ne craint sur ce point aucun maître et a toujours cent mille diables à sa disposition. — Vis-à-vis de son maître et seigneur, il ne témoigne aucun respect, reste assis quand l'Electeur est debout devant lui, ou qu'il va et vient, le laisse demander jusqu'à trois fois une chose avant de lui répondre, comme s'il était lui-même l'Electeur, et que l'Electeur fût son domestique. Il a l'audace de blâmer, même publiquement, les actions de l'Electeur; souvent, dans le Conseil, il s'appuie sur le bras droit, lorsque l'Electeur est assis à sa droite et lui montre par conséquent son d... Il a la table la plus recherchée. Quand il n'y a point de gibier sur la table de l'Electeur, sa table, à lui, plie sous le poids de la venaison; quand, dans la cave de l'Electeur, il n'y a pas une goutte de vin, dans la sienne on voit tonneaux sur tonneaux, pipes

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

sur pipes, foudres sur foudres. Avec cela, il tient l'Electeur si à court d'argent, que souvent ce prince est obligé de lui emprunter de l'argent, — même pour son jeu — et il dit ouvertement qu'un favori qui veut se maintenir, doit agir de pareille manière. Burgsdorf est avare et égoïste comme le diable lui-même ; il n'a pas honte de faire des extorsions d'argent par toutes sortes de mauvais artifices, afin de pouvoir entretenir ses débauches. Il n'a pas le moindre souci de l'honneur ou du bien-être de son maître ; dans les procès il se laisse corrompre par les parties, fausse et ploye la justice d'après la volonté de celui qui le paye le plus. Sous le masque de son commandement supérieur des milices, il dilapide et dévore les ressources de l'Electeur. Dans toutes les affaires qui se font par l'Electeur ou en son nom, il commence par stipuler quelques milliers de florins à son profit. Il vend les charges à ceux qui lui offrent le plus, sans s'inquiéter s'ils sont capables de les remplir et si ce sont de maudits papistes ou des réformés [1]. Toutes les lettres qui arrivent à l'Electeur, il commence par les ouvrir effrontément le premier, les lit et les envoie à l'Electeur quand cela lui agrée, mais plus d'une fois il ne les lui envoie pas du tout, et n'en communique au prince qu'aussi peu qu'il lui convient. La plupart de ses confidents sont soupçonnés de sorcellerie. Mais eux et Burgsdorf se sont si bien emparés de l'Electeur et le gardent si strictement que personne ne peut lui parler en dehors de leur acquiescement, et en présence de l'un ou de l'autre, de sorte qu'on dirait

[1] L'auteur du rapport est calviniste.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

que l'Electeur est leur prisonnier, leur otage, etc. [1].

La contrepartie de Burgsdorf et de ses complices, c'était un conseiller intime de l'Electeur de Brandebourg, le comte Adam de Schwarzenberg, né en 1584, dans le pays Rhénan [2]. Propriétaire de terres dans le pays de Juliers, il était devenu, quand ce duché passa par héritage à la Maison électorale de Berlin, tenancier du Brandebourg. Pendant les longues et périlleuses querelles de succession, il avait rendu d'importants services à l'électeur Jean Sigismond, à l'encontre des vues et des volontés de l'Empereur d'Allemagne, et, pour ce fait, il avait été mis au ban de l'Empire par Rodolphe II [3]. Aussi l'Electeur lui donna-t-il la charge de grand chambellan et de membre du conseil intime, avec un traitement de quatre mille thalers, — ce qui, pour l'époque, était extraordinairement élevé — la ration pour huit chevaux, et table ouverte à la cour pour lui et six domestiques [4]. Au début, Schwarzenberg ne dirigeait que l'administration du pays de Juliers, mais bientôt il acquit aussi de l'influence dans les affaires générales de la Maison électorale. Le fait qu'il était catholique ne nuisait point à la confiance que lui accordait la cour, et ne lui faisait point de tort dans l'opinion du peuple, car sa fidélité envers l'Electeur avait été éprouvée, nous l'avons dit, dans les litiges au

---

[1] Ce portrait du caractère de Burgsdorf est sans doute peint en noir et est l'œuvre de la haine, mais chaque trait en est confirmé par des documents probants. Le témoin, il est vrai, parle moins de l'époque de Georges-Guillaume que des premières années de son fils, pendant lesquels Burgsdorf sut maintenir son ancienne prépondérance. Mais on comprend que c'est sous le père que le favori a appris l'insolence dont il osa encore continuer à faire preuve sous le fils.

[2] Cosmar. *Loco citato*. Texte. P. 16.

[3] Ibid. P. 19.

[4] Ibid. P. 23.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

sujet de Clèves, et à cette époque ce n'était point contre les adhérents à la vieille foi, mais contre les calvinistes que se portait la haine de la multitude. Elle aimait mieux voir dans l'entourage de son prince un catholique que ces Réformés avec lesquels, depuis l'évolution de Jean Sigismond, on avait rempli le conseil intime de Berlin [1].

Toute l'administration du comte, tous les documents qui nous restent de lui, établissent que c'était un homme d'un esprit pénétrant et d'une grande activité. Ses adversaires, eux-mêmes, lui reconnaissent une rare expérience des affaires, et l'art d'avoir su manier les princes. On pourrait le compter parmi les ministres les plus distingués si ce n'était un vice qui faisait tache sur ses autres qualités précieuses. Schwarzenberg, de même que son rival Burgsdorf, était cupide; il se faisait de l'argent de toute manière, recevait des présents non-seulement des mains de l'Electeur, qui le nomma Grand-Maitre de l'Ordre de Saint-Jean à Sonnenburg, mais aussi d'autres personnes, d'employés subalternes et des parties en procès [2]. Néanmoins il différait de Burgsdorf, non-seulement en ce qu'il conservait ce qu'il avait acquis tandis que Burgsdorf dissipait tout [3], mais aussi en ce qu'il ne cherchait jamais à s'enrichir au détriment de l'Etat de Brandebourg, et que, en aucune chose, il n'a jamais trahi son maitre [4]. Schwarzenberg pénétrait à

---

[1] Stenzel. *Loco citato.* P. 425 en haut.

[2] Cosmar. Texte. P. 386 et suivantes.

[3] Ibid. Appendice. P. 38.

[4] C'est pour démontrer que Schwarzenberg ne fut pas un traître, que Cosmar a écrit le livre ci-dessus mentionné et dans lequel toutes les accusations élevées contre le comte sont, en effet, si radicalement réfutées, qu'elles doivent se réduire au silence. Dans les ouvrages historiques prussiens qui parurent de 1740 environ à 1820, Schwarzenberg est représenté comme un monstre de méchanceté qui aurait vendu le Brandebourg à l'Autriche, à

Digitized by Google Origina from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

fond les intentions réelles, les ressources et les espérances du parti calviniste qui, depuis l'année 1608, travaillait à révolutionner radicalement l'Allemagne. Il prévoyait qu'au milieu des tempêtes qui montaient à l'horizon et avec un Electeur comme Georges-Guillaume, le Brandebourg ne pourrait être sauvé que par une politique identique à celle qu'avaient adoptée la Saxe, Lunebourg et Darmstadt, et à laquelle ils devaient leur salut. Dès le principe, il s'accusa franchement comme partisan de l'Empire et de l'Empereur. Une circonstance particulière pourrait n'avoir pas été sans influence sur cette manière de voir. Schwarzenberg n'était pas de la Marche, il était gentilhomme allemand et comte de l'Empire. Comme tel, il ne pouvait guère voir de bon œil des plans qui, en dernière analyse, tendaient à tout mettre sens dessus dessous en Germanie et à renverser la vieille Constitution de l'Empire.

Toutefois les avertissements de Schwarzenberg furent longtemps négligés. Georges-Guillaume avait épousé, en 1616, la sœur de l'Electeur Palatin, Elisabeth-Charlotte. Comme cela peut se comprendre, elle pressa son mari de secourir son frère Frédéric. C'est pourquoi l'opinion

---

Rome, aux Jésuites. Par contre, dans ces mêmes écrits, son antagoniste Burgsdorf était peint comme un modèle de vertu, comme un vrai patriote Brandebourgeois. Ces inexactitudes historiques d'un rhéteur paraissent bien ridicules quand on en connait la vraie source. C'est à partir du temps où le roi de Prusse, Frédéric II, eut enlevé la Silésie à l'impératrice Marie-Thérèse, que ces déclamations devinrent à la mode. Le patriotisme prussien jugea opportun de repousser les plaintes de l'Allemagne au sujet de cet acte, par un réquisitoire en sens inverse, pour règlement de comptes, prétextant que cent ans auparavant la maison impériale aurait commis, par l'entremise de Schwarzenberg, des injustices contre l'Electorat de Brandebourg. Voir Cosmar. P. 420 et suivantes.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

hostile à l'Empereur prit le dessus dans le Conseil de l'Electeur. En dehors de Burgsdorf, les conseillers intimes Winterfeld, Bellin, Bruckmann, d'autres encore, opinaient pour qu'on favorisât la cause du Palatin. Cependant les représentations de Schwarzenberg, se rencontrant avec la timidité innée de l'électeur Georges-Guillaume, eurent pour effet de décider la cour de Berlin à n'exposer au jeu que le moins possible, et à assister le beau-frère de l'Electeur beaucoup plus par de beaux souhaits que par des actes.

En conséquence, Georges-Guillaume favorisa, en plusieurs circonstances, les seigneurs rebelles de la Bohême, reconnut comme roi de ce pays Frédéric V aussitôt l'élection faite; n'empêcha point un prince de sa maison, le margrave de Jagerndorf Jean-Georges, son propre oncle, de prendre les armes pour le *Roi d'hiver*, envoya à Frédéric des munitions et lui permit, à lui comme à ses alliés, de faire des enrôlements dans les Marches [1]. Mais ce fut tout. Les sentiments intimes du peuple entravaient même une assistance si réservée. Dans l'été de 1620, une bande de deux mille Anglais en guenilles, sous les ordres du colonel André Gray, traversait les Marches pour aller au secours du roi de Bohême. Elle demanda à prendre ses quartiers à Berlin. Mais les habitants, excités par les prédicants luthériens, montrèrent contre eux, en dépit de la volonté de la cour, un de ces héroïsmes de boutique où se mêle autant de lâcheté que de rodomontade [2]. Les bourgeois s'emparèrent des portes, passèrent la nuit entière dans le tumulte et l'orgie, et tirèrent si souvent en l'air des coups de

[1] Cosmar. *Loco citato*. P. 45.
[2] Ibid. Appendice. P. 64 et suivantes.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

leurs fusils que ces bandes anglaises firent un détour autour de la ville. La nouvelle de la bataille de Prague, qui arriva au mois de novembre, provoqua des sentiments tout contraires dans la ville et à la cour. On lit dans un rapport du chancelier de Brandebourg [1] : « *Il règne ici, dans le bas peuple, au sujet de la défaite de Prague, une allégresse telle qu'on ne saurait l'exprimer. Ils hurlent et vocifèrent : on voit bien,* disent-ils, *que Dieu n'aime pas les Calvinistes.* » La cour, au contraire, tremblait; elle redoutait la vengeance de l'Empereur en raison de ce qui avait été fait au profit du Palatin vaincu. Le gouvernement ne pensait plus qu'à apaiser sa colère par une série de pitoyables mesures. On révoqua la reconnaissance trop précipitée du titre de Sa Majesté le roi de Bohême; on n'écrivit plus à Frédéric V, pour ne pas l'exaspérer par le refus de ce titre de roi, mais on négocia avec lui de vive voix et par délégués; quand, dans sa fuite, le Palatin arriva à Berlin, — en janvier 1621 — on ne le logea point, lui, le beau-frère de l'Electeur au château, mais on le relégua dans les servitudes des écuries. On refusa à sa femme, proche de son terme, de s'établir à Custrin sur le pied d'une princesse; sur la demande de l'Empereur, on expulsa non-seulement les seigneurs bohémiens réfugiés, mais encore les fugitifs de l'Ordre de la Bourgeoisie qui cherchaient une nouvelle patrie dans les villes reculées de la Marche. Enfin on refusa un asile dans les forteresses du Brandebourg au fils mineur et à l'épouse du margrave de Jagerndorf qui avait été mis au ban de l'Empire [2]. Tous ces abaissements néanmoins ne réussirent pas à satisfaire plei-

[1] Cosmar. Texte. P. 399.
[2] Ibid. P. 408 en bas et suivantes.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

nement la cour impériale. Ferdinand adressa à Berlin plusieurs lettres dont le chancelier Bruckmann, dans un rapport à l'Electeur, qualifie la teneur de « *dure, malveillante, menaçante* [1]. »

Pourtant, il n'existe pas l'ombre d'une preuve que l'Empereur ait voulu, autrement que par des paroles, manifester son mécontentement de cette politique de Berlin. On avait des choses plus importantes à faire : l'Empereur et la *Ligue* trouvaient dans le sud-ouest de l'Allemagne d'autres adversaires à combattre. Mais depuis le commencement de l'année 1624 les intrigues reprirent leur cours à la cour de Berlin, car ce fut alors que Gustave-Adolphe de Suède et le roi de Danemarck Christian y négocièrent une levée de boucliers contre l'Empereur. De nouveau Schwarzenberg s'opposa aux propositions danoises et suédoises, ce qui exaspéra Gustave-Adolphe au point que, dans l'année 1626, il donna aux Etats de Prusse le conseil de procéder contre le comte Schwarzenberg de la même manière que les Bohémiens contre les trois gouverneurs de Prague, c'est-à-dire de le jeter par la fenêtre, ou bien « *de lui casser les jambes et le cou* [2]. » Schwarzenberg eut le dessous, mais, même à ce moment, la cour fit preuve de la même lâcheté qu'elle avait montrée précédemment. Tout à coup les prédicateurs de Berlin omirent la prière que dans tout l'Empire on avait coutume de dire pour l'Empereur [3]. Plus tard on découvrit que ces ecclésiastiques n'avaient jamais reçu un ordre exprès, mais qu'ils avaient touché une somme de quatre cents thalers pour prix de

---

[1] Cosmar. P. 409.
[2] Ibid. Appendice. P. 10 en bas.
[3] Ibid. P. 2.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

cette omission [1]. Il leur avait été insinué secrètement de supprimer le nom de l'Empereur dans la prière, ils le firent, pour ainsi dire, à leurs propres risques. Au commencement de l'année 1626, le conseiller intime Bellin se rendit à Londres, ainsi qu'il a été dit plus haut, pour y négocier au nom de Gustave-Adolphe avec la couronne d'Angleterre. Mais plus tard, lorsque Gustave renonça à prendre part à la guerre danoise, on vit baisser en même temps l'ardeur guerrière de son beau-frère de Brandebourg. Georges-Guillaume repoussa la demande de Christian IV, de faire cause commune avec lui ; par contre, il consentit à favoriser en secret les Danois; il leur promit le libre transit à travers la Marche et s'engagea à leur fournir des vivres [2]. Enfin pour gagner à la cause des ennemis de l'Empereur le prince de Transylvanie Bethlen, il lui donna sa sœur Catherine. Schwarzenberg s'opposa aussi à ce projet de mariage, mais ce fut inutilement [3].

Les adversaires du Comte finirent par trouver si graves les objections qu'il élevait qu'ils songèrent à trouver des moyens pour l'éloigner. Au commencement de l'année 1626, Schwarzenberg, sous l'apparence d'une mission d'honneur, fut chargé de remettre dans les bras de son époux, le prince de Transylvanie, l'illustre fiancée qui avait été bien chichement dotée [4]. Mais bientôt Georges-Guillaume se vit forcé de rappeler le Comte ; il avait besoin de ses conseils, car précisément il commençait à voir mûrir les fruits de la conduite que la

---

[1] Cosmar. P. 3.
[2] Id. Texte. P. 410, en haut.
[3] Il avait été préparé par les adversaires de Schwarzenberg. Cosmar. Texte. P. 214.
[4] Cosmar. P. 46.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

cour de Berlin avait jugé prudent d'observer envers les Danois. Nous laissons ici parler un rapport remis aux Etats de Prusse le 31 juillet/10 août 1626 de la part du conseil intime. Il y est dit : « *On a fait auprès de l'Electeur toutes sortes de tentatives pour qu'il se prononçât pour un parti ou pour l'autre, mais Georges-Guillaume s'est engagé à ne pas s'écarter de la neutralité de l'épaisseur d'un cheveu. Malgré cela, au mois de février 1626* (c'était l'époque où Schwarzenberg faisait son voyage en Transylvanie), *le comte Mansfeld, au mépris de sa parole solennellement donnée au conseiller intime Winterfeld envoyé à sa rencontre, qu'il ne songeait pas du tout à prendre des quartiers dans le pays, a fait irruption dans les Marches avec force troupes, a pris des places et les a fait fortifier en contraignant les gens même de l'Electeur à travailler aux bastions. Après lui est venue l'armée danoise sous le général Fuchs. Ces deux généraux, et comme eux le roi Christian IV lui-même, avaient promis de faire bien observer la discipline, mais au contraire il n'y en a pas eu ombre, et les dédommagements promis pour les provisions de bouche n'ont pas été acquittés. Bien plus, les lansquenets danois et ceux de Mansfeld ont pillé des églises, volé des calices et des baptistères garnis d'étain, réduit en cendres beaucoup de villages. Quant aux personnes, ils en ont tué, blessé, fustigé, enchaîné, piqué, garroté un grand nombre, ils ont enfoncé et pillé des milliers de caisses, et pour finir ils ont enlevé et emmené avec eux à Hambourg, sur de grands bâtiments, des milliers de têtes de gros bétail et jusqu'à des vieux fers provenant d'outils d'agriculture. Son Altesse Electorale n'a point échappé à l'insolence de ces étrangers ; puisque dans*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

la maison même de l'Electeur l'envoyé danois Mitzlaf a fait la déclaration suivante : que l'Electeur le prenne bien ou mal, le roi mon maître continuera d'agir de même ; qui n'est pas avec lui est contre lui. »

Après une pareille leçon, il n'était plus difficile au comte de Schwarzenberg de démontrer à l'Electeur que la politique suivie jusqu'alors était fausse, et qu'il n'y avait de salut qu'à se rallier promptement à l'Empereur. Georges-Guillaume était assez intelligent pour le reconnaître. Dans une lettre confidentielle du 22 juillet/1er août 1626, Schwarzenberg raconte ce qui suit [1] : « *L'Electeur est venu tout à l'heure chez moi ; il était fort triste. Si ces désordres des Danois, m'a-t-il dit, se prolongent, je deviendrai bien faible, car je m'afflige beaucoup de ce que mon pays est ainsi ruiné, de ce qu'on fait si peu de cas de moi et qu'on m'outrage, et de ce que je n'ai personne qui sache me conseiller quelle résolution il faut prendre. Ce serait le devoir de mes conseillers de me l'apprendre, aussi ai-je souvent fait tenir des séances, mais on n'y a rien résolu, et l'on a fait que me recommander d'avoir patience et d'attendre avec confiance des temps meilleurs. Que m'importe leur cause, si je dois y perdre toute réputation, tout honneur et tout bien-être temporel ! Si je reste sans remuer, à considérer mon malheur, que dira-t-on de moi ? Au contraire, aussi longtemps que je me défendrai et ferai ce que je pourrai, je n'aurai pas une si grande honte, et je ne crois pas que l'Empereur me traite plus dûrement que les Danois et les Suédois. Je devrais sans doute parler de cela à tous les conseillers, mais ils ont déjà passé dans le camp de ceux qui me tyrannisent, de sorte que j'enrage et m'afflige, bien loin d'en avoir de la consolation*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

et de devenir capable d'une résolution. — On vante la patience de Job parce qu'il fut visité de Dieu, mais il n'y aura pas un historien pour louer ceux qui se laissent écorcher par des hommes et enlever, sans révolte, ce qui est à eux. Tout le monde me traiterait d'archipoltron si je restais ainsi tout coi et immobile. Mieux vaut mourir honorablement que vivre avec honte. Je n'ai qu'un fils ; si l'Empereur reste Empereur, mon fils et moi nous resterons bien Electeurs, si nous ne nous séparons pas de l'Empereur. Je ne vois donc qu'une chose à faire, c'est de passer du côté de l'Empereur pendant qu'il me reste encore quelque chose, car plus je différerai, plus le Danemark et la Suède se seront approprié de mon bien; et quand j'aurai tout perdu, quand ils auront en leur pouvoir tout mon pays, que pourrai-je faire à ce moment? »

Après de tels épanchements de cœur, en pourrait s'attendre à ce que Georges-Guillaume eut pris avec ferme vouloir une résolution. Mais il n'alla pas si loin. Il laissa les choses aller comme elles allaient. Des troupes danoises étaient toujours cantonnées dans le pays et le seul moyen qui eût permis à l'Electeur de chasser les Danois et de tirer avantage de son accession au parti de l'Empereur, moyen que lui proposait le comte Schwarzenberg, ne put réussir. Il y avait longtemps que le Comte insistait pour que l'on mit sur pied une force armée respectable, mais les Etats de la Marche, auxquels il s'adressa et dut s'adresser pour cette affaire, lui refusèrent les sommes indispensables. A la date du 2/12 juin 1627, le Conseil intime, écrivant à l'Electeur qui alors se trouvait en Prusse, lui fait le rapport suivant [1] : « *Les Etats ne*

[1] Cosmar. Texte. P. 349.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

veulent absolument point entendre parler de forteresses dans le pays. Ils disent qu'au temps où les forteresses ont été bâties, leurs ancêtres ont accordé tout ce qui était nécessaire. Que depuis lors[1]*, il s'est écoulé un espace de plus de quatre-vingt-dix-neuf ans, que durant cette période on a levé sur eux de gros et lourds impôts, perçu des droits de douanes et des droits sur les boissons, pour ramasser un capital qui suffit à l'approvisionnement de ces forteresses lorsqu'il serait opportun; qu'ils ne se jugent donc point obligés d'y contribuer en quelque chose. Plusieurs ajoutent que, nonobstant, ils n'ont aucune protection pour leurs biens; pourquoi donc devraient-ils se laisser imposer pour eux, puisque ces biens ne leur en seraient pas moins pris, dévastés et même réduits en cendres. Leurs biens sont là, qu'on les leur prenne donc et avec eux qu'on prenne aussi leur vie.* » Les Etats de la Marche ne voulaient même plus entretenir le peu de troupes pour lesquelles ils avaient payé jusqu'alors. *De la part des Danois*, disaient-ils, *tout ce qu'on pouvait craindre est arrivé. Mais nous restons dévoués à Sa Majesté impériale, et si nous continuons à entretenir des troupes, nous avons à craindre d'être un sujet d'offense pour la cour impériale.* — C'est ici le même phénomène que partout : les Etats des territoires allemands se montrent toujours inclinant vers le parti de l'Allemagne et de l'Empereur. Nous devons insister, le plus fortement possible, sur cette circonstance.

Au printemps de 1627, Wallenstein, à la tête de quarante mille hommes, était sur les frontières du Brandebourg. Il ne laissa pas même à l'Electeur le temps de

---

[1] C'est-à-dire depuis l'introduction de la *Réforme*.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

faire des propositions; ce fut lui qui porta le premier coup et il le fit d'une manière qui montra son profond mépris pour Georges-Guillaume.

Le Burgrave Annibal de Dohna qui, à cette époque, négociait au nom de l'Empereur avec l'Electeur de Brandebourg pour la reconnaissance de l'électorat de Bavière, avait dit dans une lettre adressée à un colonel de Friedland, Pechmann, qu'*il serait impossible à l'Electeur de défendre la Marche contre les Danois, parce qu'il partait avec toutes ses troupes disponibles pour la Prusse.* Ce fut de cette assertion que se servit Wallenstein pour occuper la Marche avec ses régiments. Dans une lettre que le 3/13 juin 1627 il adressa de Neisse à l'Electeur, Wallenstein représenta la chose comme s'il ne faisait que céder aux instances pressantes de Georges-Guillaume [1] : « *J'ai appris,* dit-il, *par la lettre du Burgrave de Dohna au colonel Pechmann, que l'Electeur ayant besoin de ses troupes en Prusse pour défendre son pays, et par conséquent ne pouvant protéger, contre l'invasion du roi de Danemark les passages de l'Oder et le transit à travers la Marche, a demandé que ces passages fussent occupés par des troupes impériales.* » Plus loin il assure : « *que l'Empereur a daigné ordonner que l'on prête à l'Electeur toute assistance possible, que pour cela lui (Friedland) il a envoyé le colonel impérial Arnim, sujet brandebourgeois — afin que l'Electeur ait avec lui toute garantie et sécurité, — occuper les villes et les passages de la Marche et de l'Oder.* »

En effet, Georges-Guillaume reçut à bras ouverts les troupes impériales. Il fit paraître une proclamation où

---

[1] Forster. « *Wallenstein.* » P. 59.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

il retraçait les brigandages des Danois. Personne ne devait donc oser fournir des vivres à leurs troupes. Pour les Impériaux au contraire, il fallait les assister gratuitement comme des sauveurs et des libérateurs [1]. Friedland donna l'ordre de traiter avant l'occupation du pays avec les Etats-Généraux et le conseil intime de Berlin; seulement si ces derniers n'acquiesçaient pas de bon gré, Arnim était autorisé à employer la force. Toutefois, le mode de négociation qui fut prescrit à ce dernier était d'une forme singulière [2]: « *Arnim pourra promettre aux Etats qu'ils ne seront chargés d'aucune contribution avant qu'ils ne la consentent eux-mêmes. Néanmoins les Etats devront pourvoir les commandants impériaux de ce qui leur est nécessaire pour leur entretien, boire et manger. Secondement : ils seront garantis de toute violence de la part des soldats. Troisièmement, si malgré cela les Etats Généraux craignaient encore quelques dangers, Arnim pourra faire prêter aux garnisons impériales un serment additionnel de fidélité à l'Electeur et aux Etats.* » Voilà quelles étaient les instructions qu'Arnim avait à observer avant d'occuper le pays de l'Electeur. Une autre instruction lui avait été donnée pour sa conduite ultérieure. *Dès que Arnim se sera assuré de toutes les villes et les aura bien pourvues de garnisons, il insistera auprès des conseillers intimes pour qu'ils convoquent une diète, afin d'établir une taxe raisonnable pour l'entretien des troupes impériales. Néanmoins, de peur de trop froisser les Etats du pays, il ne s'écartera pas d'un cheveu de ce principe que la contribu-*

---

[1] *Theatrum Europ.* I. P. 1129. Carlo Caraffa. « *Relatione*, etc. » P. 308 et suivantes.

[2] Forster. « Wallenstein. ». P. 60.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

tion doit être payée par part égale d'un côté par les districts et sujets de Son Altesse l'Electeur, de l'autre par les Etats Généraux.

Tout marcha à souhait. Les places que Wallenstein avait en vue d'occuper étaient Krossen, Francfort sur l'Oder, Sonnenburg, Landsberg, quelques petits passages sur la Wartha, enfin les forteresses sur la frontière du Mecklembourg [1]. Toutes ces places furent sans opposition remises à Friedland. Sur le conseil de Schwarzerberg [2], Georges-Guillaume avait donné l'ordre de fournir gratuitement des vivres et des munitions à l'armée impériale « *parce que n'ayant rien reçu de Mansfeld et de ses hommes, on ne pouvait non plus rien demander à l'Empereur envers qui l'on avait des obligations.* » Wallenstein ne manqua point de témoigner de sa reconnaissance par de belles paroles. Le 1er/11 juillet 1627, il écrivit de son camp de Kosel [3] au margrave Sigismond que Georges-Guillaume avait laissé comme son lieutenant : « *Nous avons été charmés d'apprendre par le rapport du colonel d'Arnim avec quelle loyauté Votre Altesse a pris soin que les passages de la Marche fussent bien occupés et protégés contre les invasions de l'ennemi. — Nous vous remercions très cordialement pour ce fidèle attachement à Sa Majesté l'Empereur, notre très gracieux maître, et vous donnons l'assurance que nous le ferons valoir par nos louanges auprès de la susdite Majesté Impériale. — Nous envoyons encore quelques milliers d'hommes au colonel Arnim, afin qu'il fasse lui aussi son devoir, attaque*

---

[1] Forster. « Wallenstein. » P. 60.

[2] Cosmar. *Loco citato.* P. 53.

[3] Forster. *Loco citato.* P. 66, et « *Lettres de Wallenstein* ». I. P. 97. N° 25.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

l'ennemi d'un autre côté et qu'ainsi il éloigne le théâtre de la guerre des pays de Son Altesse l'Electeur. C'est pourquoi nous invitons Votre Altesse à donner l'ordre que les troupes du susdit colonel d'Arnim soient pourvues de vivres. Et comme il lui faut des canons et des munitions, Votre Altesse Electorale nous ayant fait l'offre, par le burgrave de Dohna, d'en délivrer de ses arsenaux, nous la prions de prêter pour peu de temps au dit colonel Arnim, lorsqu'il en fera la requête, pièces et munitions, et nous vous donnons l'assurance que tout sera rendu à Votre Altesse. »

Par malheur, il n'y avait que Wallenstein pour entrer ainsi dans la Marche de Brandebourg. Du reste, lui-même oublia aussitôt ses promesses de maintenir une exacte discipline, ou plutôt il n'avait jamais songé à les tenir. Ses troupes ravagèrent la Marche si cruellement que Schwarzenberg, accusé par ses ennemis de la cour d'être l'auteur des souffrances du pays, se chargea, au mois d'août 1628, d'une mission à Vienne pour supplier l'Empereur, en dehors d'autres prières, de rappeler les troupes de Friedland. Il y fut reçu d'une manière toute gracieuse ; l'Empereur lui donna audience dans son petit cabinet, en robe de chambre fourrée, sans aucun cérémonial, et Schwarzenberg écrivit chez lui que tout irait bien. Mais il se faisait illusion. On le traîna, avec de belles paroles, jusqu'au mois d'octobre et, à la fin, il n'obtint rien, si ce n'est un présent pour lui-même, c'est-à-dire une assignation de terres d'une valeur de deux cent mille florins que Wallenstein devait lui remettre en pays conquis. Schwarzenberg fut assez cupide pour accepter ce don qui, au fond, n'avait aucune valeur. Pour

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

tout le reste, sa mission échouant ainsi [1], démontrait qu'il n'y avait rien qui pût contrebalancer à la cour impériale l'influence de Wallenstein.

Ayant ainsi, par l'occupation des Marches, assuré ses derrières, Wallenstein, au milieu du mois d'août 1627, se dirigea vers le cours inférieur de l'Elbe, par Goldberg, Gorlitz, Cottbus, Juterbock, Brandebourg, Havelberg et Domitz. Au commencement de septembre, il fit à Lauenbourg sa jonction avec Tilly. La rencontre des deux généraux présenta un contraste remarquable. Wallenstein y parut avec une suite brillante et déployant une magnificence qui convenait mieux à un prince qu'à un général. En regard de cette pompe, la simplicité de manières du généralissime bavarois formait un contraste merveilleux [2]. Tilly ne négligea point de traiter noblement son hôte magnifique, mais tout en rendant à Friedland les plus grands honneurs, il maintenait son indépendance. Wallenstein voulait être honoré comme un prince, réclamait pour lui-même la voix décisive dans les conseils de guerre, et traitait le général de la *Ligue* comme son subordonné. Tilly opposa aux prétentions de Wallenstein un calme imperturbable. Mais il maintint avec tant d'énergie et les droits de son maître et les siens propres, que toutes les décisions dûrent émaner des deux chefs en commun. Un témoin oculaire, faisant un rapport au duc de Celle au sujet de la jonction de Lauenbourg [3], ajoute ces mots : « *Assurément ces deux généraux ne pourront pas, à la longue, s'accorder entre eux.* »

---

[1] Pièces authentiques à voir dans Cosmar. *Loco citato*. P. 117 et suivantes.

[2] Von der Decken. I. P. 253.

[3] Id. P. 254.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Avant que les deux armées réunies eussent commencé à agir en commun, les officiers supérieurs de Tilly avaient cherché à nettoyer le pays. Le comte de Furstenberg prit Nordheim, Stolzenau, Wolpe; il se préparait à assiéger Nienbourg. Pour cette entreprise, il avait le concours du général Anholt. Anholt surveillait quelques détachements danois qui se trouvaient encore dans le pays de Brême; il les empêcha d'aller débloquer Nienbourg. Devant Brême, en effet, Morgan occupait, avec ses régiments écossais, une position retranchée, et près de Tedinghausen campaient cinq régiments de cavalerie danoise sous le lieutenant général Narprecht[1]. Ce dernier fut, peu de temps après, battu par Anholt; mais le brave Morgan tint bon deux mois encore devant Brême jusqu'au moment où le conseil de la ville, imitant celui de Hambourg, lui déclara enfin que s'il ne se retirait pas de son plein gré, on ferait feu sur le camp écossais des canons qui armaient les remparts de la ville. Morgan dut alors abandonner le Weser et s'enfermer dans la forteresse de Stade. Et Nienbourg, par suite, tomba à son tour après un siège qui avait duré trois semaines.

La position du roi de Danemark était désespérée. Presque toutes les places qu'il avait possédées depuis des années en Allemagne, se trouvaient au pouvoir de l'ennemi et aux portes du Danemark, son pays héréditaire, était maintenant une armée de soixante mille ennemis. Encore une fois Christian IV tenta la voie des négociations; il envoya au quartier général, à Lauenbourg, son cousin, le duc de Holstein-Gottorp, Frédéric, pour offrir la paix. Mais les conditions que firent les

[1] Von der Decken. P. 254.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

deux généraux étaient de nature telle que des vainqueurs seuls peuvent en prescrire de pareilles [1]. « *Le roi de Danemark devait immédiatement déposer les armes, renoncer à sa charge de directeur du Cercle de la Basse-Saxe, rendre le duché de Holstein et d'autres fiefs reçus de l'Empire et de l'Empereur, payer les frais de la guerre et tous les dégâts causés en Allemagne pendant la lutte, réduire les droits du Sund à l'ancienne taxe, et pour tout cela donner des garanties.* »

Christian IV ne voulant pas faire de pareilles concessions, l'armée combinée de la *Ligue* et de l'Empereur se mit en mouvement. D'abord on chassa les Danois de leurs retranchements sur les bords de l'Elbe, près de Hambourg, puis l'on marcha sur Trittow dont la garnison se rendit et de là sur Pinneberg. La garnison de cette dernière place se défendit avec une rare opiniâtreté; Tilly fut blessé devant elle, à la cuisse, et obligé, en conséquence, de se faire transporter à Lauenbourg. A la nouvelle de cet accident, l'Electeur de Bavière adressa à son général une lettre pressante [2] dans laquelle il le conjurait de prendre, à l'avenir, plus de soin de sa personne « *dont la conservation était chose si importante et si chère pour les Electeurs et les Etats catholiques.* » Wallenstein était tellement exaspéré de la longue résistance des deux officiers qui commandaient à Pinneberg et qui n'avaient livré la place qu'après avoir brûlé leur dernière cartouche, qu'il voulait d'abord leur faire couper la tête, parce que, contrairement à toutes les lois de la guerre, ils ne s'étaient point rendus sur sa

---

[1] Londorp. « *Acta publica.* » III. P. 991, en bas et suivantes.
[2] Westenrieder. « *Documents.* » VIII. P. 163.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

sommation quand ils n'avaient plus ni poudre ni plomb. L'ordre de les décapiter était déjà donné, mais il se laissa adoucir et accorda même libre retraite à la garnison [1].

Après la chute de Pinneberg, plusieurs autres petites places furent prises. Pendant ce temps le roi de Danemark concentrait les débris de son armée près de Rendsbourg, afin de sauver au moins le duché de Schleswig quand le Holstein serait perdu. Le margrave de Bade-Durlach, Georges-Frédéric, qui, nous l'avons dit, s'était enfui de Havelberg à l'île Poel à travers le Mecklembourg, devait se réunir au roi à Rendsbourg. Mais déjà il était trop tard. Le 12/22 septembre, un fort détachement d'Impériaux s'avança sous les murs de Rendsbourg, sur quoi le roi battit en retraite jusqu'à Flensbourg [2]. Rendsbourg, la clef du Schleswig fut cerné, le margrave de Bade était coupé. Wallenstein envoya pour l'attaquer son général d'artillerie, le comte Schlick. Le 10/20 le margrave venant de Poel avait débarqué avec ses troupes à Heiligenhafen sur la côte septentrionale du Holstein. Le lendemain il marcha jusqu'à Oldenbourg, dans l'intention de faire sa jonction avec le roi qu'il croyait encore à Rendsbourg. Mais non loin d'Oldenbourg, le comte Schlick lui barra le passage. Le margrave étant souffrant de la goutte, ce fut le duc Bernard de Weimar qui prit le commandement; il se retrancha aussi bien qu'il put. La terreur régnait parmi les Danois; officiers ou soldats nul ne voulait plus faire son devoir. Lorsque l'attaque eut lieu le 14/24 septembre, les choses tournèrent aussi mal qu'on devait s'y attendre en pareilles conjonctures. Des rangs entiers, désespérant

[1] Von der Decken. I. P. 255, en bas et suivantes.

[2] Rose. « *Bernard* » etc. I. P. 126 et suivantes. Von der Decken. I. P. 156.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

de la fortune de Christian, passèrent du côté des Impériaux. Tout ce qui put se sauver courut se jeter sur les navires ; parmi eux, le margrave de Bade et Bernard de Weimar. Ils s'enfuirent avec les tristes restes de l'armée vers l'île de Fémern.

Bientôt après le château de Bridenberg tomba, mais seulement après une résistance opiniâtre qui fut cause que la garnison fut passée au fil de l'épée [1]. Le 24 septembre/4 octobre, Rendsbourg se rendit par capitulation [2]. A la même époque Wilster fut pris et le pays des Ditmarses frappé de contributions par les Impériaux. Cette tribu célèbre par ses faits et gestes anciens, dut acheter l'exemption de loger les troupes au prix d'une somme de trois cent mille reichthalers [3]. Il ne restait plus de tout le Holstein entre les mains du roi que Kempe et Gluckstadt; le duché de Schleswig en entier, le Jutland lui-même étaient absolument perdus. Au commencement d'octobre Christian IV se trouvait près de Flensbourg avec le rhingrave Othon-Louis, qui servait dans l'armée danoise depuis que la guerre avait éclaté ; Bernard et les débris de la division du margrave vinrent aussi de l'île de Femern l'y joindre. Mais lorsque le roi apprit que Friedland marchait sur lui avec des troupes d'une grande supériorité numérique, il se tint pour perdu et s'enfuit vers les îles. Le rhingrave Othon-Louis, nommé plus haut, resta avec environ sept mille hommes pour défendre encore quelque temps une cause que le monarque lui-même abandonnait. Que devait-il faire ? Il marcha d'abord sur Koldingen, puis rétrograda sur Wiborg. Le comte Schlick, qui suivait pied à pied les

[1] Khevenhiller. X. P. 1430.
[2] Rose. « *Bernard.* » I. P. 128.
[3] Von der Decken. I. P. 259.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Danois fugitifs, les ayant pressés jusque-là, ils se séparèrent en deux bandes. L'une s'enfuit par Aalborg vers ce qu'on nomme le Hatsschantze à la pointe nord du Jutland, lieu où elle fut contrainte de se rendre. L'autre, sous la conduite du rhingrave que Bernard de Weimar suivait toujours, se fraya un chemin vers Aarhus, et échappa heureusement sur des vaisseaux jusqu'à l'île de Fionie où se trouvait le roi. Il n'y avait plus d'armée de terre danoise [1].

Christian IV tint un conseil de guerre au château de Dalun dans l'île de Fionie. Il y fit passer ceux qu'il accusait d'être la cause de ses derniers malheurs. Le vieux margrave de Bade, Georges-Frédéric, était prévenu d'avoir été la cause de la défaite d'Oldenbourg. Il devait comparaître devant une assemblée de conseillers du royaume danois et y rendre compte de sa conduite. Mais Georges-Frédéric refusa la compétence de ce tribunal parce que, en tant que prince allemand, il n'était justiciable que de Dieu et de l'Empereur, néanmoins il se justifia devant le roi. Tout le poids de la faute resta sur le compte du commissaire général de la guerre, le danois Mitzlaf. Il fut condamné à mort, le roi toutefois commua sa peine en celle d'un exil perpétuel [2]. Bientôt après Bernard de Weimar et Georges-Frédéric de Bade abandonnèrent le service du Danemark et se rendirent en Hollande. Plus tard le margrave retourna dans sa patrie et renonça à tenter de nouveaux faits d'armes ; il mourut à Strasbourg le 14/24 septembre 1638 [3]. Quant au duc de Weimar, nous le rencontrerons plus tard dans la guerre suédoise.

---

[1] Rose. *Loco citato*. P. 128.
[2] Rose. *Loco citato*. P. 128.
[3] Ibid. P. 130 et 354.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Vers la fin de septembre de l'année 1627, la dernière forteresse que les Danois occupaient encore sur le territoire de Brunswick, Wolfenbuttel, tomba entre les mains de Pappenheim. La garnison s'était vaillamment défendue, au détriment tout à fait lamentable du pays qui fut complètement ruiné par des sorties faites de temps à autre par les défenseurs de Wolfenbuttel. Mais ce n'était plus seulement le besoin de vivre qui poussait les Danois à ces procédés de rapine, c'était aussi la vengeance. En effet, dans la Basse-Saxe, les sentiments des habitants étaient complètement changés. Ils avaient reconnu que la guerre que faisait Tilly n'était point une guerre de religion, mais que la guerre faite par le Danois était bien une guerre de brigandage. Ils étaient en bons termes avec les soldats de la *Ligue*, en mauvais avec les Danois, parce que chez les premiers il y avait de la discipline et qu'on n'en voyait aucune chez les autres. Ce fut pourquoi les Danois se vengèrent à l'extérieur de Wolfenbuttel, et les cris plaintifs du peuple pressuré montèrent jusqu'au ciel. Les citoyens de Wolfenbuttel eux-mêmes avaient cessé de combattre de bon gré contre leurs assiégeants, mais ils avaient reçu dans leur intérieur plus fort qu'eux et ils furent réduits à obéir à la force. Pour remédier à la disette dont souffraient ses troupes, le commandant comte Solms employa des moyens cruels contre les bourgeois, et fit battre de la monnaie avec l'argenterie qu'il avait trouvée au château. Quand la reddition devint inévitable par la détresse qui sévissait dans la ville et parce que le comte Pappenheim — qui assiégeait la place à la tête de douze mille hommes—avait, en barrant l'Ocker, fait monter l'eau jusqu'aux étages inférieurs, Solms, pour ne point avoir à souscrire la capitulation, quitta secrète-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

ment la ville. Son successeur dans le commandement supérieur, le colonel Loo obtint la libre retraite pour la garnison, mais celle-ci se dispersa. Le duc de Brunswick-Wolfenbuttel, Frédéric-Ulrich, avait de tous ses moyens aidé le comte Pappenheim au siège de sa propre capitale; soit pour faire oublier par son zèle du moment l'alliance qu'il avait faite autrefois avec le roi de Danemark, soit parce qu'il espérait, une fois la ville prise, qu'elle lui serait rendue. Il se faisait illusion. Lorsque après la prise de la place il vint supplier qu'on lui rétrocédât la résidence, il fut congédié par Pappenheim [1]. Il devait bientôt faire des expériences plus affligeantes encore. Le temps était venue où, comme dit Schiller, l'épée était tout, et un soldat heureux pouvait hardiment passer sur les têtes des princes.

Sur ces entrefaites, les deux armées allemandes étaient entrées dans leurs cantonnements. Il y eût, à cette occasion, des tiraillements entre Tilly et Wallenstein. Le premier demandait, au nom de son maître l'Electeur de Bavière, qu'on assignât à son armée le Mecklembourg. Wallenstein, qui occupait déjà le duché, rejeta nettement la demande de Tilly; dans une lettre à Arnim [2], il attribua au général de la *Ligue* l'intention de vouloir, au profit de la Bavière, confisquer l'héritage des ducs de Mecklembourg. C'était, de la part de Wallenstein, prêter à l'Electeur de Bavière des convoitises dont lui seul était rempli. Si Tilly eût réussi à occuper le Mecklembourg, les ducs n'eussent point été dépouillés de leurs biens de famille. C'est pourquoi Wallenstein cherchait à l'éloigner. Sur la sollicitation

---

[1] Von der Decken. I. P. 259 en bas.
[2] « *Lettres de Wallenstein.* » I. P. 111, nº 41.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

de ce dernier, l'Empereur enjoignit au général de la *Ligue* de prendre ses quartiers à l'extrémité Nord-Ouest de l'Allemagne, sur le territoire de Brême, à Oldenbourg, dans la Frise orientale. Ce fut là que Tilly se porta, et pendant trois ans ses troupes y campèrent, vivant en paix et amitié avec les habitants, parce que la volonté énergique et la main de fer de Tilly maintenait la discipline. Celle-ci était possible grâces à ce que les soldats devaient tout acheter. Tilly s'entendait avec les autorités du pays au sujet de la contribution. Ces autorités levaient elles-mêmes l'argent, puis le remettaient pour qu'on en fît la distribution aux soldats. Toute réquisition personnelle était interdite à ceux-ci et même aux officiers de l'armée de la *Ligue*. De cette manière, la paix et l'ordre étaient possibles. Il en était tout autrement sous le commandement de Wallenstein.

Wallenstein avait disposé ses régiments dans leurs quartiers d'hiver, du Jutland au territoire du Brandebourg Electoral, à travers le Schleswig, le Holstein, la Poméranie, le Mecklembourg. Ce furent les Marches qui eurent particulièrement le plus à souffrir. Georges-Guillaume étant toujours attardé en Prusse, son lieutenant Sigismond tenta tout pour modérer la charge des logements, mais ce fut inutilement, on ne lui laissa pas même la désignation des quartiers. Wallenstein écrivait à l'avance dans quel lieu il fallait loger chacun de ses régiments. C'étaient les habitants qui devaient se charger de leur solde. Pour chaque fantassin, il fallait payer sept florins par mois; pour un cavalier, de douze à quinze. Aux termes de l'ordonnance, les soldats devaient, moyennant cette somme, se charger de leur entretien, mais en réalité il n'en fut point ainsi. Ils prirent l'argent des habitants et leur extorquèrent en sus leur nourri-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

ture; les colonels imposèrent des contributions pour leur propre compte. Parmi ces derniers, les colonels Torquato Conti et Montecuculli se distinguaient par une avidité sans frein. Ce dernier, au mois de décembre 1627, fit annoncer à l'Assemblée des Etats de la Nouvelle-Marche qu'ils auraient à payer par mois, pour ses douze compagnies avec l'Etat-Major, vingt-neuf mille cinq cent vingt florins; pour sa table, douze cents florins; pour la table de chaque lieutenant-colonel, six cents. Les Etats ne purent se procurer que vingt-quatre mille sept cent vingt florins; Montecuculli prit le reste à force ouverte. Un autre colonel, Hepburn, se faisait payer, par mois, sept mille neuf cents florins par plusieurs villes de la Marche centrale et le colonel Fahrenbach deux mille florins chaque semaine par la ville de Ruppin. On a calculé que les pays de l'Electorat de Brandebourg ont dû payer, dans les années de 1627 à 1630, environ vingt millions de florins de contributions aux troupes de Wallenstein [1]. A la vérité, Wallenstein fit souvent des exemples et punit avec sévérité des officiers et même des colonels qui allaient par trop loin. Dans ses lettres à Arnim, il ordonne de traiter sans pitié de *tels sires*; il fit attacher au gibet le nom de beaucoup d'entre eux, en chassa honteusement d'autres et licencia leurs compagnies. Mais quand bien même cette sévérité aurait en général retenu les exactions dans une certaine mesure, les vexations particulières ne cessèrent pas pour cela. Comment la soldatesque aurait-elle pu se croire obligée à ménager l'habitant, quand elle avait devant les yeux l'exemple de son propre général qui extorquait pour sa

[1] « *Lettres de Wallenstein.* » I. P. 66 et suivantes. — Stenzel. *Loco citato.* I. P. 472.

Digitized by Google
Origina from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

caisse tout ce qui était possible, qui alla même plus loin, puisqu'il défendit formellement à l'Electeur de Brandebourg de percevoir des impôts de ses propres sujets? Ce n'est certes pas l'intérêt de l'Empereur que Wallenstein a en vue par de tels actes, c'est le sien propre, au détriment des princes allemands, de toute la nation, de l'Empereur lui-même non moins atteint que les autres. Car ce brigandage de l'armée de Wallenstein, organisé sur une échelle colossale, prenait pour drapeau le nom de l'Empereur qui fut à son tour trompé par Wallenstein et ses auxiliaires.

Pendant l'hiver, Wallenstein poussa, sans relâche, Arnim, son confident, à presser la reddition des ports et places de Wismar et de Rostock [1]; ces deux villes situées sur les côtes du Mecklembourg et qui jouissaient des droits des villes impériales, n'avaient, jusqu'alors, pas reçu de garnisons d'Impériaux. Quant à la campagne, il ordonna au contraire de lui épargner les logements de troupes parce qu'il considérait le Mecklembourg comme sa propriété. En même temps, il fit occuper la Poméranie pour être encore plus en sûreté du côté des pays voisins. Prières, représentations, tout fut tenté, mais tenté inutilement par le duc de Poméranie, Bogislas XIV [2]. Déjà à cette époque Wallenstein craignait d'être dérangé dans ses projets par Gustave-Adolphe. Nous parlerons plus tard des mesures qu'il prit contre le roi de Suède. Wallenstein songeait à se procurer des vaisseaux pour pouvoir, en cas de besoin, faire tête sur mer aux Danois ou aux Suédois. A la date du 27 octobre/6 novembre 1627, il écrivait à Arnim : « *Il faut que*

---

[1] « *Lettres de Wallenstein* » P. 68 et 135, n° 68.
[2] « *Lettres de Wallenstein.* » Lettres n^os^ 59, 60, 62, 83, 84.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

les villes maritimes équipent des vaisseaux de guerre, car je veux, l'année prochaine, être fort sur la mer [1] ». Au mois de décembre, Friedland se rendit en Bohême où il se rencontra avec l'empereur Ferdinand II. Et ce fut là que ses vœux, relativement au Mecklembourg, obtinrent satisfaction.

Je me réserve de rapporter à un autre endroit les négociations qui précédèrent l'investiture du Mecklembourg. Le 5/15 janvier 1628, Wallenstein écrivait à Arnim : « *L'affaire du Mechelbourg est déjà à la signature; bientôt elle sera officielle et publique* [2] ». Il en était ainsi en effet. Le 9/19 janvier, l'Empereur Ferdinand II nomma Friedland prince de l'Empire [3] et lui attribua le duché de Mecklembonrg, d'abord à titre de nantissement pour les frais de guerre par lui dépensés au service de l'Empereur. Un édit impérial du 1er février de la même année [4] déclara les deux anciens ducs de Mecklembourg, Adolphe-Frédéric et Jean-Albert, déchus de leurs Etats: « *parce qu'au mépris de l'avertissement impérial de ne point s'engager avec le Danemark, ils l'ont tenu pour nul, ont persévéré dans leur conjuration contre le Saint-Empire Romain, et ont même été cause que l'ennemi héréditaire du nom chrétien, le Turc, a pu s'immiscer dans nos affaires.* » Friedland jouit enfin de l'honneur de pouvoir, devant l'Empereur, couvrir sa tête d'un chapeau ducal, le jour de son élévation à ce rang, 19 janvier 1628.

---

[1] « *Lettres de Wallenstein* ». I. N° 61.
[2] Id. id. P. 274. n° 136.
[3] Khevenhiller. XI. P. 67.
[4] « *Lettres de Wallenstein* ». I. P. 291 et suivantes. N° 155.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

CHAPITRE ONZIÈME

Siège de la ville de Stralsund. — Intervention des Suédois. — Fin de la guerre du Danemark. — Paix de Lubeck.

La guerre avec le Danemark n'était pas encore complètement terminée. Le général de la *Ligue* avait encore pour tâche de prendre dans une nouvelle campagne les forteresses de Krempe, Gluckstadt, Stade, qui restaient au pouvoir de garnisons danoises. Wallenstein comptait assurer son pouvoir dans le duché de Mecklembourg, sa nouvelle acquisition, et s'emparer des places sur la mer. De là vint que la campagne de 1628, porte le caractère, rare d'ailleurs dans l'histoire militaire de l'Allemagne, d'une combinaison de guerre par terre et par mer. Au commencement de février 1628 [1], Wallenstein fut nommé

[1] Dans les *Lettres de Wallenstein*, I. P. 297, il est dit que ce titre lui appartient dès le mois de février. Mais la nomination même n'a été signée que le 11/21 avril 1628. Ibid. II. P. 10 et suivantes.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

par l'Empereur général de la mer Baltique et Océanique [1].

L'Empereur rattachait à cette nomination de vastes projets ayant pour but la restauration du commerce de l'Allemagne, particulièrement des villes hanséatiques et la création d'une puissance maritime allemande. En cela il agissait d'intelligence avec l'Espagne qui cherchait à atteindre les Hollandais par ce côté là. Les Hollandais étaient maîtres de la mer et une des bases essentielles de leur commerce, c'était la navigation sur la Baltique. Ils se servaient du nom et du pavillon des villes hanséatiques pour transporter en Espagne par la Baltique les productions du pays, le blé, le bois de construction et autres matières semblables, et ce trafic avec l'Espagne rapportait de riches bénéfices. Or les Espagnols soumirent à l'empereur Ferdinand II cette proposition que seules les villes hanséatiques devaient avoir le privilège de la navigation pour l'Espagne, que seules aussi elles devaient être les entrepôts du commerce avec cette péninsule. Il fallait s'attendre non seulement à l'opposition de la Hollande, mais à une opposition générale de toutes les nations du Nord, et soit pour protéger ce commerce, soit pour réaliser ces projets, il était nécessaire de construire une flotte de guerre allemande. L'Espagne promettait les fonds pour cela.

Ce projet était d'une portée immense et l'empereur Ferdinand en avait bien conscience. Il ne s'agissait pas seulement de relever l'ancienne puissance de la Hanse, il y avait mieux que cela, c'était la Hanse relevée sous l'Aigle Impériale. Mais les difficultés, les périls étaient

---

[1] Le nom d'amiral n'était pas encore en usage en Allemagne à cette époque.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

grands. Aussi l'Empereur fit-il, pour débuter, préparer les esprits dans les villes hanséatiques et sonder leurs dispositions. Au commencement de l'année 1628, il convoqua à Lubeck les députés des villes. Là, au nom de l'Empereur, le comte Louis de Schwarzenberg parla aux négociants de la manière suivante : « *Tout le monde sait combien florissants ont été autrefois le commerce et la navigation de la Hanse. Ils le seraient encore s'ils n'étaient entravés par les empiétements à force ouverte des souverains qui l'entourent. Lorsque je suis arrivé à l'Empire, j'ai trouvé les chancelleries remplies de plaintes sur des actes d'oppression de toute nature. Je pris alors la résolution d'y remédier, mais les rébellions réitérées dans l'Empire m'en ont empêché, et les choses en sont restées comme dans l'état ancien. Oui, on en est venu à ce point qu'une nation aussi considérable, aussi populeuse, aussi guerrière, aussi puissante que la nation allemande est réduite à se laisser prescrire des lois sur ses propres mers et ses propres fleuves par d'autres peuples qui ne sont en aucune manière de taille à se mesurer avec elle. C'est là une honte et une ignominie pour nous, Allemands. L'Angleterre a dépouillé les villes hanséatiques de leurs privilèges qu'elles avaient chèrement achetés au prix de leur or et de leur sang ; et elle l'a fait d'une manière blessante pour l'Allemagne. Elle a traité les Allemands comme des enfants désarmés. Le Danemark perçoit au passage du Sund des droits qui sont comme un tribu de l'Allemagne, et il dit bien haut que là est le vrai frein qu'il faut mettre aux villes hanséatiques. C'est mon devoir d'Empereur, comme chef de l'Empire, de ne point garder le silence sur de telles insolences; si j'agis-*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

sais ainsi ce serait pour moi un déshonneur auprès de mes contemporains, et auprès de la postérité un acte inexcusable. » Schwarzenberg exposa ensuite les desseins de l'Empereur.

Les négociants écoutèrent et réfléchirent. Ils firent leurs objections. La principale qu'ils firent ressortir, ce fut leur crainte qu'en cas d'acceptation toutes les puissances maritimes devinssent leurs ennemies et tombassent sur eux. Toutefois, ils promirent de revenir le 12 septembre avec une réponse définitive.

Tout dépendait de la question : en quelles mains serait, jusques-là, la direction de l'affaire, et si elle serait habile. A ce moment, l'Empereur n'avait point encore concédé à Wallenstein le pays de Mecklembourg. Il reçut beaucoup de prières intercédant auprès de lui pour les ducs, et au nombre des témoignages en leur faveur se trouva notamment celui du comte Schwarzenberg qu'il avait délégué à Lubeck pour la question de la flotte de l'Empire.

Ce fut une raison pour Wallenstein de contrecarrer Schwarzenberg. Il s'en joignit une autre. Le roi de Danemark, naturellement, ne voulait point de la flotte allemande. Wallenstein voulait le Mecklembourg. Or, le pays de Mecklembourg ne pouvait être enlevé à ses ducs avec quelque apparence de justice qu'à cause de leur liaison avec le roi de Danemark. Il y avait, conséquemment, pour ce roi, devoir d'honneur de faire pour les ducs tout ce qu'il pouvait. Il ne fit rien. Au contraire, Wallenstein demanda avec tant d'insistance la révocation de Schwarzenberg qu'il ne laissait à Ferdinand le choix qu'entre son délégué ou lui-même. L'Empereur rappela Schwarzenberg.

Ainsi le roi de Danemark et Wallenstein avaient tous

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

deux atteint leur but. Le Danois vit d'un œil tranquille Wallenstein dépouiller les ducs de Mecklembourg; et Wallenstein fit si bien que l'alliance entre la Hanse et l'Empereur échoua. Une flotte de guerre, à cette époque, n'était possible que par une étroite union avec la marine marchande. La flotte de guerre disparaissait donc du même coup, et au fond il n'en restait qu'un titre que l'Empereur, séduit et trompé, accorda précisément à cette époque à Wallenstein. La cupidité et la volonté arbitraire de Wallenstein ne pouvaient qu'effaroucher la Hanse. Il fit, à la vérité, construire quelques vaisseaux, mais il s'était ôté lui-même la possibilité de transformer son titre en une réalité. Comme ses affaires le retenaient en Bohême, il transféra, en attendant, la direction de la guerre à l'homme qui avait sa confiance, Arnim, pour qui il sût obtenir, à la date du 20/30 avril, une commission de feld-maréchal impérial [1]. Arnim reçut des ordres multipliés de s'emparer des villes de Wismar et de Rostock [2], et d'établir des citadelles dans ces deux villes. Non moins importante que Wismar et Rostock parut à Friedland la conquête d'une ville voisine, Stralsund, dans la Poméranie. Car si cette ville ne tombait pas en son pouvoir, les Danois ou les Suédois pouvaient facilement, de là, le chasser du Meklembourg. Il résolut donc de prendre à tout prix Stralsund, mais, pour la première fois de sa vie, il se heurta là à une résistance insurmontable.

La guerre contre l'Empereur avait été dirigée, jusqu'alors, par quelques princes allemands ou par quelques chefs de mercenaires avec l'appui de l'étranger. Depuis qu'elle avait éclaté, elle avait gardé à peu

[1] « *Lettres de Wallenstein.* » I. P. 329, n° 187.
[2] Ibid. N°s 141, 190, 191.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

près le caractère d'un jeu cruel froidement calculé où chaque partie cherchait à ne s'exposer que le moins possible. Mais ici l'on vit ce que peuvent des citoyens réduits au désespoir et qui combattent pour leurs propriétés et leurs foyers.

Stralsund, alors incorporé à la Ligue Hanséatique, est situé sur un détroit qui sépare l'île de Rugen du continent et est à peine d'une lieue de largeur. La ville formait un triangle dont la base était baignée par la mer ; un lac, d'une largeur de trois cents à six cents pas, protégeait les deux autres côtés tournés vers la terre. Trois digues, conduisant aux trois portes sises au sommet du triangle, étaient ses seules avenues ; ces digues coupaient le lac en deux parties et, en même temps, le séparaient de la mer. Le mode de fortification était simple, plusieurs bastions, des remparts en terre doublés, à leurs bases, par des murs ; derrière eux l'enceinte de date plus ancienne, avec ses tours. Il y avait des ouvrages avancés, soit sur les trois digues, soit en avant d'elles, notamment la porte dite *des Francs*, située sur la mer, vers le sud, et *couverte* par un ouvrage à cornes. Entre la ville et l'île de Rugen, mais un peu vers le sud se trouve l'îlot plat nommé Danholm, duquel l'on peut balayer le port de la ville. Au temps du siège, le Danholm était sans retranchements ; les premiers ouvrages y furent faits pendant l'attaque. Le terrain est plat tout autour de la ville ; cette uniformité n'est interrompue que par quelques ruisseaux et une petite butte en avant de la porte *des Francs*. Le nombre de ses habitants était d'environ dix-huit mille ; ils vivaient du commerce et de la navigation. Stralsund était sous la suzeraineté de la Poméranie, mais jouissait en même temps de grands

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

privilèges presque égaux à ceux des villes impériales. Il se gouvernait lui-même, sauf la question des impôts qui étaient votés par les Etats du pays; le pouvoir était entre les mains d'un conseil choisi parmi les habitants les plus riches. Calculateurs scrupuleux, ses membres craignaient les mesures d'une extrême résolution ; volontiers ils auraient pris la voie d'un juste milieu. Il en résulta que, pour défendre son indépendance, la ville eut à soutenir une triple lutte avec l'ennemi extérieur devant ses portes, avec les terreurs rétrogrades de son prince, le duc de Poméranie, et avec les timidités des autorités locales.

Déjà à la fin de novembre 1627, Arnim avait occupé avec des troupes l'île de Rugen. A la mi-décembre il somma le conseil de Stralsund ou de laisser entrer dans la ville des troupes impériales, ou d'acheter au prix de cent cinquante mille reichsthalers l'exemption des logements [1]. L'autorité municipale repoussa cette demande, mais elle chercha, par des négociations ultérieures, à obtenir des conditions plus douces. Arnim alors passa à la menace. La ville y répondit en commençant à se préparer. Un officier qui avait été autrefois au service du Danemark, Volkmann, recut le commandement de la garnison qu'on renforça par des enrôlements, les ouvrages furent réparés, des approvisionnements réunis, on monta sur les remparts les canons de la ville. A la fin de janvier, Arnim envoya dans la ville le colonel Sparre avec les demandes suivantes [2] : « *Les soldats nouvellement enrôlés seront congédiés, les fortifications seront rasées, et on payera sur le champ soixante mille*

[1] Zober. « *Histoire du siège de Stralsund.* » P. 23.

[2] Zober. *Loco citato*. P. 31 et suivantes, et *Lettres de Wallenstein*. I. P. 202 et suivantes.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

thalers parce que Sa Majesté Impériale a besoin d'argent. » En outre, Sparre demandait que l'on saisit huit pièces de campagne suédoises arrivées à Stralsund, qu'on lui livrât deux demi-gros canons, et autant de pièces de 12, enfin quelques milliers d'aunes de drap, de velours, de satin, etc. On voyait trop clairement derrière ces demandes l'intention d'enlever d'abord aux habitants leur argent et leurs armes, pour pouvoir ensuite opprimer, avec plus d'aisance, un peuple désarmé. Forcé par la bourgeoisie, le Conseil fit cette réponse courageuse : « *Qu'en ce qui regardait l'affirmation, que Sa Majesté Impériale avait besoin d'argent, il ne pourrait le croire avant de la voir appuyée par la signature et le sceau de l'Empereur ; qu'il avait trente mille thalers tout prêts à être payés, mais seulement contre garantie suffisante qu'à l'avenir on laisserait la paix à la ville.* » Sparre eut beau menacer et jurer autant qu'il lui plut, il dut s'en aller avec cette réponse et sans toucher le moindre argent.

Là-dessus Arnim concentra de plus en plus des troupes dans le voisinage de la ville. Pendant que dans ses lettres au Conseil il parlait un langage modéré, il fit, tout-à-coup, le 3/13 février 1628, occuper le Danholm et élever sur cet îlot des batteries. On avait, la veille, délibéré dans la ville pour décider s'il ne faudrait point prévenir les Impériaux ; mais tandis que les citoyens se concertaient, Arnim agissait. Ils ne s'en montrèrent que plus résolus, à cette heure où les hostilités étaient vraiment ouvertes. Ils mirent le feu à des granges sises en avant de la ville, afin qu'elles ne pussent pas servir d'abri aux Impériaux, et expédièrent contre l'îlot un transport armé. En même temps les habitants des faubourgs et les marins ouvrirent, de la

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

terre ferme, un feu de mousqueterie contre la garnison de Danholm, un caporal des Impériaux tomba avec vingt de ses hommes dans les mains des Stralsundois [1].

Toutefois le Conseil s'effraya des suites de ce commencement d'hostilités, il envoya de nouveau des messagers vers le général impérial lui porter leurs excuses sur les derniers évènements. Sur ces entrefaites arrivèrent des délégués de la noblesse de la Poméranie ; ils offrirent leur médiation. Mais la bourgeoisie se méfiait de ces nobles seigneurs, parce que, à la dernière diète des Etats de la Poméranie, ils avaient dit « *qu'il fallait mettre à la ville de Stralsund une paire de lunettes sur le nez, et que ce serait bien fait si elle recevait une garnison impériale* [2]. » De son côté Arnim, s'apercevant des craintes du Conseil, éleva plus haut encore ses exigences. « *Les troupes impériales*, dit-il, *ne pourraient plus maintenant, sans déshonneur, être retirées du Danholm, mais je veux bien pardonner à la ville la faute récemment commise, si elle paie, sur le champ, trente mille reichsthalers et cinquante mille autres, plus tard, à des échéances déterminées.* » Il y eut, en effet, une convention conclue à Greifswalde, le 11/21 février 1628, en vertu de laquelle le Danholm devait rester occupé par les Impériaux et la ville devait payer un à-compte de trente mille thalers [3]. Arnim promit de demander des ordres au duc de Friedland relativement à une évacuation prochaine du Danholm. Il stipula en outre « que *les vaisseaux de Stralsund, soit qu'ils entrassent dans le port, soit*

---

[1] Zober. *Loco citato.* P. 42, 43, et « *Lettres de Wallenstein* ». I. P. 207.

[2] Id. P. 42 et 43 et id. I. P. 207.

[3] « *Lettres de Wallenstein* ». I. P. 209.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

qu'ils le quittassent, devraient amener très bas leur pavillon comme preuve de leur respect très humble envers l'Empereur. »

Le lendemain (12/22 février) le colonel Sparre parut dans la ville et reçut les trente mille thalers. Mais il s'éleva des querelles sur une autre des réquisitions. La convention de Greifswalde contenait une clause d'après laquelle deux pièces de campagne devaient être remises aux délégués d'Arnim ; lorsque Sparre en réclama la délivrance, la multitude s'ameuta et jeta ces canons dans les fossés de la ville. La méfiance des habitants contre le Conseil était montée au plus haut degré. Ils soupçonnaient ses membres de s'être assuré un sauf-conduit personnel et d'avoir, contre cette promesse, trahi la ville. Une assemblée des citoyens fut réunie et un mémoire envoyé au Conseil. L'Assemblée populaire y exprimait son improbation pour les mesures timides adoptées par la municipalité ; on y ajoutait la menace de tout abandonner, de s'embarquer sur les vaisseaux et d'aller ailleurs chercher son salut, si le Conseil, dorénavant, n'agissait pas en harmonie avec les vues des habitants. Ce fut à grand'peine que le bourgmestre, Steinig, fort respecté par le peuple, réussit à calmer la colère de la foule excitée. Il fallut consentir à ce que quatre citoyens de chacun des quartiers de la ville assistassent aux séances du Conseil lorsque les débats concerneraient les intérêts généraux de Stralsund ; seule cette concession put rétablir la tranquillité. Profitant de sa victoire, le parti populaire réclama encore et obtint que tous les habitants fussent pourvus d'armes et exercés à leur maniement. On conclut une convention avec un fondeur de canons de Dantzick, pour la fourniture de grosses pièces

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

et, au commencement de mars, les habitants firent entre eux une réquisition de métaux [1].

Cependant Arnim s'était adressé au duc de Poméranie et lui avait demandé de dompter la ville récalcitrante. Les conseillers du Duc s'arrêtèrent, pour cela, à un moyen assez dépourvu de finesse. Ils firent aux Stralsundois la proposition de recevoir dans leur ville une garnison poméranienne, ou bien de faire prêter, par leurs propres soldats, serment de fidélité au Duc. Si les habitants fussent tombés dans le piège, Wallenstein eut été le maître de la ville, car le duc de Poméranie eut obéi à tout ce qu'aurait réclamé Friedland. Mais les Stralsundois repoussèrent la proposition en disant que ce serait pour leur ville un amoindrissement en même temps qu'une occasion de querelles continuelles, si leurs soldats prêtaient concurremment serment à eux et au Duc. A cette époque la ville en détresse reçut la première promesse de secours de l'étranger. Le roi de Danemark, Christian IV, remarquait avec plaisir que Stralsund suffisait à occuper un ennemi devant lequel il avait lui-même succombé. Il prévint les prières du Conseil ; le 5/15 mars 1628, le docteur Jean Steinberg se présenta dans la ville, comme son représentant, exhorta le Conseil à une résistance opiniâtre et promit des secours du Danemark. Bientôt après l'on se mit à attaquer le Danholm. Au moyen de bâtiments armés, on coupa toute communication à la garnison qui l'occupait et qui, jusque-là, avait tiré de l'île les vivres nécessaires. Arnim n'avait point de vaisseaux ; il eut beau jurer bien haut qu'il tirerait vengeance de la ville, les citoyens

[1] Zober. P. 58 et suivantes. « *Lettres de Wallenstein.* » I. P. 210.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

ne se laissèrent point ébranler. Le 5/15 avril le capitaine des Impériaux qui commandait sur le Danholm, Schellendorf, forcé par la faim à se rendre, dut évacuer l'ilot; il obtint de se retirer librement dans l'ile de Rugen [1].

Sous l'influence de cet heureux succès on préparait dans la ville un de ces actes solennels qui, dans les époques surexcitées, sont si propres à enflammer l'esprit de communauté des cités. Il fut dressé un formulaire de serment en sept articles [2], obligeant tous les habitants à la résistance la plus résolue. Le 12/22 avril, le Conseil, les autorités, les chefs de la hiérarchie militaire, les commandants et capitaines, les Anciens et le Conseil des Cent, les corps de métiers et tout le peuple réunis devant la bannière de la ville, jurèrent au nom de la Sainte Trinité : 1° *de persévérer jusqu'à la fin, même au milieu des crises périlleuses de cette guerre, dans la vraie religion de la Confession d'Augsbourg ; de combattre jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour cette foi, pour la liberté générale, pour les droits et le salut de leur ville ; de ne se préoccuper uniquement que de ce qui sera le mieux pour la Patrie et la Cité, sans crainte, sans égoïsme, sans ménager leurs forces, leurs biens et leur sang ;* 2° *de rester fidèles au saint Empire Romain, mais en même temps,* 3° *de ne pas souffrir qu'aucune garnison étrangère soit reçue dans l'enceinte des murs de la ville, aucuns gens de guerre répartis dans des logements quel que puisse être celui qui le demandera ;* 4° *de rendre l'honneur qu'il mérite à*

[1] Zober. *Loco citato.* P. 100 et « *Lettres de Wallenstein.* » P. 219 et suivantes.

[2] Id. P. 94 Id. I. P. 219.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

l'honorable Conseil de la ville comme à l'autorité instituée par Dieu, de ne point s'opposer à ses décisions, mais de livrer tous les récalcitrants au châtiment qu'ils méritent; 5° d'obéir en toute circonstance, grave ou minime, aux ordres des officiers et capitaines établis, de rester virilement et fidèlement auprès du drapeau sous lequel chacun est placé, d'y combattre jusqu'à la mort, de ne jamais enfin abandonner la place à eux assignée sans en avoir reçu l'ordre; 6° d'occuper en personne leur poste, ou bien, en cas d'empêchement légal, de s'y faire remplacer par quelqu'un ayant prêté serment à la ville, de s'abstenir entièrement de tirer des coups de fusil inutiles et de boire immodérément étant de garde; 7° de se montrer doux et bons voisins avec leurs concitoyens, d'éviter toute division, querelle, injure, toute dégradation malveillante par le feu ou autre dommage aux remparts, édifices et jardins; enfin, dans le cas où quelqu'un aurait un légitime motif de plainte contre un de ses concitoyens, de ne point entamer de disputes là-dessus, au corps de garde où devant les sous-officiers réunis, mais de poursuivre son droit devant le juge naturel. » A la fin tous, d'un commun accord, prirent l'engagement que si quelqu'un agissait contre ce serment, on devrait, sans considération de personne, l'en punir, suivant la gravité du délit constaté, ou dans son honneur, ou dans ses biens et son sang.

Le secours promis par les Danois arriva avant que l'orage qui grondait sur la ville se fût déchaîné. Le Conseil s'était adressé secrètement au roi de Danemark en le priant de lui avancer cent mille thalers[1]. Pendant

[1] Zober. P. 104.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

que les négociations sur cette affaire étaient encore pendantes, la flotte danoise parut dans le voisinage de Rugen, et en même temps — le 3/13 mai — deux envoyés du roi vinrent dans la ville, lui offrir, si ses habitants avaient sérieusement l'intention de se défendre, un grand vaisseau de guerre, deux galères, seize canons avec les munitions nécessaires, enfin deux ingénieurs et cinq canonniers [1]. Le Conseil accepta, il est vrai, ce secours, mais seulement après une longue et grave délibération constatant que cette acceptation de pareils auxiliaires était en contradiction avec leurs devoirs vis-à-vis de l'Empire et de l'Empereur et qu'elle ne pouvait s'excuser que par le cas de nécessité. Les habitants pour pouvoir satisfaire les soldats et les marins consentirent à l'établissement d'une taxe par tête et par feu, de quatre florins par famille. Seul, le clergé luthérien, qui, du reste, pendant toute la durée du siège de Stralsund, fit preuve d'un grand esprit d'avarice, se refusa à prendre sa part de ces sacrifices généraux [2]. Le Conseil prit alors vis-à-vis de Arnim un ton assez élevé. Il réclama de lui l'évacuation de la Poméranie.[3]. Arnim, à la date du 13/23 mai, se mit à la tête de huit mille hommes, s'avança jusque sous les canons de la ville, établit son camp dans un bois appelé Maynholz et ouvrit la tranchée. Le premier *assaut* contre les *ouvrages* extérieurs eut lieu dans la nuit du 16/26 mai à minuit même. Les Impériaux, pendant la nuit, s'emparèrent de deux redoutes, mais quand le jour revint, ils en furent, à leur tour, chassés par les Stralsun-

[1] Zober. P. 114 et suivantes.
[2] Ibid. P. 116, en bas, et suivantes.
[3] Zober. *Loco citato*. P. 127.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

dois et perdirent trente hommes qui furent faits prisonniers. Les Impériaux réussirent mieux dans un second assaut livré, comme le premier, pendant la nuit à la date du 23 mai/2 juin. Ils se rendirent maîtres de plusieurs ouvrages extérieurs. Aussitôt le cœur commença à faiblir chez les gens du Conseil ; ils envoyèrent à Arnim une lettre pleine d'humilité[1] dans laquelle ils conjuraient le feld maréchal de l'Empereur « *pour l'amour de Jésus-Christ, Notre Sauveur et Rédempteur, d'arrêter les hostilités ou tout au moins d'accorder un armistice afin qu'on pût, en sécurité, continuer à traiter.* » Arnim répondit que « *toute la faute en était à l'indocilité indomptable des habitants.* » et fit les préparatifs d'un troisième assaut qui, toutefois, fut empêché par différentes causes.

Le 17/27 mai arriva à Stralsund, envoyé par Gustave-Adolphe, le convoi de poudre que j'ai mentionné dans le premier Livre du présent ouvrage. Une semaine après, le 25 mai/4 juin, arrivèrent les colonels Holk et Hamilton, qu'envoyait le roi de Danemark[2], à la tête de quatre compagnies d'Ecossais et d'Allemands. De son côté, Arnim reçut du duc de Friedland l'ordre de se porter à sa rencontre et il dut, par conséquent, accorder un armistice pendant les fêtes de la Pentecôte. En effet, le Conseil de Stralsund avait, dès le mois d'avril, envoyé, en même temps, une ambassade vers Vallenstein et vers l'Empereur. Friedland, qui reçut à Prague le délégué de la ville, à la date du 26 avril, le traita fort durement[3] ; il lui dit que « *il venait de donner l'ordre à quinze autres régiments de marcher sur la ville, que*

[1] Zober. P. 138 et suivantes.
[2] Ibid. *Loco citato*. P. 140, 141.
[3] Ibid. P. 153.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

lui-même s'y rendrait et qu'il ne céderait pas avant que Stralsund eût reçu une garnison impériale. Je veux, ajouta-t-il, en rasant sa table de la paume de sa main, *traiter ainsi la ville et qu'il n'en reste plus rien, dussent cent mille de mes soldats tomber devant ses murs, ou dussé-je moi-même y laisser ma vie.* » Toute autre fut la réponse que reçut de l'Empereur celui qui avait été délégué vers lui. Ferdinand II promit qu'il ne laisserait pas les choses aller jusqu'aux extrémités ; il assura qu'il y avait là un malentendu et que le général impérial avait eu l'ordre de traiter la ville avec douceur. Mais Wallenstein en décida de son chef, dans sa sphère, en dissimulant ses caprices sous le prétexte de nécessités de guerre, manteau commode pour tout envelopper. Lorsque le délégué, rapportant dans sa poche la réponse de l'Empereur, eût rejoint le Duc qui déjà se trouvait à Prenzlau, il dut entendre des paroles plus dures encore. « *Quand bien même Stralsund serait attaché au ciel par des chaînes de fer*, dit le généralissime impérial, *il faudra bien qu'il tombe*[1]. » Friedland avait quitté la Bohême au milieu de juin. Le 7/17 de ce mois il se trouvait à Francfort-sur-l'Oder, le 18/28 à Prenzlau, le 23 juin/3 juillet à Anklam ; il arriva au camp, devant Stralsund, le 27 juin/3 juillet[2]. Sur sa route, il ordonna à toutes les troupes disponibles du Mecklembourg, du Holstein et des Marches de venir l'y rejoindre. Les arsenaux du duc de Poméranie et de l'électeur de Brandebourg durent fournir les grosses pièces nécessaires[3].

---

[1] Khevenhiller. XI. P. 197.

[2] « *Lettres de Wallenstein.* » I. P. 238.

[3] Pièces justificatives dans les « *Lettres de Wallenstein.* » P. 259 et suivantes.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Mais, dans l'intervalle, la ville avait aussi reçu d'un autre côté des renforts. Le colonel Holk avait fait venir de plus en plus des troupes danoises et commençait à prendre le ton d'un maître, de sorte que le Conseil dut prendre contre lui des précautions de sûreté. On lui demanda la garantie qu'il n'empêcherait pas les négociations futures pour la paix, qu'il ne ferait point venir d'autres troupes sans l'assentiment du Conseil, que si néanmoins d'autres soldats danois venaient à débarquer, il les logerait sous des tentes en dehors de la ville ; enfin on lui demanda qu'il prêtât, lui-même avec ses troupes, serment de fidélité à la ville [1]. D'après ces demandes des habitants il est manifeste qu'ils étaient préoccupés du soupçon, bien fondé, que le roi Christian IV, sous son apparence d'auxiliaire, tendait à devenir le maître de leur ville. Sans doute, le Danois eût réussi dans son projet si Gustave-Adolphe ne l'eût prévenu par une plus grande subtilité. Le 20/30 juin, on vit arriver dans le port de Stralsund un envoyé de Gustave-Adolphe et huit vaisseaux avec des secours en troupes suédoises [2]. Le 25 juin/5 juillet fut conclue entre la couronne de Suède et la ville l'alliance que nous avons mentionnée plus haut. La veille, les colonels Fritz Rosladin et Duval étaient entrés dans les murs de Stralsund [3]. Danois et Suédois, tous, naturellement avaient l'ordre de faire avorter tout essai d'un arrangement à l'amiable et c'était en ce sens qu'ils agissaient.

---

[1] Zober. *Loco citato*. P. 145

[2] Khevenhiller. XI. P. 196. Comparer Zober. *Loco citato*. P. 176.

[3] Zober ne donne point le jour de la réception des troupes suédoises, mais bien Khevenhiller, qui dit, *loco citato*, p. 196 : « Le 24 juin/4 juillet, six enseignes de troupes suédoises pénétrèrent dans la ville. »

Digitized by Google
Origina from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Dans la nuit du 28 juin/8 juillet — à 11 heures — et par conséquent un jour après son arrivée, Wallenstein fit donner l'assaut de deux côtés, à la porte de Triebsée et à la porte des Francs. Plusieurs redoutes furent prises, l'un des colonels suédois, Duval, fut fait prisonnier ; l'autre, Rosladin, blessé mortellement [1]. Le lendemain, 29 juin/9 juillet, un second assaut eut lieu. Les Impériaux s'emparèrent de tous les ouvrages en avant de la porte des Francs. La terreur régnait dans la ville et beaucoup de personnes s'enfuirent, particulièrement des femmes et des enfants. Le Conseil pria le général impérial de lui accorder une entrevue. Wallenstein y consentit et les reçut d'une manière plus amicale qu'ils ne pouvaient s'y attendre [2]. Il leur offrit des sièges et leur dit : « *Ces Messieurs auront un pardon général ; ils conserveront le Danholm ; de plus, je ne veux point mettre de troupes dans la ville ; mais j'insiste, sur ce point, que vous devrez vous soumettre à l'Empereur et recevoir une garnison poméranienne qui prêtera serment de fidélité en même temps à l'Empereur, au duc de Poméranie, à l'électeur de Brandebourg et à la ville de Stralsund.* » Il termina, d'un ton menaçant, par le proverbe latin qui dit qu'il faut prendre l'occasion aux cheveux et sur le front parce qu'elle est chauve par derrière. Lorsque les envoyés furent revenus dans la ville, ils rendirent compte au Conseil de ce qu'avaient été les sentiments personnels de Friedland, et lui proposèrent d'accéder à ses conditions. La majorité des habitants en était bien d'accord, néanmoins on n'arriva pas à conclure parce que le colonel danois, Holk, sut

[1] Zober. *Loco citato*. P. 190 et suivantes.
[2] Ibid. P. 193.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

perfidement faire recommencer les hostilités [1]. Pour s'en venger, Wallenstein fit bombarder violemment la ville le 3/13 juillet. Le feu commencé à 2 heures du matin dura sans interruption pendant vingt-quatre heures. On compta quinze cent soixante-quatre coups [2]. Ce moyen produisit de l'effet. Le 4/14 juillet fut conclue une convention [3] par laquelle la communauté de la ville se déclare prête à recevoir une garnison de deux mille hommes du duc de Poméranie, à payer cinquante mille thalers de contribution, à s'abstenir de tout projet illicite, enfin à ne pas permettre que des ennemis de l'Empire et de Sa Majesté Impériale puissent s'établir dans la ville. En suite de cette convention, il fut fait une suspension d'armes, à la date du 5/15 juillet. Mais lorsque le Conseil communiqua ses intentions à l'Assemblée des citoyens, la Majorité souleva des objections et prétendit que, sans l'assentiment du roi de de Danemark et du roi de Suède, rien ne pouvait être conclu. Au même moment commencèrent de fortes pluies d'orage, le camp des Impériaux à Haynholz se changea en un marais où les soldats, selon l'expression d'une chronique, s'enfonçaient « *comme des chats mouillés* » et leur artillerie fut réduite au silence parce que les tranchées étaient remplies d'eau.

Tandis que les éléments semblaient s'être conjurés de cette manière contre l'armée de Wallenstein, la ville reçut du dehors de nouveaux secours. Le 9/19 et le 10/20 juillet débarquèrent de nouveau quatre cents Danois et le roi Christian IV parut avec sa flotte devant

---

[1] Zober. P. 194 et suivantes.
[2] Ibid. P. 198.
[3] « *Lettres de Wallenstein.* » I. P. 244.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Rugen [1]. Le courage revint aux tribuns de la bourgeoisie, ils contraignirent le Conseil à envoyer aux conseillers Poméraniens qui avaient accommodé l'arrangement une déclaration supplémentaire [2] de la teneur suivante : « *La convention signée du sceau de la ville n'obligera en rien jusqu'à ce que les auxiliaires étrangers présents dans ses murs se déclarent prêts à partir de leur plein gré.* » Dans une lettre à Arnim [3] du 8/18, Wallenstein exprima son indignation de tous ces subterfuges : « *D'après ce que me mandait en dernier lieu Votre Seigneurie, je croyais que tout était bien réglé avec les Stralsundois, mais maintenant que Votre Seigneurie voie ce que m'écrivent ces scélérats.* » Le 11/21, le duc de Poméranie arriva au camp des Impériaux, et là-dessus les négociations furent reprises. Wallenstein éleva plus haut ses prétentions [4]. Stralsund, en dehors des cinquante mille reichsthalers déjà consentis, devait en payer soixante-dix mille autres; les troupes étrangères devaient être renvoyées, les fortifications rasées, enfin la ville devait demander aux rois Christian IV et Gustave-Adolphe une garantie qu'ils ne rentreraient point sur le territoire de l'Empire. Le Conseil ne donna qu'une réponse évasive; aussi les hostilités recommencèrent, mais non à l'avantage des Impériaux. Le 16/26 et le 18/28 débarquèrent deux mille Suédois sous les colonels Leslie et Brahe. Wallenstein, désespérant de l'heureuse issue de son entreprise, abandonna son camp le 18/28 et se retira à Gustrow. Deux derniers assauts que tenta Arnim les 19/29 et 21/31 juillet,

[1] Zober. *Loco citato.* P. 201.
[2] « *Lettres de Wallenstein.* » I. P. 245.
[3] Ibid. P. 364. N° 220.
[4] Zober. *Loco citato.* P. 203.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

échouèrent. Le 22 juillet/1er août, il commença à emmener ses troupes du camp de Haynholz. Pendant la durée du siège, douze mille hommes du côté des Impériaux avaient succombé [1].

Rien ne peut se comparer aux transports de la cité délivrée, si ce n'est la joie méchante de toute la haute Noblesse de l'Empire d'Allemagne par suite de l'humiliation du généralissime impérial. Le prince de Poméranie lui-même se laissa entraîner par cette disposition universelle de son Ordre. Dans une lettre adressée à Friedland le 22 juillet/1er août, il se plaignit de ce que, malgré les promesses faites, l'armée impériale n'eut pas été, en un seul jour, retirée de toutes les redoutes. Wallenstein, dans sa réponse [2], versa sur le prince de Poméranie tous les dépits de l'orgueil blessé. Il alla jusqu'à l'accuser d'être secrètement le complice de la ville révoltée. « *Si la retraite,* continuait-il, *a été retardée de quelques heures, Votre Altesse Aimée saura bien en trouver l'explication, puisque l'on doit d'abord emmener les pièces hors des batteries et que pour cela il faut forcément un certain temps; et puis, pour lever un siège et répartir sur d'autres points une armée, il faut se donner un peu plus de peine que quand on veut seulement faire atteler un carrosse et aller faire une promenade. Du reste, nous tenons Votre Altesse Aimée comme trop honnête et trop prudente pour avoir oublié sa parole de prince. Et d'ailleurs Elle est assez suffisamment douée d'intelligence pour réfléchir et savoir que, en cas de nécessité, Nous avons entre les mains bien assez de moyens pour nous rattraper sur Elle.* » Le duc de Poméranie, à ce moment,

[1] Khevenhiller. XI. P. 205.
[2] *Lettres de Wallenstein.* I. P. 385. N° 233.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

tenait une diète. Wallenstein espérait que, outré de sa lettre grossière, le duc de Poméranie se laisserait entraîner à quelque démarche inconsidérée. Rien n'aurait pu lui être plus agréable; il y aurait trouvé un prétexte pour traiter la Poméranie comme il avait traité les deux ducs de Mecklembourg. Mais Bogislas était trop bon Allemand et trop fidèle à l'Empereur. Il ajourna ses griefs jusqu'à la Diète des Princes de Ratisbonne.

Bientôt l'activité de Wallenstein fut appelée sur un autre point. Le roi Christian IV, après avoir inutilement tenté de chasser les Impériaux de Rugen, s'était emparé de l'île d'Usedom ; de là, il avait débarqué près de Wolgast, pris cette ville qui était occupée par un petit nombre de soldats de Friedland, et avec elle la redoute de Péenemunde et le canal d'Anklam. Christian se retrancha près de Wolgast; il avait avec lui treize enseignes d'infanterie et quelques compagnies de cavalerie. Aussitôt Wallenstein concentra à Greifswalde six régiments d'infanterie, vingt-deux escadrons de cavalerie et partit pour Wolgast. Le 12/22 août, il fit faire trois attaques contre les retranchements danois; ce ne fut qu'à la troisième qu'il réussit. Les Danois furent contraints à se réfugier sur leurs vaisseaux et le lendemain le château de Wolgast se rendit. Christian IV appareilla et se retira à Copenhague [1]. Après la chute de Wolgast, Friedland se dirigea de nouveau vers son quartier général de Greifswalde, nourrissant toujours l'espoir de pouvoir de là surprendre Stralsund. Mais ses tentatives échouèrent; les habitants se tenaient sur leurs gardes et les Suédois plus encore que les habitants. Le comte Nils Brahé, qui commandait les deux mille hommes que Gustave-Adolphe avait envoyés à la fin de

[1] Khevenhiller. XI. P. 214 en bas et suivantes.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

juillet, avait su, par ses artifices, obtenir que les troupes auxiliaires danoises — à l'exception de trois cents hommes — fussent congédiées [1]. Avec de faux-semblants de magnanimité et de protection, les Suédois étaient donc en réalité les maîtres de la ville, et Wallenstein qui aurait mieux aimé voir Stralsund entre les mains du faible roi de Danemark, vit ses desseins traversés pour la seconde fois par le Goth détesté. Il dut se dire à lui-même que sa cupidité et sa dureté avaient jeté la ville dans les bras du Suédois; qu'il avait construit lui-même à ce dernier le pont par où il entrerait en Allemagne.

Mais par contre, il réussit au même moment dans un autre coup de main. Wismar, après avoir cherché jusqu'au mois de mai à garder son indépendance comme ville impériale, avait fini par se rendre. Mais Rostock refusait encore de recevoir une garnison d'Impériaux. Or, au mois de septembre, Wallenstein parut tout à coup inopinément devant la ville et la contraignit à accepter une convention dont le premier article imposait le logement d'une garnison de mille hommes [2]. Après la soumission de Rostock, Wallenstein rentra dans le duché de Holstein pour y achever le peu qu'il lui restait à faire. Là, il se rencontra de nouveau avec l'armée de la *Ligue*. Nous avons d'abord à raconter ce qui, dans l'intervalle, s'était passé sur d'autres parties du théâtre de la guerre.

Aux premiers jours du printemps de 1628, Tilly s'était avancé devant Stade, la seule place que les Danois occupaient encore en deçà des embouchures de l'Elbe. La garnison était sous le commandement supérieur d'un

[1] Pièces justificatives, chez Senkenberg. IV. P. 618 et Geiger. *Histoire de Suède*. III. P. 150 en haut.

[2] Khevenhiller. XI. P. 223.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

anglais, Morgan, qui se défendit avec une grande bravoure. Tilly fut obligé d'appeler peu à peu devant cette forteresse beaucoup de ses forces disponibles parce qu'il eut bientôt affaire avec le roi de Danemark lui-même. En effet, à la fin d'avril 1628, Christian parut sur l'Elbe avec treize vaisseaux de guerre, dans l'intention de faire lever le siège de Stade; toutefois, il se convainquit bientôt qu'il ne pourrait rien faire contre les retranchements de Tilly et il rebroussa chemin sans avoir rien accompli. L'espoir d'être secouru était par conséquent perdu; Morgan négocia la reddition de la place qui eut lieu le 27 avril/7 mai. La garnison forte de deux mille cinq cents combattants, obtint la libre retraite contre la promesse de ne plus servir contre l'Empereur durant les six mois qui allaient suivre [1]. Depuis la prise de Stade, le pays en deçà de l'Elbe, qui était dans le cercle d'opérations de Tilly, était dégagé de tout ennemi. Il se tint tranquille dans ses quartiers.

Quelques mouvements isolés avaient eu aussi lieu sur les rives Nord-Est du Holstein et du Schleswig. Avant même d'entrer dans l'Elbe pour se porter au secours de Stade, Christian avait profité de sa supériorité sur mer pour surprendre quelque place sise sur la côte qu'occupaient les Impériaux. Au commencement de mars, il avait surpris une ville du Schleswig, Eckernforde, où se trouvait une enseigne des troupes de Georges de Lunebourg, il la fit prisonnière; il dirigea ensuite ses vaisseaux sur l'île de Femern occupée par une garnison de trois cents Impériaux, la contraignit à se rendre et dispersa sur d'autres points des navires que les soldats de Friedland avaient rassemblés [2]. A la fin de mars,

[1] Khevenhiller. XI. P. 207 et suivantes.
[2] Ibid. XI. P. 210 en bas et suivantes.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

il parut devant Kiel avec quarante-sept voiles et cent canons, somma la bourgeoisie de faire cause commune avec lui contre la garnison impériale et bombarda la ville durant plusieurs jours. Cette leçon n'ayant servi à rien, il dut à la fin se retirer [1]. Nous avons déjà raconté qu'à l'exception du secours efficace qu'il apporta à Stralsund menacé, toutes ses autres entreprises échouèrent. A l'automne, il n'y avait plus que deux des places du Holstein, Krempe et Gluckstadt qui fussent au pouvoir du roi. Or, Friedland, après la prise de Rostock, — plus haut mentionnée — marchait déjà sur la première de ces places.

A l'intérieur de Krempe les provisions pour les subsistances étaient bien exiguës. Le commandant danois, Alefeld, ne crut pas pouvoir soutenir l'assaut pour lequel les Impériaux faisaient leurs préparatifs. Le 2/12 novembre 1628, il rendit la forteresse que pendant toute une année il avait défendue avec la plus grande gloire. La garnison obtint de sortir librement « *enseignes déployées, mèche allumée et tout autre accessoire en plus* » pour employer les termes dont se servit Wallenstein dans une lettre à Arnim [2]. Par contre Gluckstadt, où se retira la garnison de Krempe, conserva l'honneur de sa virginité. Il est vrai qu'on ne pouvait lui couper les approvisionnements parce que l'embouchure de l'Elbe, sur laquelle elle est située, restait ouverte à la flotte danoise [3]. En vain, durant tout l'été, le général Aldringer avait-il mis tous ses soins à conquérir cette forteresse. A la paix de Lubeck, elle passa à l'autre parti, mais sans avoir été domptée.

---

[1] Khevenhiller. XI. P. 210 en bas et suivantes.
[2] *Lettres de Wallenstein*, I. P. 402, n° 253.
[3] Khevenhiller, XI. P. 219 et suivantes.

Digitized by Google
Origina from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

De Krempe, Wallenstein alla faire une visite aux Lubeckois pour leur demander des vaisseaux avec lesquels il voulait, l'année suivante, attaquer les îles du Danemark, au cas où Christian ne se prêterait pas à la paix. Mais ces bourgeois de la Hanse, gens circonspects, n'accédèrent pas aux propositions du Duc. Tout ce qu'ils lui offrirent ce fut une promesse de lui livrer, contre paiement, des bois de construction avec lesquels l'Empereur pourrait faire construire à ses frais une flotte [1]. Ils se méfiaient de ce nouvel amiral, de sa cupidité, de son ambition. Du reste, Wallenstein ne tenait pas trop absolument à sa flotte. A la fin de novembre, il partit pour sa résidence de Gustrow en Mecklembourg en passant par Boitzenbourg où il eut une entrevue avec Tilly [2]. Il cantonna, comme l'année précédente, ses troupes dans les Marches, la Poméranie et le Holstein. Une tentative par lui faite pour exploiter cette fois le pays de Celle-Lunebourg, que Tilly n'occupait qu'assez faiblement, fut déjouée par l'Electeur de Bavière. Maximilien Ier obtint de l'Empereur qu'il écrivît à Wallenstein une lettre où Ferdinand II recommandait avec la plus grande insistance à son généralissime de ménager les pays du duc de Celle [3]. Les régiments de Wallenstein ne trouvèrent naturellement que de mauvais quartiers dans des provinces épuisées déjà l'année précédente; la misère était montée à son comble, on logeait les soldats partout où l'on espérait pouvoir encore ramasser quelque chose, petite ville ou village. Wal-

[1] Khevenhiller. X. P. 223 en haut. Comparer *Meteranus novus continuatus* (Amsterdam 1640, fol. III. P. 596, B. en bas et suivantes).

[2] *Lettres de Wallenstein*. I. P. 402 et suivantes.

[3] Von der Decken. I. P. 272.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

lenstein écrivit à Arnim [1] que chaque régiment devait se chercher à lui-même son canton, et qu'on n'avait pas besoin d'écouter les commissaires de quartiers désignés par le souverain du pays. Il y avait encore, sur les contributions de l'année précédente, beaucoup d'arriéré, mais Wallenstein reconnut l'impossibilité d'extorquer de l'argent aux pauvres habitants : « *Je n'ai pas bon espoir,* écrivit-il à Arnim [2], *qu'on puisse tirer des Marches les arrérages de leurs contributions.* » Comme preuve de la manière dont on traitait les malheureux habitants, je veux citer un ordre de Wallenstein. A cette question faite par Arnim : « *Que faut-il faire quant aux chevaux d'artillerie?* Il répondit [3] : « *Il faut garder les bons chevaux auprès des pièces ; quant aux mauvais, au contraire, on les donnera aux paysans, et au retour du printemps on leur redemandera ou ces mêmes chevaux ou d'autres meilleurs.* » Cette fois encore, il insista pour que le pays de Mecklembourg fût épargné autant que possible. On lit dans une de ses lettres [4] : « *Quant au pays de Mecklembourg, il ne faut pas le traiter mal, car il est entre bonnes mains.* »

Il y avait près de onze ans que durait la guerre et quatre ans que se prolongeait la guerre avec le Danemark. L'Allemagne du Nord était dévastée d'une manière terrible, le désespoir était grand chez les pauvres habitants de ces provinces; tous, paysans, bourgeois, nobles, appelaient à grands cris la paix. Heureusement pour eux, les membres de la *Ligue*

---

[1] *Lettres de Wallenstein.* I. P. 255.
[2] Ibid.
[3] Ibid.
[4] Ibid.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

catholique se mêlèrent au cri de détresse de leur misère, en partie, il est vrai, par d'autres motifs. Ce qu'ils voulaient atteindre par les armes, était atteint,— même avant la conclusion du traité de Lubeck, Ferdinand II avait signé, ainsi qu'il sera raconté plus bas, l'Edit de Restitution qui rendait à l'Eglise catholique d'Allemagne tous les biens que depuis 1552 les princes protestants lui avaient enlevés; ils n'avaient donc plus aucune envie de dépenser plus longtemps leur argent pour la continuation d'une lutte qui ne pouvait se terminer que par l'agrandissement, qu'ils redoutaient fort, de l'Empereur et de son général. On vit arriver à Vienne et à Munich, de la part des Electeurs ecclésiastiques et des Evêques, d'instantes prières pour presser la conclusion de la paix. A la date du 30 août/9 septembre, Wallenstein écrivait à Arnim [1] : « *J'ai appris quelle est l'opinion de l'Electeur de Cologne et d'autres Electeurs, et si je ne savais que Sa Majesté Impériale désire la paix, je donnerais en tout raison aux Electeurs* — ceux-ci par conséquent supposaient que Ferdinand était opposé à la conclusion de la paix — *mais je sais que l'Empereur veut la paix, et lorsque le moment viendra de passer aux actes, l'on verra bientôt qui sera le plus empressé du comte Tilly ou de moi au rétablissement de la paix, car aussi vrai que je désire mon bonheur éternel, je désire et réclame la paix et j'y ai déjà disposé le Pape, l'Empereur et les ministres de l'Empereur.* »

Le soupçon que Wallenstein exprime ici contre Tilly, n'est pas seulement sans fondement, il est encore d'une malveillance gratuite. Pendant toute sa vie, Tilly a

[1] *Lettres de Wallenstein.* I. P. 395, en bas et suivantes. N° 244.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

donné des preuves que son but était toujours de terminer rapidement la guerre ; de même qu'à Lubeck il a prouvé que dans ce but il était lui-même prêt à de grands sacrifices. Il en est tout autrement de Wallenstein. Nous voyons chez lui se succéder d'étranges variations.

Dans l'hiver de 1627 à 1628, Wallenstein ne songeait à rien moins qu'à conquérir le royaume de Danemark tout entier. C'était du moins ce qu'il disait. Il voulait détrôner Christian IV, faire élire roi à sa place l'Empereur, conquérir pour l'Empire le Sund. Si les Danois ne se soumettaient pas de plein gré, ils seraient réduits à la condition de serfs. Ces ambitions baissèrent bientôt un peu. Au mois de mars 1628, Wallenstein manda à Arnim [1] qu'il se prend à douter si le roi de Danemark saura prendre accommodement comme la chose serait convenable : « *Car pour le Schleswig et le Holstein, il ne doit pas songer à les recouvrer et s'il veut ravoir le Jutland, il faudra qu'il l'achète avec quelques millions.* »

Dans le courant de l'année 1628, ses penchants devinrent plus pacifiques, du moins en ce qui concernait les Danois, car il disait tout haut et à qui que ce fût qu'il voulait faire une campagne contre les Turcs. Le 28 novembre 1628, il discuta avec Tilly, à Boitzembourg, les conditions de la paix. Les deux généraux n'étaient pas d'accord ; Tilly demandait alors plus que Wallenstein. Il faut nous éclaircir sur ce qu'ils demandaient à peu près, si c'était peu ou beaucoup.

Au mois de janvier 1629, l'Empereur communiqua à l'Electeur de Bavière ses conditions. Elles portaient

---

[1] Forster. *Lettres de Wallenstein.* I. P. 168. N° 99. P. 162. N° 92. P. 258. N° 119.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

que le roi devait promettre de ne plus s'immiscer dans les querelles intérieures de l'Empire et renoncer aux évèchés allemands. Il devait réparer les dommages et payer les frais de la guerre. Il devait se substituer à l'Empereur pour sa dette vis-à-vis de la Saxe Electorale, dette qui avait entrainé l'occupation de la Lusace, comme nantissement. Il devait ouvrir le Sund à l'Empereur et aux États de l'Empire qui, fidèles et obéissants, avaient dans cette guerre assisté si loyalement l'Empereur. Telles étaient les conditions posées le 5 janvier 1629 par l'Empereur ; la *Ligue* les reconnut bien fondées, et se les appropria.

Mais Wallenstein ne pensait pas de la même manière ; il avait un autre plan. Depuis le mois de décembre 1628, il pressait la cour de Vienne de faire la paix presque à tout prix. Le président du Conseil Aulique de la Guerre, Collalto, était son ami de confiance et dévoué à son service ; il fit exprimer par lui, le 23 février, ses projets. Il demandait qu'on rendit à titre gratuit tout ce qui pendant la guerre avait été gagné sur le roi de Danemark. Le Holstein, le Schleswig, le Jutland sont entre les mains des troupes impériales. Tout cela, dit Wallenstein, doit être rendu gratuitement. Mais il ne faut pas y mettre de retard, il ne faut point trainer en longueur. Collalto devait se concerter sur ces bases avec le prince Eggenberg, l'autre agent principal de Wallenstein, mais ils devaient prendre garde que la lettre de Wallenstein ne fût pas lue en plein conseil intime de l'Empereur. Collalto et Eggenberg auxquels, à ce qu'il parait, l'Empereur témoigne une entière confiance, doivent d'abord travailler en secret. Ensuite les lettres se multiplient et se pressent. Leur contenu est bref ; il se résume en ceci : « *Le Danois doit recouvrer tout ce qu'il avait.* »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Cependant Tilly était disposé à soutenir énergiquement les demandes de l'Allemagne. Mais avec Tilly lui-même Wallenstein sut user d'un expédient. Il le pria de venir le trouver chez lui à Gustrow au commencement du mois d'avril 1629. Là Wallenstein lui parla de son projet d'une grande guerre contre les Turcs. Il raconte à Collalto le résultat de cette entrevue en ces termes : « *Tilly a donné de suite des pieds et des mains dans cette suggestion, il a dit que ce serait une attaque sainte, glorieuse, facile et utile.* » Wallenstein le retint dans cette pensée et l'amena à partager ses vues. Le 6 mai les deux généraux se réunirent pour représenter à l'Empereur que la tranquillité et la paix de l'Empire étaient préférables à l'acquisition des provinces conquises.

En attendant Collalto et Eggenberg avaient agi à Vienne. Le 23 avril 1629, l'Empereur fit tenir à l'Electeur de Bavière, une lettre annonçant qu'après avoir pris l'avis et reçu le rapport de Wallenstein, son intention était de faire la paix avec le Danemark en rendant toutes ses conquêtes. La lettre de l'Empereur reflète toutes les pensées exprimées par Wallenstein à Collalto. De la guerre avec les Turcs il n'est pas question. C'était un mot qui n'avait dû servir qu'à leurrer Tilly.

Maximilien et les autres princes de la *Ligue* furent étonnés et stupéfaits. Quelques mois à peine se sont écoulés, disaient-ils, depuis qu'on élevait des prétentions si hautes, et maintenant voilà qu'on ne veut plus rien demander du tout, mais au contraire qu'on veut tout rétrocéder. Et pourtant l'armée est encore là comme elle y était naguère et on enrôle encore de nouvelles troupes. Aux yeux des princes tout cela se présente comme

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

une énigme. Ils croient qu'une semblable politique de concession ne peut qu'endurcir le roi de Danemark, qu'il demandera aussi la restauration des ducs de Mecklembourg et d'autres choses pareilles.

Ils ne considéraient pas que Wallenstein, qui fut seul l'artisan de cette paix, avait pour lui-même le plus grand intérêt à ce que le roi de Danemark ne s'occupât pas des ducs de Mecklembourg.

Les princes de la *Ligue* répondirent à l'Empereur, que s'il s'agissait du plus grand bien de l'Empire, ils ne pouvaient pas lui faire opposition.

La situation des choses entraina donc ceci que dans les négociations de la paix à Lubeck, Tilly parut celui des deux qui recherchait le moins la paix. Il réclamait en faveur du commerce maritime de l'Allemagne, au moins la suppression des nouveaux droits de douanes établis sur le Sund. Il demandait réparation des dommages causés par les incendies allumés par les Danois dans le pays de Lunebourg, crime prémédité. Wallenstein l'amena à laisser tomber toutes ces réclamations. « *Nous ne voulons*, disait-il, *que des conditions chrétiennes.* »

Ces conditions furent accordées le 22 mai 1629. Toutes les victoires de Tilly, l'expédition qu'à la faveur de ces victoires, Wallenstein avait pu conduire jusqu'à la pointe du Jutland, tout cela resta sans le moindre fruit pour l'Empire d'Allemagne. Wallenstein pouvait dire avec raison : Si le roi de Danemark n'est pas entièrement dépouillé de sens, il saisira la chose à deux mains. Et en effet ce fut à deux mains que Christian la saisit. « *En vérité*, s'écria-t-il à la nouvelle que tout était conclu, *en vérité, l'Empereur me donne plus que je n'avais demandé.* » Mais de son côté, le

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

roi de Danemark ne fit mention ni du comte palatin Frédéric, pour lequel il avait fait la guerre et au nom duquel il avait perçu l'argent de l'Angleterre, ni des ducs de Mecklembourg qu'il avait entraînés à leur perte.

A la Haye on fut d'avis que le roi Christian et Wallenstein étaient ensemble d'intelligence. Ceci expliquerait tout. Les Suédois prétendaient savoir qu'un projet de mariage entre la fille unique de Wallenstein et le prince de Danemark, Ulrich, était alors en train. Wallenstein et Christian étaient assurément fort satisfaits l'un de l'autre. L'un avait la possession du Mecklembourg et dorénavant il allait résider à Gustrow, l'autre n'avait rien perdu.

Pendant que les négociations pour la paix se poursuivaient à Lubeck, le docteur Salvius s'était présenté comme envoyé suédois et avait demandé au nom de son maître, le roi Gustave-Adolphe, à prendre part au Congrès. C'était, prétendait-il, pour défendre les intérêts de la ville de Stralsund, l'alliée de la Suède. Deux autres plénipotentiaires, Gabriel Oxenstierna, frère du chancelier du royaume, et le baron de Sparre accompagnaient le docteur. Il paraîtrait que l'exécution de leur commission sembla même, aux yeux des Suédois, ne pas être sans quelque risque, car ils attendirent judicieusement sur l'île danoise de Langeland que l'on répondît à leur communication. Certainement la prétention de Gustave-Adolphe d'avoir lui aussi voix à un congrès, qui au fond ne le regardait en rien, était très arrogante et devait révolter les plénipotentiaires. Wallenstein dans la demande du roi de Suède vit l'intention mal dissimulée de faire parade du triomphe de Stralsund et refusa fièrement la demande des trois plénipo-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

tentiaires. Des contemporains dignes de foi [1] racontent en plus qu'il aurait été défendu sous peine de mort aux envoyés suédois de venir à Lubeck ou de descendre sur un autre point quel qu'il fût de la terre d'Allemagne. Wallenstein aurait aussi, dit-on, fait venir à Lubeck des officiers déguisés, pour rouer de coups ou jeter dans la Trave ceux qui se montreraient en dépit de cette prohibition. Salvius n'en eut pas moins la hardiesse d'envoyer à Lubeck son secrétaire Lehausen avec une lettre pour les plénipotentiaires impériaux. Il fut éconduit à toutes les portes. Alors il se glissa dans la maison où se tenaient les réunions pour remettre sa lettre directement et de ses propres mains; mais comme il était encore sous la porte, il entendit un des envoyés présents sur les lieux, parler de cent coups de bâton qui devaient être appliqués à un certain *quidam*. Lehausen ne savait pas au juste, si c'était de lui-même qu'il était question ou de l'enfant qui l'avait introduit dans l'intérieur; en tout cas il jugea prudent de s'éloigner. Ayant fait de tout cela un rapport à son maître, il revint encore une fois et renouvela ses tentatives d'une manière encore plus importune, mais sans succès.

Evidemment l'intention du roi de Suède, était de provoquer les Impériaux, jusqu'au point qu'ils portâssent la main sur l'envoyé suédois [2] ce qui néanmoins n'arriva pas. Toujours est-il que le Suédois voulait la guerre, car, quoiqu'il n'eût pas vu s'accomplir son souhait d'un traitement offensant fait à ses messagers, ce fut cependant l'année suivante un des griefs qu'il

[1] Nicquefort et Ogier. Voir Mauvillon. (*Histoire de Gustave-Adolphe.*) P. 189 en bas.

[2] Voir Geiger, III. P. 155. Note 1.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

allégua comme l'ayant forcé à la guerre d'Allemagne, l'insulte faite à ses ambassadeurs. Il n'était pas besoin de cette nouvelle offense pour exciter Wallenstein contre les Suédois. Déjà, dans l'été de 1628, son courroux contre Gustave-Adolphe était monté au paroxisme, parce qu'il imputait, et avec raison, au roi l'échec qu'il avait subi en ne pouvant prendre Stralsund. Il résulte des lettres de Friedland, qu'il méditait de porter à l'automne un coup terrible à Gustave-Adolphe. A la date du 6 septembre 1628, il écrivait de Greifswalde à Arnim [1] : « *Aujourd'hui l'Ecossais est venu chez moi, il espère que cela produira son effet ; celui qui doit aller en Suède doit partir bientôt et avant que vienne l'hiver.* » Dans une seconde lettre du 15 septembre au même [2] il dit : « *Avec le Suédois je ne veux point m'engager dans des négociations, car ses affaires sont toutes arrangées dans le but de nous duper. Je prie donc sa Seigneurie (Arnim) de pourvoir à ce que nous puissions avoir quelqu'un à envoyer là bas, pour y faire notre ouvrage, car il est temps qu'il y aille avant que vienne l'hiver. Quand votre Seigneurie l'aura rencontré, elle voudra bien me l'envoyer afin que je lui solde le prix dont vous serez convenu avec lui.* » Il faut combiner avec ceci des paroles plus claires contenues dans une lettre du 21 septembre au même [3] : Après avoir de nouveau exprimé ses sentiments hostiles contre la Suède, Wallenstein, poursuit ainsi : « *Le marchand est venu chez moi, je lui ai fait compter aussitôt les cinq mille rixdales, et lui ai promis en outre que, si l'affaire marchait bien, je lui donnerais, en*

[1] *Lettres de Wallenstein.* I. P. 397. N° 246.
[2] Ibid. P. 398. N° 247.
[3] Ibid. P. 398. N° 248.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

sus des quinze mille autres rixdales que vous lui avez promis, quinze mille autres rixdales encore de sorte qu'il aurait, s'il réussit, trente mille rixdales encore à recevoir. Je prie votre Seigneurie de lui donner des instructions afin que tout soit bien arrangé, et qu'il s'y rende incessamment avec ses gens.»

Dans cette mystérieuse affaire il faut considérer les points suivants : Wallenstein, lorsqu'il engagea à prix d'argent l'Ecossais, était dans des embarras d'argent ; car, dans d'autres lettres de la même époque à Arnim [1], il se plaint qu'il ne pouvait presque pas compter sur mille florins. Deuxièmement la somme stipulée de trente-cinq mille thalers est considérable pour cette époque, et Wallenstein lui-même la regarde comme telle, ce que ceux qui connaissent le cœur humain peuvent conclure de la manière avec laquelle il en parle. Dans la dernière lettre que nous avons mentionnée, il indique d'abord les sommes une à une : 5,000 thalers, puis 15,000 thalers, et après 15,000 encore et à la fin il additionne le tout ensemble — encore 30,000 thalers — manière particulière à un homme qui est persuadé qu'il va dépenser une somme énorme ; mais, qui s'y résout pourtant à cause de l'importance de l'affaire. Troisièmement, l'instrument loué à prix d'argent n'est pas un soldat, mais un marchand, et enfin le théâtre de son action doit être la Suède. S'il pousse cet inconnu à passer en Scandinavie avant l'arrivée de l'hiver, cette hâte est motivée bien autant par l'impatience de voir le but atteint, que par la crainte d'une impossibilité pour la personne en question de traverser pendant l'hiver, les tempêtes sur la Baltique rendant périlleuse, en cette saison, la navigation pour le pas-

[1] *Lettres de Wallenstein*. P. 399. N° 249.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

sage. Le but de la mission a dû être très important, autrement il n'aurait pas dépensé, pour un résultat incertain encore, une somme aussi forte, puisque les 5,000 thalers furent payés par anticipation. On a, ce semble, le choix entre deux alternatives, ou l'incendie de la flotte suédoise, ou un attentat contre la vie du roi. La première de ces hypothèses se fonde sur ce fait que déjà en 1625, Wallenstein machinait un plan de brûler la flotte suédoise dans le Sund [1], et que non content de cela il revient à cette idée en 1630 [2]. Mais peut-être l'autre supposition a-t-elle encore plus de vraisemblance pour elle. En effet, Wallenstein, dans ses lettres antérieures à Arnim, parle très ouvertement de son projet d'incendie contre les vaisseaux suédois et cela même à une époque ou manifestement l'on était dans une paix profonde avec la Suède, et où Gustave-Adolphe, vers la fin de 1627 recherchait l'alliance de Wallenstein contre le Danemark. Le projet de Wallenstein, quel qu'il ait pu être, ne reçut point d'exécution.

Ce fut Friedland qui recueillit le premier fruit de la paix de Lubeck. Le duché de Mecklembourg, qu'au primptemps de 1628, il n'avait reçu que comme gage, lui fut attribué alors sous la forme de fief de l'Empire. La lettre de grâce impériale est datée du 6/16 juin 1629. Le duc Albert de Friedland, avec ses agnats, y est investi formellement du duché de Mecklembourg, et tous les désobéissants y sont menacés d'une amende de mille marcs [3]. Les Etats durent lui prêter hommage, on ne tint nul compte des réclamations des ducs expulsés.

---

[1] *Lettres de Wallenstein.* P. 152, N° 81. P. 154 en bas, N° 83. P. 157 au milieu, N° 86.

[2] Forster. « *Wallenstein.* » P. 435.

[3] *Senkenberg. IV.* P. 30.

Digitized by Google Origins from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

CHAPITRE DOUZIÈME

Histoire secrète de la guerre. — Plans politiques pour procurer à l'Empereur la domination sur l'Allemagne. — La nouvelle aristocratie militaire. — Attitude des villes impériales. — L'Electeur de Bavière est forcé de rendre le pays au-dessus de l'Ems et reçoit en compensation le Haut Palatinat.

Jusqu'ici, ce qui a passé sous nos yeux ce n'est en majeure partie que le côté extérieur de la guerre avec le Danemark. Nous avons vu des batailles, des sièges, des provinces subjuguées, des habitants réduits au désespoir, des princes chassés de leur trône héréditaire, l'investissement d'un parvenu et enfin la conclusion de la paix. Il est temps maintenant de découvrir le ressort secret de ces mouvements, ressort que nous n'avons encore signalé que d'une manière superficielle. Grandes étaient les difficultés qu'avait à surmonter Wallenstein pour devenir prince du Saint-Empire romain. Ce qui s'opposait aux désirs de Friedland, ce n'était pas seule-

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

ment l'invraisemblance d'un acquiescement du roi de Danemark à sacrifier les ducs de Mecklembourg, ce n'était pas seulement l'opposition de Gustave-Adolphe et la jalousie de l'aristocratie de l'empire d'Allemagne, notamment de l'Electeur de Bavière, c'était aussi l'hésitation de l'Empereur lui-même à hasarder une démarche si violente. Lorsque Wallenstein, dans l'hiver de 1627 à 1628, pria Ferdinand de lui concéder le duché conquis, celui-ci demanda l'avis du conseil aulique de l'Empire. Deux opinions différentes s'y firent jour. Un parti dissuadait l'Empereur de cette élévation de Wallenstein [1] : « *parce que*, disaient-ils, *les rois de Danemark et de Suède, et même tous les Electeurs, prendraient le parti des ducs expulsés, parce que le roi de Suède se trouverait appelé dans l'orbite des affaires de l'Empire, parce que la méfiance des Electeurs et des Etats serait infailliblement renforcée.* » Ils ajoutaient que « *même sans cela le duc de Friedland indisposait, déconcertait et décourageait les Etats par ses manières hautaines, et parce qu'il n'exécutait point du tout les ordres de l'Empereur, à moins que ceux-ci ne fussent à son gré, et qu'au contraire, il faisait tout à sa tête. Que tout le monde finirait par se révolter contre l'Empereur, et que l'on verrait éclater une guerre, comme jamais il ne s'en était vu, si les princes s'apercevaient que Ferdinand, au lieu d'écouter leurs justes plaintes, récompensait hors de proportion avec son mérite, un homme qui déjà était si enflé d'orgueil, qu'il attirait à lui tous les gens de guerre aux dépens de la sueur et du sang des pauvres et qu'il comblait des plus grandes largesses ses créa-*

[1] Khevenhiller, XI. P. 62 et suivantes.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

tures tant à l'armée qu'à la cour de l'Empereur. Que bientôt le Saint-Empire romain tout entier et les pays héréditaires de l'Empereur lui-même seraient trop petits pour satisfaire les appétits grandissants de Friedland. Que si on lui donnait encore le Mecklembourg, il deviendrait par là si puissant que l'Empereur ne serait plus en état de le destituer, quelle que fût la bonne envie qu'il pourrait en avoir. Que le meilleur conseil à donner était donc celui de réintégrer les Ducs, lorsqu'ils auraient fait leur soumission ; que tout au plus pourrait-on leur infliger une amende au bénéfice de Friedland, etc. »

Tout autres étaient les raisonnements du parti opposé [1] « *Punir et récompenser, telle est,* disaient-ils, *la raison d'être* [2] *de la souveraineté. Les ducs de Mecklembourg ont, comme coupables du crime de haute trahison, perdu tout droit sur leur pays; Friedland, au contraire, a droit à une récompense en raison de ses services. Ceux-ci sont exceptionnels. Depuis sa jeunesse, Wallenstein a risqué sa fortune, son sang, sa vie, et il a servi si fidèlement d'abord feu l'empereur Rodolphe en Hongrie, ensuite Sa Majesté Impériale, dans la guerre de Frioul, ainsi que dans la rébellion de la Bohême et de la Moravie, qu'on ne citerait guères d'exemples analogues ou plutôt qu'on n'en citerait pas. A-t-on jamais lu ou bien ouï dire qu'un général ait mis sur pied cent mille hommes sans en être dédommagé et payé de la propre bourse ou des revenus du souverain ? Le duc de Friedland a arraché pour Votre Majesté Impériale, des mains de l'ennemi, des provinces et des royaumes que tout le monde*

[1] Khevenhiller. XI. P. 65 et suivantes.
[2] Littéralement : l'âme du gouvernement.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

regardait comme perdus ; il a fait rentrer sous l'obéissance toute l'Allemagne et rendu Votre Majesté maîtresse depuis la mer Adriatique jusqu'à la mer du Nord. Il a de plus, en le prenant sur les contributions imposées, envoyé de l'argent à la Cour pour divers besoins de Votre Majesté et vous a, par là, procuré les moyens de récompenser quelques-uns de vos ministres ; il a, par des dons et des cadeaux, si bien encouragé les officiers supérieurs, les commandants et les soldats, qu'ils veulent servir Votre Majesté Impériale de préférence à tous les autres princes, C'est lui seul qui, tout en étant craint, possède la confiance et l'affection aussi bien des colonels et des officiers que des simples soldats ; s'il devait céder la place, on ne trouverait personne qui pût la remplir, et la chose n'irait point sans mutineries et voire même sans la ruine complète de l'armée impériale, etc.»

Le mémoire concluait de la manière suivante : *« Votre Majesté Impériale est obligée de donner au duc de Friedland les pays héréditaires de Mecklembourg par trois motifs importants : par devoir de conscience, par justice, par reconnaissance. Par conscience, parce que la religion catholique y est intéressée et y trouve son avantage ; par justice, parce que le mal y est puni et le bien récompensé ; par reconnaissance, parce que le duc de Friedland rentrera de cette manière dans les frais dont il a fait l'avance. Si Votre Majesté Impériale accède à cette juste proposition, Elle peut avoir en Dieu cette confiance qu'une œuvre si salutaire, si agréable au Ciel, si utile à la Religion et au bien-être général, sera récompensée au centuple par le Tout-Puissant, dès ici-bas par une longue vie et un règne heureux, et là haut par la gloire éternelle. »*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Des termes mêmes de ce rapport, où il est question des envois d'argent du Duc qui auraient permis à l'Empereur de récompenser ses ministres, il résulte que ces Grands gagnés et corrompus par Wallenstein, trempaient dans l'affaire. En dehors de cela il est fort possible que plusieurs envois de Wallenstein à Vienne à titre de gratifications, y soient parvenus à l'insu de l'Empereur. De plus il y avait une chose qui coopérait pour lui, c'était le zèle religieux, l'espérance de ramener le Mecklembourg au catholicisme. Khévenhiller nous donne là-dessus des renseignements [1] : « *A la cour*, nous dit-il, *on n'a à ce moment chanté le Placet que pour le Duc seul. La raison en a été surtout le zèle de quelques ecclésiastiques auxquels Wallenstein avait promis la restitution des biens d'Eglise dans le Mecklembourg, et la fondation de nouveaux collèges et couvents dans le duché, non moins que l'appui infatigable du parti de Friedland à la cour.* »

Le Duc avait gagné les jésuites à sa cause et cela non seulement par la promesse gracieuse qu'indique ici Khevenhiller, mais par des preuves de fait, de date antérieure. Calculant sagement qu'il pouvait se servir pour le but qu'il visait, de cet ordre puissant, il lui fit parvenir de riches dons, organisa leur collège à Olmutz, soutint la maison des profès à Prague, fonda dans ses résidences de Gitschin et de Sagan des séminaires, leur confia l'éducation de la jeunesse et promit, pour l'avenir de faire plus encore [2]. Il est vrai que les Pères demandaient encore davantage et au delà de ce que Friedland jugeait bon de leur accorder. Leur ardeur de

[1] Khevenhiller. XI. P. 67 et 145.

[2] Forster « *Wallenstein.* » P. 319 et suivantes.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

conversion entraîna quelques troubles sur les terres que le Duc possédait en Bohême. Ses sujets coururent aux armes, sur quoi les jésuites réclamèrent la protection du bras séculier. Mais Wallensteien rejeta carrément leur demande. A la date du 10/20 juin, il écrivit à Gitschin à son sénéchal [1] : « *J'ai appris par votre dernière lettre quelle querelle mes tenanciers* (sujets) *ont eue avec les jésuites. Il y a un vieux proverbe « à « chacun selon ses œuvres. » Ne vous mêlez donc point de cela. Si les jésuites agissent bien ils s'en trouveront bien ; pour moi je ne veux point protéger leurs arrogances avec le bras séculier, car leur orgueil est intolérable. — Ne vous laissez pas conduire par le nez par les Pères, car vous voyez quelles belles querelles ils viennent de susciter dans le pays au-dessus de l'Enns ; partout où il prennent racine cela va ainsi. Si avec cent mille florins je pouvais me débarrasser de la fondation que j'ai faite en leur faveur, je les donnerais bien volontiers.* » C'était là un épanchement confidentiel d'une mauvaise humeur d'un moment ; publiquement il leur fit toujours bon visage.

Du reste Wallenstein se vit forcé d'employer d'autres artifices encore auprès de la cour de Vienne. J'y inscris particulièrement son assertion si souvent répétée, qu'après la fin de la guerre avec le Danemark, il voulait tourner contre le Turc les armes impériales. La première fois qu'il l'énonça, ce fut en septembre 1627 [2], quatre mois par conséquent avant qu'il eut reçu en nantissement le pays de Mecklembourg. Six mois après il avait gagné l'Empereur à sa théorie. Le 7/17 mai 1628 — 13 mois avant qu'il eut reçu l'inves-

[1] Forster « *Wallenstein.* » P. 351.
[2] Von der Decken. I. P. 257.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

titure du duché — il écrit à Arnim [1], pour que le feld-maréchal — (Arnim) s'empresse de faire établir des citadelles à Rostock et à Wismar, « *car Sa Seigneurie connait mes intentions de tourner la guerre contre les Turcs, aussi ai-je déjà gagné à mon plan l'Empereur et tous ses ministres, bien qu'à grand' peine pour quelques-uns d'entre eux.* » Wallenstein, en parlant ici, spéculait sur une idée qui avait tout le prestige d'être particulièrement chrétienne. En effet, à cette époque où le croissant brillait encore d'un éclat qui ne s'était point affaibli, beaucoup d'autres esprits distingués ont rêvé de ce projet, se sont enthousiasmés pour lui et ont cru qu'en l'exécutant ils auraient droit à une gloire éternelle. Mais, incontestablement, Wallenstein lui-même ne pouvait sérieusement penser dans les années de 1628 à 1630 à une guerre contre les Turcs, puisque autrement il faudrait lui contester tout jugement. N'eut-ce pas été en effet pour la cour de Vienne une insanité de porter ses yeux sur un pays éloigné à une époque où l'Empereur pouvait à peine se défendre des ennemis qu'il avait parmi les princes de l'Empire, où la Suède — Wallenstein le savait bien — s'armait déjà pour une invasion, où la France était sur le point de s'allier avec Gustave-Adolphe contre l'Empereur? Si la cour de Vienne en de telles occurrences eût cherché de gaité de cœur à l'étranger querelle à la plus grande puissance de l'Orient n'eût-ce pas été folie ? Au contraire, les paroles de Friedland sembleront toutes naturelles dès que l'on supposera que le généralissime de l'Empereur, en lui représentant la guerre contre les Turcs comme nécessaire, a voulu amener son maître à

[1] « *Lettres de Wallenstein.* » I, P. 335. N° 191.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

terminer sa lutte avec Christian IV, de Danemark, et à la terminer à des conditions toutes favorables aux intérêts de Friedland. Les Turcs étaient un nom qui inspirait la frayeur à Vienne. Si le général de l'Empereur lui a représenté une guerre avec eux comme inévitable, l'Empereur, avant qu'éclatât cette nouvelle lutte, devait songer à fortifier son côté le plus faible et le plus menacé, l'Allemagne du Nord, et comment pouvait-il le faire plus sûrement qu'en remettant le Mecklembourg entre les fortes mains de Friedland ? Certainement c'est ainsi qu'a calculé Wallenstein.

Friedland employa encore dans le même but une seconde ruse de guerre analogue à la première. A la fin de l'année 1627 le comte Schwarzemberg, alors envoyé impérial auprès des Villes Hanséatiques, avait mandé à la cour de Vienne [1] que les conseillers du royaume de Danemark, mécontents de leur roi, pensaient à en élire un nouveau. Aussitôt Wallenstein mit à profit cette nouvelle qui vraisemblablement avait été transmise sur son instigation à la cour de Vienne. A la date du 3/13 décembre 1627, par conséquent peu de temps avant son élévation au rang de duc de Mecklembourg, il écrivit à Arnim [2] : « *Je suis d'avis qu'on pourrait amener les Danois à élire amiablement pour leur roi, l'Empereur ; en effet si Ferdinand II conquiert leur pays par la force, il leur donnera des lois selon son bon plaisir ; si au contraire, ils élisaient Sa Majesté, je vous assure sur mon honneur qu'ils seraient maintenus dans la jouissance de leurs libertés et du libre exercice de leur religion.* » Dans une lettre postérieure de sept jours, datée de Brandéis, le

[1] *Lettres de Wallenstein*. I. P. 162. N° 92.
[2] Ibid. I. P. 162. N° 92

Digitized by Google
Origina from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

10/20 décembre et adressée au même, il revient encore sur cette affaire et ajoute : « *Si les Etats du royaume de Danemark ne veulent pas élire l'Empereur, et si nous sommes amenés à subjuguer ce pays par la force, ils seront nos serfs. Mais que Votre Seigneurie arrange les choses de façon que tout se termine à l'amiable*, etc. » La guerre contre l'Empereur avait été entreprise sans l'assentiment de la haute noblesse danoise, qui alors avait encore une grande puissance. Or, lorsque Christian IV essuya l'une après l'autre plus d'une honteuse défaite, il est fort compréhensible que cette aristocratie soit entrée en grande agitation. Mais comment l'Empereur aurait-il pu se maintenir dans un royaume si lointain, lui qui était à peine sûr de ses pays héréditaires ? Evidemment Wallenstein, par cette offre, voulut s'assurer le Mecklembourg. Du moment, en effet, que Ferdinand put avoir quelque pensée d'étendre ses mains sur le Danemark, il dut chercher à s'appuyer sur des voisins qui fussent ses amis et par conséquent remettre à Friedland le Mecklembourg, limitrophe des provinces du Danemark. Du reste, il n'est pas besoin de faire là dessus des conjectures ; Wallenstein lui-même s'est expliqué sans détour sur ce qu'il en pensait. A peine eut-il acquis la certitude que le Mecklembourg, si convoité, allait lui échoir, qu'à la date du 3 janvier 1628, il écrivit de Bohême à Arnim [1] : « *A la cour on aurait bien voulu me payer avec le Danemark et l'Empereur lui-même y penchait, mais j'ai bien remercié, car je ne pourrais pas m'y maintenir ; en attendant je me contenterai de l'autre lot — le Mecklembourg — car celui-là est plus sûr.* » Com-

[1] *Lettres de Wallenstein*, I. P. 258. N° 119. Post-Scriptum.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

ment l'Empereur eût-il pu se maintenir dans un royaume dont Wallenstein désespérait de se garantir la possession ? Le leurre n'était donc qu'une œuvre d'artifice, c'était le cheval qu'il ne faut pas regarder de près, que le Duc présentait à son maitre. Mais cette ruse opéra, et comme un coup double [1], elle agit à la fois à Vienne et à Copenhague.

Comment Wallenstein réussit-il à amener à ses vues le roi de Danemark ? c'est ce qu'il faut voir. Il ne se sentait pas sûr de son nouveau duché tant que Christian IV n'avait pas, dans son traité de paix, sacrifié les ducs héréditaires de Mecklembourg. Aussi tous les efforts de Friedland tendirent-ils vers ce but. Depuis le milieu de l'année 1628, toutes les possessions du roi en deçà de la mer du Nord se trouvaient en la puissance des Impériaux. Wallenstein, par l'intermédiaire du comte Schaumburg fait prisonnier, devant Gluckstadt par l'ennemi, au mois d'août 1628, fit secrètement offrir au roi de Danemark de lui rendre toutes ces provinces [2] pourvu qu'il abandonnât les ducs de Mecklembourg. C'était une forte tentation ; se dégager de la position la plus périlleuse sans rien perdre en territoire et seulement aux dépens de son honneur. Ce qui la rendit plus pressante ce fut le danger d'une insurrection dans la capitale même de Christian, ce fut la proposition, ci-dessus citée, de faire élire l'Empereur souverain du Danemark. L'affaire était si bien ourdie qu'elle devait servir les intérêts de Friedland, de deux côtés opposés, à Vienne et à Copenhague. Comme néanmoins Chris-

---

[1] Littéralement : « *un double coin.* »

[2] *Lettres de Wallenstein.* I. P. 396. N° 244. Post-scriptum. Von der Decken. I. P. 264. Mauvillon « *Histoire de Gustave-Adolphe.* P. 187.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

tian IV se refusait encore à céder, on employa de nouveaux moyens pour le réduire par la peur.

De ce nombre furent spécialement le projet d'une flotte de guerre, et celui du rétablissement de la Hanse et de son commerce. Nous avons vu comment Wallenstein utilisa ces projets au profit de ses seuls intérêts. Au début, il soutenait volontiers ces négociations avec les Villes Hanséatiques [1] parce qu'il prévoyait qu'elles serviraient ses vues sur le Mecklembourg. Son calcul était juste. Le roi de Danemark commença à s'inquiéter ; il craignit qu'une telle alliance entre les deux lignes de Habsbourg et la Hanse allemande ne portât le plus grand préjudice au commerce de ses sujets et ne tarît la source principale de ses revenus. En conséquence, il noua secrètement des négociations avec le duc de Friedland, et lui fit dire qu'il se prêterait à sacrifier les ducs de Mecklembourg, pourvu que l'on fit retrograder et rejeter les propositions de Lubeck [2]. C'est ce que Wallenstein avait voulu. Il changea subitement de ton et écrivit à l'Empereur [3] : « *Si Votre Majesté ne révoque pas de sa mission de Lubeck, le comte Schwarzemberg, je ne partirai plus pour l'armée.* » Cette menace produisit son effet. Le comte Schwarzemberg fut précipitamment rappelé, et toute l'affaire rompue. C'est par de pareils moyens que Wallenstein arriva à la paix de Lubeck à laquelle, au fond, personne ne gagna, si ce n'est lui-même.

Après le roi de Danemark, Wallenstein allait encore trouver Gustave-Adolphe pour lui barrer la route dans ses prétentions sur le Mecklembourg. Il fallut négocier

---

[1] Khevenhiller. X. P. 1510.
[2] Ibid. XI. P. 145.
[3] « *Lettres de Wallenstein.* » I. P. 143. N° 76.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

aussi avec ce roi. Selon toute apparence, ce fut Gustave-Adolphe qui, le premier, fit des propositions. Le 11/21 novembre 1627, Wallenstein écrit à Arnim [1] : « *Par la dernière lettre de Votre Seigneurie, je vois que le roi de Suède songe à faire une alliance avec l'Empereur. Or cela a déjà été proposé l'année derrière par le colonel Fahrenbach, mais je ne sais pourquoi la négociation n'a pas été continuée. Mon avis est qu'on devrait en tout cas entrer en rapport avec lui.* » Mais sur quel sujet? Wallenstein l'indique dans les paroles qui suivent : « *Le Suédois veut attaquer le Danemark à revers, et s'emparer des territoires appartenant au Danemark, mais contigus à la Suède, ainsi que de la Norwège. Je pense que l'Empereur ne veut faire aucune difficulté à rétablir la paix entre la Suède et la Pologne et qu'il y parviendra.* Car, ajoute Wallenstein, quelques lignes plus bas, *Sa Majesté ne peut en conscience, lui chef suprême de la chrétienté, souffrir que, dans un état si voisin et limitrophe, se prolonge une pareille guerre, une guerre où sont engagés des Turcs, des Tartares, des Moscovites et d'autres perturbateurs du repos de la chrétienté.* » Les négociations furent poursuivies pendant l'hiver de 1627, et Wallenstein insiste beaucoup pour que l'on fasse avancer l'affaire. A la date du 14/24 novembre, il écrit à Arnim [2] : « *Votre Seigneurie fera tout ce qui est possible pour que l'affaire avec le Suédois puisse s'arranger. Je veux bien avoir le Suédois pour ami, mais pourvu qu'il ne devienne pas trop puissant,* car amor et dominium, non patitur socium [3], *mais la négo-*

[1] « *Lettres de Wallenstein.* » I. P. 143. N° 76.

[2] Ibid. I. P. 152.. N° 81.

[3] Proverbe latin : l'amour et la domination ne souffrent point de rivaux.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

ciation doit se faire en tout cas. » Dès le lendemain, il écrit de nouveau au même : [1] « *Quant à l'affaire suédoise que Votre Seigneurie voie à faire avancer cette affaire et qu'elle m'en informe au plus tôt. J'écris aujourd'hui même à Sa Majesté Impériale que le Suédois a commencé à traiter avec nous, et que je l'ai sommé de proposer des conditions équitables.* »

Ces négociations d'un côté comme de l'autre n'étaient point sincères. Wallenstein s'en explique ouvertement avec Arnim. A la date du 30 novembre 1627, il lui écrit : « *Le Suédois recherche notre amitié, non par intention honnête, mais par nécessité ; c'est pourquoi nous devons le payer de belles paroles, car pour les actes je doute qu'il veuille beaucoup en faire pour nous.* » Friedland confirma par sa manière d'agir l'expression de ces sentiments, car à la même époque et dans les mêmes lettres où il pousse Arnim à faire bien marcher la négociation avec Gustave-Adolphe, il ordonne aussi au feld-maréchal d'incendier la flotte suédoise dans le Sund : « *D'une manière ou d'une autre, il faut que les vaisseaux suédois s'en aillent en fumée.* » Et à la date du 26 novembre [2] : « *Que Votre Seigneurie pourvoie donc à ce que les vaisseaux suédois soient incessamment brûlés, car plus le Suédois est pauvre, plus il est faible, et mieux cela vaut pour nous ; la négociation toutefois doit être continuée, mais là aussi il faut se dire à soi-même : Prends garde en qui tu mets ta confiance.* » La proposition de laisser la Suède faire la conquête de la Norwège n'avait pas plus de franchise. Quel pauvre fou eut été Wallenstein, s'il eût aidé à un agrandissement de

[1] « *Lettres de Wallenstein.* » I. P. 154. N° 83.
[2] Ibid. I. P. 157. N° 86. *Post-Scriptum.*

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

territoire si important, un adversaire dont lui-même il redoutait l'ambition et l'énergie. Par cette proposition Wallenstein ne pouvait avoir qu'une intention ; effrayer le roi de Danemark et le rendre mieux disposé pour la paix, ce fut là en effet le but qu'il atteignit.

Les Suédois n'avaient pas dans l'âme plus de loyauté. Gustave-Adolphe, nous le savons, était profondément écœuré de sa lutte avec la Pologne, et tendait à de plus hautes entreprises ; il espérait se débarrasser de Sigismond par la voie sus-indiquée, grâce à l'intervention de l'Empereur. C'était-là le motif pour lequel il négociait avec les Impériaux et faisait mine de vouloir se jeter sur les Danois. Wallenstein devina son intention. « *Je vois bien*, écrit-il à Arnim, le 26 novembre, *que le Suédois veut avoir double moulinet.* » Néanmoins l'Empereur s'engagea plus avant que Friedland ne le désirait. Dans la lettre ci-dessus mentionnée, il continue ainsi : » *Par la pièce ci-jointe Sa Seigneurie peut voir ce que m'écrit Sa Majesté au sujet des négociations de paix qui se poursuivent entre les Polonais et les Suédois. Je voudrais qu'on ne l'eût pas fait, mais vraiment nos seigneurs de la cour sont aussi par trop peureux.* » Nous avons ici la vraie raison pour laquelle, dans l'automne de 1627, les négociations de paix furent poussées en Pologne avec plus de zèle que par le passé.

Il me reste à raconter comment le généralissime impérial se débarrassa des princes héréditaires dépossédés. Il y a dans le cœur de l'homme un respect si profondément gravé pour les formes de la justice, que Wallenstein s'épuisa à donner une apparence de droit pour l'enlèvement du Mecklembourg. Après avoir, au moment de l'invasion du pays, appelé les ducs hérédi-

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

taire, *ses chers oncles* [1], après leur avoir donné les assurances les plus consolantes au sujet de leurs propriétés, il change de ton dès qu'il sait que les places fortes du pays sont en son pouvoir. Alors il cherche un prétexte, et dans une lettre à Arnim [2], il parle « *de menées étranges qu'il a découvertes.* » Ceci était une imposture, car dans des lettres ultérieures il exhorte Arnim [3] « *à s'informer bien fréquemment comment se conduisent les Ducs.* » Il lui recommande particulièrement « *de porter son attention souvent sur les menées du vieux Duc (Adolphe-Frédéric) et d'en faire un rapport, car il mériterait bien d'être puni.* » Plus loin, il ajoute : « *Je prie Sa Seigneurie de bien remarquer tous les tours qu'a joués le vieux duc de Mecklembourg, car je vois qu'il ne veut pas être sage.* » Ces moyens n'ayant servi à rien, Wallenstein chercha à séduire les Ducs et à les pousser à s'enfuir en Suède, afin de pouvoir plus tard les accuser comme coupables de trahison envers l'Empire. Le 6/16 novembre 1627, il écrivit à Arnim [4] : « *Si l'aîné des ducs de Mecklembourg et avec lui son frère le plus jeune veulent prendre le chemin de la Suède, Votre Seigneurie les secondera de tous ses moyens ; elle me rendra ainsi un grand service.* » Les ducs héréditaires ayant été déclarés déchus de leurs droits sur leurs pays par décision souveraine de l'Empereur durent s'enfuir. Ils se rendirent d'abord en Saxe, ensuite à Magdebourg, plus tard à Lubeck [5], partout remplissant l'Empire de leurs

---

[1] » *Lettres de Wallenstein.* » I. P. 105, 107, 108. N^os^ 34, 36, 38.
[2] Ibid. P. III. N° 40.
[3] Ibid. P. 115. N^os^ 45 et 46.
[4] *Lettres de Wallenstein.* P. 139. N° 71.
[5] Senkenberg. IV. P. 682. V. P. 30 et 206.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

plaintes et infatigables à supplier les Electeurs, l'Infante qui gouvernait à Bruxelles, le roi de Danemark et même la couronne d'Espagne, de s'interposer pour eux. A la fin, ils allèrent jusqu'à tenter d'émouvoir le cœur de pierre de Wallenstein. Mais celui-ci rudoya l'orateur des ducs de Mecklembourg, le docteur Kothmann, par ces paroles [1] : « *Si vous revenez encore une autre fois m'apporter de pareilles propositions, je ferai rouler votre tête à vos pieds.* »

C'est par des voies si peu droites, par un mélange d'astuce et de menaces contre le Danemark, contre la Suède, contre les conseillers de l'Empereur, enfin contre celui-ci même, que Friedland obtint le duché de Mecklembourg. Il pourrait sembler qu'en faisant cette conquête pour lui-même, Wallenstein, au fond, aurait poursuivi un plan plus élevé, le plan d'une unification de l'Allemagne sous l'Empereur. Il existait, en effet, des aspirations de cette nature.

Déjà, plusieurs années avant que Wallenstein fût nommé généralissime, on découvre çà et là des pierres d'attente isolées, mais qui accusent des projets de reconstruction d'un nouvel ordre politique. Je reviens sur le pamphlet qui parut en 1621 [2], et dont il a été parlé plus haut. Dans presque toutes les dissensions religieuses qui prirent naissance depuis la Paix de Religion d'Augsbourg, les Villes Impériales de l'Allemagne supérieure avaient pris opiniatrément parti et toujours dans un sens hostile à l'Empereur. L'*Union* notamment était basée sur la caisse des villes. Les sommes que celles-ci payaient à la Caisse Fédérale excitent l'étonnement et fournissent une preuve de

[1] Senkenberg.
[2] *Secreta Secretorum*, etc.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

l'aisance qui existait alors en Souabe et dans la Franconie. De l'année 1608 à l'année 1617, c'est-à-dire avant le temps où éclata la guerre, Nuremberg paya 478,800 florins, Ulm et Strasbourg payèrent chacune 279,000, Rotembourg sur la Tauber 117,800, Hall en Souabe 90,834, Spire et Worms chacune 65,560, Heilbronn 64,480, Winsheim 52,080, Memmingen 51,161, Nordlingue 54,600, Kempten 48,360, Schweinfurth 45,880, Wissembourg en Alsace 34,720, Wissembourg en Nordgau 31,000, Landau 29,760 [1]. « *Jamais*, dit le document où nous puisons, *les villes n'auraient autant sacrifié à n'importe quel Empereur dans sa plus grande détresse lorsqu'il était menacé par les Turcs.* » Parmi les villes considérables de la Haute Allemagne seules Francfort et Augsbourg n'accédèrent pas à l'*Union*. De plus notre chroniqueur nous fait connaître ce détail important que quatre des villes de la Haute Allemagne auraient exercé une sorte de domination sur les autres. Ainsi Ulm avait dans son orbite les villes de la Souabe : Nordlingue, Hall, Heilbronn, Memmingen, Kempten, et Nuremberg, les villes de Franconie : Rotenbourg sur la Tauber, Schweinfurth, Winsheim, Wissembourg sur la Sand, Strasbourg entrainait les villes du Rhin supérieur, Worms, Spire, Wissembourg, Landau, Francfort, enfin les villes de la Wetterau, Friedberg, Gelmhausen, Wettzlar. Comme je l'ai fait observer plus haut, si les trésors de la bourgeoisie furent dissipés d'une manière si déplorable pour le bien de l'Empire, ce furent les grands airs des patriciens, leur passion de capter la faveur des princes, de se faire accepter dans les hautes régions de leurs

[1] *Secreta Secretorum*. P. 26 et 27.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

cercles, au besoin de se faire protéger par eux contre la vengeance des corps de métiers opprimés, qui en furent la cause principale.

L'homme foncièrement sensé et loyal [1], qui a écrit ce livre, donne le conseil d'étouffer sous les rudes mains des artisans, l'insolence des damoiseaux des villes, et de réparer la faute politique commise par Charles-Quint, lorsqu'il restreignit les droits des corps de métiers. « *Les bourgeois*, dit-il, [2] *sont durement chargés par les patriciens, c'est comme s'il y avait deux camps dans les villes. L'un de ces partis* (le patriciat), *opprime l'autre* (les corps de métiers), *et s'engraisse de ses rapines. C'est particulièrement à Nuremberg, à Ulm, à Strasbourg, à Worms, que ces petits damoiseaux sont le plus insolents ; non pas qu'ils se distinguent de la foule par une origine noble ; ils ne sont pas d'une maison plus relevée que celle des artisans. Mais leur puissance repose sur ceci, qu'ils se sont emparés des emplois, notamment des tribunaux et de l'administration des finances des villes. Le pouvoir législatif étant entre leurs mains, ils émettent des décrets qui leur sont utiles à eux-mêmes, mais nuisibles aux bourgeois et pernicieux pour l'Empire. Afin d'affermir leur tyrannie, ils concluent des alliances avec les princes, les aident de secours d'argent et savent assurer leurs monopoles. On ne peut remédier à ce fléau, qu'en ouvrant à tous les citoyens égal accès au conseil et aux emplois. Peut-il se voir quelque chose de plus injuste,*

---

[1] Je trouve dans Vincencius Placius, *Theatrum anonymorum*, Hambourg, 1708, Fol. Tome II, P. 131, que l'auteur de ce livre serait le jésuite Stephano Moquot. Lui-même se présente sous le pseudonyme de Theonestus Cogmandolus.

[2] *Secreta*. P. 86 et suivantes.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

que d'exclure de la Maison du Conseil, comme des créatures d'une espèce plus infime, des milliers de citoyens parmi lesquels il se trouve des hommes très instruits, fidèles à la patrie, dévoués à l'Empereur, et même des hommes savants et riches ? Comme les patriciens se sont emparés des offices de la magistrature, la fortune de tous est entre leurs mains. Il est plus facile d'avoir raison contre l'Empereur, devant le Conseil Aulique de l'Empire, que contre un patricien qu'on accuse devant un juge patricien. Innombrables et criantes sont les plaintes, non-seulement pour des sentences injustes, mais aussi pour écorcheries des justiciables, pour acceptation de présents, dénis de justice et dans la plupart des villes, le mécontentement est monté à un tel degré que, n'était la crainte des princes voisins et de l'Empereur qui enchaîne la vengeance des corps de métiers, il y a longtemps que les patriciens auraient été chassés par la force. Sa Majesté Impériale devrait, ou une fois chaque année, ou de temps en temps, envoyer des commissaires dans les villes pour y recevoir les plaintes du petit peuple et examiner les actes d'administration des autorités. »

C'était surtout dans les villes de la Basse-Saxe que s'accusait une disposition favorable à l'Empereur. Hambourg, Brême, et Lubeck aussi dès que la chose lui est possible, je l'ai raconté plus haut, se déclarent ouvertement pour la cause de l'Empire ; Goslar refuse l'entrée de ses murs à Christian d'Halberstadt, malgré tout l'engouement du bas peuple pour lui ; Hanovre traite avec Tilly. Même à Stralsund où la multitude, séduite par l'antipathie religieuse qui règne dans la Basse-Saxe, et dont les ministres luthériens se sont fait une conscience,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

résiste à l'Empereur ; le Conseil veut céder, et certainement il eut fait sa soumission s'il n'en eût été empêché par la populace. Et ce faisant le Conseil, incontestablement, eut été bien sensé, puisque, par cette résistance insensée, Stralsund tomba au pouvoir de Gustave-Adolphe, et descendit du haut rang d'une ville libre de la Hanse à celui d'une ville de province suédoise. Les Conseils de communes, dans la Basse-Saxe, comprirent qu'ils avaient beaucoup moins à craindre de l'Empereur que des princes voisins et que leur adjonction à un tout imposant était pour eux la mesure la plus sûre. Le duc de Celle, Christian le Vieux, n'avait-il pas, dans les années 1619 et 1620, fait la guerre à Hambourg [1] ? Le duc de Wolfenbuttel, Henri-Jules, n'avait-il pas, de concert avec le roi de Danemarck, Christian IV, cherché à priver la ville de Brunswick, de ses franchises de Ville Impériale [2] ? En outre, on ne saurait nier que l'Empereur, dans la communication qu'il fit faire en 1628, à Lubeck, à la diète de la Hanse, par le comte Georges-Louis de Schwarzenberg, eut su trouver le vrai ton avec lequel on doit parler à des représentants du commerce. Enfin, il est hors de doute à nos yeux, qu'aussi bien que les Conseils des villes, et je dis des villes médiates, les corporations conservatrices des Etats de chaque pays, et de la noblesse de tous les pays allemands sont, sans distinction de religion, généralement du côté de la cause de l'Empereur. Dans la Basse-Saxe, aucune de ces corporations n'a approuvé les décisions de la diète de Lauenbourg, du mois de mars 1625, où les infortunés ducs de Mecklembourg, le duc de Brunswick, Frédéric-

[1] Von der Decken. I. P. 275 et suivantes.

[2] Von der Decken. P. 17.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Ulrich, et les occupants de plusieurs évêchés se firent les instruments de la monomanie du roi de Danemark, de devenir un grand homme. Au contraire, les Etats refusent à leurs princes les services qui furent promis par eux dans ses séances au roi de Danemark, et dès le principe ils adressent à leur prince la prière et la demande toujours reproduite que l'on se réconcilie avec l'Empereur.

Etant données de telles circonstances il était inévitable que dans l'esprit des princes de l'Empire s'élevât la crainte de voir l'Empereur tendre vers le pouvoir absolu. Ce qui fortifiait ce soupçon c'étaient les paroles et les actes de Wallenstein, l'inobservation du respect traditionnel devant les princes de l'Empire qu'il se permettait, le traitement qu'il faisait supporter à l'un ou à l'autre d'entre eux. Il faut ici appeler l'attention sur un pamphlet remarquable. En 1629, parut un mémoire imprimé à Mulhausen, sous ce titre significatif : « *Veux-tu voir l'Empereur? regarde dans cette lettre* ». [1] Il fut attribué à cette époque au général Aldringen qui l'aurait adressé à Ferdinand II, au sujet des mesures à prendre dans ce moment ; mais il doit être tombé dans les mains des adversaires de l'Empereur. Selon mon opinion, Aldringen n'en fut que l'auteur supposé, la fausse origine de ce mémoire se trahit non-seulement par le ton familier jusqu'à la hardiesse que le pseudo-Aldringen se permet vis-à-vis l'Empereur, mais plus encore par la frivolité avec laquelle il brise là vers la fin. Ce petit écrit est un cri de détresse par lequel la haute aristocratie de l'Empire,

[1] Je dois la communication de ce petit livre très rare à la bonté de M. le docteur Wolgang Menzel, de Stuttgard, qui possède une collection remarquable de pamphlets sur la Guerre de Trente Ans.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

réduite au désespoir par les empiètements récents de Wallenstein, cherchait à soulever l'opinion publique contre les desseins que l'on prêtait à la cour de Vienne. Par contre les faits et les situations allégués dans cet opuscule sont exacts et historiquement vrais. On lit entre autres choses dans ce document [1] : « *Afin que Votre Majesté Impériale puisse exécuter son projet de réduire l'Empire d'Allemagne sous la domination exclusive de la maison de Habsbourg, le premier moyen à employer c'est de rechercher l'amitié des Turcs, afin que l'Autriche ne soit pas gênée de ce côté là ; le second c'est que Votre Majesté, par son droit de justice en dernier ressort, qui est un puissant et indicible avantage, pour affermir toute domination, commence par épuiser les vieilles familles électorales ou princières aujourd'hui puissantes, ensuite qu'Elle les écarte entièrement de l'administration de l'Empire, et établisse à leur place des gentilshommes nouveaux et étrangers et d'autres personnes capables. Il faudra, toutefois, que ces dernières soient en grand nombre afin qu'aucun de ces nouveaux venus n'acquière une puissance telle qu'il puisse s'enhardir jusqu'à la rébellion. Pour cela, Votre Majesté Impériale a tout à fait l'occasion propice ; Elle sait bien combien les Electeurs et les autres princes, aussi longtemps qu'ils restent en possession de leur souveraineté, se livrent aux caprices du brigandage contre ceux qui sont plus faibles qu'eux. Elle sait, de plus, combien de fondations et de couvents ont été, rien que depuis la convention de Passau, confisqués par les héréti-*

[1] Folio 18 et suivants. Cet opuscule n'a pas de pagination qui se suive selon l'ordre des chiffres.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

ques, etc. Je vais remettre devant les yeux de Votre Majesté Impériale, pour affermir sa volonté, un exemple bien digne de considération et qui est de date récente. La couronne d'Espagne n'a jamais pu être vraiment maîtresse du royaume de Naples jusqu'au jour où Don Philippe II, écartant de toute administration et les Etats Généraux puissants et la haute Noblesse de ce royaume, eût établi à leur place des Espagnols et d'autres étrangers; jusqu'à ce qu'il eût, par astuce, excité et protégé contre les princes et les seigneurs le petit peuple qui fait la vraie force d'un monarque, puis créé de nouveaux emplois et dépouillé de toute leur puissance les vieilles races et les maisons influentes. C'est de cette manière qu'en agirent dans l'ancien Empire romain Jules-César, Auguste, Tibère, Néron et Caligula. »

L'empereur Ferdinand a-t-il réellement agi d'après ce plan ou un plan analogue ? Son intention était-elle d'abaisser jusqu'à les annihiler les princes de l'Empire et de se rendre maître absolu de l'Allemagne par les armes de Wallenstein ? On a été souvent tenté de l'affirmer ; d'autant que cette affirmation eut donné une apparence d'excuse à ces dévastations de toutes manières si souvent tentées en Allemagne. Mais il est de l'équité d'entendre chacun dans sa cause personnelle. Il a été récemment mis au jour un document qui ne laisse aucun doute au sujet des vues personnelles de l'empereur Ferdinand II ; c'est une lettre autographe de l'Empereur à Wallenstein. Ferdinand lui écrit [1] : « *Votre Altesse aimée n'ignore point que je n'ai pas la volonté*

[1] Hurter. « *Documents pour l'Histoire de Wallenstein.* » P. 259.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

de consolider ma maison par le pouvoir arbitraire ou par des moyens autres que ceux que comportent la Constitution de l'Empire et la capitulation d'Election que j'ai jurée. Aussi j'ai une confiance entière et qui ne peut me tromper, que Votre Altesse aimée remplira et exécutera mes ordres relatifs au licenciement de l'armée, tels que l'envoyé Questenberg vous les remettra, pour des motifs très pressants et de première importance. » Et précisément ce mandat donné à Questenberg répète la phrase que l'Empereur n'a jamais eu l'idée de chercher à assurer à sa Maison l'hérédité de l'Empire ou tout autre avantage, autrement que selon l'usage établi et d'après les capitulations d'élection.

Ainsi l'Empereur n'avait point de semblables projets. Mais il faut bien distinguer, et du reste cette lettre l'indique suffisamment entre l'Empereur et Wallenstein. Wallenstein avait ses projets personnels, ses projets à part. Et nous avons vu jusqu'ici par plus d'un exemple que ces projets, pour l'essentiel au moins, n'avaient qu'un but, ce qui était utile à son égoïsme. Ce que Wallenstein faisait, il ne le faisait point pour l'Empereur, mais pour son profit direct. Il continua dans ce sens et chercha notamment à dissoudre l'armée de la *Ligue*. Depuis le commencement de l'année 1629, il fut fait des tentatives réitérées pour séduire les meilleurs officiers de la *Ligue*. Au mois de février, le colonel bavarois Gallas, sans s'être préalablement concerté avec Tilly, demanda directement que l'on acceptât sa démission. Or, Tilly, à la date du 23 février/5 mars, reçut de Munich une demande d'explications [1]; on voulait qu'il donnât son

[1] Westenrieder. « *Documents.* » VIII. P. 165 et suivantes.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

avis sur ce qui avait pu pousser Gallas à une pareille démarche. Le 7 mars, cet ordre est réitéré encore et on y ajoute que « *le porte-drapeau envoyé, par Gallas, à Munich y a remis une lettre bien hautaine, et dans laquelle il est dit, en paroles sèches, que si Son Altesse Electorale retarde le moins du monde l'envoi de ce congé, lui, Gallas, en prendra de lui-même la licence.* » Plus loin, l'Electeur écrivait à Tilly : « *En raison du très vif déplaisir qu'a occasionné à Son Altesse une demande si insolente, et en raison de l'effet très pernicieux qu'elle pourrait produire sur toute l'armée, si ce très mauvais exemple demeurait impuni, l'Electeur ne veut point pardonner cette demande inconvenante; au contraire, la volonté sérieuse et l'ordre de Son Altesse est que Tilly mande chez lui le colonel Gallas susdit, qu'il le mette en prison et qu'il l'y maintienne. Si Gallas, néanmoins, veut persister dans sa détermination de quitter, sans congé, le service de la Bavière, Tilly le traduira devant un conseil de guerre.* » Le général de la *Ligue* ayant ensuite témoigné que Gallas avait demandé par écrit sa démission, et ayant fait observer, en passant, que depuis longtemps ce colonel avait l'intention de passer près de Wallenstein, l'Electeur, à la date du 5/15 avril 1629, adressa à son général une nouvelle instruction [1] qui montre la grande importance qu'il attachait à détacher Gallas de Wallenstein. Il lui annonce que sa sainteté le Pape s'est adressé à Munich pour qu'on lui procurât un bon général « *et que si Gallas veut accepter cette place, dans laquelle il n'aura à obéir qu'au général en chef, elle est à sa disposition.* » Mais ce leurre ne produisit point

[1] Westenrieder. P. 169.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

d'effet. Le 8 mai 1629, Tilly, dans un rapport [1], déclare qu' « *il a bien fait part à Gallas des ordres sévères de l'Electeur, mais qu'il n'a pu procéder à son arrestation vu que Gallas a déjà été reçu au service de l'Empire par le duc de Friedland à titre de général-major et de colonel d'infanterie et que ordre lui a été transmis de se mettre en route pour l'Empire.* » Je dois encore raconter que, pendant cet échange de lettres, Tilly transmit la nouvelle que le comte de Gronsfeld lui aussi vacillait, et qu'il avait menacé de donner sa démission. Bien plus, un troisième personnage, le général comte Anholt quitta effectivement l'armée de Tilly, et avec cette circonstance qu'il passa dans l'autre camp, non-seulement de sa personne, mais encore accompagné de beaucoup d'officiers et de soldats qui entrèrent comme lui au service de Wallenstein [2].

Mais Gallas et Anholt étaient des officiers en sous-ordre, et l'ambition de Wallenstein ne se limitait point à séduire des hommes de cette condition. Elle aspirait à appeler à lui les deux premiers et les plus capables capitaines de la *Ligue*, le vieux Tilly et le jeune Pappenheim, l'un la tête et la pensée éclairée de l'armée, l'autre son bras toujours prêt au combat. C'était avec des principautés qu'il voulait les gagner à la cause de l'Empereur et de l'Empire ; Tilly devait devenir duc de Calenberg, Pappenheim duc de Wolfenbuttel [3]. Wallenstein avait fort habilement noué cette affaire. Quelle anxieuse attente a dû régner à la Résidence de

---

[1] Westenrieder. P. 167, vers le bas.

[2] Stumpf. « *Histoire de la* Ligue. » P. 255. Richelieu. « *Mémoires.* » VI. P. 21, en haut. Westenrieder. « *Documents.* » VIII. P. 173, au milieu.

[3] Von der Decken. I. P. 178.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Munich du mois de janvier au mois de mai 1629 ! Quels sentiments doivent avoir traversé le cœur de l'Electeur, quand, à chaque courrier qui venait du camp, pouvait lui parvenir la nouvelle que, avec Tilly et Pappenheim, l'armée de la *Ligue* avait passé à Wallenstein !

Dans cette élévation décidée de Tilly et de Pappenheim, il y avait une signification dont le vrai sens ne pouvait faire aucun doute. Wallenstein trouvait que ce n'était plus la peine de dissimuler sa pensée qui, du reste, se trahissait aux yeux de tout homme de jugement. Il l'exprimait ouvertement dans une de ces phrases hardies qu'il aimait et qui sont si propres à entrainer les masses. Dans le mémoire contre Friedland, déposé au Conseil Aulique de l'Empire, au mois de janvier 1628, par les membres qui lui étaient opposés, lors des débats au sujet de la question si on devait lui conférer comme gage le duché de Mecklembourg, se trouvent ces paroles que l'on attribue à Wallenstein [1] : « *Il n'est plus besoin de princes, ni d'Electeurs. Le temps est venu maintenant de leur ôter ce chapeau de gala ; de même qu'en France et en Espagne, il n'y a qu'un roi, de même en Allemagne, il ne doit y avoir qu'un seul maître.* » Ces paroles signalées à l'Empereur dans un mémoire contre Wallenstein, sont de la plus grande importance pour établir comment l'Empereur entendait cette question. Pour que les conseillers de l'Empereur pussent mettre sous les yeux de l'Empereur, à titre de grief contre Wallenstein, de telles paroles, il fallait qu'ils fussent bien sûrs que Ferdinand II, de même qu'eux, désapprouvait et de telles idées et de telles paroles. Le plan qui comportait

[1] Khevenhiller. XI. P. 62.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

l'écrasement des princes de l'Empire et l'élévation en leurs lieu et place d'une aristocratie militaire était un plan qui n'était que celui de Wallenstein et non celui de l'Empereur. Au contraire ce dernier fut trompé et déçu par les partisans que Wallenstein s'était fait à la Cour Impériale.

Mais quand vint l'heure de le mettre à exécution, le Duc se heurta à une opposition violente. Ce qui le gêna le plus, ce fut l'incorruptible loyauté d'un homme qui, jusqu'à nos jours, a été indignement calomnié par beaucoup d'historiens. Le transfert même du Mecklembourg à Friedland ne put aboutir qu'à grand'peine. L'on commença par faire présent à des seigneurs de la Cour Impériale des propriétés délaissées par Christian d'Halberstadt. Le comte de Thun eut la seigneurie de Hohenstein pour soixante mille florins; Max Wallenstein, le cousin de Friedland, eut le comté de Reinstein pour cinquante mille florins; ces deux sommes durent être payées au trésor de l'Empereur. La seigneurie de Blankenbourg avait été promise au comte Jules de Mérode [1]. Mais, pour faire doter les deux généraux, sans la coopération desquels il ne pouvait pas s'assurer à lui-même le Mecklembourg, Wallenstein éprouva beaucoup plus de difficultés. Bien que, par son attitude la maison guelfe de Lunebourg eut contribué plus que personne à la défaite des Danois, Wallenstein songeait à la renverser. Dans une enquête judiciaire dont il sera question tout à l'heure, un conseiller de Wolfenbuttel, prisonnier, dépose [2] que le roi de Danemark aurait dit souvent : « *Ce n'est que d'après les plaintes réitérées*

[1] Von der Decken. I. P. 274.
[2] Ibid. Ibid.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

du duc de Celle, Christian, sur les oppressions de Tilly que j'ai été amené à envahir à main armée la Basse-Saxe. » Il ne tint pas à Wallenstein, si l'on ne pût produire des témoignages plus accablants contre les ducs de Lunebourg [1].

Mais le coup le plus violent devait tomber sur le chef de la ligne de Brunswick-Wolfenbuttel, Frédéric-Ulrich. Son héritage devait fournir les moyens de doter de duchés Tilly et Pappenheim, en d'autres termes de séduire l'un et l'autre. Il faut que j'établisse ceci avec plus de détails.

En vertu des pleins pouvoirs à lui donnés, par l'empereur, Tilly, après la bataille de Lutter, avait conclu avec Frédéric-Ulrich un traité qui lui laissait tout son pays. Mais Wallenstein avait d'autres desseins. Après la prise de Wolfenbuttel, le comte Pappenheim était resté dans cette ville [2] où il retenait aussi le duc Ulrich et le traitait comme un prisonnier. Wallenstein donna au Comte la commission de faire procéder sur lieu et place à une enquête soit sur l'incapacité absolue de Frédéric-Ulrich à remplir le rôle d'un souverain, soit sur ses fautes politiques de date antérieure. Pappenheim accomplit sa mission avec un zèle qui trahissait trop que son avantage personnel y était en jeu. Pour trouver des preuves, il fouilla les archives de Wolfenbuttel, fit subir un interrogatoire aux conseillers et aux domestiques du Duc au sujet de la conduite politique de leur maître, récompensa l'infidélité de ceux qui déposèrent contre Frédéric-Ulrich et congédia ceux qui ne voulaient pas le compromettre. Après que l'interrogatoire préalable eût été terminé à

[1] Von der Decken. I. P. 280.
[2] Ibid. P. 278 et suivantes.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Wolfenbuttel, trois des conseillers qui autrefois avaient la plus grande confiance de Frédéric-Ulrich, et qui avaient été travaillés soit par la peur, soit par les amorces de l'espérance, furent envoyés au quartier-général de Wallenstein, à Gustrow, pour y être entendus, sous la foi du serment, au sujet de leur maître. Pappenheim s'y rendit aussi. L'audience fut ouverte ; Pappenheim la présidait. Pour pouvoir renverser le prince de Brunswick, il ne suffisait pas de prouver qu'avant la bataille de Lutter, il avait agi d'une manière hostile contre l'Empereur, car ses vieux péchés étaient couverts par la convention avec Tilly et pardonnés. Il fallait démontrer qu'il avait renouvelé ses pratiques secrètes depuis l'époque où il s'était soumis à l'Empereur. Autant il était facile d'établir le premier grief, autant pour le second toute base manquait en dépit de tous les moyens employés. Nonobstant cela, Wallenstein, lorsque l'enquête fut terminée, envoya à Vienne devant la Cour Impériale le comte Pappenheim et celui des trois conseillers qui avait le plus déposé contre son ancien maître. Le procès y fut déféré au Conseil Aulique de l'Empire, mais Wallenstein fit de nouveau l'expérience que ce tribunal agissait sous des influences autres que celles qui lui auraient été agréables. L'accusation, contenue en sept articles, disait que : « *Le duc Frédéric-Ulrich avait reçu comme un ami le Palatin détrôné* (Frédéric V), *que de concert avec son frère Christian* (d'Halberstadt) *il s'était engagé dans des liaisons coupables de haute trahison ; qu'il avait fait cause commune avec les autres ennemis de l'Empereur ; qu'il avait conspiré avec Mansfeld ; qu'il n'avait traité avec l'Empereur qu'en apparence, et qu'il avait agi d'une manière hostile contre Tilly et le duc de Fried-*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

land. » Sur ces chefs d'accusation le Conseil Aulique de l'Empire rendit la sentence suivante : « *Comme il est démontré que le duc Frédéric-Ulrich a, de tout temps, agi contrairement à Sa Majesté Impériale, qu'il a été aussi le principal auteur et instigateur des désordres et des révoltes qui ont eu lieu dans la Basse-Saxe, le susdit duc et toute sa maison princière peuvent bien juger que Sa Majesté Impériale n'est pas obligée à s'en tenir au traité conclu avec Tilly et à la promesse Impériale de grâce faite plus tard. Nonobstant cela, Sa Majesté pourrait très bien, et d'une manière légale, aller plus loin et prendre pour ses dédommagements sur tous les pays de Brunswich-Wolfenbuttel. Toutefois, Sa Majesté Impériale veut bien, pour le moment présent, se contenter de la confiscation déjà accomplie de quelques seigneuries et de l'assignation dernièrement ordonnée en faveur de Tilly. C'est que Sa Majesté nourrit l'espérance que le duc Frédéric-Ulrich reconnaîtra, comme elle le mérite, cette haute grâce Impériale et qu'il s'appliquera désormais à chercher par quels moyens il pourra se réconcilier complètement avec Sa Majesté Impériale.* »

Les seigneuries dont il est ici question sont les biens délaissés par Halberstadt, et qui, nous le disions plus haut, avaient été donnés par Ferdinand II, à titre de présent, à divers gentilshommes autrichiens. Wallenstein s'était attendu à une sentence tout autre, et de telle nature qu'elle lui eût permis de transférer à Tilly et à Pappenheim les Etats héréditaires de Wolfenbuttel, au même titre que lui-même avait été investi du Mecklembourg. Effectivement, la sentence du Conseil Aulique de l'Empire était étrange sous plus d'un rapport. Elle était illégale, car, que faut-il penser d'un tribunal qui

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

affirme le fait du crime, mais en nie la suite juridique : la punition. Mais elle était l'œuvre commune de plusieurs raisons extrinsèques. D'abord Tilly avait déclaré qu'il ne se prêterait pas à un acte de nature telle que l'acceptation de la principauté de Calenberg. Il s'était exprimé en termes très explicites avec Wallenstein lui-même à Gustrow, lui avait dit qu'il avait conclu, en 1626, un traité avec Frédéric-Ulrich, et qu'il ne savait rien des fautes ultérieures qu'aurait commises le Duc. Cela renversait, par le point capital, le plan de Wallenstein. Mais Tilly était allé encore beaucoup plus loin. Il avait mandé sa réponse à l'Empereur. Il avait adressé à l'Empereur la prière de laisser le duc Frédéric-Ulrich dans ses possessions. Il avait parlé à l'Empereur lui-même et lui avait témoigné que si l'on accédait à cette prière, en faveur du duc Frédéric-Ulrich, il regarderait cela comme une faveur faite à lui-même. Tilly, en un mot, avait fait la preuve qu'il était un homme ayant le sentiment accompli du droit et de l'honneur.

En même temps, l'électeur de Bavière Maximilien s'était énergiquement interposé. Il tint à l'Empereur un langage hardi. Pendant que l'affaire était encore intégralement pendante, il écrivit [1], à la date du 2/12 avril 1629, à Ferdinand : « *Je m'abandonne à l'espoir et à la confiance que Sa Majesté Impériale n'a aucune inclination à permettre, et ne permettra pas que de semblables procès, graves et pleins de dangers, soient intentés contre des membres distingués de l'aristocratie princière de l'Empire et de sang allemand* [2]. *La prière que je vous adresse est donc celle que l'on*

[1] Von der Decken. I. P. 283, 390 et suivantes.
[2] Allusion hostile à la naissance inférieure de Wallenstein.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

arrête toutes les poursuites contre le duc Frédéric-Ulrich, qu'on lui laisse la possession de son pays et de ses sujets, et qu'il ne soit contrarié par aucune entrave dans son mode de gouvernement de son pays. » Maximilien exprima encore plus fortement sa colère contre le projet de Friedland dans une lettre qu'il adressa le même jour à Pappenheim [1]. Avec le ton d'un maitre offensé, il réprimande très-énergiquement le Comte de ce que « *sur un ordre d'un étranger, il a eu l'audace d'ouvrir une enquête contre un prince de l'Empire aussi haut placé, et d'instruire un procès accablant contre lui et contre ses domestiques.* » Pappenheim, lorsque semblable commission lui fut donnée, n'aurait point dû l'accepter à l'insu de l'Electeur, et sans son ordre. « *Si toutefois vous l'avez accepté, vous devez vous en dégager sur le champ. Nous vous ordonnons par la présente de ne point oser humilier le duc Frédéric-Ulrich, ni ses serviteurs, de ne point les desservir et leur attirer de disgrâce ni à la Cour Impériale, ni autre part, soit de votre propre mouvement, soit d'après une commission d'autres, etc.* » Pappenheim que, trois mois auparavant, le 5 janvier 1629, Maximilien avait nommé général de l'artillerie [2] dans le but évident de l'attacher plus fortement au service de la Bavière, dût se dégager de l'affaire où il était impliqué, bien qu'elle lui fit entrevoir à son issue un titre ducal pour lui.

Il fallut donc que Wallenstein renonçât pour l'heure présente à l'élévation de Pappenheim. Mais il n'était pas homme à abandonner pour si peu ses desseins.

---

[1] Von der Decken. P. 283, 391 et suivantes.
[2] Westenrieder. « *Documents, etc.* » VIII. P. 165.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

L'Empereur, en raison des grands services que lui avait rendus Tilly, était devenu son débiteur pour des sommes importantes; pour l'acquittement de cette dette le rusé Friedland sut trouver un payeur dans la personne de Frédéric-Ulrich, sans qu'on pût rien y objecter. Il a été rapporté plus haut que le roi de Danemark, Christian IV, avait avancé au duc de Wolfenbuttel la somme de trois cent mille thalers, et que, plus tard, comme gage de ce prêt, il avait été nanti du district de Syke. Pendant qu'on négociait pour la paix à Lubeck, Wallenstein décida le roi à rétrocéder sa créance à l'Empereur. Ferdinand, aussi sur l'instigation de Friedland, en fit présent à Tilly, après avoir préalablement élevé de cent mille florins sa répétition; c'était ce que le Trésor Impérial réclamait de Frédéric-Ulrich, comme solde de l'actif dans la succession d'Halberstadt, qui avait été mis au ban de l'Empire [1]. Comme nantissement de cette somme, — telle était au moins au début la volonté de Wallenstein — on devait engager entre les mains de Tilly la principauté de Calenberg. Mais ce plan se trouvait déjoué. Tout ce qu'il en restait, c'était que le duc Frédéric-Ulrich avait à engager à Tilly quelques districts comme garantie de cette somme de quatre cent mille florins. Là encore Wallenstein était tout prêt à se mettre en avant pour l'exécution de l'arrêt; mais Tilly, tout en tenant à son droit qui ne souffrait pas un doute, ne laissa pas les choses en venir là. Il entra lui-même en négociations directes avec Frédéric-Ulrich et se montra très conciliant. Le 4/14 octobre 1629 fut conclu un pacte [2] en vertu duquel les deux parties du pays

[1] Von der Decken. I, P. 290 et suivantes.
[2] Ibid. I, P. 293 en bas et suivantes.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

ressortant de Brunswick, Calenberg et Wolfenbuttel, s'engagèrent à payer comptant en espèces deux cent mille thalers; et comme gage pour l'autre moitié de la créance, on devait laisser au général bavarois les districts de Stolzenau, Syke et Steierberg. Quelle intégrité trop rare! Certes, cet homme a rendu de fidèles services à la maison de Bavière.

Le danger, pour les princes guelfes d'être évincés de leur héritage, pour la Bavière et la *Ligue* de voir leur armée séduite, était pour le moment heureusement éloigné. Mais, dans l'année précédente l'électeur Maximilien avait dû céder sur un point dont l'importance n'était pas moindre. Souvenons-nous que déjà en 1623, à la diète des princes à Ratisbonne, la cour de Vienne avait demandé la restitution du pays au-dessus de l'Enns, qu'elle avait engagé, en cédant en contre-échange le Haut-Palatinat. A ce moment, la Bavière avait pu échapper à cette réquisition. Mais depuis lors, l'Empereur, pour atteindre le but de son ambition, fit jouer tous les ressorts l'un après l'autre. La révolte des paysans rendit la Bavière plus flexible, mais ne fit pas tout. C'est pour cela qu'à Vienne on fit mine de se prêter avec bienveillance aux plaintes du Palatin de Neubourg qui, déjà à Ratisbonne, s'opposait au transfert de l'Electorat à la Bavière, et le demandait continuellement pour lui-même, en faisant en même temps des propositions pour dégager les pays en dessus de l'Enns, donnés en nantissement [1]. De plus, l'on excita les Etats catholiques de la Haute-Autriche contre le gouvernement bavarois de Linz [2], et l'on prêta en même temps une oreille favorable aux griefs des paysans opprimés. Dans de telles

[1] Arétin. *Relations extérieures de la Bavière.* I. P. 278.
[2] Ibid. P. 272

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

conjonctures, il parut enfin prudent à l'Electeur d'énoncer ses conditions. Il demanda [1] : en premier lieu que l'électorat Palatin, qui, en vertu des décisions de Ratisbonne ne lui avait été attribué qu'à lui personnellement, fût accordé à sa Maison par droit héréditaire ; en second lieu que les calvinistes fussent complètement chassés de l'Empire d'Allemagne ; troisièmement enfin que les luthériens eux-mêmes fussent contraints de rendre les biens de l'Eglise catholique qu'ils avaient enlevés au mépris de la *Réserve Religieuse*. Le baron de Preysing qui, du côté de la Bavière, était chargé de la négociation avait reçu l'injonction [2] de tenir aussi secret que possible le troisième point, et plus particulièrement le deuxième, afin que, lorsqu'on procèderait à l'exécution, la rage et la vengeance des calvinistes se tournassent non contre la Bavière, mais contre la maison de l'Empereur. Nous verrons plus bas que ces deux points renfermaient la substance essentielle de ce que l'on a nommé l'Edit de Restitution, édit que l'Empereur fit paraitre à la date du 6 mars 1629. Ferdinand II, au mois de décembre 1627, adhéra à toutes les demandes proposées par Preysing. Pourtant la conclusion définitive n'aboutit qu'en février 1628, tant il en coûtait à la Bavière de restituer le beau pays au-dessus de l'Enns. Ferdinand II commençait à menacer de son mécontentement[3]. Alors, à la date du 12/22 février 1628, fut conclue à Munich une convention [4], en vertu de laquelle la Bavière prit le Haut-Palatinat avec les districts du Bas-Palatinat situés en deçà du Rhin, pour la somme de quinze millions de florins. Le pays au-dessus de l'Enns avait été engagé pour pareille somme ; Maxi-

[1] Arétin. P. 274 en bas et suivantes.
[2] Ibid. P. 275.
[3] Arétin. *Relations extérieures de la Bavière*. I. P. 278.
[4] Ibid. P. 280.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

milien le rendit et reçut par dessus le marché l'hérédité de l'Electorat. Du reste, il prit la précaution de réserver la rentrée de ses droits sur l'archiduché pour le cas où il serait évincé par la force de la possession du Haut-Palatinat.

Cet échange fut défavorable pour la Bavière, car, d'abord, Maximilien reçut un pays qu'il possédait déjà en réalité. Depuis l'expulsion de Mansfeld, il occupait le Haut-Palatinat et avait reçu des Etats du pays l'hommage provisoire [1]. En second lieu, le Haut-Palatinat faisait partie des biens de la famille de Wittelsbach; or, tôt ou tard, il pouvait échoir à la maison de Bavière par la voie naturelle. Troisièmement, l'Electeur, en acceptant ce don du cheval de Troie, se rendait, pour le cas possible où le parti opposé reprendrait le dessus, l'esclave de l'Autriche. Depuis sept ans, dans ce parti adverse, la guerre se faisait au nom d'une revendication en faveur du Palatin Frédéric V qu'on voulait rétablir dans ses Etats héréditaires. Si jamais il triomphait, on pouvait prévoir qu'il ne prendrait pas de repos jusqu'à ce que le Palatin fût satisfait. Et, en conséquence, dans cette hypothèse, toute la fureur de la guerre tombait sur l'Electeur dont la grandeur s'était faite par la chute de son cousin; l'Autriche, au contraire, pouvait se servir du Bavarois comme d'un bouclier. Il ne se passa pas longtemps avant que ces prévisions se réalisassent.

Ainsi, dans les années 1627 et 1628, des coups bien graves, venant du côté de l'Empereur, avaient été ou tentés ou même exécutés contre la *Ligue* et contre la Bavière. Après cela, on ne peut s'étonner s'il y fut répondu par un terrible contre-coup.

---

[1] Fessmar. *Essai d'une histoire politique du Haut-Palatinat.* I. P. 264.

Digitized by Google Origina from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

CHAPITRE TREIZIÈME

Des partis se forment contre l'Empereur. — L'Edit de Restitution. — La guerre de Mantoue. — Négociations de l'Electeur Maximilien avec Richelieu. — La *Ligue* prend des décisions menaçantes. — Wallenstein est forcé de lever le siège de Magdebourg. — Tentatives faites pour amener sa chute.

Khevenhiller commence son histoire de l'année 1629, par l'introduction suivante [1] : « *L'Empereur Ferdinand II, étant arrivé à l'âge de cinquante et un ans, et à l'apogée de sa force et de sa puissance sur tout l'Empire, il s'éleva contre lui une jalousie qui monta à un tel degré qu'il se trouva jusqu'à des catholiques, bien plus, qu'il se trouva jusqu'à un cardinal pour exposer dans un mémoire ses plans non-seulement d'amoindrissement, mais d'extirpation radicale* [2] *de*

[1] XI. P. 427 et suivantes.
[2] Littéralement : « *Avec la tige et la racine* ».

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

la puissance autrichienne. L'expérience nous apprend (disait le cardinal) *que la maison d'Autriche est un dragon à plusieurs têtes; qu'on en blesse une ou même qu'on l'abatte complètement, celles qui restent n'en deviennent que plus vivaces et elles ne voudront prendre aucun repos jusqu'à ce qu'elles aient guéri et rétabli la partie lésée, de sorte que, jusqu'à présent, c'est toujours l'offenseur qui a eu le plus mauvais lot. Il est donc à craindre que, si l'on ne change les procédés d'attaque, cette maison ne gagne d'autant plus de terrain qu'on la serrera de plus près. C'est pourquoi il faut changer de méthode*[1], *abandonner pour un temps l'usage des armes et se servir de deux autres moyens : la piété et la dévotion de l'Empereur pour sa perte et la perte des siens; de sa dévotion, parce que l'Empereur ne connaît pas d'ambition plus grande que celle d'augmenter les biens ecclésiastiques, de rehausser les cérémonies du culte et autres œuvres agréables à Dieu. A cet effet, il faut pousser les prêtres les plus zélés de l'Allemagne, mais sans leur laisser rien voir de cette secrète intention, à demander à Sa Majesté Impériale la restitution de tous les biens de l'Eglise qui ont été arrachés aux catholiques depuis la convention de Passau. En second lieu, il faut se servir de la piété de l'Empereur pour toucher la conscience de Sa Majesté, pour l'exciter à la compassion, en lui représentant les oppressions terribles de ses soldats. On lui représentera en même temps combien son général le duc de Friedland en use d'une façon despotique et régente tous les Electeurs et tous les Etats du Saint-Empire Romain, qu'il extorque des*

---

[1] Littéralement : « *Il faut tourner la page* ».

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

sommes d'argent énormes, qu'il entretient sa grandeur avec le sang et les sueurs d'autrui et récompense magnifiquement ses adhérents. Quand la douceur naturelle de l'Empereur se sera pénétrée de pareilles représentations, on devra lui proposer la mesure du licenciement de l'armée et de son général. Et, bien qu'il soit à présumer que Sa Majesté l'Empereur ne se prêtera pas au licenciement complet, on pourrait néanmoins l'obtenir pour la moitié de l'armée ou tout au moins pour une bonne partie. Et quand ces deux moyens auront produit leur véritable effet, l'Empereur se trouvera tout à coup brouillé d'une manière mortelle avec tous les Electeurs et les Etats protestants, et en même temps le prestige de ses armes sera bien diminué. C'est à ce moment, après cette double perte de puissance et de sympathies, qu'il sera temps que le roi de France fasse les derniers efforts, qu'il entre en Allemagne à la tête d'une armée, employant la force, là où la force sera nécessaire, ne regardant à aucune somme partout où il sera plus efficace d'opérer par l'argent et autres agents de même nature, ne marchandant point, en son temps, les promesses de liberté de religion, mais se montrant au contraire très-large sur cet article[1]. *De cette manière les protestants accor-*

[1] Au moment où il dictait ses instructions, si un contemporain de Richelieu fût venu lui dire : « Vous faites là une œuvre mauvaise, fatale à la France, fatale à tout le monde chrétien », il est probable qu'on lui eut généralement répondu que c'était l'œuvre d'un grand politique et que par elle la maison de France allait s'élever à une splendeur sans précédents. Inanité du génie lui-même lorsqu'il n'est pas dirigé par la conscience ! Il y avait, dans ce mémoire, le germe de tout l'indifférentisme, de tout le libéralisme moderne et de cette constitution civile du clergé qui devait entraîner dans l'abîme le troisième successeur de Louis XIII et avec lui son infortunée patrie.

(Note des traducteurs.)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

deront au roi leur affection et leur confiance, et les Electeurs catholiques eux-mêmes pourront être gagnés par l'entremise de l'Electeur de Trêves, puisqu'il est fort égal à ces prêtres de dire leur messe sous l'Empereur ou sous le roi de France, pourvu qu'ils soient maintenus dans leurs dignités et leurs revenus. Ils ne songeront, en particulier, à aucune résistance s'ils ont à leurs trousses une forte armée. On pourra laisser à la Bavière le chapeau d'Electeur et avec lui le pays au-dessus de l'Enns. Maximilien aimera mieux choisir cet envoi en possession tranquille, que de recommencer à se battre pour des conquêtes. Si l'on s'y prend de cette manière, si l'on surexcite les mécontents, les bannis, les ennemis des innovations, la France pourra sans danger et sans difficulté diriger à son profit l'élection du roi des Romains. A ce moment où Ferdinand ne sera plus qu'un vieux seigneur caduc on pourra lui laisser le vain titre d'Empereur, tandis que la France s'emparera de la puissance réelle et du gouvernement. On fera bien aussi de prêter la main à la conjuration ourdie dans les Pays-Bas Espagnols, car si les Brabançons s'unissaient aux Hollandais, selon la teneur des confédérés de la Suisse, ils seraient assez forts pour enlever au roi d'Espagne même ses Indes, ou du moins pour entraver son commerce d'outre-mer à tel point que l'Espagne se trouverait refoulée dans un coin de l'Europe. Avec cela, l'Autriche est anéantie; et ce que l'on a tenté depuis longtemps, mais en vain d'obtenir par la force des armes, sera gagné tout d'un coup par l'emploi d'une telle ruse. »

Le cardinal que désigne ici Khevenhiller est Richelieu, et la mesure à laquelle il fait allusion est ce qu'on a nommé l'Edit de Restitution. Evidemment l'émission

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

de cet Edit n'était point dans l'intérêt de l'Empereur, mais il était dans ce qu'on se figurait être l'intérêt de la *Ligue*. Je dis : ce qu'on se figurait, et en réalité ce n'était que cela, car la conséquence immédiate de l'Edit ne pouvait être que de nouvelles dissensions. Sans doute, l'Empereur et la *Ligue* étaient alors assez puissants par leurs armes pour ne pas avoir à craindre les mouvements éventuels des princes protestants de l'Empire contre l'Edit de Restitution. Mais une longue expérience avait démontré que, si, en général, les princes à eux seuls ne pouvaient faire que peu de chose, ils étaient, en revanche, toujours sûrs d'obtenir du secours de l'étranger trop enclin à se mêler des affaires intérieures de l'Allemagne, sous l'hypocrite prétexte de religion. Les conseillers de l'Empereur ne pouvaient fermer les yeux sur de pareilles conséquences. L'Edit ne pouvait devenir possible qu'à la condition qu'il répondrait à la lettre positive du droit et que la *Ligue* acculerait l'Empereur à la lettre de la loi. Mais cette lettre n'était point dans l'intérêt de l'Empereur. Il faut donc regretter que presque tous les historiens de la guerre de Trente-Ans représentent l'Edit de Restitution comme un acte de pouvoir arbitraire de l'Empereur et de son ambition de s'agrandir, tandis qu'il a été arraché à l'Empereur. L'intérêt personnel de Ferdinand lui commandait de faire attendre au parti catholique la satisfaction de ses désirs jusqu'au moment où, avec son aide, il aurait atteint entièrement le but qu'il désirait et devait désirer. Seule, l'attitude menaçante de la *Ligue* le força à céder.

La *Ligue*, à son origine, avait été conclue par les Etats catholiques dans un double but : défendre les biens ecclésiastiques tels qu'ils existaient, et plus généralement défendre la position légale de l'Eglise catholi-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

que dans l'Empire. Jusqu'alors, leur intention avait réussi. Mais leur succès même les entraîna plus tard au-delà du but primitif. Déjà il ne leur suffisait plus de se défendre. Ils voulaient regagner et rétablir ce que les princes protestants, en contradiction formelle avec la paix de Religion d'Augsbourg, avaient, depuis 1552, arraché à l'Eglise catholique. Ils n'osèrent pourtant exprimer à haute voix leur intention qu'en 1627, à une réunion d'Electeurs qui se tint au mois d'octobre à Mulhausen [1] mais où l'Empereur ne fut pas présent. Ferdinand II qui — cela résulte clairement des négociations de Bruxelles — se flattait de l'espoir de garder pour lui une grande partie de ces biens, apaisa les réclamations de l'Assemblée de Mulhausen en lui montrant les Danois qui, à cette époque, n'étaient pas encore complètement vaincus. Il est vrai que, dans le courant de l'année 1627, plusieurs Etats protestants de l'Empire, spécialement le duc de Wurtemberg et plusieurs villes libres : Nuremberg, Hall en Souabe, Aalen, Colmar, reçurent sommation, par décrets des tribunaux de l'Empire, d'avoir à restituer les fondations religieuses de l'Eglise catholique, confisquées sur elle [2], et qu'ils y furent contraints, au moins pour une partie. Mais il ne fut pas pris une mesure générale. Par contre, les membres de la *Ligue*, et particulièrement l'Electeur de Bavière, continuèrent à peser sur l'Empereur, pour qu'il se mît à l'œuvre. L'Electeur de Bavière, Maximilien, avait fait, comme nous l'avons vu, de la publication de l'Edit de Restitution, une de ses conditions pour restituer à l'Empereur l'archiduché au-dessus de l'Enns. En 1628, Fer-

[1] Senkenberg. IV. P. 547 et suivantes.

[2] *Pièces justificatives*, dans Senkenberg. *Loco citato*. IV. P. 351 et suivantes.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

dinand fut de plus en plus assailli par ces demandes [1], mais ce qui finit de décider l'affaire, ce furent, à notre avis, les décisions hardies prises à une diète de la *Ligue* à Heidelberg, en février 1629. Nous ne pourrons en parler que plus bas. Ferdinand demandait des conseils à des laïcs et à des ecclésiastiques. Un des laïcs interrogés, le comte de Collalto, colonel dans l'armée de Wallenstein, répondit par un mémoire écrit [2] où il déconseillait l'Edit, parce que son exécution amènerait des troubles comme on n'en avait jamais vus et une guerre de religion. Beaucoup d'autres hommes distingués, au nombre desquels appartenait Khevenhiller, exprimèrent une opinion semblable [3]. Mais à ceux-là répondaient, en sens inverse, les mémoires des Electeurs catholiques avec lesquels négociait la cour de Vienne. Tous, Mayence, Cologne, Trèves, mais surtout Maximilien de Bavière, poussaient à la prompte promulgation du décret [4]. Dans le mémoire de la Baviere Electorale, le passage suivant est fort remarquable [5] : « *A ce que nous apprenons, on délibère depuis quelque temps sur la question de savoir si Votre Majesté Impériale ne ferait pas bien, soit dans l'intérêt de sa considération qui en serait fortifiée, soit pour une protection plus efficace de la religion catholique, d'établir dans chaque ville libre un prévôt impérial, et peut-être aussi de recommander en même temps aux Electeurs catholiques voisins d'y veiller par une inspection supérieure.* »

Le 6 mars 1629 (nouveau style), et par conséquent

---

[1] Khevenhiller. XI. P. 183.
[2] Ibid. P. 183, en bas et suivantes.
[3] Senkenberg. V. 5, 6. — Khevenhiller. XI. P. 137, en bas.
[4] Londorp. III. P. 1045 et suivantes.
[5] Ibid. III. P. 1046, a. vers le bas.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

plus de deux mois avant la conclusion de la paix de Lubeck, l'empereur Ferdinand II signa l'Edit de Restitution [1]. Ses dispositions essentielles étaient les suivantes : Sous peine d'être mis au ban de l'Empire, 1° toutes les fondations, tous les couvents, et autres biens d'église ayant le caractère de médiats et confisqués depuis le traité de Passau, devront être restitués aux catholiques; 2° toutes les fondations *immédiates*, confisquées contrairement à la *Réserve ecclésiastique*, devront de nouveau être occupées par des prélats catholiques; 3° les Etats catholiques de l'Empire auront le droit de forcer leurs sujets à embrasser leur religion, ou, en cas de résistance contre le paiement de la contribution supplémentaire établie par la loi, de les expulser du pays; seuls les catholiques et les adhérents à la confession d'Augsbourg non modifiée, jouissent juridiquement du bénéfice de la Paix de Religion; les autres sectes (Calvinistes et Zwingliens) en sont exclues.

Il n'y avait pas une seule grande maison princière de la confession protestante dont quelque possession ne fût par là mise en question. On voyait ainsi tout d'un coup, avec combien d'unanimité et d'intrépidité la haute aristocratie de l'empire d'Allemagne avait affirmé sa prédilection pour Luther ou Calvin, son aversion contre le Pape, en s'appropriant tout ce qui pouvait être pris. Dans le cercle de la Basse-Saxe, l'Edit atteignait deux archevêchés : Magdebourg et Brême, et cinq évêchés : Minden, Werden, Halberstadt, Lubeck et Ratzebourg; dans le cercle de la Haute-Saxe (si les Electeurs de Saxe et de Brandebourg étaient compris dans les justiciables de l'Edit, ce qui n'était pas l'intention de l'Empereur)

[1] Texte dans Londorp. III. P. 1048.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

et dans la Marche, sept évêchés : Meissen, Mersebourg, Naumbourg, Brandebourg, Havelberg, Lebus et Camin [1], auxquels il faut ajouter une masse innombrable d'anciennes abbayes dans le Nord et le Sud. On comptait assigner la part la plus riche de ce butin d'église au plus jeune fils de l'Empereur, Léopold-Guillaume, que l'on avait élevé pour l'état ecclésiastique. Déjà antérieurement, Léopold-Guillaume avait reçu les évêchés de Passau et de Strasbourg des mains de son oncle l'archiduc Léopold, lorsque ce dernier, ainsi que nous l'avons raconté, sortit de l'état ecclésiastique. Le Pape lui accorda alors, après différents intervalles, les archevêchés de Magdebourg et de Brème, ainsi que l'évêché d'Halberstadt et l'abbaye de Hersfeld dans la Hesse [2].

L'Edit portait en lui-même une riche semence de dissensions. Par le transfert de Magdebourg à son fils, l'Empereur notamment se brouillait de la manière la plus acerbe avec l'Electeur de Saxe. Déjà dans l'année 1628 et après l'issue malheureuse de la guerre du roi de Danemark, guerre où s'était engagé fort avant l'administrateur du diocèse à ce moment, Christian-Guillaume de Brandebourg ; l'Electeur avait amené le Chapitre de la cathédrale à déposer le prince de Brandebourg, et à élire son propre fils puîné, le prince Auguste. Il est vrai que l'Empereur, dès le début, refusa de confirmer la nouvelle élection [3], mais la lutte sérieuse entre les prétentions de la Saxe et celles de l'Autriche ne commença sérieusement qu'après la publication de l'Edit de Restitution. Menacé par cette loi non-seulement de voir

[1] Khevenhiller. XI. P. 430 et suivantes.
[2] Ibid. XI. P. 133, 292, 529.
[3] La correspondance à ce sujet se trouve chez Londorp. III. P. 1621 en bas et suivantes.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

annuler l'élection du prince Auguste, mais encore — bien que l'Empereur n'eût pas la pensée d'aller jusques-là — de perdre les évêchés de Meissen, Mersebourg et Naumbourg, que la maison Electorale s'était appropriés, il y avait plus d'un demi-siècle, Jean-Georges adressa à l'Empereur, à la date du 28 avril/8 mai 1629, une lettre remplie de plaintes amères [1], mais qui ne furent point écoutées. Depuis lors, l'Electeur offensé songea à se tourner du côté de l'opposition.

Pour l'exécution de l'Edit, on avait besoin du concours de la force armée. Les commissaires qui furent envoyés dans les Cercles de Franconie, de Souabe, de Westphalie, de Haute et Basse Saxe pour redemander les anciens biens d'Eglise qu'atteignait l'Edit, avaient l'injonction, au cas où quelque résistance se produirait, de requérir l'appui des troupes de la *Ligue* ou des troupes impériales les plus voisines [2]. Souvent les plénipotentiaires dépassèrent de beaucoup la lettre de leurs instructions [3]. Plus un Etat de l'Empire était faible, plus il devait se résigner à des exigences ; dans les Villes Impériales notamment, on s'inquiétait peu si la croyance évangélique s'y était introduite déjà avant la Convention de Passau, ou seulement après. En Souabe l'on commença par Augsbourg. Les ministres protestants furent chassés, tous les habitants furent soumis à la juridiction de l'Evêque ; une potence fut dressée devant l'Hôtel-de-Ville, et les habitants avisés avec menaces de peines corporelles et même de peine de mort, qu'il était temps

---

[1] Khevenhiller. XI. P. 450 en bas et suivantes.
[2] Khevenhiller. XI. P. 470, en bas et suivantes.
[3] Lire dans Adlzreiter le passage Pars III. Lib. XII. Chap. 42 et suivants.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

pour eux de changer de religion [1]. Kaufbeuern eut le même sort [2]. Dans le Wurtemberg qui était limitrophe, Louis-Frédéric, après la mort de son frère, le duc Jean-Frédéric qui succomba en 1628, avait pris en mains le gouvernement de tutelle au nom de son neveu mineur Eberhard. On chercha à conjurer le danger qui planait sur les nombreux et, comme le dit Adlzreiter, sur les *gras* biens de monastères de ce pays [3] en faisant présent au P. Lammermann à Vienne, d'une charge de précieux vins du Necker [4]. Mais ce présent ne fut d'aucune efficacité. Malgré toutes les réclamations du duc tuteur ainsi que des gens du pays, des prêtres catholiques et des cavaliers de Friedland vinrent prendre possession des abbayes, les prélats luthériens durent boucler leurs malles. Le duc Frédéric-Ulrich de Brunswick-Wolfenbuttel voulut aussi résister pour ne point rendre les biens de couvents, ce fut tout aussi inutilement. Seule la Ville Impériale de Magdebourg osa aller jusqu'à une résistance armée et qui fut couronnée de succès. Mais il sera question de cela plus bas.

L'on remarqua le rôle que joua dans toute cette affaire la Compagnie de Jésus. En très grande majorité les abbayes, objets de ces répétitions, appartenaient légalement aux Bénédictins, vieil ordre institué en Allemagne depuis l'époque de Charlemagne et qui avait bien mérité de l'Empire. Mais les Jésuites cherchèrent à leur souffler autant que possible ces biens dont ils étaient les héritiers légitimes et à les acquérir pour leur compagnie; quelques évêques imitèrent cet

---

[1] Pièces justificatives dans Senkenberg. V. P. 50.
[2] Ibid. P. 53 et suivantes.
[3] Pars. III. Lib. XIV. P. 40.
[4] Pfister. « *Histoire des Allemands.* » IV. P. 485.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

exemple. Les Bénédictins menacés répondirent par une mesure qui n'était pas mal calculée. Dans l'année 1630, ils convoquèrent à Ratisbonne une réunion de leur Ordre pour y élire un Général de toute l'Allemagne qui représenterait leurs droits et à Rome et à Vienne. L'Empereur, d'abord favorable aux Bénédictins, fut retourné différemment par son confesseur et, pour le profit des missions, fit lui-même présent aux Jésuites de plusieurs des couvents contestés. Le Pape ne pouvait pas, par des raisons de justice, décider contre les Bénédictins. D'un autre côté il ne voulait point offenser les Jésuites qui avaient rendu de si grands services à la Chaire de Saint-Pierre, et qui au fond avaient emporté l'Edit de Restitution. Il suspendit son jugement; et, en attendant, il s'éleva entre l'Ordre et la Compagnie une polémique qui dura jusqu'en 1653. L'un et l'autre, dans une série d'écrits, se dirent d'amères vérités. Les Protestants virent avec une joie maligne cette lutte dans le camp ennemi, et ils en sourirent sous cape [1].

Sur ces entrefaites la division et l'antipathie entre l'armée de la *Ligue* et l'armée de Wallenstein avaient toujours été en se développant. Avant de traiter de ce point, je veux encore mentionner un incident [2] qui engagea l'Empereur dans une guerre en Italie, et qui réagit aussi sur la situation intérieure de l'Allemagne. Pendant les fêtes de Noël 1627, Vincent II de la maison de Gonzague, duc de Mantoue et de Montferrat, mourut sans laisser d'héritiers nécessaires. Les droits

[1] Pièces justificatives dans Senkenberg. V P. 248 et suivantes.

[2] Le Vassor. « *Histoire du règne de Louis XIII.* (Amsterdam, 1751. Vol. V. b. P. 779.) Comparer Senkenberg IV. P. 626 et V. P. 71 et suivantes. 212 et suivantes.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

les plus proches sur sa succession appartenaient à une ligne collatérale du côté masculin [1] qui, depuis un demi-siècle, avait émigré en France et qui par alliance avait acquis en ce pays les duchés de Nevers et de Rhétel. Le chef de cette branche collatérale était le duc de Nevers, Charles, qui, à la nouvelle de la maladie mortelle de Vincent II, avait envoyé à Mantoue son fils nommé comme lui Charles et duc de Réthel, pour s'assurer de la succession. Le jeune Charles arriva à Mantoue avant la mort de celui qui allait lui laisser son héritage. Mais dans cette ville vivait aussi un rejeton de la maison de Gonzague, Marie, nièce du duc Vincent, qui prétendait également avoir droit à son héritage. Pour éviter une scission entre les deux prétendants, l'on avait déjà à l'avance demandé au Pape une dispense pour un mariage entre Marie et le duc de Réthel, Charles; cette dispense avait été obtenue. Aussi dans la nuit même où mourut Vincent II, Charles épousa Marie, et le lendemain matin il prit possession du gouvernement au nom de son père. Mais bientôt trois prétendants s'élevèrent contre lui. Le premier fut le duc de Guastalla, Ferrante de Gonzague, qui soutenait avoir des droits sur Mantoue; il était toutefois, comme parenté, plus éloigné d'un degré du défunt Vincent II que le duc de Nevers. La seconde fut une sœur de Vincent II, Marguerite de Gonzague, duchesse douairière de Lorraine, laquelle réclamait le Montferrat. — Mais la prérogative de la descendance masculine lui était contraire. — Le troisième fut le duc de Savoie, Charles-Emmanuel, qui fit valoir d'anciens droits de sa maison sur Casale et d'autres parties de la succession de Mantoue. A ne décider que par l'usage et les lois régissant les héritа-

[1] Littéralement « *du côté de l'épée.* »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

ges, la succession du défunt appartenait de plein droit au duc de Nevers ; mais la politique s'interposa dans l'affaire et celle-ci avait d'autres visées.

L'Espagne qui, par les deux couronnes de Milan et de Naples, tenait en sa possession les deux pays frontières de l'Italie, et qui cachait à peine son intention d'acquérir toute la péninsule, ne pouvait voir avec des yeux indifférents l'occupation d'une si belle province par un vassal du roi de France. En effet, comme le duc de Nevers ne pouvait obtenir Mantoue que par la protection de Louis XIII, il fallait s'attendre qu'il n'agirait que d'après les insinuations qui lui viendraient de Paris. L'Espagne, par conséquent, se prononça en faveur des prétendants, principalement du duc de Savoie, auquel l'on promit une part du butin s'il faisait cause commune avec le cabinet de Madrid. Les autres puissances italiennes sans exception étaient ouvertement ou en secret pour le duc de Nevers ; en tête de tous on voyait le pape Urbain VIII, de la maison de Barbérini. Jaloux des Espagnols qui enserraient de deux côtés les Etats de l'Eglise, il voulait, dans la personne du duc de Nevers, appeler en Italie les Français qui y contrebalanceraient les Espagnols qu'il détestait. Les deux républiques de Gênes et de Venise, d'accord avec le Saint-Siège sur la continuation du fractionnement de l'Italie entre plusieurs maîtres, suivirent cette fois encore la même direction. La crainte seule empêchait le Grand-Duc de Toscane de se déclarer pour le duc de Nevers, — il était en effet entouré de mercenaires espagnols et devait son existence à cette puissance — mais par des secours d'argent et des menées secrètes en sa faveur, il trahissait les vœux de son cœur. Le roi de France était pour son vassal un champion déterminé.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Mais pour le moment il était empêché de lui porter secours par le siège de La Rochelle qui fut poussé avec une grande ardeur dans l'année 1628.

C'était l'Empereur d'Allemagne qui, dans cette affaire, avait à dire le mot décisif; soit en suite des vieilles traditions et comme chef suprême du Saint Empire Romain, dont Mantoue était un fief; soit parce que, grâce aux troupes de Wallenstein, il pouvait jeter son épée dans la balance. Mais de graves considérations s'opposaient à l'exercice du droit féodal. Si Ferdinand ne reconnaissait pas la succession du duc de Nevers à Mantoue, c'était la guerre avec la France à laquelle il devait s'attendre et la guerre sans profit possible. Car à la supposer faite avec tout le bonheur possible, l'Autriche n'avait néanmoins rien à recueillir du butin, tandis que l'Espagne et la Savoie viendraient cueillir les fruits de l'arbre abattu par les armes allemandes. Ensuite le bon sens déconseillait d'engager une lutte avec la France à un moment où l'Empereur d'Allemagne ne suffisait pas à tout ce qu'il avait à y faire. Seuls, ses ennemis d'Allemagne, les princes protestants subjugués et le chef de la *Ligue* pouvaient désirer un tel gaspillage de la puissance impériale contre l'étranger. Ce n'était pas tout, d'autres forces cherchaient à retenir l'Empereur. Son confesseur Lammormain s'opposait de toute sa puissance à cette intervention. Ceci est prouvé par la correspondance que donne Khevenhiller dans le tome XI de ses Annales. La Cour de Madrid avait eu vent de l'antipathie du Jésuite; elle éleva des plaintes auprès de l'Empereur contre Lammormain. Celui-ci se défendit par une lettre adressée à Khevenhiller [1]. Il y avoue très ouvertement

[1] Annales XI. P. 595.

Digitized by Google Origina from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

son opposition contre les affaires de Mantoue en s'appuyant toutefois non sur des motifs politiques, mais sur des raisons théologiques, parce ce que « *ce serait un péché contre Dieu et contre sa loi si des princes orthodoxes, des fils de la Religion catholique, l'Espagne, la France et l'Autriche se faisaient la guerre entre elles, tandis qu'elles devaient tourner leurs armes contre les hérétiques.* » Il ajoutait : « *que le Saint-Père, à Rome, l'avait engagé, par un bref spécial, lui confesseur de l'Empereur, à s'opposer à l'intervention impériale dans les querelles de Mantoue, et que cette parole du Pape était pour lui un commandement sacré.* » La seconde épouse de l'empereur Ferdinand, Eléonore, issue de la maison de Gonzague, réunissait ses efforts à ceux du Jésuite. Dévouée à sa nièce Marie, elle favorisait les prétentions légitimes du duc de Nevers, et il n'y eut aucun moyen qu'elle ne tentât pour amener l'Empereur à ménager sa parente [1]. Ferdinand était un mari tendre et fidèle. On a dû employer des moyens bien forts pour l'amener à une démarche qui avait contre elle les conseils de la prudence, de la piété et même la voix de l'amour.

L'on comprend que la Cour de Madrid tenait extrêmement à ce que les troupes de l'Autriche s'armassent pour ses projets d'agrandissement en Italie. Cette influence de l'Espagne à laquelle sans doute Ferdinand devait beaucoup de reconnaissance pour ses services antérieurs, finit en effet par triompher. L'Empereur d'Allemagne fut entrainé, mais en hésitant et à son cœur défendant [2]. Au début, il se contenta

[1] Annales XI. P. 31.
[2] Littéralement : « à *mi-cœur.* »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

de citer devant son tribunal comme suzerain suprême les prétendants sur Mantoue et le Montferrat. Mais lorsque le duc de Nevers eut bravé cette sommation, lorsque enfin au printemps de 1629, Louis XIII descendit sur l'Italie par le Mont-Cenis à la tête de vingt-cinq mille hommes, défit près de Suze le duc de Savoie et le contraignit de s'unir à la France, l'Empereur fut obligé de procéder à des mesures plus sérieuses. Nous ne pouvons toucher que brièvement aux évènements les plus importants de cette guerre italienne. Au mois de mai 1629, vingt mille hommes de troupes impériales détachées de l'armée de Wallenstein furent concentrées à Lindau. Le commandement supérieur de ces forces fut donné au comte Rombald Collalto ; sous lui servaient les généraux Altringer, Mérode, Gallas, le duc Georges de Lunebourg, un margrave de Brandebourg et d'autres [1]. Cette armée pénétra sans trouver de résistance en Italie où bientôt les affaires prirent une autre tournure. La gloire militaire, que s'y étaient acquise au XVI[e] siècle les armes allemandes, et qui jusqu'alors était restée intacte, se confirma. Les Français et les autres alliés du duc de Nevers, Charles, durent battre en retraite et s'enfermer dans les villes de Casale et de Mantoue. Au mois de juillet de l'année suivante Gallas et Altringer livrèrent un assaut à Mantoue et prirent la ville. Le pillage dura trois jours ; une des cités les plus florissantes de l'Italie fut changée en un désert. Mais bientôt après, l'arrivée de Gustave-Adolphe en Allemagne força l'Empereur à un accommodement. A cette même diète de Ratisbonne, où la disgrâce de Wallenstein eut lieu, l'on arriva à une paix avec le duc Charles, en vertu de laquelle le duc recouvra Mantoue

[1] Khevenhiller. XI. P. 785.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

et la meilleure partie du Montferrat, tandis que l'Empereur obtint le droit de garnison dans les villes de Mantoue et Caneto. Le traité fut signé le 13 octobre 1630. Mais Richelieu refusa de le ratifier. L'Espagne en était aussi mécontente. Aussi la guerre se prolongea jusqu'à l'année suivante pour se terminer par la paix de Chérasco. Seule la France y gagna. La Savoie cédant aux Français Pignerol, Riva et Pérouse, ceux-ci eurent un passage pour entrer en Italie, et par là la facilité de s'immiscer à leur volonté dans les querelles de la péninsule. Cette paix fut le chef-d'œuvre de Mazarin, futur premier ministre et successeur de Richelieu. Le duc Charles, dont on confirmait du reste le droit de possession sur le reste de l'héritage, dut céder à la Savoie une partie du Montferrat, afin que cette dernière puissance se prêtât à l'acquisition de Pignerol par la France. L'Espagne et l'Empereur ne reçurent aucune indemnité pour les frais de guerre par eux dépensés.

Pendant que cette guerre commençait en Italie d'une manière fort inopportune, en Allemagne les affaires prenaient de jour en jour une tournure plus triste. Wallenstein était à l'apogée de sa puissance. Dans l'Empire, la paix régnait extérieurement, mais partout Vallenstein enrôlait des troupes et leur assignait des quartiers d'hiver selon son bon plaisir. Ces bandes de mercenaires levaient des contributions sous un prétexte ou un autre et d'après leur convenance. De même que Wallenstein accumulait ses richesses jusqu'à une hauteur fabuleuse, de même tout colonel, tout officier voulait bénéficier, selon ses forces, de l'occasion, amasser et extorquer autant qu'il était possible. Les pays se ruinaient par cette plaie des condottières. Les princes étaient dans un état de fureur. Mais leur colère était

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

impuissante. L'Empereur était loin d'eux et immobile dans son château impérial. Il y était assiégé et trompé par les créatures de Wallenstein. Seuls les princes de la *Ligue* pouvaient parler énergiquement, parce que seuls ils pouvaient donner à leur parole une vertu efficace en faisant voir leurs armes.

Au commencement de l'année 1629, Maximilien convoqua à Heidelberg les membres de la *Ligue*. Ils y parurent en grand nombre et leurs plaintes contre Wallenstein furent violentes et d'un ton menacant. Ils désiraient une réunion du collège des Electeurs en présence de l'Empereur. L'Electeur de Saxe s'était refusé à aller à semblable réunion. — La justification de cette mesure, disaient les princes de la *Ligue*, n'est pas à chercher ailleurs que dans les passages et logements de troupes, dans la concession de nouvelles licences d'enrôlement, dans la désignation des lieux de rendez-vous que Wallenstein dispose selon son bon plaisir. « *Tous les Etats de l'Empire*, ajoutaient les princes de la *Ligue*, *s'en plaignent, et il faut s'attendre comme issue à une crise très périlleuse.* » Ils priaient l'Empereur de s'interposer énergiquement.

Nous savons bien, déclaraient-ils, *que sous toutes ces choses on cache une intention de spolier les Electeurs, et ensuite de continuer la guerre, dès que la question de la succession au trône impérial sera réglée, de provoquer de nouvelles querelles avec des potentats étrangers et même dans l'Empire.* »

Néanmoins l'aversion des princes ne se dirige pas encore contre l'Empereur, mais uniquement contre Wallenstein. Ils désirent une réunion du collège des Electeurs, une rencontre avec l'Empereur. Le but et le sens de tout cela, c'est que, à cette réunion, ils

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

comptent presser l'Empereur et réclamer de lui qu'il congédie Wallenstein et qu'il réduise son armée.

Pour prendre les devants et faciliter la chose, la *Ligue* de son côté avait pris, elle aussi, la résolution de diminuer son armée. L'effectif, qui jusqu'alors avait été de onze régiments d'infanterie, devait être ramené à neuf, en ce sens qu'on fondrait dans les autres les deux plus faibles régiments. Chacun de ces régiments d'infanterie se composait de dix compagnies de trois cents hommes, la force totale de cette arme s'élevait donc à vingt-sept mille hommes. De même la force de la cavalerie fut fixée à quarante enseignes réparties en quatre régiments. Ensuite on tomba d'accord de déclarer à l'Empereur que toutes ces forces (ces trente-trois mille combattants) resteraient sur pied jusqu'à ce que Sa Majesté Impériale eût donné à l'Empire une paix durable. La deuxième résolution capitale adoptée fut que l'on ne rendrait ou ne cèderait aucun des pays, aucune forteresse occupée par l'armée de la *Ligue*, qu'ils appartinssent à un ecclésiastique ou à un séculier, sur quelque réclamation que ce puisse être, à moins que préalablement il n'ait été payé à la Confédération le dédommagement des frais par elle dépensés ou que du moins on lui ait donné caution suffisante. La troisième décision portait que, au cas où les troupes de l'Empereur auraient l'audace de vouloir chasser de leurs quartiers les troupes de la *Ligue*, sans leur présenter à l'avance un ordre de la propre main de l'Empereur, les occupants auraient le droit de se défendre par la force. Que si l'on présentait un ordre olographe et de la main de l'Empereur, on devrait céder pour le moment, mais qu'alors il appartiendrait à l'Electeur de Bavière, qui s'adjoindrait l'Electeur de Mayence, de prendre les

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

mesures efficaces. Enfin l'on ajouta en corollaire : « *Comme la ruine de notre chère patrie est inévitable si la guerre se prolonge encore ; comme tous les Etats désirent ardemment la paix, et que, pour être durable, cette paix exige pour être conclue l'assistance des conseillers intimes naturels de l'Empereur, les Electeurs du Saint-Empire Romain, on priera très sérieusement Sa Majesté de convoquer dans le délai le plus rapproché, une diète des Electeurs, afin d'amener la paix et la sécurité.* »

Immédiatement une ambassade fut envoyée à Vienne, porter à l'Empereur l'expression des souhaits et les résolutions de l'Assemblée. La méfiance n'y était articulée que contre Wallenstein seul, mais néanmoins il était dans la nature des choses que cette disposition réagit sur les rapports de Maximilien avec l'Empereur. Richelieu le savait. Ses émissaires allèrent dans les cours des princes allemands, et à Munich ils ne furent plus repoussés d'une manière absolue, bien que Maximilien refusât encore toute alliance. D'un autre côté arrivaient aussi à l'Empereur des détails sur les violences des mercenaires de Wallenstein. Son frère, l'archiduc Léopold, lui écrivait dans les termes suivants au sujet des régiments qui marchaient alors sur l'Italie : « *Votre Majesté Impériale ne saurait croire quel tumulte ces gens-là font sur leur passage. J'ai moi-même demeuré quelques années dans le métier des armes, mais je puis assurer à Votre Majesté Impériale que jamais je n'ai constaté chose pareille. Sans doute il n'est guères possible que la chose aille sans quelque dommage ; mais incendier, violer les femmes, assassiner les hommes, leur couper le nez et les oreilles, briser les fenêtres et les*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

poëles, tout cela et d'autres horreurs que l'on tait, sont des faits que les officiers peuvent facilement empêcher. Je sais bien que l'on voudrait excuser ces désordres, aux yeux de Votre Majesté, mais je puis lui assurer que ce que j'ai vu n'est que trop vrai et que je puis le corroborer par le témoignage de plusieurs Electeurs et de plusieurs autres princes. Votre Majesté peut assurément ajouter autant de foi à moi, qui suis son très fidèle frère, qu'à ceux qui y sont intéressés, et qui ont gonflé leur bourse au moyen du sang et des sueurs des pauvres gens. Je pourrais nommer à Votre Majesté Impériale bon nombre d'officiers supérieurs qui très mal montés en espèces, il y a peu de temps, en possèdent maintenant trois ou quatre cent mille florins, et qui ne les ont pas tirés de l'ennemi, mais en majeure partie des pauvres sujets des princes catholiques. Aucun homme, pour peu qu'il soit raisonnable, n'attribue à Votre Majesté Impériale d'être le moins du monde cause de ces abus ; et moi-même (le Dieu du ciel le sait) je m'escrime à vous justifier de mon mieux. Mais l'impatience commence à devenir si grande, que, en concience, j'ai cru devoir vous faire bien respectueusement ces communications. Que Votre Majesté Impériale veuille bien réfléchir à quels désordres vont se livrer dans cette Italie, où l'on trouve tout en abondance, ces soldats qui sont la plupart luthériens ou calvinistes. Que Dieu soit en aide aux pauvres couvents de femmes qui sont partout si nombreux. Une bonne admonestation au duc de Friedland ne ferait pas de mal. Je conjure Votre Majesté Impériale, par la miséricorde de Dieu et ses cinq plaies sacrées, de ne point prendre en

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

mauvaise part cette lettre. Ce que je lui écris, j'avais été souvent et à plusieurs reprises engagé à le faire savoir, par plusieurs personnages de haute considération, mais je n'avais jamais voulu le faire. A la fin cependant, j'y suis bien contraint, puisque je vois trop que c'est moi tout particulièrement qui vais être atteint en Souabe, dans le margraviat de Burgau et dans les seigneuries d'Altenbourg, c'est-à-dire dans tous les pays qui me font vivre, etc. »

La méfiance grandit des deux côtés; aussi bien de celui de Maximilien que de celui de Wallenstein. Le 16/26 juin 1629, un mois après que Collalto se fût mis en marche pour l'Italie, Tilly mande à son maître l'Electeur : « *Friedland songe à partir pour l'Italie avec ses meilleures troupes et beaucoup de matériel de guerre, ce qui pour moi est chose d'autant plus inattendue qu'on l'a gardée sous un profond mystère.* » Là-dessus, l'Electeur, à la date du 20/30 juin, répond à Tilly : [1] « *Que Tilly fasse bien attention à tous les mouvements et tous les pas de Friedland, qu'il s'enquière aussi, si sous ce prétexte d'une expédition en Italie, l'on ne cacherait point d'autres intrigues depuis longtemps soupçonnées; que de plus Tilly ne manque point de redemander les régiments qui ont été prêtés à Wallenstein pour agir contre Magdebourg; qu'il se tienne prêt ainsi que l'armée de la Ligue pour toute éventualité, afin de pouvoir chaque fois qu'il aura un ordre de Son Altesse l'Electeur, lui obéir et l'exécuter rapidement.* »

Le secret de cette méfiance transpira à l'étranger; on y travailla à la nourrir. En juin 1629, Wallenstein

[1] Westenrieder. VIII. P. 169 en bas et suivantes.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

reçut de la Hollande et de la part d'un émigré, Slawata, la communication suivante partie d'Amsterdam : « *J'ai été informé par des personnes de distinction que Tilly a reçu l'ordre d'arrêter Votre Altesse et de la jeter en prison, et au cas où il n'y réussirait pas, de vous faire disparaître d'une autre manière.* » Dans sa réponse, le Duc repousse ces soupçons : « *Je ne puis que m'étonner,* écrit-il de Gustrow à la date du 10/20 juillet,[1] *que vous puissiez vous occuper de tels enfantillages. Mon maître l'Empereur Romain est un maître reconnaissant qui récompense d'une autre manière que celle que vous dites les services fidèles. De même Tilly est un vrai cavalier qui sait bien comment l'on disperse des séditieux, mais qui ne s'occupe ni de guet-apens, ni d'assassinat.* » En fait une pareille imputation était basée sur une ignorance si complète du caractère personnel de Tilly qu'il dut manquer son but.

Bien que les rapports entre la *Ligue* et le duc de Friedland eussent pris une telle tournure, l'Empereur restait encore inébranlable, c'est-à-dire qu'il ajournait d'accorder la réunion des Electeurs qu'on lui demandait. De cette réunion aurait pu sortir, pour l'Allemagne et l'Europe, la paix et le repos ; ce danger parut à Richelieu assez grand pour tout mettre en œuvre contre elle. Un document emprunté aux archives de Munich et qui est de l'automne de 1629 [2], relate ce qui suit : « *A cette époque, la France, la Suisse et le Wurtemberg réunis s'étaient engagés à envoyer une armée contre l'Empereur ; une seconde devait être expédiée*

---

[1] Forster. « *Wallenstein.* ». P. 141 et 437, et *Lettres de Wallenstein.* II. P. 66 et suivantes.

[2] Westenrieder. « *Documents.* » VIII. P. 171.

Digitized by Google Origina from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

par l'Angleterre, la Hollande, le Danemark, la Suède ; une troisième par Bethlen Gabor et l'Electeur de Saxe. » Cette importante révélation est confirmée par d'autres faits et témoignages. L'historien du Wurtemberg, Sattler, qui a travaillé sur les pièces originales des archives, paraît, il est vrai, ignorer les négociations que le Duc régent, Louis-Frédéric, aurait suivies avec la couronne de France ; mais par contre, il nous fait connaître un fait qui ne laisse aucun doute que des choses pareilles étaient en préparation. Il rapporte qu'à une diète convoquée par Louis-Frédéric, au commencement de décembre 1629, les Etats de Wurtemberg s'imposèrent la somme importante de deux millions six cent mille florins. Le bon archiviste exprime tout son étonnement de ce chiffre exagéré. Quel autre but pouvaient-ils avoir en accordant une telle somme que celui de pourvoir aux préparatifs d'une guerre [1] ? Le Duc et le pays étaient à cette époque réduits au désespoir. La moitié du duché était occupée par les troupes de Friedland, l'autre moitié, composée de ce que l'on nommait les districts des couvents, était, en vertu de l'Edit de restitution, détachée de son union avec l'ancien pays. Le Duc régent préférait tenter un dernier coup de dés et succomber avec honneur, plutôt que de se laisser mettre entièrement le lacet à la gorge, sous une apparence de maintien de la paix.

Nous puisons encore dans notre source bavaroise des éclaircissements sur d'autres points. Le 24 juin/4 juillet 1629, Tilly envoie à son maître l'Electeur le rapport suivant [2] : *La Suède se met de plus en plus sur le pied de guerre, la Saxe électorale fait des enrôlements et*

[1] Sattler. « *Les ducs de Wurtemberg.* » VII. P. 17.
[2] Westenrieder. VIII. P. 170.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

appuie en secret la révolte des Magdebourgeois — il sera question plus bas de cette affaire — *Lubeck et Hambourg enrôlent également publiquement pour la Suède, elles ne s'inquiètent pas de l'Edit Impérial, et veulent au contraire rendre inévitable une guerre de religion.* » Dans un second rapport du 30 juillet/9 août [1] il est dit : « *Le roi de Danemark a envoyé de Gluckstadt vers moi son chancelier du royaume, Allemand de naissance, pour me dire que Sa Majesté désirait me voir, et que je pusse avoir avec elle une entrevue en un lieu où Sa Majesté se rendrait. Mais considérant que je ne puis guère rendre service au roi, soit en lui faisant raison le verre en main, soit peut être en autre chose, j'ai fait une réponse évasive.* » Le 7 septembre, Tilly rapporte, en outre, qu'il a dépêché vers le roi un homme de confiance pour s'excuser de n'avoir point comparu à son rendez-vous. Enfin nous apprenons, par les archives saxonnes, qu'au commencement de juillet 1629, le duc de Weimar, Bernard, l'ancien instigateur de la guerre, fit un voyage auprès du stathouder, prince d'Orange, mais qu'effrayé par des menaces parties de Vienne, il rebroussa promptement chemin [2]. Elles nous disent aussi que le frère de Bernard, le duc Guillaume, travaillait à conclure entre les diverses maisons de Saxe une ligue contre l'Autriche [3], qu'au mois de décembre 1629, il engagea l'électeur Jean-Georges à se jeter sur l'Empereur avec le concours des Pays-Bas, de la France et de la Suède [4], et que l'Electeur prêta à cette insinuation une oreille complaisante [5].

[1] Westenrieder. VII. P. 171.
[2] Westenrieder. VIII. P. 171.
[3] Rose. « *Bernard.* » I. P. 134.
[4] Ibid. Ibid. P. 136 et suivantes.
[5] Ibid. Ibid. P. 136 et suivantes.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

La vérité de cette nouvelle serait par conséquent confirmée. Mais, seulement, il ne put être question de la campagne que devait conduire Bethlen-Gabor, parce que le prince de Transylvanie mourut à la fin de novembre 1629.

Ces dangers firent fléchir la résolution de l'Empereur; il accorda à l'Electeur de Bavière la promesse par lui tant désirée. Le 26 octobre/5 novembre, Maximilien fit savoir à son général Tilly [1] : « *Que l'Empereur pendant longtemps et par des moyens de toute sorte, a tendu à dissoudre l'armée de la Ligue, mais qu'à présent on a de la Cour de Vienne des nouvelles certaines que Sa Majesté reconnaît son erreur, et qu'il n'a plus la confiance de pouvoir dans les circonstances présentes se tirer d'affaires par lui-même sans le secours et l'assistance de la Ligue.* » Aussitôt après l'arrivée de cette nouvelle ardemment désirée, Maximilien convoqua pour le mois de décembre 1629, une deuxième réunion de la *Ligue* dans la ville de Mergentheim. On y exprima de nouveau et avec beaucoup d'énergie, la pensée que le seul moyen de salut était la démission de Wallenstein. A la question posée par le représentant de l'Empereur : Est-ce que une telle prière ne serait pas mieux ajournée à la réunion du collège des princes ? Il fut répondu : « *Alors il sera peut-être trop tard.* »

Wallenstein demeura jusqu'à la fin de juillet 1629 dans son nouveau duché de Mecklembourg, et le plus ordinairement à Gustrow [2]. A cette époque, l'exécution de l'Edit de Restitution l'appela devant les remparts de Magdebourg. Déjà en l'année 1627, cette ville avait

---

[1] Westenrieder. VIII. P. 171.

[2] C'est de là que sont datées une foule de ses lettres. Voir dans Forster. « *Lettres de Wallenstein.* » II. P. 33 et suivantes.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

payé à Friedland une contribution de cent trente mille thalers. Au commencement de 1629, le Duc lui demanda de recevoir dans ses murs un de ses régiments. Le Conseil ayant repoussé cette demande, il lui adressa de Gustrow, à la date du 11/21 février, une lettre menaçante, de la teneur suivante[1] : « *Nous avons été informés du refus obstiné de la ville d'entretenir même un seul régiment. Cette opiniâtreté nous paraît étrange. Jusqu'à présent Magdebourg n'a contribué en rien, ni pour l'Empereur, ni pour la cause publique aux lourdes charges de la guerre. Nous voulons avertir la ville de ne point persévérer dans son refus, car elle pourrait bien avoir à s'en beaucoup repentir.* » La ville ne voulait ni recevoir le régiment qu'on lui avait proposé, ni se racheter de ce logement au prix de soixante mille thalers. C'est pourquoi Wallenstein envoya de l'infanterie et des Croates qui, à partir du 17 mars, s'établirent dans les faubourgs de Sudenbourg et de Neustadt, aussi bien que dans le village de Krakau, et commencèrent à élever des retranchements. Le Conseil, de son côté, fit passer en revue les bourgeois, prêter à la jeunesse le serment au drapeau et se prépara à une résistance déterminée. Néanmoins, pour essayer aussi d'une solution pacifique, il pria les Villes Hanséatiques de s'entremettre. Wallenstein, apprenant tout cela, envoya plus de troupes encore sous le commandement du colonel Buker; en même temps, Tilly lui envoyait comme auxiliaire le général Pappenheim. Les Impériaux construisirent seize redoutes, les habitants mirent le feu aux maisons des maraîchers autour de la ville, et coupèrent les arbres dans les jardins. Il y eut presque chaque jour de petits

[1] *Theatrum Europ.* II. P. 53 et suivantes.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

combats livrés ; les négociations, toutefois, se continuèrent même pendant ce temps-là. On voyait bien qu'au fond le Duc voulait surtout extorquer une somme d'argent à la ville.

A la fin du mois de juillet, Wallenstein lui-même arriva avec tant de troupes que l'armée de siège se monta au chiffre de huit à dix mille hommes [1]. Des envoyés de la Hanse, ainsi que des délégués de la ville assiégée vinrent se présenter devant lui à Wollmirstadt, lieu rapproché de Magdebourg, pour tenter une médiation. Wallenstein diminua ses prétentions [2], il les réduisit à ceci : que la ville recevrait quelques troupes, mais contre la promesse que les habitants n'auraient pas à payer pour leur entretien même un seul heller, et que la solde serait prise sur les revenus de l'archevêché. De plus il s'engageait à ne pas loger les soldats chez les citoyens de la ville ; le camp des premiers devait être établi sur les remparts et sur le nouveau marché. Les Magdebourgeois discernèrent bien que ce n'étaient là que de belles paroles ; ils s'excusèrent de ne pouvoir, à un moment si critique, recevoir dans leur ville aucune garnison étrangère.

Là dessus on recommença, plusieurs semaines durant, à se livrer des escarmouches, à enlever des troupeaux, à réduire en cendres des villages, afin d'amener les citadins à être plus flexibles. A la fin du mois d'août, Friedland fit faire d'autres propositions par les colonels Pappenheim et Bucker. « *Si à aucun prix la ville ne voulait recevoir de troupes, elle pourrait acheter la levée du blocus par une contribution de trois tonnes d'or.* »

---

[1] Westenrieder. *Documents*. VIII. P. 171 en haut.
[2] Khevenhiller. XI. P. 777 et suivantes.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Dans cette démarche, le Conseil vit la preuve que Wallenstein était dégoûté du siège ; il répondit que la ville, dans l'état de détresse où elle était réduite, était dans l'impossibilité de trouver tant d'argent. Les hostilités continuèrent encore quelque temps, mais vers la fin de septembre, Wallenstein déclara qu'il était prêt à lever le siège « *par pure grâce* », à permettre de nouveau à la ville la libre importation et exportation et à emmener ses troupes ; de leur côté les habitants durent lui promettre de ne point poursuivre ou assaillir aucun de ses soldats et de ne point sortir en armes des portes de la ville. Le 29 septembre/9 octobre les régiments furent ramenés sur le territoire d'Halberstadt, après un siège qui avait duré vingt-huit semaines. Il avait coûté la vie à deux mille hommes du côté des Impériaux, à cent trente-six soldats et citoyens seulement, du côté de la ville. La veille du départ de l'armée assiégeante, les habitants de la ville où déjà régnait la disette, se répandirent à grands flots et familièrement dans le camp impérial, et y achetèrent toutes sortes de vivres et provisions, beurre, pain, choux, œufs, blé, pendant que les soldats entraient individuellement dans la ville pour s'y pourvoir de marchandises [1]. On peut en conclure que les deux parties se séparèrent assez satisfaites l'une de l'autre. Il saute aux yeux que, par ce siège de Magdebourg, Wallenstein s'acquit aussi peu de gloire militaire que par le siège de Stralsund qui avait eu lieu l'année précédente. Et à son tour ce siège eut pour Magdebourg une issue aussi fatale que celle qui était échue à Stralsund. Wallenstein, en l'assiégeant, avait jeté cette dernière ville dans les bras du roi de Suède ; pour Magde-

[1] *Theatrum Europ.* II. P. 66. C. Khevenhiller. XI. P. 782.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

bourg, il la livra aux mains d'une sauvage démocratie.

Wallenstein passa l'automne et la plus grande partie de l'hiver de 1629 à 1630, à Halberstadt [1], où le culte catholique fut rétabli, conformément à l'Edit de Restitution, par l'emploi même de la force [2]. D'Halberstadt il prit encore quelques mesures contre Gustave-Adolphe. Ce dernier, après la conclusion de la paix avec la Pologne, avait renforcé, dans d'importantes proportions la garnison de Stralsund et bloqué les ports de Rostock et de Vismar [3], de sorte que le nouveau général de la mer Baltique ne pouvait plus lancer sur la mer aucun vaisseau. C'est pourquoi le Duc envoya au roi de Danemark un député pour le prier d'assister, de ses vaisseaux de guerre, l'Empereur qui était résolu de comprimer sur la Baltique le roi de Suède. Mais Christian IV répondit [4] : « *Je ne permets à personne de dominer sur la Baltique, sauf à moi-même et aux Suédois, aussi si quelqu'un s'y rencontrait à l'insu et sans l'agrément de nous deux, il lui en arriverait malheur.* » Wallenstein dut avaler cette pilule amère, et accepter sans contredire que, durant l'hiver, les Suédois fissent passer à Stralsund, par des envois successifs, des troupes qui s'élevèrent jusqu'à neuf mille hommes [5]. La domination de la mer lui était refusée ; par contre, il prit, ostensiblement, sur les côtes du Mecklembourg et de la Poméranie, des mesures pour recevoir le roi de Suède dont l'invasion en Allemagne était prévue comme chose certaine pour l'année qui s'approchait. Sa prévoyance

---

[1] Voir chez Forster, *Lettres de Wallenstein*. II. P. 56, plusieurs lettres datées de cet endroit.

[2] Voir les détails dans Senkenberg, V. P. 58.

[3] Khevenhiller. XI. P. 783

[4] Khevenhiller. XI. P. 783.

[5] Ibid. P. 784.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

se porta jusque sur le cours inférieur de l'Elbe. Pour arrêter les armements, qui, au rapport de notre document bavarois, se faisaient en ce pays pour le compte de la Suède, Wallenstein, au commencement de l'année 1630, chargea le colonel Holk d'y enrôler un régiment d'infanterie de trois mille hommes; Holk était un officier passé du service du Danemark au service de l'Empereur. Lubeck et le comté de Pinneberg dans le Holstein devaient être les lieux de ses enrôlements. Mais le roi de Danemark en refusa la permission [1], en prétextant la paix par lui conclue l'année précédente. Le Duc alors assigna Hambourg comme lieu de rassemblement. Mais ici aussi le Conseil de la ville s'y opposa de toutes manières. Toutefois le régiment pût être mis sur pied.

[1] Khevenhiller. P. 1282 et suivantes.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

CHAPITRE QUATORZIÈME

La Diète des princes à Ratisbonne en 1630. — Démission de Wallenstein.

L'Empereur Ferdinand II n'avait concédé la réunion de la Diète des princes que lorsque la nécessité l'y contraignit enfin. Il espérait pouvoir au moins obtenir de cette Assemblée l'élection de son fils aîné Ferdinand III, comme roi des Romains, s'il devait sacrifier Friedland à l'aversion universelle par lui soulevée. Conformément aux devoirs de sa charge d'archichancelier de l'Empire, l'Electeur de Mayence, sur l'ordre de l'Empereur, adressa les circulaires de convocation le 4 mars 1630 (nouveau style) [1]. Elles convoquaient l'Assemblée à Ratisbonne pour le 5 juin de l'année courante. Le but de la réunion était caractérisé dans les lettres d'invitation [2] de la manière suivante : « *Nécessité de supprimer*

[1] Londorp. IV. P. 45. b. en bas.
[2] Khevenhiller. XI. P. 1,016.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

l'esprit de division trop enraciné et l'effusion du sang dans le Saint-Empire Romain; nécessité d'établir entre le chef et les membres de cet Empire une confiance loyale et une concorde parfaite; nécessité d'expulser ces nations étrangères qui ont fait de ce magnifique Empire un désert; nécessité de restaurer la liberté et la haute position de l'Allemagne maintenues pendant de si longues années, grâces au bras chevaleresque et au sang courageux de nos ancêtres, pour la protection de nos amis, pour l'épouvante de nos ennemis; nécessité enfin d'obtenir les douceurs de la paix et la jouissance d'un agréable temps de repos. »

Le 17/27 mai 1630, l'Empereur quitta sa capitale accompagné d'une suite brillante et s'achemina à petites journées vers Ratisbonne où il arriva le 9/19 juin [1]. Il n'y était venu encore aucun prince de l'Empire; l'Empereur d'Allemagne se trouvait le premier au rendez-vous. Le second jour après son arrivée, il dépêcha des messagers à tous les Electeurs pour les presser de se hâter. Ses instances auprès des Electeurs de Saxe et de Brandebourg furent plus particulières. La lettre d'invitation se terminait par ces paroles [2]: « *Au cas où vous ne viendriez point, Sa Majesté Impériale proteste solennellement devant Dieu et devant l'Univers contre tous les malheurs futurs qui pourraient résulter de cette absence.* »

On a le droit de le remarquer; ces mêmes princes qui avaient revendiqué d'une manière si hautaine la convocation de la Diète des Electeurs, n'y arrivèrent que lorsque l'Empereur s'y fût rendu depuis plusieurs jours. Ratisbonne se remplissait d'une société d'élite.

---

[1] *Theatrum Europ.* II. P. 174. b. en bas.
[2] Khevenhiller. XI. P. 1,017.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Les trois Electeurs ecclésiastiques et le Bavarois comme eux y parurent personnellement. Le Brandebourg et la Saxe, en dépit de toutes les invitations de l'Empereur, se bornèrent à y envoyer des députés. Ils voulaient faire sentir bien profondément à l'Empereur combien ils désapprouvaient l'Edit de Restitution, car l'attitude énergique de la *Ligue* avait relevé leur courage auparavant si malléable. La majeure partie de l'aristocratie de l'Empire, en dehors des Electeurs, vint en personne ou se fit représenter par des plénipotentiaires. Les grandes puissances étrangères, la France, l'Angleterre, l'Espagne, le Pape, et comme elles les républiques italiennes de Gênes et de Venise, envoyèrent également leurs représentants [1]. Ce n'était pas seulement une brillante assemblée, c'était, comme à Vienne en 1814, une assemblée où la Diplomatie allait prononcer par des coups de dés sur les destinées de l'Europe.

Au premier rang étaient l'Empereur et Maximilien, celui-ci en sa qualité de chef de la *Ligue*. Mais après eux un rôle fort important était joué par l'ambassade française, autour de laquelle se groupaient tous les éléments hostiles à la Maison de Habsbourg. Jusqu'à cette époque l'Empereur romain était, dans l'opinion du monde, le premier potentat de la terre, toutes les couronnes séculières devaient s'incliner devant l'éclat étincelant du diadème impérial. Quand même ceux qui le portaient étaient incapables et par leur faiblesse personnelle ravalaient, même pendant une suite d'années, le caractère élevé que leur donnait leur charge, il suffisait de l'élévation d'un chef énergique pour rétablir l'ancienne situation. Mais alors commençait à poindre le temps où, durant un siècle, Habsbourg devait céder ce

[1] Khevenhiller. XI. P. 1,016.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

rôle à la dynastie de Bourbon. Cet apogée de la fortune[1] est marqué par un point et ce point c'est la réunion de Ratisbonne. Le prétexte sous lequel l'ambassade française s'y immisçait était la guerre de Mantoue pour laquelle elle prétendait se porter en médiatrice. Le chef nominal de l'ambassade était un gentilhomme du nom de Brulard; mais le côté essentiel de la négociation était confié à un simple capucin, sur lequel nous devons arrêter un peu notre attention.

François Leclerc de Tremblay naquit à Paris, le 4 novembre 1577[2]. Il était fils d'un officier de justice de la cour du roi d'un rang élevé, Jean Leclerc, seigneur de Tremblay, dans la province d'Anjou; sa mère était issue de la Maison de Lafayette. Après avoir terminé avec distinction ses études à Paris, le jeune Leclerc fit des voyages à travers la France et l'Allemagne, puis il entra au service militaire et se distingua en cette qualité au siège d'Amiens. Mais tout à coup il changea d'état. Tandis que ses parents fondaient des espérances sur les aptitudes militaires de ce jeune homme, il quitta le monde en 1599 et se fit... capucin.

La carrière ecclésiastique était alors celle qui en France conduisait le plus sûrement au terme de l'ambition, surtout si elle pouvait s'appuyer sur quelques heureuses conversions obtenues parmi les Huguenots. Le jeune capucin s'occupa aussitôt qu'il le put, de cette Œuvre, il se fit missionnaire et de fait ramena à la foi

---

[1] Littéralement : « ce point solsticial. »

[2] *Le véritable Père Joseph Capucin* (par R. Richard), à Saint-Jean-de-Maurienne. 1750. 2 vol.

Anquetil. *L'intrigue du cabinet sous Henry IV et Louis XIII.* Paris. 1780, vol. 2me. P. 142, et 3me P. 137 et suivantes.

Laporte. Article *Joseph* dans la *Biographie Universelle.* Vol. XXII. P. 28 et suivantes.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

quelques Huguenots. Ses succès dans ses campagnes apostoliques lui procurèrent de hautes charges dans son Ordre, et bientôt beaucoup plus que cela. Son activité comme missionnaire lui fit faire la connaissance du cardinal de Richelieu, qui alors n'était qu'évêque de Luçon. Richelieu attira à lui le capucin, ils devinrent des alliés inséparables. Leurs qualités se complétaient ; dans le caractère du capucin il y avait cet heureux mélange d'une ambition qui savait exécuter volontiers les ordres de son maître, et d'une résignation qui renonçait pour lui-même à jouer jamais le premier rôle. Ce fut par là qu'il échappa au danger d'éveiller la jalousie du cardinal. Richelieu exploita d'abord les aptitudes de son favori comme confesseur. Joseph devint directeur de la conscience de la duchesse Antoinette d'Orléans. Lorsque Richelieu, en 1616, eut été fait secrétaire d'Etat, il envoya près du Saint-Père le capucin ; ostensiblement pour régler à Rome quelques affaires de monastère, en réalité pour explorer le terrain de la Ville Sainte et préparer des alliances utiles aux vastes plans de son maître. Joseph atteignit les buts pour lesquels il était venu. A son départ, le pape Paul V lui rendit ce témoignage qu'il avait trouvé en lui l'homme le plus habile que jamais il eût rencontré. Bientôt après Richelieu, banni de la Cour, fut exilé à Avignon. Les artifices du P. Joseph et son influence sur le roi ne furent pas l'un des moindres mobiles qui contribuèrent au rappel du Cardinal et à sa réintégration au gouvernail de la France.

Avec l'élévation de Richelieu au poste de Premier Ministre, arrivèrent les jours de faveur du capucin. Le Cardinal s'en servit pour arracher du cœur du roi (Louis XIII) la dernière trace d'affection pour sa mère, pour perdre cette ambitieuse Florentine et pour surveiller

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

ceux des membres de l'aristocratie française, qui étaient dévoués à la vengeance du Premier Ministre. En 1628, Joseph prit part au siège de la Rochelle. Le soldat se réveillait en lui sous le froc, et ce capucin donna de bons conseils militaires. Richelieu ne conçut guères de plans où un rôle ne lui fût attribué, il semblait être l'esprit familier de sa maison. On a inscrit au compte du Père, plusieurs cruautés de Richelieu ; mais c'est une injustice, car, après la mort de Joseph qui eut lieu en 1638, le Cardinal ne se montra ni meilleur, ni plus mauvais, preuve évidente que Richelieu ne suivait que son propre penchant. A plusieurs reprises, il offrit à son favori de hautes charges, mais Joseph les refusa avec persévérance et continua, comme auparavant, à habiter sa cellule dans le couvent des Capucins à Paris, bien que tout le monde lui fît la cour et l'appela : *l'Eminence grise*. Il ne connaissait pas de satisfaction supérieure à celle qu'il éprouvait les jours où le Cardinal arrivait dans son carosse et avec toute sa pompe au couvent des Capucins pour lui faire une visite. Richelieu était l'ormeau le long duquel l'ambition de Joseph voulait seulement s'attacher et s'élever. Par cette restriction qu'il s'imposait à lui-même, il fit, croyons-nous, preuve d'autant de connaissance des hommes que de force de caractère. Le fond de l'âme chez ce capucin était une nature de despote ; partout où les circonstances le lui permettaient il laissait avec un plaisir visible reparaître en lui le soldat, il commandait, il faisait peur, il allait jusqu'à la bravade. Là où l'hypocrisie devait mieux le servir, c'était un autre jeu ; on eût dit un aspirant aux honneurs de la canonisation. Son œil pénétrant reconnaissait immédiatement le côté faible de l'homme dont il voulait abuser, et, comme un général, c'était sur ce côté qu'il

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

portait sa tactique. Il possédait dans l'art de la duperie une telle expérience, que jamais dans tout le cours de sa carrière il ne se laissa tromper par un autre homme [1].

C'est à Ratisbonne et à ce moment là qu'il réalisa son chef-d'œuvre ; la subtilité avec laquelle il y brouilla les cartes excita même la jalousie de son collègue d'ambasssade, Brulart. Après son retour dans sa patrie, ce dernier traça un portrait horrible du caractère du Père. « *Joseph*, disait-il, *était un homme foncièrement mauvais, n'ayant rien du capucin que le froc, rien du chrétien que le nom, n'ayant qu'une seule pensée, celle de tromper tout le monde, et qui, pour les faveurs du cardinal, se moquerait du ciel et de l'enfer.* » On peut douter si comme chrétien Brulart valait beaucoup mieux que Joseph, ce qui est indubitable c'est que comme capacité il était fort au-dessous de lui. Sa tâche à Ratisbonne était fort difficile, il devait paralyser les progrès des armes allemandes en Italie et en même temps exciter, à l'insu de l'Empereur, les princes de l'Empire contre lui. Joseph et Brulart conclurent au sujet des affaires de Mantoue la paix dont il a été fait mention plus haut, et qui devait être agréable à l'Empereur parce qu'elle lui laissait les mains libres en Italie dans les circonstances de ce moment alors si critique, puisque c'était celui où Gustave-Adolphe envahissait l'Allemagne. Khevenhiller rapporte [2] que le capucin lui aurait assuré, plusieurs fois, durant le cours des négociations « *sur son honneur, sa conscience et le salut de son âme* » qu'il était autorisé pour

[1] Khevenhiller (XI. P. 1188) fait cette remarque très fine que le P. Joseph a connu le monde bien mieux qu'il ne sied à un frère conventuel.

[2] Annales XI. P. 1203.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

toutes les propositions qu'il faisait, et que la ratification de sa cour arriverait dans le plus bref délai. Et pourtant tout cela n'était que mensonge. Richelieu refusa après coup la confirmation sous le prétexte que ses délégués avaient outrepassé leurs pouvoirs [1] Ce tour de filou procura à la France d'importants avantages. Pendant l'été de 1630, Aldringen et Collalto avaient pris le dessus en Italie, et de plus on lit dans les *Mémoires de Richelieu* [2] qu'il avait été convenu entre l'Empereur et son généralissime que si les Français ne cédaient pas en Italie, Wallenstein se jetterait aussitôt sur ce pays avec toute son armée. Les mensonges de Joseph détournèrent et empêchèrent l'exécution de ces menaces. Les Impériaux furent arrêtés par ce simulacre de paix jusqu'au jour où Gustave-Adolphe parut, menaçant, sur l'Oder. Pour terminer la guerre d'Italie, Ferdinand II, l'année suivante, dut accepter des conditions beaucoup moins avantageuses, afin d'être libre de tourner ses armes contre le Suédois.

Joseph ne fut pas moins actif pour la seconde partie de ses instructions. Celles que le Cardinal avait données à ce point de vue soit à Brulart, soit à lui, étaient les suivantes [3] : dans le cas où l'Empereur voudrait forcer les Electeurs rassemblés à Ratisbonne à élire comme roi des Romains le jeune Ferdinand, les plénipotentiaires français devraient engager les Electeurs à défendre courageusement la liberté de l'Allemagne, et les réconforter par l'assurance qu'il y avait, en Champagne, une armée française pour les appuyer et prête à prendre immédiatement l'offensive sous le commandement per-

[1] *Mémoires de Richelieu*. VI. P. 359 et suivantes.
[2] *Mémoires*. P. 281.
[3] *Mémoires*. P. 280.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

sonnel de Louis XIII. Au fond il y avait identité entre les efforts de la France et les tendances des Grands de l'Allemagne. A ces princes séculiers s'adjoignaient pour coopérer à l'œuvre des deux Français, le Pape et le haut clergé de l'Allemagne, et ce fut, au témoignage de Khevenhiller [1], ce clergé qui contribua plus que tout autre, à arracher la victoire à l'Empereur d'Allemagne, lorsqu'il touchait déjà presque à son but.

Comme la Diète de Ratisbonne a été la dernière qui ait représenté l'unité de la nation allemande, nous voulons extraire de Khevenhiller quelques détails sur son cérémonial [2]. Lorsque l'Empereur fit son entrée le 9/19 juin 1630, la bourgeoisie tout entière se mit sous les armes pour recevoir le chef suprême de l'Empire. Le Conseil de la ville vint le saluer et le haranguer, et là-dessus, Ferdinand II se rendit à la cathédrale pour y assister à la grand'messe et au chant du *Te Deum, laudamus*. Au sortir de l'église, il monta à cheval et se rendit au palais épiscopal, où il prit ses appartements avec l'Impératrice et son fils le jeune roi de Hongrie. Lorsque les princes furent arrivés en nombre suffisant, les discussions proprements dites s'ouvrirent de nouveau le 23 juin/3 juillet par un acte religieux. L'Empereur quitta la cathédrale à cheval et, précédé des insignes impériaux que l'on portait, alla à l'Hôtel-de-Ville de Ratisbonne. Il s'y assit sur le trône et là, entouré de la haute aristocratie, il fit donner lecture de son message [3]. Ce dernier comprenait six points. En premier lieu, Ferdinand II déclarait : qu'on aurait à indiquer les moyens par lesquels la paix si désirée serait rétablie en

[1] *Annales*. XI. P. 1040, en bas et suivantes.
[2] *Annales*. XI. P. 1016 et suivantes.
[3] Le voir *in extenso* dans Londorp. IV. P. 45 et suivantes.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Allemagne et par lesquels on réduirait et humilierait ses ennemis en dehors de ses frontières. En second lieu, il disait qu'il fallait punir le Comte Palatin qui, déjà mis au ban de l'Empire, n'en continuait pas moins à ourdir chez les Hollandais et chez d'autres puissances étrangères des projets hostiles, sans témoigner aucune soumission ; que l'Empereur devait donc, comme peine d'une si longue opiniâtreté, lui fermer sans retour la porte du pardon. En troisième lieu, considérant que les Hollandais entretiennent des troubles dans l'Empire, qu'ils soutiennent le Palatin au détriment de l'Allemagne, qu'ils se sont emparés de vive force, et sans souci de la neutralité dont ils se targuent, de différents districts, villes et places fortes du Cercle de Westphalie ; l'Empereur estime qu'il faudra aviser comment les envahisseurs seront punis et comment les territoires dérobés pourront être réintégrés au pouvoir de l'Empire. Semblables mesures devront être prises, dit le quatrième point, contre le roi de Suède, puisque, sans aucun motif, celui-ci a abusé des querelles de Stralsund pour commencer la guerre contre l'Allemagne. Le cinquième a trait à la question de Mantoue. Sixièmement enfin, l'Empereur réclame les conseils des princes sur la méthode qu'il faudrait employer, au cas où l'on ne pourrait conclure une paix assurée, pour continuer la guerre avec plus d'ordre et en foulant moins les sujets. En effet, celle qui a été suivie jusqu'ici a provoqué de la part des princes de l'Empire de grandes et sévères plaintes, bien que beaucoup de maux ne vinssent que d'une irrémédiable nécessité. Tandis qu'avec une meilleure discipline d'autres désavantages pourraient peut-être disparaître.

C'était là la plaie le plus à vif, et Ferdinand dans ce dernier article y avait touché lui-même. L'orage se

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

déchaîna dans une série de doléances [1] qui furent produites à partir du 6/16 juillet, c'est-à-dire treize jours après le Message Impérial. Il est toutefois très digne d'attention que l'ambassade française n'arriva qu'au lendemain de ce jour, et que par conséquent elle ne put exercer une influence immédiate sur ce déploiement de griefs contre Wallenstein. Les membres de la haute aristocratie de l'Allemagne, catholiques comme protestants, étaient unanimes sur ce point que l'Empereur devait licencier la plus grande partie de son armée et qu'avant tout Friedland devait tomber. Tous les Electeurs s'unirent pour faire à l'Empereur la déclaration suivante [2] : « *Que le nouveau duc de Mecklembourg était seul et uniquement responsable de tous les désordres, de tous les excès honteux, de tous les vices, de toutes les oppressions de guerres cruelles et inouïes qui se commettaient tous les jours, en ce sens que, sans demander l'approbation des Etats de l'Empire, il lui a été confié un pouvoir tel que jamais personne avant lui ne disposa d'un pareil. Que de même tous ces enrôlements de troupes en chiffres prodigieux ne sont bons à rien autre qu'à épuiser la patrie commune. Qu'il avait toujours fallu l'assentiment des Etats pour lever les contributions de l'Empire, mais que le Duc les avait établies d'après son bon plaisir, qu'il les avait arrachées et extorquées aux gens d'une manière plus que barbare; que le faste étalé par le Duc, par ses colonels et commandants, en vêtements, en vaisselle d'or et d'argent, en magnifiques chevaux de grand prix, dépassait toute mesure.* » Se basant sur ces

[1] Londorp. « *Acta publica.* » IV. P. 52 et suivantes. Khevenhiller. XI. P. 1038.

[2] *Theatr. Europ.* II. P. 182 b. Khevenhiller. XI. P. 1041.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

motifs, les Electeurs réclamèrent le licenciement des troupes impériales et la démission du duc de Friedland.

A côté de ces plaintes générales, il s'en éleva de particulières. Parmi celles-ci figurait en première ligne celle des envoyés du duc de Poméranie, Bogislas. Ils déposèrent un cahier de griefs qui embrassait cinquante-quatre articles [1]. Dans la seule principauté de Stettin les exactions étaient évaluées à dix millions de florins. Le tableau des cruautés commises par les troupes de Wallenstein était affreux : « *On enlève*, était-il dit, *tout aux habitants jusqu'à ne pas leur laisser une chemise sur le corps, c'est ce qu'a fait, en particulier à Stargard, le colonel Conti. Les sacrilèges les plus effrayants, l'empêchement du service divin, le pillage des églises, la violation des tombeaux sont commis par les soldats ; l'autorité du Duc, comme souverain du pays, est tellement amoindrie, ses revenus tellement diminués, qu'il ne peut plus tenir une table princière, tandis que chaque capitaine de Friedland se traite mieux qu'un prince. On sévit d'une manière tyrannique et barbare contre ses pauvres sujets en violant et déshonorant les femmes et les filles, parfois même en ne respectant pas les cadavres, et en même temps par des bastonnades, des pillages, des incendies. Les vivres les plus indispensables leur sont arrachés, et les hommes réduits à la famine la plus affreuse sont contraints de se rassasier de mets qui répugnent à la nature, comme marc de raisins, boutons des arbres et herbes, même de la chair de leurs propres enfants ou d'autres personnes. Il a été commis par les soldats de l'Empereur des actes comme on n'en a pas ouï raconter de*

---

[1] *Theatrum Europ.* II. P. 184 et suivantes.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

tels des Turcs et des Payens; oui, le diable en personne sortirait de l'enfer qu'il ne saurait faire pire. » Il est vrai de dire que nul n'avait souffert d'un traitement aussi dur que le duc de Poméranie; il avait eu en une seule fois à loger dans son pays trente et un mille cinq cents hommes à pied et sept mille cinq cent quarante cavaliers [1]. Mais, à ne dire que le moins, il y avait d'autres Etats dont la condition n'avait pas été beaucoup meilleure. Le Brandebourg estimait à vingt millions [2] et la Hesse-Cassel à sept millions [3] les contributions qui leur avaient été extorquées. Les délégués du Wurtemberg se plaignaient que le territoire de leur maître devait payer cent vingt mille thalers par mois; les plénipotentiaires de Nuremberg d'avoir à payer aussi mensuellement vingt mille thalers [4]. Tous ces accusateurs indiquaient comme le seul moyen de salut pouvant conjurer la ruine de l'Empire, le retrait d'emploi du duc de Friedland.

Je faisais remarquer plus haut que Ferdinand nourrissait l'espérance, s'il devait sacrifier Friedland, d'obtenir au moins de la Diète de Ratisbonne, l'élection de son fils comme roi des Romains. Déjà au printemps, assez longtemps avant la réunion, l'Electeur de Mayence avait dans une lettre [5] déclaré à l'Empereur que « *si le Dictateur de l'Empire* — il désignait ainsi Wallenstein — *devait rester à sa place, on n'obtiendrait pas grand chose de la Diète des princes dont la convocation était décidée.* » Cette assertion semblait trahir, sous

---

[1] *Theatrum Europ.* II. P. 181 b. en bas.
[2] Ibid. P. 182 b. au milieu.
[3] Ibid. P. 191 a.
[4] Ibid. Ibid.
[5] Ibid. II. P. 150 b.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

la condition réservée, les bonnes dispositions au sujet de l'élection du prince. Mais lorsque à Ratisbonne l'Empereur toucha effectivement cette corde, et laissa en même temps entrevoir que si on remplissait le second de ses désirs, il se montrerait accommodant au sujet de Wallenstein, il se heurta cette fois contre une opposition décidée. Friedland devait tomber, mais le fils de Ferdinand ne devait pas pour cela être élu comme son successeur. Les électeurs voulaient, en refusant l'élection, maintenir l'Empereur dans leur dépendance. Plusieurs fois à l'occasion des négociations sur ce dernier point, les dits Electeurs firent valoir cet argument [1] que l'élection de Ferdinand III était irréalisable à l'heure actuelle, parce qu'elle resterait entachée de cette apparence que l'Empereur l'avait arrachée par la force des armes.

Leurs injonctions du reste étaient justifiées, et cependant Wallenstein avait encore ses adhérents. Dans le conseil privé de Ferdinand, des voix éloquentes s'élevèrent pour montrer que ce serait la démence la plus grande, après les services si signalés qu'il avait rendus, de payer un tel général d'ingratitude et de déposition [2]. Mais l'Empereur en présence de pareilles plaintes et devant les réclamations unanimes des princes pouvait-il encore résister ?

Il n'est point absolument invraisemblable, d'après les conjonctures de ce moment, que Wallenstein n'ait eu son plan particulier qui aurait sans doute offert une

[1] Khevenhiller, XI. P. 1145. Lettre de l'Electeur de Saxe du 27 septembre 1630, dans *Londorpius suppletus*. Francfort. 1741. Fol. vol. III. P. 212. Enfin le rapport du conseiller du prince de Hohenlohe Christian Forster, qui fut à cette époque présent à Ratisbonne : *epistola de comitiis electoralibus*. T. I. 1631. P. 27.

[2] Khevenhiller. XI. P. 1130.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

possibilité de résistance, et ce plan c'était l'emploi de la force. C'est sur lui qu'il faut arrêter nos yeux. Après avoir passé à Halberstadt l'hiver de 1629 à 1630, il se rendit dès le premier mois de l'année 1630 dans ses seigneuries de Bohême [1]. Il y fit les préparatifs d'une attaque contre la France. Au printemps de cette année il envoya en Alsace avec force troupes ce même général Anholt qui, l'année précédente, avait passé de l'armée de la *Ligue* dans la sienne [2]. Je laisse ici parler un document de source française. Le 28 mars 1630, le cardinal de Richelieu reçut du maréchal de Marillac un rapport envoyé de Troyes [3], et qui contenait ce qui suit : « *L'on compte dans l'Alsace de Brisach à Haguenau, de quatorze à quinze mille fantassins impériaux et trois mille cavaliers sans compter les garnisons ordinaires. De grands magasins sont aussi établis à Haguenau, les passages des montagnes entre l'Alsace et la frontière française sont occupés, le comte Anholt feld-maréchal de Wallenstein se trouve à Insmig,* (dans l'évêché de Metz à un petit confluent de la Sarre) *et de là il distribue ses ordres aux troupes campées dans l'Alsace et en deçà du Rhin. En effet le Wurtemberg et toute la Souabe jusqu'à Memmingen sont pleins de troupes qui travaillent à compléter leur effectif ; et l'on dit qu'à Strasbourg ainsi que plus loin dans l'Empire circule le bruit que tous ces apprêts de guerre seraient dirigés contre la France.* » Cette dernière affirmation est conforme à la vérité. Les troupes qui se réunissaient sous les ordres du feld-maréchal Anholt étaient en premier lieu destinées à tenir tête à

[1] Forster. « *Wallenstein.* » P. 140.
[2] Comparer Westenrieder « *Documents.* » P. 137.
[3] Richelieu. « *Mémoires.* » VI. P. 19 en bas, 20 et suivantes.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

cette armée française qui se concentrait en Champagne. Au milieu de mai, Friedland partit de la Bohême et se dirigea sur Memmingen, quartier général de l'armée de l'Ouest ci-dessus mentionnée. Dans la chronique de la ville de Nuremberg [1] publiée par Murr, il est dit : « *Le 23 mai/2 juin le généralissime impérial duc de Friedland, venant de Karlsbad, a traversé notre ville avec sept cents chevaux et une suite imposante pour se rendre à Memmingen auprès de ses troupes.* »

Arrivé à Memmingen, Wallenstein prit des mesures qui eurent pour suite le déplacement des régiments de l'armée de l'Ouest qui avaient été poussés jusque dans le diocèse de Metz. Ici nous rencontrons l'autorité de documents wurtembergeois. A la date du 2/12 mars le régent de ce pays, Louis-Frédéric, dont le territoire souffrait toujours cruellement par suite du campement des troupes de Friedland, envoya à la cour de Vienne un délégué [2] porteur de cette prière : « *Plaise à l'Empereur d'accorder quelque allègement des charges inouïes de la guerre au duché de Wurtemberg, lequel sans cela serait complètement ruiné par le campement de tant de milliers d'hommes à pied et à cheval, qui dépasse toute mesure* [3]. » Ferdinand II renvoya l'ambassade à Friedland qui fit traîner sa réponse un temps fort long pendant lequel les troupes campés en Wurtemberg coûtaient à ce duché et au comté de Montbéliard cent soixante mille florins par mois [4]. A la fin Wallenstein renvoya le délégué chez lui avec cette réponse menaçante : « *Je ne puis y remédier en rien,*

[1] Murr. « *Documents pour l'Histoire de la Guerre de Trente-Ans.* » P. 35 et suivantes.

[2] Sattler. « *Les ducs de Wurtemberg.* » VII. P. 23.

[3] Ibid. Ibid.

[4] Ibid. Ibid.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

et au contraire il faudra que je loge dans le duché encore d'autres troupes. » Et ce fut ce qui eut lieu effectivement. Au mois d'août 1630, huit mille hommes de troupes de Friedland, venant de l'Alsace, entrèrent dans le Wurtemberg [1]. Il en résulte clairement que Wallenstein avait destiné à un autre but la majeure partie de l'armée qui, primitivement devait assaillir la France et qui, pour cette raison, avait eu ses campements en Alsace. Comme il la fit venir dans les environs de Memmingen, où le Duc séjourna du 30 mai/9juin au 23 septembre/3 octobre [2], on doit présumer qu'il songeait à frapper de là un coup quelconque. Telle était aussi l'appréciation du commissaire général impérial Ossa qui, à cette époque, se trouvait dans la contrée de Memmingen. Il tenait pour un pur mensonge l'assertion de Wallenstein qu'il n'aurait concentré là ses forces que pour les conduire sur le Bas-Danube contre les Turcs, et pensait que l'intention du Duc était de s'en servir pour quelque coupable machination [3].

On comprend maintenant pourquoi, à la Diète de Ratisbonne, le parti de l'Opposition insistait avec tant de feu sur ce point qu'il ne pouvait procéder à l'élection de Ferdinand III comme roi des Romains parce que l'Assemblée était sous la pression des armes impériales. Il paraît aussi que Maximilien avait jugé sage de prendre des mesures de précaution. *La chronique de Nuremberg* de Murr, immédiatement après les paroles que nous citions plus haut, relate ce fait : « *Le 22 juin/2 juil-*

---

[1] Sattler. « *Les ducs de Wurtemberg.* » VII. P. 25.

[2] Chr. Schorrer. *Chronique de Memmingen*, Ulm. 1660. P. 135 et suivantes, et Forster, *Wallenstein*. P. 149. Il faut rectifier Forster d'après les données de Schorrer.

[3] Pfister. « *Histoire des Allemands.* » IV. P. 491 en bas et 492 en haut, d'après les archives de Weingarten.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

let, le général comte Tilly a passé par notre ville, se rendant à Ratisbonne, beaucoup de ses colonels y ont été aussi mandés. » Pendant que Friedland concentrait dans la Souabe Orientale une masse de troupes, l'Electeur réunissait les siennes autour de Ratisbonne.

Il n'est donc pas invraisemblable que, dans un tel état des choses, Wallenstein ait pu avoir quelque projet d'user de violence contre les princes à Ratisbonne. Ce fut ainsi que l'on envisagea les choses à Venise. L'historiographe de la République de Venise, Baptiste Nani, raconte ce qui suit [1] : « *Lorsque les Electeurs eurent refusé d'élire Ferdinand III roi des Romains et réclamé avec menaces la déposition de Friedland, Wallenstein donna à l'Empereur le conseil d'employer la violence. Il lui proposait de se jeter sur Ratisbonne avec une partie de l'armée qu'il avait réunie autour de Memmingen ; avec l'autre partie il aurait envahi les territoires des princes récalcitrants et notamment ceux de l'Electeur de Bavière.* » Or, entre tous les gouvernements de cette époque, la seigneurie de la ville des Lagunes était — je n'ai pas mis en doute que ce fait fût connu de mes lecteurs — la mieux servie par ses chargés d'affaires à l'étranger. Les rapports adressés par ces envoyés étaient ensuite, autant que le permettait la politique du Conseil, employés par les historiographes gagés de la République dans l'élaboration de leurs œuvres. C'est de cette manière que Nani doit être arrivé à cet important renseignement. Du reste Wallenstein eût-il nourri en réalité de semblables projets, son plan

[1] *Dalla istoria veneta libro ottavo.* P. 470, dans le grand ouvrage : *Istoria delle cose veneziane*, volume *ottavo*. Venezia, 1740.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

ne pouvait, en aucun cas, être celui de l'empereur Ferdinand.

Le Vénitien Nani lui-même donne à entendre [1] que l'Empereur avait eu horreur de violer d'une manière si criante la Constitution de l'Empire, et qu'il avait aussi nourri l'espoir d'atteindre son but par des moyens plus doux. Nous verrons plus bas de quelle espèce étaient ces moyens plus doux. L'Empereur faisait bien du reste de regarder sur ses deux faces la proposition de son général en chef. Si le Duc réussissait à frapper contre l'aristocratie le coup dont il était question, la malédiction de l'Allemagne tombait de tout son poids sur l'Empereur, et ce qui était pire encore, il se trouvait enchaîné à Wallenstein par un crime. L'histoire des races latines offre plusieurs scènes semblables à la nuit de la Saint-Barthélemy, celle de l'Allemagne n'en a point : le sang des princes fut toujours sacré pour notre peuple. Mais ceci n'est encore qu'une difficulté légère en regard d'une autre. Supposons que l'Empereur eut donné son assentiment à la proposition de Wallenstein, il ne pouvait plus compter sur personne que sur cet homme seul. Mais qui pouvait garantir qu'à la fin le Duc lui-même ne lèverait pas contre son maître et seigneur sa main ruisselante de sang, après l'avoir réduit par ce crime dans sa dépendance. Nous touchons ici un des côtés les plus saignants de la Guerre de Trente-Ans. Des révolutions, comme celle qui alors était en préparation, réussissent seulement lorsque le prince en faveur duquel elles sont exécutées en prend lui-même la direction suprême. Si Wallenstein et l'Empereur eussent été une seule personne ; si Fried-

[1] *Dalla istoria veneta libro ottavo.* P. 470, dans le grand ouvrage : *Istoria delle cose veneziane*, volume *ottavo*. Venezia, 1740.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

land, du moins, eût été le successeur de Ferdinand II, les choses se seraient passées autrement. Mais Ferdinand II ne comprenait rien à la guerre; l'éducation qu'il avait reçue à Ingolstadt et autre part avait fait de lui un homme de paix.

Phénomène remarquable! Presque tous les empereurs d'Allemagne, durant le Moyen-Age, avaient été des hommes de guerre. Le souverain lui-même avec lequel commence l'ère moderne, l'était encore. L'armée qu'avait créée Georges de Frondsberg se sentait fière en regardant son chef l'empereur Charles-Quint. Mais les successeurs de Charles jusqu'à Joseph II ne parurent plus sur les champs de bataille. Ceci est la preuve que les Empereurs de la maison de Habsbourg ne regardèrent plus la guerre comme leur mission, mais bien plutôt le maintien de la paix. Leurs adversaires, au contraire, conduisaient eux-mêmes leurs troupes dans leurs campagnes et par là même ils démontraient leur caractère agressif.

La chute de Friedland était inévitable. L'empereur Ferdinand ne cachait point combien cette résolution lui coûtait. Il déclara aux Electeurs [1] qu'il voulait être innocent devant Dieu et devant les hommes des malheurs qui résulteraient de la déposition de Wallenstein. Pour faire connaître au Duc, avec tous les ménagements possibles, la malencontreuse nouvelle, on envoya vers le milieu de septembre, de Ratisbonne à Memmingen, deux hommes de cour bien connus comme ses partisans, le chancelier de la cour, comte Werdenberg, et le comte de Questemberg, conseiller de guerre. Ils avaient la mission d'amener par toutes les voies possibles de douceur et de bonté, le Duc à se démettre de son commandement, et

[1] Khevenhiller. IX. P. 1133. Nani. *Loco citato.*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

de l'assurer de la faveur impériale. Ils trouvèrent un accueil tout différent de celui qu'ils redoutaient. Wallenstein était déjà informé de tout par son cousin Max qui se trouvait à Ratisbonne. Le sentiment qu'il avait que la Providence le prédestinait à de grandes choses, l'avait toujours poussé vers l'astrologie dans les moments critiques. Peu d'heures avant celle où il fut assassiné, il s'occupait encore avec son astrologue et à ce moment même de sa déposition, il cherchait à lire dans les astres sa destinée. Lorsque les envoyés commencèrent leurs discours, il les interrompit, prit sur la table un écrit en langue latine, où étaient marqués son horoscope, celui de l'Empereur, celui de l'Electeur de Bavière, et dit : « *Messieurs, vous pouvez voir ici dans les astres que j'ai su votre commission et que l'étoile de l'Electeur de Bavière l'emporte sur celle de l'Empereur ; aussi ne puis-je imputer aucune faute à l'Empereur. Toutefois une chose me fait de la peine, c'est que Sa Majesté ait pris si peu ma défense, néanmoins j'obéirai.* » Le Duc donna des fêtes aux envoyés. Il fit cadeau au comte Werdenberg d'une haquenée napolitaine d'une remarquable beauté, et au baron de deux attelages de six chevaux.

Toutefois après avoir reçu le décret, Wallenstein fit une tentative pour sauver au moins son duché de Mecklembourg. De Memmingen, il écrivit à l'Empereur une lettre [1] dont le contenu essentiel était celui-ci : « *Qu'en premier lieu, il remerciait en toute soumission Sa Majesté Impériale de ce qu'Elle lui avait confié sa principale armée, et l'avait placé à sa tête comme général. Et que malgré l'espoir, subordonné*

[1] Khevenhiller. XI. P. 1,134.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

à la volonté de Sa Majesté, qu'il avait pu avoir d'être conservé dans ce haut emploi, il voulait cependant, sur le désir de l'Empereur, se démettre de son commandement. Mais que Sa Majesté Impériale l'ayant en outre, en récompense de ses loyaux services, élevé à la dignité de prince de l'Empire, et lui ayant assigné un pays et des sujets, il espérait que Sa Majesté voudrait bien l'y maintenir et le protéger et en particulier lui permettrait, comme à tout autre prince de l'Empire, de défendre son duché de Mecklembourg, avec les troupes qui y étaient campées. » Au point où en étaient les affaires, Ferdinand dut laisser la réponse sur cette demande à l'arbitre des Electeurs. Ils rendirent la décision suivante [1] : 1° *Que Friedland en remettant entre les mains de Sa Majesté son emploi agissait très bien et très sensément;* 2° *que Sa Majesté pouvait lui laisser les biens sis dans ses pays héréditaires, mais quant aux parties intégrantes*[2] *de l'Empire et aux principautés, c'était aux Electeurs qu'il appartenait d'y aviser, et que, si le duc de Mecklembourg n'était point reconnu coupable comme criminel de lèse-majesté, en vertu des lois de l'Empire, le duché ne pourrait rester à lui Friedland ;* 3° *que si Friedland tenait les Electeurs pour ses ennemis et avait la pensée qu'ils l'avaient accusé auprès de Sa Majesté Impériale, les Electeurs n'en disconviendraient point, mais qu'ils lui demanderaient à lui, le spoliateur des princes de l'Empire, de restituer tout ce qu'il a extorqué à leurs sujets.* » On le voit, ces princes qui, la veille à peine, tremblaient devant Wallenstein, voulaient à cette heure régler leurs comptes avec le dévas-

[1] Khevenhiller. XI. P. 1,136.

[2] Littéralement : *quant aux membres de l'Empire.*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

tateur de leurs pays. Mais les évènements passèrent là-dessus et tout fut ajourné.

Restait à décider une dernière question. Le duc une fois renversé, qui prendrait la direction supérieure de la guerre contre la Suède, guerre déjà commencée? Du côté de la *Ligue* on proposa l'Electeur de Bavière comme généralissime des forces réunies. Mais cette demande provoqua de la part des conseillers impériaux d'amères observations au sujet de la conduite et des intentions de Maximilien [1]. Ils proposèrent contradictoirement d'élire comme généralissime des deux armées, le fils de l'empereur, Ferdinand III, roi de Hongrie [2]. Mais l'Electeur ne voulut pas en entendre parler. Enfin les deux parties se réunirent sur le seul homme qui fût possible dans les circonstances présentes, sur Tilly. Ce vieillard, plein de mérite, devait, en dehors des troupes de la *Ligue*, commander aussi l'armée impériale [3] et par conséquent servir deux maîtres, l'Empereur et l'Electeur de Bavière, condition certes peu enviable! Les membres de la *Ligue* que Maximilien avait convoqués à Ratisbonne durant la Diète, insistèrent néanmoins pour que leur armée ne fût pas, ainsi que le demandait Ferdinand, unie à l'armée des Impériaux, mais qu'elle demeurât dans son intégrité [4]. En réalité, l'organisation et par suite l'esprit des deux armées étaient fort différents. Grâce à l'ordre et à la ferme discipline que maintenait Tilly, l'armée de la *Ligue* avait une solidité intrinsèque, l'armée de Wallenstein ne l'avait jamais possédée. C'étaient deux armées qui ne pouvaient être fusionnées.

---

[1] Khevenhiller. P. 1,137 et suivantes.
[2] Ibid. P. 1,138.
[3] Ibid. P. 1,145.
[4] Stumpf. « *Histoire diplomatique de la Ligue.* » P. 276.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Il n'existe malheureusement pas, à ma connaissance, de rôles exacts de l'armée de Wallenstein à l'époque de a démission du Duc. Mais nous avons sous les yeux les évaluations de ses contemporains. L'italien Gualdo Priorato, qui servit lui-même sous Wallenstein depuis qu'il eut repris pour la seconde fois le commandement en chef, estime, dans un de ses écrits, à cent mille combattants la force des troupes de Friedland au commencement de la Diète de Ratisbonne. Dans un autre de ses ouvrages il dit [1] que l'armée de Friedland était alors forte de plus de cent mille hommes d'infanterie et de trente mille hommes de cavalerie. Le rapport vénitien nous indique le même chiffre de cent trente mille hommes [2]. Pour moi, personnellement, je crois que cette dernière évaluation est plus proche de la vérité que la première. Mais, en tout cas, il est clair que les troupes de Friedland étaient assez fortes pour pouvoir par elles-mêmes et sans aucune coopération de la *Ligue*, chasser sans difficultés sur ses vaisseaux l'armée de Gustave-Adolphe qui ne comptait pas plus de quinze mille hommes à son débarquement sur les côtes de la Poméranie, ou la noyer dans la Baltique. Mais, chose bien remarquable ! à l'époque de l'invasion des Suédois, ce n'était pas sur le point menacé que séjournait Wallenstein. Il était à Memmingen, et les chefs qu'il avait laissés derrière lui ne tentèrent, eux aussi, rien de régulier et d'énergique contre les Suédois. La déposition de Friedland finit par faire disparaître l'unité de volonté. En outre les princes avaient réclamé la diminution de l'armée. Ferdinand y

---

[1] « *Istoria delle guerre di Ferdinando II* » etc. Genova, 1,642. P. 5 vers le bas.

[2] Nani. *Loco citato*. P. 468 on bas.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

obtempéra [1]. On trouve dans les actes de la *Ligue* [2] l'indication du chiffre sur lequel on serait tombé d'accord tant du côté de l'Empereur que du côté de la Bavière. A l'avenir, l'armée impériale devait compter trente-neuf mille hommes, et celle de la *Ligue* trente mille hommes. Ainsi si l'on prend pour base l'évaluation la plus basse de Gualdo, et si l'on défalque en outre les vingt mille hommes qui se trouvaient en Italie sous les ordres d'Aldringen, quarante et un mille hommes de l'armée de Wallenstein ont dû être licenciés par suite de la Diète de Ratisbonne.

Mais nous trouvons des notions plus exactes dans le *Rapport* de l'ambassade vénitienne utilisé par l'historien Baptiste Nani. Ce dernier raconte [3] que Ferdinand licencia d'abord d'un seul coup quinze mille cavaliers. Puis qu'il continua peu à peu et avec des intervalles et congédia la majeure partie du reste des troupes. De sorte que, en dehors du détachement de Conti — qui était établi dans la Poméranie et qui essuya les premiers coups de Gustave-Adolphe, — et de la division qui servait en Italie sous Aldringen, il ne resta sous les drapeaux qu'un faible nombre de soldats. L'histoire des campagnes suédoises de 1630 et 1631 fournit des preuves suffisantes pour établir la vérité de cette indication. Que l'on considère maintenant les circonstances dans lesquelles tout cela se fit. L'Empereur licencia l'armée dont Friedland se séparait à l'époque même où le roi de Suède enlevait l'une après l'autre toutes les villes de la Germanie. Où allèrent les lansquenets licenciés ? Nani va nous le dire [4] : « *Habitués à la licence effrénée de*

[1] *Annales*. XI. P. 1,136 en bas.
[2] Stumpf. *Loco citato*. P. 277.
[3] Nani. P. 470.
[4] Id. P. 472.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

la vie des camps, les soldats de Friedland congédiés entrèrent, pour la plupart, au service du roi de Suède. » C'est ce que témoigne aussi Richelieu [1]. De cette manière, le licenciement des troupes lui-même fut un avantage pour les Suédois. Il n'en restait pas moins croyable que les trente-neuf mille hommes de troupes impériales, auxquels les trente mille de la *Ligue* pouvaient servir comme auxiliaires, seraient absolument en état de se mesurer avec la faible puissance de la Suède. Mais il fallait avant tout apprendre si ces trente-neuf mille hommes si braves contre des hommes faibles, désarmés, pacifiques, sauraient aussi bien faire preuve de courage en face d'un ennemi armé.

A cela venait se joindre une autre circonstance importante. Les deux armées, l'armée de la *Ligue* et l'armée des Impériaux, devaient désormais obéir à un seul et même général, au vieux Tilly. De cette manière, il semblait que l'unité de direction pour toutes les forces allemandes était rétablie. Mais ces deux armées dépendaient pour la guerre de deux souverains, et les relations entre ces deux, la concorde entre l'Empereur et l'Electeur de Bavière, n'avaient point gagné aux incidents de Ratisbonne. C'était précisément là dessus qu'avait spéculé la sagacité du roi de Suède. Si faible que fût sa puissance matérielle, il avait un grand avantage par l'unité de volonté. De son côté, il était non seulement roi, mais encore son propre général et son propre diplomate, et tout cela il l'était avec des dons merveilleux d'intelligence et de dextérité, avec cette pleine force que donne la jeunesse qui passe à l'âge viril. Combien au contraire la situation de Tilly était

[1] « *Mémoires.* » VI. P. 422.

Digitized by Google Origina from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

gênée, quelle était son impuissance, on peut se le figurer ! Ce vieillard, couvert de gloire qui, jusqu'à la soixante-dixième année de son âge n'avait cueilli que des lauriers, devait à soixante et onze ans connaître les tourments de servir deux maîtres, de contenter deux maitres qui n'avaient pas d'unité dans les idées, mais qui avaient un droit égal à lui commander ; c'était le lit de Procuste. Un contemporain [1] raconte : qu'après l'assemblée de Ratisbonne, Tilly voulut déposer le commandement et se retirer pour le reste de ses jours dans un monastère, ce dont il ne fut empêché que par les remontrances les plus pressantes de théologiens du plus haut rang. C'est une assertion que je tiens pour vraie.

Le calme dont fit preuve Wallenstein après sa déposition était, à mes yeux, la suite de sa prévoyance et de ses calculs. Il pressentait que bientôt son temps reviendrait. Dans les lettres qu'il écrivit de Memmingen du 27 juin jusqu'au 2 octobre 1630 [2], il ne se trouve pas la moindre trace d'irritation dans ses sentiments. Comme si rien n'était advenu, comme si le cours de sa vie devait couler ainsi qu'une eau unie et tranquille, il ordonne de faire des constructions sur ses propriétés, il prescrit entre autres à son sénéchal de Gitschin, de prendre soin que l'on ne fauche pas en une seule fois son foin et son regain, que l'un et l'autre soient rentrés convenablement, et que l'on tienne la main à l'élevage des chevaux et à sa réussite. Le 23 septembre/2 octobre, il quitta Memmingen et se rendit lentement en Bohême. Il résida ensuite alternativement à Gitschin, dans ses châteaux en Moravie, ou à Prague, étalant un faste plus que princier.

---

[1] Parzival. « *Abrégé de l'histoire de ce siècle de fer.* » Seconde édition. Bruxelles, 1655. P. 241.

[2] Forster. « *Wallenstein.* » P. 149 et suivantes.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Il s'était fait bâtir dans la capitale de la Bohême un palais qui, aujourd'hui encore, témoigne du goût et des richesses du Duc [1]. Sur le plafond de la grande salle des fêtes, dont la voûte est très-élevée, il est représenté lui-même en triomphateur, traîné par les quatre chevaux du Soleil, la tête couronnée de lauriers et surmontée d'une étoile. Les longues rangées des chambres sont toutes ornées de figures allégoriques. Wallenstein employait à ces travaux des peintres qu'il faisait venir de l'Allemagne, de la Hollande, de l'Italie. La salle la plus remarquablement belle est une petite salle ronde ornée dans son pourtour de figures mythologiques et astrologiques exécutées vraisemblablement d'après ses indications personnelles. De là un escalier secret descend dans sa grotte de bains, grotte bâtie en lave qui produit une impression féerique et semble avoir été destinée à Diane et à ses nymphes. De cette grotte on passe sous une colonnade élevée, décorée pareillement de fresques et avec une échappée de vue ouvrant sur le parc. Il avait à sa solde une garde particulière, et était entouré d'une cour qui comptait soixante pages, quatre chambellans, douze chevaliers. Dans ses écuries on voyait trois cents chevaux de selle ou d'attelage qu'on nourrissait dans des crêches de marbre. Wallenstein avait à Vienne un chargé d'affaires avec de pleins pouvoirs, le colonel Brenner. En dehors des revenus qu'il tirait de ses vastes propriétés de la Moravie, de la Silésie, de la Bohême et du duché de Mecklembourg, il avait de fortes sommes en dépôt dans les banques de Venise et d'Amsterdam.

Déjà avant la guerre, la fortune de Wallenstein était

---

[1] « *Lettres de Wallenstein.* » II. P. 73 et suivantes. — Forster. « *Wallenstein.* » P. 373 et suivantes. — *Th. Carveitine rarium. Maguntiæ.* 1639. P. 89, en bas et suivantes.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

une grande fortune. Depuis lors elle s'était accrue dans des progressions énormes. Mais d'où venait-elle ? Wallenstein n'a touché qu'une fois et pour peu de jours la terre ennemie, quand il entra dans le Jutland. Ce n'est point le butin fait sur l'ennemi qui put grossir sa fortune.

L'Assemblée de Ratisbonne ne fut dissoute qu'au mois de novembre 1630. L'Empereur quitta la ville le 3/13 de ce mois et revint par eau à Vienne où il arriva le 14/24 [1]. Les princes catholiques épiaient avec angoisse qui d'eux ou du chef de l'Empire allait avoir à supporter l'invasion du Suédois. Les Etats protestants cherchaient à former un tiers parti. Sur tous les points de la Germanie régnait une grande activité. Déjà Gustave-Adolphe, le futur Empereur protestant, avait pris plusieurs villes allemandes. Après une digression longue, mais nécessaire, nous revenons à notre conquérant.

---

[1] Khevenhiller. XI. P. 1241, en bas et suivantes.

FIN DU TOME TROISIÈME

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

TABLE

A

Pages

ALCHIMIE (L') en Allemagne..... 45
ALDRINGEN, général des Impériaux. Assiège inutilement Gluckstadt..... 230
— Auteur présumé de l'écrit : « *Veux-tu voir l'Empereur?* »..... 263
— Prend part à la guerre de Mantoue..... 296
ALEFELD, commandant danois à Krempe. Il livre cette forteresse..... 230
ANHOLT, général au service de la Bavière..... 82
— Il sert sous les ordres de Tilly..... 82
— Passe de l'armée de la *Ligue* à celle de l'Empereur. 268
ARNIM (Jean-Georges D'), contraint les Mecklembourgois à se soumettre à l'Empereur..... 165
— Devient feld-maréchal Impérial..... 168
— Il circonvient l'Electeur de Brandebourg..... 191-193
— Arnim devant Stralsund..... 212
AUGSBOURG est ramené à la foi catholique..... 289

B

BATHORY, Gabriel, prince de Transylvanie..... 100
BAUDISSON (colonel) au service du Danemark..... 169
BELLIN, ambassadeur suédois envoyé à Londres..... 31
— Conseiller intime du Brandebourg..... 182
BÉNÉDICTINS. Leur lutte contre les Jésuites. Ils veulent élire pour leur général un Allemand..... 291
BERNARD DE WEIMAR. Il entre au service du Danemark. 72
— Est battu..... 198
— Il abandonne le service du Danemarck..... 199

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Pages

BETHLEN GABOR prend part à la guerre du Danemark contre l'Empereur et épouse Catherine de Brandebourg 38
— Il rentre en campagne, mais négocie ensuite avec l'Empereur 91
— Conclut la paix 95-98
— Son caractère et sa mort 99-100
BOHÊME. Tentatives faites pour y relever le quatrième Ordre (de l'Etat) 7
BOGISLAS, duc de Poméranie, éconduit par Wallenstein 204
— Plaintes qu'il élève à la diète de Ratisbonne 323
BRAHÉ NILS évince les Danois de Stralsund 227-228
BRUNSWICK (Congrès de) dans l'année 1626. Il n'aboutit à rien 84-85
BRULART, ambassadeur français à la Diète de Ratisbonne 315
BRUXELLES (Congrès de) 121
BUCKINGHAM (de), ministre anglais. Son voyage à Madrid 13-16
BURGSDORF (Curt de), favori de l'Electeur de Brandebourg, Georges Guillaume 174

C

CHARLES Ier d'Angleterre. Son voyage à Madrid 13-16
— Devient par là l'objet du mépris des Anglais ... 17-18
CHRISTIAN IV, roi de Danemark, écarte Gustave-Adolphe du commandement dans la guerre d'Allemagne. 34
— Prend la résolution de faire la guerre à l'empereur Ferdinand II 34-35
— Secours pécuniaires qu'il obtient 36
— Ses forces pour la lutte et ses alliés en Allemagne 36-37
— Devant Hameln il fait une chute dans un fossé ... 74
— Songe étrange qu'il a. Il a l'esprit à demi perdu .. 78
— Il désespère de l'heureuse issue de la guerre 124
— Son incapacité manifeste 125
— Il marche contre Tilly 127
— Il est battu à Lutter d'une manière décisive 129-135
— Ses préparatifs pour la campagne de 1627 159
— Ses inutiles négociations pour la paix 195-196
— Il perd le Holstein et le Jutland 198
— Il cherche à surexciter Stralsund contre les Impériaux 219

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Pages

CHRISTIAN IV débarque en Poméranie et en est chassé. 230
— Il conclut la paix de Lubeck..... 237
— Il se brouille avec sa noblesse. Moyens par lesquels il est contraint à signer la paix de Lubeck 251-252
CHRISTIAN GUILLAUME DE BRANDEBOURG, administrateur de Magdebourg. Son alliance avec le Danemark 70
CHRISTIAN-LE-VIEUX, duc de Celle-Lunebourg..... 71
— Wallenstein le menace de lui faire perdre tous ses biens 270-271
CHRISTIAN D'HALBERSTADT revient d'Angleterre en Allemagne..... 37
— Se joint aux Danois 82
— Son plan pour la campagne de 1626..... 88
— Il a partout la faveur du petit peuple..... 107
— Il engage inutilement le landgrave de Hesse-Cassel Maurice à s'adjoindre à lui 109-110
— Ses désordres. Sa mort..... 111
COLALTO déconseille l'Edit de Restitution..... 286
— Commande l'armée impériale dans la guerre de Mantoue..... 296
CONTI (TORQUATO), mal famé pour son avidité dès l'année 1627 203
— Plaintes qui s'élèvent contre lui..... 323

D

DIGBY, ambassadeur anglais. Ses négociations à Madrid 11
DUFOUR, colonel de l'armée de Wallenstein, se joint avec sept mille hommes à Tilly, et l'aide à gagner la bataille de Lutter..... 92-129-134

E

ESPAGNE (L') cherche à exploiter les embarras de la Bavière et à dissoudre la Ligue..... 121-122
ESTERHAZY, général hongrois, ne peut s'accorder avec Wallenstein 94

F

FERDINAND II, ses embarras financiers 49-50
— Ses tentatives pour gagner les villes d'Allemagne 253
— Il veut conserver pour l'Empire une part des biens ecclésiastiques..... 288

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Pages

FERDINAND II se jette à regret dans la guerre de Mantoue 295
— Concède, sous la pression de la nécessité, la réunion de la Diète des Princes à Ratisbonne.. 306
— Il rejette les plans sanguinaires de Wallenstein.. 330
— Accepte à contre cœur la démission de Wallenstein 331
— Il licencie une grande partie de l'armée de Friedland 336
FINANCES des principaux Etats de l'Europe au commencement du XVIIe siècle 21-23
— Des princes de l'Allemagne dans le XVIIe siècle... 42
FRANCE. Sa politique contre l'Autriche..... 20
— Ses finances..... 21-22
FRÉDÉRIC, duc d'Altenbourg. Il entre au service du Danemark 72
— Il périt d'un coup de feu..... 83-84
FRÉDÉRIC-ULRICH DE WOLFENBUTTEL. Il conclut une alliance avec le Danemark..... 70
— Est contraint de se soumettre à l'Empereur..... 136
— Danger qu'il court de perdre tous ses biens. 271
— Procès contre lui..... 272-274
— Il est sauvé par Maximilien de Bavière..... 274-275
FUCHS, général au service du Danemark..... 73
— Sa mort 133
FURSTEMBERG (Le comte Egon de), colonel sous les ordres de Tilly..... 195

G

GALLAS passe du service de la *Ligue* au service de l'Empereur..... 266-268
GALLAS dans la guerre de Mantoue..... 296
GEORGES-FRÉDÉRIC DE BADE. Il entre au service du Danemark 160
— Il est expulsé de l'Allemagne 162
— Et battu dans le Holstein 197
— Traduit devant un conseil de guerre, il quitte le service du Danemark..... 199
GEORGES-GUILLAUME, électeur de Brandebourg. Sa cour. 170
— Il est contraint de se soumettre à l'Empereur.... 170

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Pages

GEORGES, duc de Lunebourg. Ses intrigues contre les partisans du Danemark..... 71
— Il entre au service de l'Empereur..... 85
— Ouvre la campagne de l'année 1627 contre les Danois..... 160
GONDOMAR, ambassadeur d'Espagne à Londres..... 12
GRÉGOIRE XV, pape. Il est favorable au mariage anglo-espagnol 12
GUILLAUME, fils du landgrave, Maurice de Hesse Cassel. Ses négociations avec l'Empereur à l'insu de son père..... 68-69-140
GUILLAUME de Weimar. Ses préparatifs secrets de guerre contre l'Empereur 90
GUNTHER-WOLFGANG, juriste hessois..... 103
— Il est sacrifié par le landgrave Maurice et exécuté. 141-142
GUSTAVE-ADOLPHE. Son projet de s'immiscer dans la guerre d'Allemagne dès l'année 1624..... 30
— Il envoie des ambassadeurs à Lubeck pour les conférences sur la paix, de quel droit..... 238-239
— Ses négociations de mauvaise foi avec Wallenstein contre le Danemark..... 254-256
— Raison secrète de ses premières victoires en Allemagne..... 337

H

HANSE allemande (La). Projet de la relever..... 253
HOLK, Henri, est envoyé à Stralsund par le roi de Danemark 220
— Prend du service chez l'Empereur..... 311
HOLLANDAIS (Les). Boute-feu de la Guerre de Trente Ans. 3

J

JACQUES, roi d'Angleterre. Son projet de faire épouser au prince héritier une princesse espagnole..... 10
JÉSUITES. Appui qu'ils prêtent en 1628 aux plans de Wallenstein 247-248

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Pages

JÉSUITES. A l'occasion de l'Edit de Restitution ils cherchent à s'assurer des avantages au détriment d'autres ordres monastiques..... 290-291
JEAN ERNEST DE WEIMAR. Entre au service du Danemark 72
— Se retire en Hongrie avec Mansfeld..... 91-92
Il y meurt..... 98
JEAN-FRÉDÉRIC VI DE WEIMAR. Son épouvantable destinée..... 143-157
JEAN-FRÉDÉRIC, duc de Wurtemberg. Sa mort..... 290
JEAN-GEORGES, électeur de Saxe, songe à se séparer de l'Empereur 90
— Ses préparatifs contre Ferdinand II dans l'année 1629 305
JOSEPH, capucin français. Son histoire..... 315-319
JURISTES (Les) corrompent l'Allemagne 142

K

KHEVENHILLER, ambassadeur impérial à Madrid. Le chef-d'œuvre de sa diplomatie en Espagne est d'empêcher le mariage anglo-espagnol 16

L

LAMMERMANN, confesseur de Ferdinand II. Il cherche à détourner l'Empereur de la guerre de Mantoue 294-295
LIGUE (La). Elle commence à se détacher de l'Empereur 232-233
— Elle prend une attitude menaçante contre Ferdinand II 298
LIGUE (Assemblée de la) à Wurzbourg en 1627 dirigée contre les enrôlements de Friedland..... 166
— A Heidelberg en 1629. Résolutions qu'elle adopte. A Mergentheim..... 298-300
LOUIS, landgrave de Hesse-Darmstadt. Sa mort arrivée après qu'il a consommé la ruine de la ligne de Hesse-Cassel..... 142
— Sa mort édifiante 142
— Son caractère 143
LUBECK (Paix de) 237
LUBECK (Assemblée de la Hanse à). Projet pour procurer à l'Allemagne une participation au commerce avec le monde entier..... 253

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

M

	Pages
MAGDEBOURG résiste à Wallenstein	307-310
MAGIE. Croyance à la magie noire durant la guerre de Trente-Ans	45
MANSFELD (Ernest de). Son voyage en Angleterre	19
— Il revient en Allemagne avec une horde de vauriens anglais	36
— Sa jonction avec les Danois	82
— Il est battu à Dessau	89-90
— Rassemble de nouveau un corps de troupes	91
— S'ouvre un passage sur la Hongrie	92
— Meurt en Bosnie	98
MANTOUE (Guerre de)	291
MAURICE, landgrave de Hesse-Cassel. Sa conjuration avec les Guelfes du nord de l'Allemagne en 1625	66
— Il est serré de près par Wallenstein	80
— Cherche le moyen de se sauver par la démagogie	104-105
— Ses négociations avec la France	105
— Louis de Darmstadt fait saisir les territoires qui lui avaient été engagés	139
— Maurice est contraint d'abdiquer	140
— En quittant le pouvoir il démembre son pays et sacrifie Gunther	141
MAXIMILIEN DE BAVIÈRE. Ses premiers engagements avec Richelieu	29
— Il veut évincer les Espagnols de l'Empire et tient ses généraux dans l'incertitude au sujet de ses desseins	29-30
— C'est le seul prince de l'Allemagne qui ait des finances en ordre	46-49
— Il traverse les projets gibelins de Wallenstein	274-275
— Est contraint de restituer à l'Autriche les pays au-dessus de l'Enns, et reçoit en échange le Haut-Palatinat	278
— C'est lui qui est le promoteur essentiel de l'Edit de Restitution	278

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Pages

MAXIMILIEN DE BAVIÈRE réclame la réunion de la Diète des Princes à Ratisbonne. Ses projets à cet endroit. Ses négociations avec Richelieu 298-302
— Haine mortelle entre Wallenstein et Maximilien. 302-303
MAXWELL entre au service du Danemark..... 159
MAZARIN, diplomate français. Son action dans la guerre de Mantoue..... 297
MECKLEMBOURG (Les ducs de) se mettent du côté de Christian IV 70
— Ils sont contraints de se soumettre à l'Empereur. 164
— Et d'abandonner leur fief à Wallenstein..... 242
— Wallenstein les oblige même à quitter l'Allemagne 256-258
MEISSNER-BALTHAZAR, prédicateur luthérien. Rôle qu'il joue à la Cour de Berlin..... 172-173
MEMMINGEN (Camp de Wallenstein à)..... 327
MÉRODE (de), combat sous Wallenstein dans la Hesse.. 80
MORGAN. Ecossais entré au service du Danemark..... 159
— Il fait preuve d'une grande fermeté..... 195
MULHAUSEN (Assemblée de)..... 285
MUNICH (Convention de), entre Maximilien et Ferdinand II 278
MURTEFA, pacha de Bude. Fournit des renforts à l'armée de Béthlen-Gabor 95

N

NANI, historiographe de Venise. Son témoignage au sujet des projets de Wallenstein 329-330
NORD de l'Allemagne. Détresse qui y règne dans l'année 1628..... 232

O

OBENTRAUT, général du Palatin. Entre au service du Danemark 72
— Il est tué 84
OLIVARÈS, ministre d'Espagne. Sa politique 14
OSSA. Son témoignage au sujet des projets de Wallenstein 328
OXENSTIERNA, Gabriel, envoyé à Lubeck comme ambassadeur de Suède 238

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

P

Pages

PAPPENHEIM. Il s'empare de Wolfenbuttel..... 200
— Projet d'en faire un duc de Wolfenbuttel..... 268
— Ses procédés contre le duc Frédéric-Ulrich 271-272
— Il est désavoué par Maximilien..... 274-275
PHILIPPE III, roi d'Espagne..... 10
PHILIPPE IV, roi d'Espagne 10
PREYSING (Baron de), ambassadeur de l'Electeur de Bavière au Congrès de Bruxelles 121

R

RATISBONNE. Diète des Princes convoquée à Ratisbonne dans l'année 1630. Son histoire 313
— Plaintes des princes à cette Diète..... 322-324
RESTITUTION (Edit de). Ses préliminaires 233-283
RHEINGRAVE (Le) Otton-Louis. Ses derniers faits d'armes au service du Danemark..... 198
RICHELIEU (Le cardinal de). Son caractère..... 24
— Ses négociations avec Gustave-Adolphe 33
— Ses projets contre l'Autriche..... 280-283
— Il surexcite toute l'Europe contre l'Allemagne... 203
ROMANOF. Grand duc de Moscovie. Il recherche en mariage la belle-sœur de Gustave-Adolphe 30
ROSLADIN, Fritz, colonel suédois. Est tué en défendant Stralsund..... 223

S

SALVIUS, Jean. Agent de la Suède. Il s'introduit dans Lubeck pour y prendre part aux négociations pendantes au sujet de la paix, mais il est éconduit 238-239
SCHWARZEMBERG (Le comte Adam de), ministre de l'Electeur de Brandebourg..... 179
— Son histoire..... 179
— Son voyage à Vienne..... 193-194

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Pages

SCHWARZEMBERG (Le comte Georges-Louis de), ambassadeur de l'empereur à Lubeck auprès de la réunion de la Hanse 208
— Ses propositions pour relever le commerce de l'Allemagne 209
SOTERN (Philippe-Christophe de), archevêque de Mayence Ses intrigues 28
SPARRE, colonel des Impériaux. Son rôle devant Stralsund 215
STEINWIG. Bourgmestre de Stralsund..... 215
STRALSUND (Siège de) 211

T

THURN (Mathias comte de). Il combat, en 1627, sous le drapeau danois 160
TILLY. Son patriotisme allemand. En 1624, il veut commencer l'attaque contre les Français, mais il ne l'ose point 29
— En 1625, il détache complètement du landgrave la Noblesse de la Hesse 67-70
— Il ouvre la campagne contre les Danois 70
— Son humanité; discipline de ses soldats dans leurs quartiers..... 77
— Il éprouve un échec près de Nienbourg..... 78
— Se montre plein de condescendance vis-à-vis de Wallenstein 87
— Ouvre la campagne de l'année 1626 en partant de Hesse. Il punit le landgrave..... 113-116
— Contraint Maurice à se soumettre..... 119
— Il s'empare de Gœttingue..... 119
— Gagne la bataille de Lutter..... 129
— Est blessé devant Pinneberg..... 196
— Dans la campagne de 1628, il s'empare de Stade. 229
— Wallenstein veut le séduire par la perspective d'être duc de Calenberg, mais il reste fidèle à la Bavière 268
— Noblesse de ses procédés vis-à-vis du duc de Wolfenbuttel 274

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Pages

TILLY. Il est appelé à Ratisbonne pour y protéger la sécurité des princes..... 329
— Reçoit à Ratisbonne sa nomination comme commandant supérieur de toutes les troupes impériales et des troupes de la *Ligue*. Fâcheuse position qui en résulte pour lui..... 334

U

URBAIN VIII, pape, favorable à la France..... 293

V

VALTELINE (Guerre de la)..... 27-28
VILLES IMPÉRIALES. Leur politique hostile à l'Empereur 258-260
VOLKMANN, chef militaire supérieur de la ville de Stralsund 212

W

WALLENSTEIN (Albert de). Ses commencements..... 51
— Il se procure une fortune extraordinaire..... 55-58
— Devient duc de Friedland..... 58
— Met sur pied une armée de trente mille hommes. 59
— Il imprime à la guerre en Allemagne un caractère politique [1] et accepte dans son armée des protestants aussi bien que des catholiques 60-61
— Il va à Halberstadt ; pourquoi ? 81
— Dissidences entre lui et Tilly..... 86-87
— Il bat Mansfeld à Dessau..... 89-90
— Sa campagne contre Bethlen Gabor en Hongrie.. 92
— Il n'y a aucun succès 95
— Grands préparatifs qu'il fait au printemps de 1627. 165
— Il cherche à enlacer dans ses filets le Wurtemberg 167
— Il conquiert la Silésie 169
— Obtient le duché de Sagan et circonvient le Brandebourg 170

[1] Littéralement : *Impérial*.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Pages

WALLENSTEIN (Albert de). Sa jonction avec Tilly 194
— Il conquiert le Holstein, le Schlesvig et le Jutland 197-198
— Différend qu'il a avec Tilly au sujet du Mecklembourg 201
— Il répartit son armée dans ses quartiers d'hiver.. 202
— Cherche à créer une puissance maritime 204
— Obtient le duché de Mecklembourg 205
— Est nommé général de l'Océan 207
— Refuse de recevoir les députés de Stralsund 220
— Paraît devant Stralsund..... 221
— Lève le siège de cette ville et décharge sa colère sur le duc de Poméranie..... 226
— Il conquiert Wismar, Rostock et Krempe 228-230
— Conclut la paix de Lubeck..... 237
— Ses projets des années 1627, 1628, 1629, contre Gustave-Adolphe..... 240
— Moyens secrets, grâce auxquels il obtient le Mecklembourg..... 244.
— Ses adversaires et ses amis à la cour de Vienne.. 244-245
— En 1628, il a pour amis les Jésuites..... 247
— Ses propos au sujet d'une guerre contre les Turcs 234-249
— Il menace le roi de Danemark de lui enlever sa couronne..... 250-252
— Ses négociations de mauvaise foi avec Gustave-Adolphe contre le Danemark 254-256
— Son plan pour reconstituer l'unité de l'Empire... 258-265
— Il cherche à séduire l'armée de la *Ligue*..... 266
— Son propos : « *On n'a plus besoin d'Electeurs.* » 269
— Ses projets sont traversés par Maximilien de Bavière 274-275
— Sa tentative malheureuse contre Magdebourg ... 306-310
— Mesures qu'il prend contre Gustave-Adolphe 310-311
— Conseils sinistres qu'il donne à l'Empereur pour dissoudre la Diète des Princes de Ratisbonne. 326-328
— Il est relevé de son commandement 333
— La plus grande partie de son armée est licenciée. 336
— Il rentre dans la vie privée et se retire en Bohême. Son faste..... 339

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Pages

WURTEMBERG (Le duché de). Préjudice qu'il éprouve par suite de l'Edit de Restitution..... 290

— Préparatifs qui s'y font dans l'année 1629 pour combattre contre Ferdinand II..... 303-304

Z

ZRINY (Georges), Ban de Croatie. Sa jonction avec Wallenstein..... 92

— Il est empoisonné par ordre de ce dernier 97

Digitized by Google

Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

TABLE DES CHAPITRES

CHAPITRE SEPTIÈME.

Pages

La Hollande, centre du calvinisme et foyer de toutes les tentatives de désordre en Bohême et en Allemagne. — La France, Richelieu. — L'Angleterre, Buckingham. — Négociations avec Gustave-Adolphe et Christian IV. — La guerre danoise éclate. — Les finances allemandes pendant la Guerre de Trente-Ans. — Wallenstein est nommé généralissime de l'Empereur. — Le Parti Impérial..... 3-63

CHAPITRE HUITIÈME.

La guerre avec le Danemark. — Campagnes de 1625 et du printemps de 1626. — Mort de Christian d'Halberstadt, de Mansfeld, de Jean-Ernest de Weimar, de Bethlen-Gabor. — Campagne infructueuse de Wallenstein en Hongrie 64-126

CHAPITRE NEUVIÈME.

Bataille de Lutter-sur-le-Barenberg et ses suites. — Maurice de Hesse-Cassel est contraint d'abdiquer. — Le duc Jean-Frédéric VI de Weimar et la magie noire 127-158

Digitized by Google

Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

CHAPITRE DIXIÈME.

Pages

Suite de la guerre du Danemark. — Campagne de 1627. — La maison Electorale de Brandebourg et Georges-Guillaume. — Wallenstein est élevé au rang de duc de Mecklembourg 159-205

CHAPITRE ONZIÈME.

Siège de la ville de Stralsund. — Intervention des Suédois. — Fin de la guerre du Danemark. — Paix de Lubeck 206-242

CHAPITRE DOUZIÈME.

Histoire secrète de la guerre. — Plans politiques pour procurer à l'Empereur la domination sur l'Allemagne. — La nouvelle aristocratie militaire. — Attitude des Villes Impériales. — L'Electeur de Bavière est forcé de rendre le pays en dessus de l'Enns, et reçoit en compensation le Haut-Palatinat 243-277

CHAPITRE TREIZIÈME.

Des partis se forment contre l'Empereur. — L'Edit de Restitution. — La guerre de Mantoue. — Négociations de l'Electeur Maximilien avec Richelieu. — La *Ligue* prend des décisions menaçantes. — Wallenstein est forcé de lever le siège de Magdebourg. — Tentatives faites pour amener sa chute..... 280-311

CHAPITRE QUATORZIÈME.

La Diète des Princes à Ratisbonne en 1630. — Démission de Wallenstein..... 312-340

Digitized by Google

Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

ERRATA

Pages	Lignes	Au lieu de :	Lisez :
175	21	Georges-Guillaume aimait à boire abondamment.	aimait les liqueurs fortes.
213	5	les pays au-dessus de l'Ems	les pays au-dessus de l'*Enns*.
281	20	lez	*les*
290	9	Lammerman,	*Lammormain*.
303	14	qu'il dût manquer son but.	qu'*elle* dût manquer son but.
321		graves et sévères plantes	graves et sévères *plaintes*.

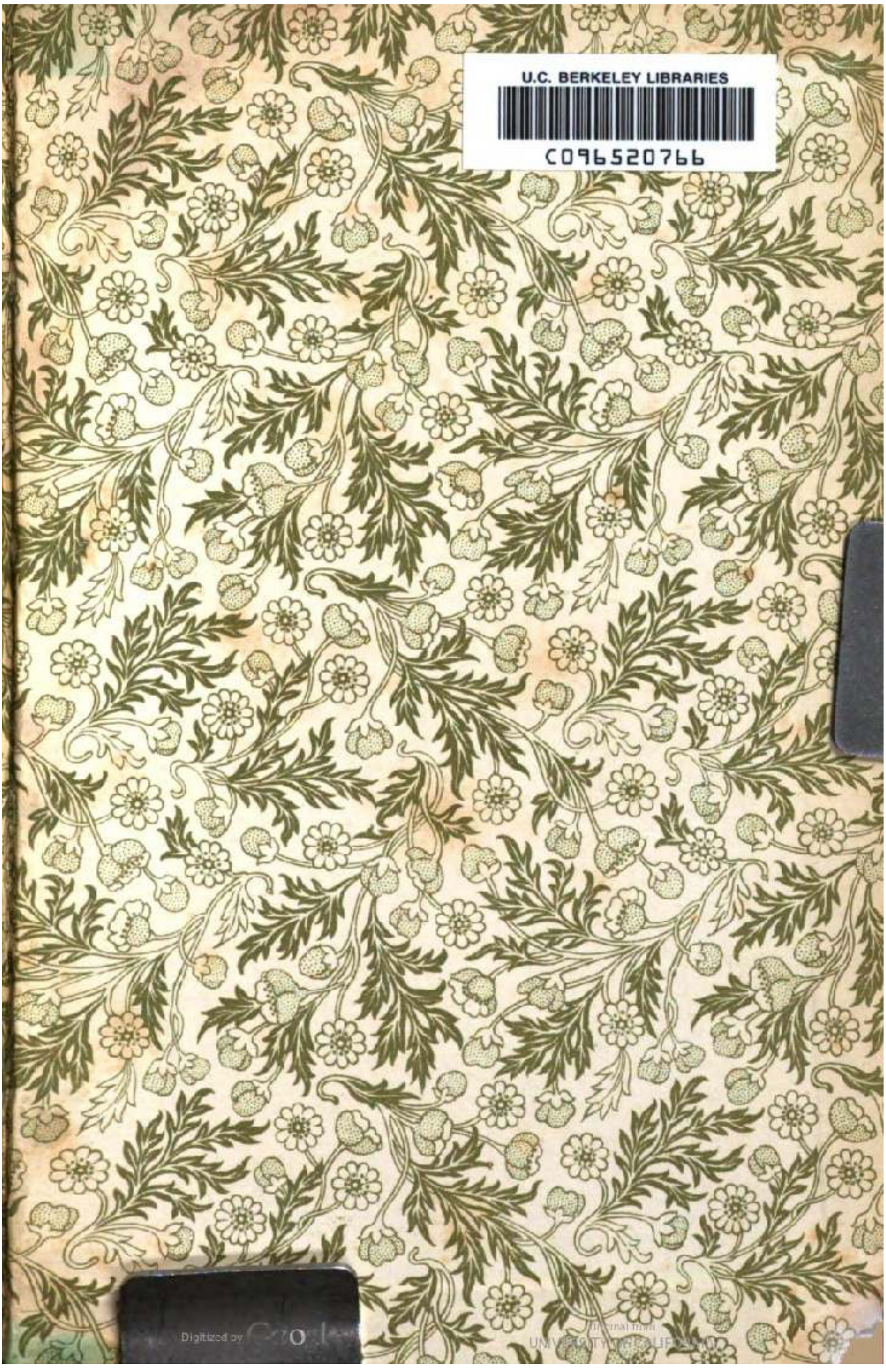
Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

U.C. BERKELEY LIBRARIES
C09652076b



Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA